



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

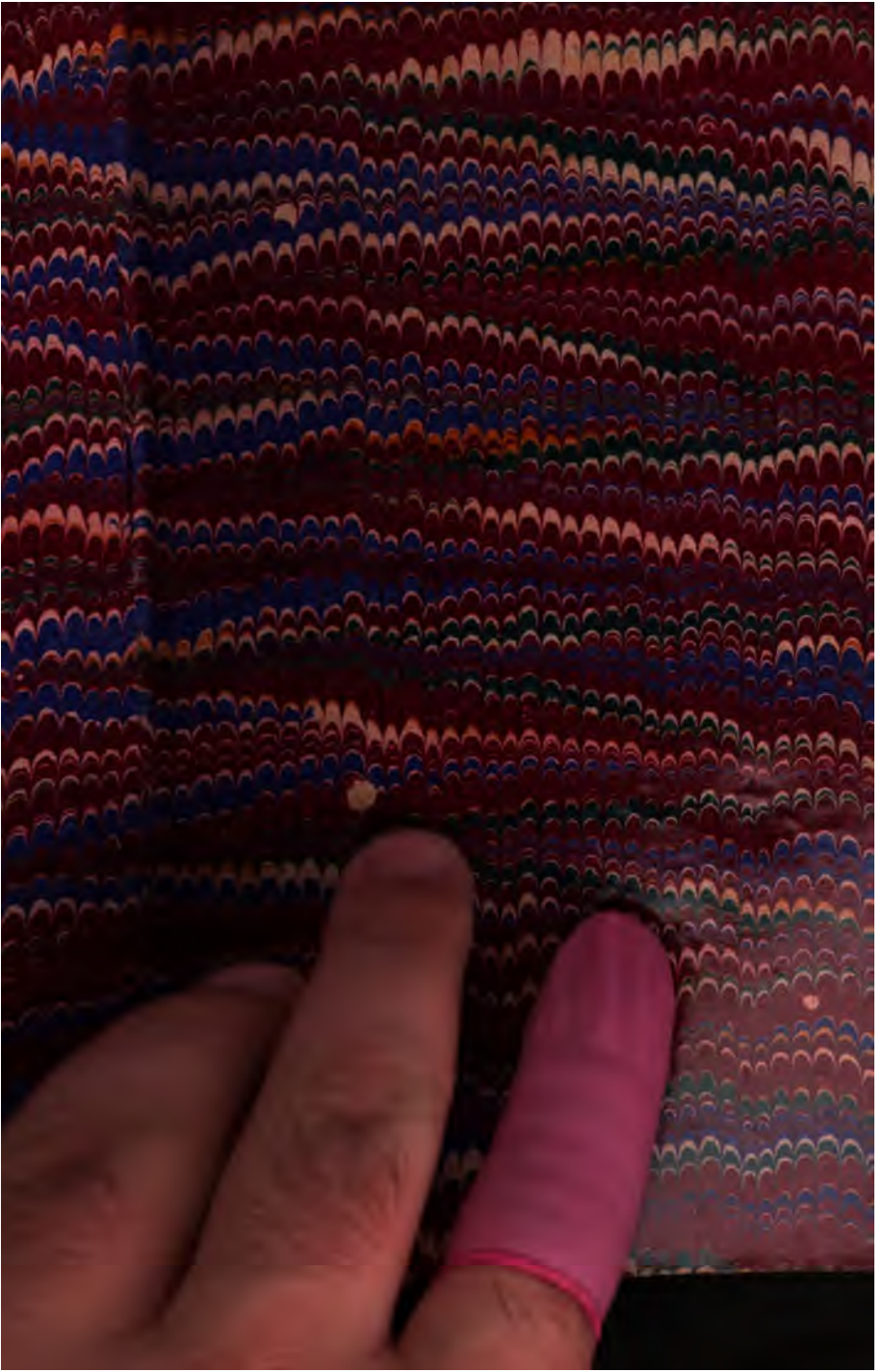
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



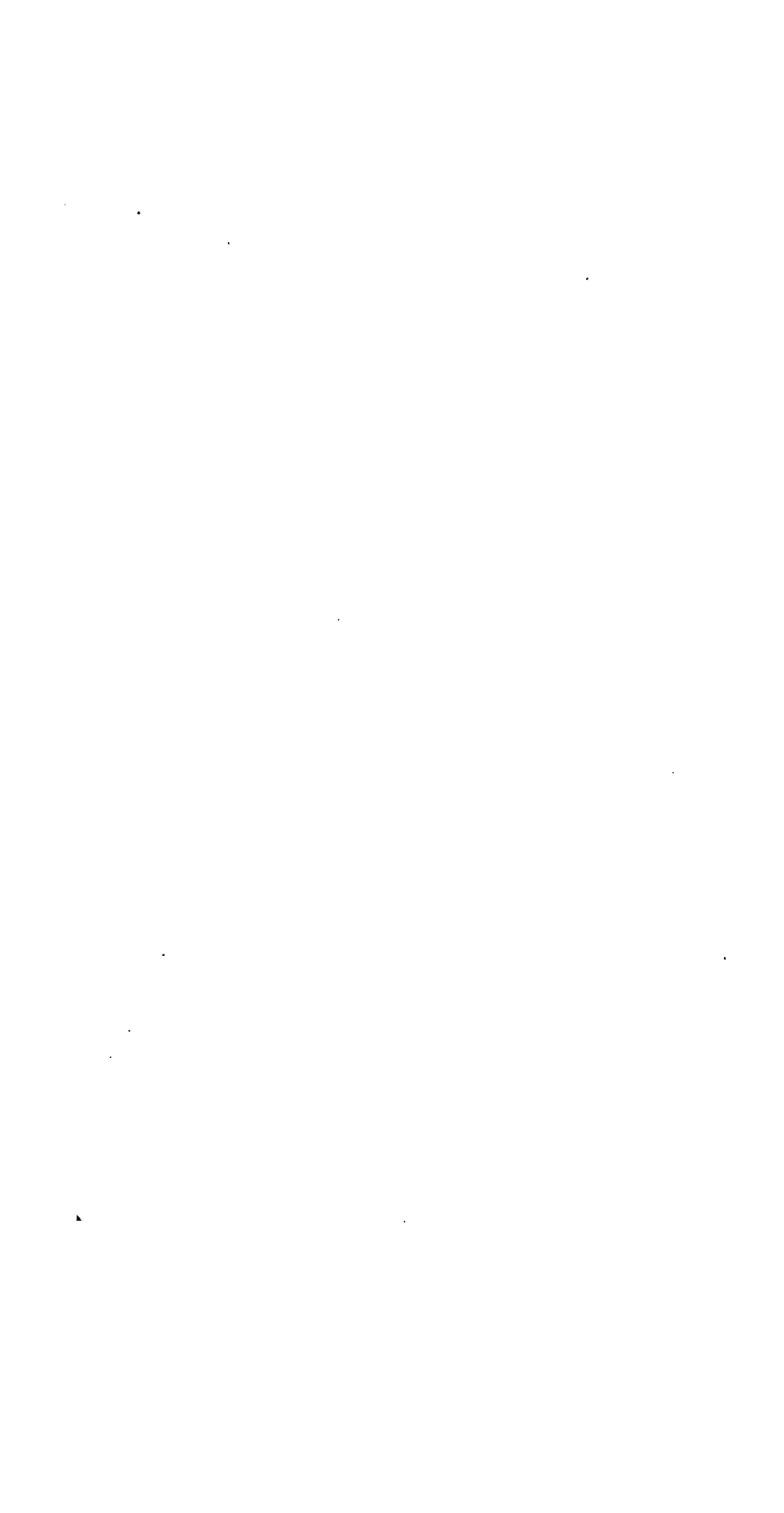








150 les 2 vol.



**CORRESPONDANCE**

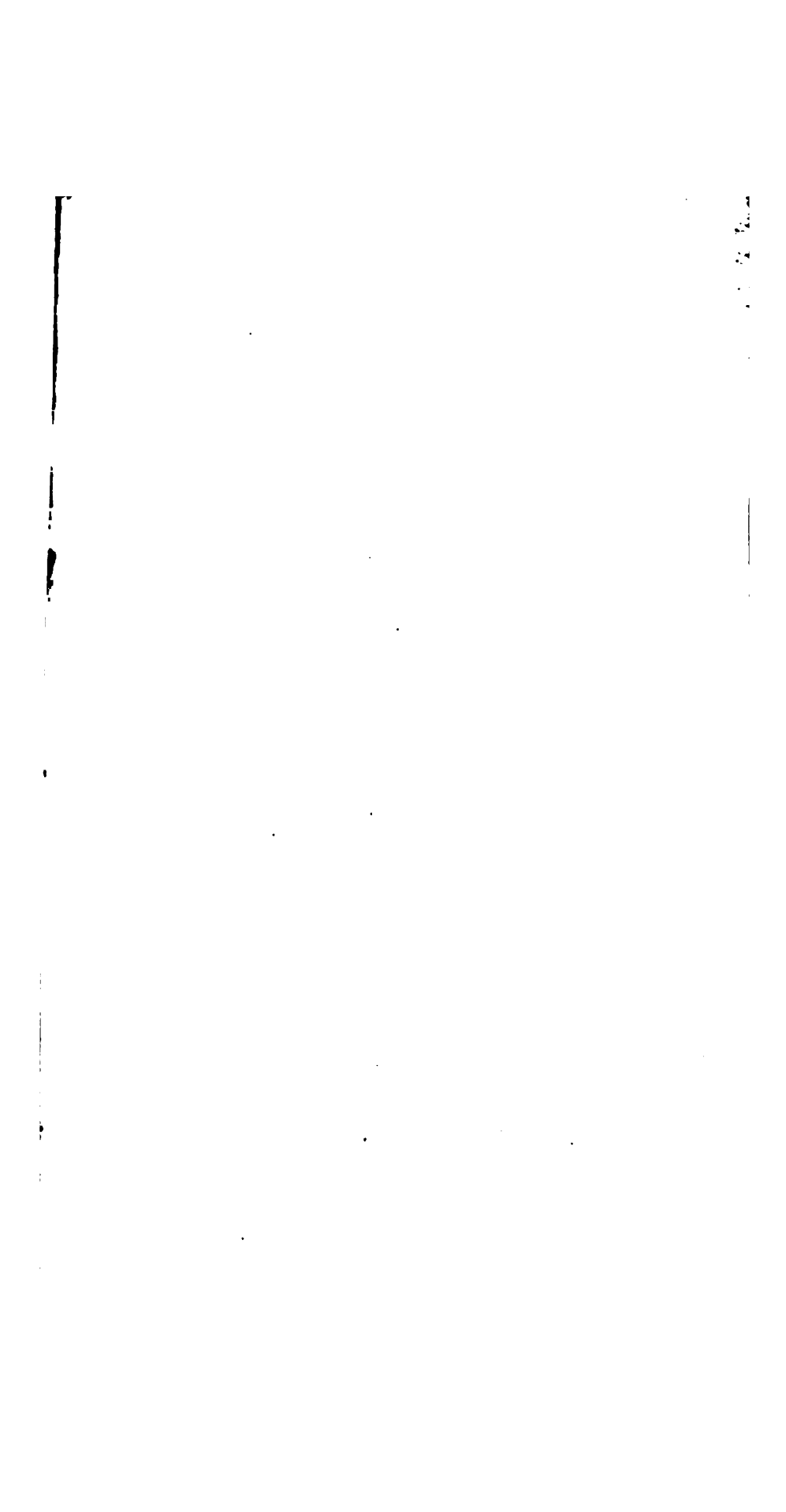
DE

**MADAME**

**JULIE LAVERGNE**



*Les droits de reproduction et de traduction de la Correspondance choisie, de la Vie et des Œuvres littéraires de Madame Julie Lavergne, sont réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.*





MADAME JULIE LAVERGNE  
(EN 1871)

H. Jod Durandin

Imp. Ch. Wittmann

CORRESPONDANCE  
DE  
M. DE LAVERGNE

ÉCRITES À  
M. DE LAVERGNE

ÉCRITES EN 1871  
ET EN 1886

PARIS  
MORT, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
RUE DES SAINTS-PÈRES, 30  
1903



MADAME JULIE LAVERONA  
(1871)

Madame Laverona

Madame Laverona



**CORRESPONDANCE**  
DE  
**MADAME**  
**ULIE LAVERGNE**

RECUEILLIE PAR SON FILS

• **JOSEPH LAVERGNE**

---

**DEUXIÈME PARTIE**  
**LETTRES DE 1871 A 1886**

---

**PARIS**  
**GAFFIN-LEFORT, LIBRAIRE-ÉDITEUR**  
**30, RUE DES SAINTS-PÈRES, 30**  
**1903**

X 2

1913

10

11

12

13

14

15

# LETTRES DE 1871 A 1886

---

ANNÉE 1871

---

Commune de Paris. — Premiers essais littéraires de  
Mme Julie Lavergne, etc.

---

A Mme Alphonse Milcent.

Paris, 16 février 1871.

Chère Constance,

Le bon Dieu nous a préservés, mais nous avons subi toutes les angoisses du triste siège de Paris. Quand notre tour est venu d'être bombardés, nous avons eu bien moins d'émotion que lorsque le vent d'est nous apportait les effroyables canonnades du plateau d'Avron, où se trouvait mon fils aîné. Réfugiés dans notre cave, heureux d'être ensemble, nous comptions les obus qui passaient en sifflant comme des dragons d'enfer au-dessus de notre toit, disant à chaque sifflement : Saint Joseph, garde à vous ! — Notre céleste gardien veillait : pas un projectile n'a touché son domaine, mais ils venaient bien près et nous en avons compté jusqu'à cinquante-cinq par heure. Chez nos voisines, les Petites-Sœurs des pauvres, un obus a tué un bon vieux et brisé pour 3 000 francs de vitres. A Sion le réfectoire a été comme pulvérisé par l'obus, mais il n'y avait personne et les trente-deux malades, les sœurs ni les en-

fants n'ont été atteints. Chez les Servantes de Marie, tout près de chez nous, un obus a éclaté dans le dortoir, brisant tout, sans blesser personne. Les quarante pauvres filles qui étaient là se sont sauvées en chemise, et l'une d'elles, percluse depuis plus d'un an et qui ne pouvait remuer, s'est sauvée comme les autres et marche depuis, parfaitement guérie ! — Nous avons tous vu éclater un obus sous nos yeux à quelques pas dans la rue, mais sans rien en souffrir. Enfin nous devons bien remercier Dieu.

Quant aux inquiétudes, aux émotions et aux privations, elles ont été cruelles. Nous supportions tout avec courage, espérant que nos braves défenseurs, nos prêtres, nos religieuses, les souffrances des pauvres, le dévouement héroïque de tant de nobles cœurs, obtiendraient grâce pour notre malheureuse ville. Mais elle était « livrée aux bêtes ».

A part le pauvre général Trochu (*gouverneur de Paris*), à qui on doit plus que l'on ne veut en convenir, nos misérables gouvernants de la *débaîcle nationale* ont fait les affaires de l'ennemi.

Une fois que l'*armistice*, ainsi qu'il leur a plu d'appeler la capitulation, a été signé, nous nous sommes tous aperçus que nous mourions de faim. Georges est tombé malade, son père aussi, et, si je ne m'étais mise à faire la cantinière et à nourrir des soldats, j'aurais fait comme eux ; mais il y avait tant à faire que cela me soutenait. Tu ne t'imagines pas ce que ces pauvres mobiles de province ont eu à souffrir. J'en ai adopté trois, dès le mois d'août ; j'ai aussi un chasseur de Vincennes à loger, sans compter ceux que la Providence m'envoie. Elle a multiplié le pain et le vin chez nous. On ne compte pas, on distribue, et il reste des corbeilles pleines.

Mon Noël, qui avait pleuré et insisté de toutes

façons pour s'engager, sur notre refus formel est resté avec nous, mais il s'est dédommagé en allant aux avant-postes visiter son frère et ses amis et leur porter tout ce qu'ils demandaient. Mes filles ont soigné les soldats de l'ambulance de Sion ; elles ont fait en charpie et en compresses bien de l'ouvrage. La plus jeune, Rose, a fini par tomber malade. Mon frère est venu de Cambrai et l'a emmenée avec lui avant-hier.

Pour nous, nous resterons jusqu'au bout. Si la paix ne se fait pas, Georges sera prisonnier. J'espère que le bon Dieu nous épargnera cette croix. Mon mari va mieux depuis qu'il peut avoir une nourriture mangeable. — Marie, Noël et Joseph s'étaient fort bien accoutumés au pain de son et au cheval ; ils ont conservé leur belle mine. Pour moi, j'ai failli mourir, et j'ai passé bien des semaines me traînant du fauteuil au lit, mais, depuis que Georges est revenu d'Avron, je me suis remise un peu.

Nous sommes heureux de penser que vous allez tous bien. Dieu veuille qu'une prompte paix te ramène ton Louis !

Ta lettre du 11 ne m'est arrivée qu'aujourd'hui. J'en reçois beaucoup. Jusqu'à présent les nouvelles de tous nos amis de province ont été bonnes. Ma fille de Marseille va très bien. Tu sais la conduite héroïque du docteur Pierre Jousset ; il doit être bien corrigé de la République ! Si la France ne s'en débarrasse pas elle est perdue.

Adieu, chère Constance ; je t'embrasse mille fois. Prions pour notre chère et malheureuse patrie.

---



*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 19 février 1871.

*Benedicamus Domino !*

Ma chère fille,

Nous avons reçu, vendredi soir, tes petites lettres du 12 février. C'est un progrès : plus que six jours de Marseille ici ! En revanche, je reçois, à l'instant, ta lettre du 18 septembre 1870. Quatre fois par jour, en ce moment, nous recevons des lettres de province, de dates plus ou moins éloignées, mais *toutes* nous donnent de bonnes nouvelles, même des personnes dont nous étions le plus en peine. Il y a eu hier huit jours, nous avons vu inopinément arriver ton oncle Lucien. Ce bon Luc a mis quatre jours à faire la route. Il nous croyait à demi morts de faim et nous apportait des provisions, que l'ennemi a retenues à Saint-Denis. Aussi a-t-il été agréablement surpris en nous trouvant attablés, avec nos quatre militaires et nos cinq enfants, autour d'un gigot envoyé de Versailles. La bonne Céline est la première personne qui nous ait ravitaillés. Du reste, nous avons toujours eu, comme quantité, ce qu'il fallait, grâce au soin que nous prenions de donner sans cesse. Mais quels tristes vivres ! Ce n'est rien d'être au pain sec, quand il est bon, mais le pain des dernières semaines était un composé de son, de paille, de blé noir, haricots, etc., enfin il n'y avait qu'un huitième de farine, et de quelle farine !

Ton père se fâchait de ce que je ne voulais pas manger d'œufs ; je les réservais pour lui. C'était une histoire chaque fois qu'il en acceptait un. Enfin, c'est passé, mais la première tartine de beurre nous a semblé une fine pâtisserie. J'ai envoyé les deux premiers

petits pains blancs aux deux soldats les plus malades de l'ambulance de Sion, et, depuis, le pain blanc n'a pas manqué. Noël est allé jusqu'à Versailles à pied. Il y est resté jusqu'au samedi 11, a couché dans notre Petite Chartreuse *respectée*, a vu le musée en bon état, des Prussiens partout, a entendu leur admirable musique, et, enfin, m'est revenu par le chemin de fer, si adroitement qu'il a échappé aux visites, aux confiscations, et m'a apporté toutes les provisions dont Céline l'avait chargé, tandis que ses compagnons de train ont dû tout se laisser *réquisitionner*. Les prix sont descendus à des cours raisonnables. De quarante francs les poulets sont venus à cinq, et on a un œuf pour trois sous. Je me suis hâtée d'acheter des poules ; elles se mettent à pondre, et leur caquetage réjouit mon jardin.

Nous nous appliquons, tant que nous pouvons, à considérer la protection du bon Dieu sur nous, sur la chère Sion. La paix, j'espère, va permettre à la pauvre France de se relever. Les prisonniers reviendront. Cette ridicule et extravagante République sera remplacée par un Roi. Dieu veuille que ce soit Henri V !

M. X... est rentré à Paris ; je l'ai trouvé bien triste, bien découragé et cherchant à tout expliquer par des raisons matérielles. Hélas ! ce qui a manqué tout d'abord, c'est le bon sens, c'est l'honneur, c'est le patriotisme. Tout cela ne s'achète pas, et la bonne femme qui élève ses enfants dans la crainte de Dieu et l'amour du devoir, sert mieux son pays que si elle lui payait cent canons...

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*Paris, 1<sup>er</sup> mars 1871.*Sancte Joseph, ora pro nobis!*

Ma chère grande fille,

J'ai reçu bien des lettres de toi, depuis quelques jours : il est vrai que plusieurs sont très vieilles, septembre, octobre, novembre. J'en ai aussi de l'oncle Lucien, de ces époques-là. Elles me montrent tous les efforts que vous avez faits pour donner des nouvelles aux pauvres assiégés, et combien vous étiez en peine d'eux. Il y avait de quoi, Dieu le sait ! Mais de quelle merveilleuse protection saint Joseph nous a couverts.

Pauvre saint Joseph, je n'ai pas de fleurs à lui donner. Son piédestal est recouvert d'une jolie tapisserie à fleurs de lis que tu m'as vue faire, et qui, remontant derrière la statuette, lui fait un fond bleu et or. Il a deux vases d'herbes folles de Versailles, vieilles de deux ans, hélas ! deux autres de feuillage vert, et une petite lampe, cette tulipe que tu connais, qui brûle à cette intention-ci : que le jour de la fête de saint Joseph tous nos parents et amis soldats soient rentrés chez eux en paix.

Ton bon père va mieux. Il se remet, peu à peu, au travail ; mais nous n'osons encore chauffer le four, crainte de manquer de combustible. Nous sommes obligés, depuis bien longtemps, de faire la cuisine au charbon de terre ; celui de bois a complètement manqué cet hiver, et, à présent, on paye 35 francs le sac de 8 francs ; aussi je n'en achète pas.

Le bon Père Babaz, S. J., aumônier dans l'armée de Bourbaki, doit être en Suisse avec les autres victimes de l'infâme et stupide Garibaldi. Ses abeilles sont mortes. Les Pères Jésuites de Montgré ont offert

leur beau collègue pour loger les mobilisés du Rhône, qui les en ont chassés et ont tout dévasté. Ah ! certes, quand on considère la majorité des Français, on n'est pas fier de l'être, et on comprend que la foudre tombe sur nous ! Mais, en même temps, il est facile de voir qu'un travail de rénovation s'opère ; le nombre des conversions dans l'armée, le retour de beaucoup aux idées raisonnables, et la réaction légitimiste qui se forme de plus en plus en province, nous permettent d'espérer que ces effroyables malheurs amèneront du bien. La Révolution est jugée : qu'elle fût chronique sous l'Empire, aiguë sous la République, c'était toujours la Révolution. On n'en veut plus. La domination tyrannique de Paris est finie aussi. Puisse-t-on n'y jamais replacer le siège du gouvernement !

Hier, toute la journée, plus de cent mille gardes nationaux, la plupart ivres, ont erré par les rues, portant des couronnes à la colonne de Juillet, place de la Bastille, et trainant à bras des canons, soi-disant pour repousser les Prussiens, mais qu'ils avaient bien soin de ne pas mener de leur côté. C'a été une parade ignoble. Décidément le Ciel permet tout cela. Nous comptons sur la pluie et voilà que le soleil éclaire l'entrée des Prussiens. Ils passent sous l'Arc de Triomphe, insolent monument des conquêtes de l'Empire, guerres injustes que nous expions à présent, et ils s'arrêtent à la place Louis XV, là où *nos pères de 89* répandirent le sang royal et innocent. C'est la justice de Dieu qui passe, mais Attila aura son tour.

As-tu lu l'histoire de l'entrée de Victor-Emmanuel à Rome, et comment le Tibre indigné gonfla ses flots, inonda la ville et répandit la fange sous les pas du roi maudit ? Une Romaine regardant l'inondation cria : *E la scomunica che passa !* C'est l'excommunication qui passe !

Hélas ! ici, la Seine coule paisiblement, et qui sait ? peut-être nos idiots Parisiens vont-ils voir passer Guillaume. Chez nous, tout est fermé, porte cochère et volets, personne ne sort, depuis qu'on est rentré de la messe.

Écoute un mot naïf mais sublime : Un bon Frère de la Doctrine chrétienne était ici, l'autre jour. Ton père lui fit son compliment des services que lui et ses frères ont rendus sur le champ de bataille : « Oh ! répondit le bon frère Nébride, le bon Dieu se sert de très petits moyens pour faire du bien. Après tout, cela n'était pas difficile, on a bien plus de peine à faire la classe. »

Tu aurais ri si tu avais vu, il y a trois semaines, notre échange de cadeaux avec Saint-Pierre. Ton père y porta les deux premières livres de pain blanc. Le P. Ratisbonne m'envoya un peu de raisin conservé à Grandbourg. Je ripostai par six œufs. Le régal parut si beau que ces bons Pères m'envoyèrent une assiette d'oignons ! Enfin les santés ont résisté et je crois que personne de nous ne sera plus difficile à régaler après un tel carême.

Adieu, ma très chère fille. Je bénis tous les jours, de plus en plus, la sainte Vierge d'avoir mis mon lis en sûreté pendant ces orages.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 5 mars 1871.

Mon cher Lucien,

C'est une chose merveilleuse que l'entrée des Prussiens à Paris n'ait pas amené un désastre. L'ennemi, j'en suis sûre, y comptait. Il n'eût fallu qu'un accident, un rien, pour amener une lutte entre la popu-

lation irritée et nos insolents étrangleurs. Les canons des forts étaient prêts à nous abimer. — Non, je t'en prie, ne dis pas que nous aurions fait comme eux ! — Les Français sont toujours entrés par la brèche, n'ont jamais espionné, affamé et bombardé comme eux ! Jamais armée française n'a fait une sotte parade comme celle-ci. — Dis que nous sommes imprudents, vantards, maladroits, cruels même, mais compare le siège de Sébastopol à ceux de cette guerre, et ne nous assimile pas aux Prussiens...

Comme je l'écrivais hier à Clotilde, une partie de la garde nationale est occupée à garder l'autre. La situation de Paris est ridicule. Tout est administré en dépit du bon sens. Nos pauvres soldats, en grand nombre, couchent par terre, à côté de maisons vides. On les nourrit de morue, ils n'ont pas de bois la moitié du temps ; régime funeste, qui, joint à l'ennui, au désœuvrement, remplit les hôpitaux. On crie partout d'infâmes journaux. — Hélas ! quand serons-nous gouvernés ?

Tu as bien raison de dire que je suis très fatiguée. Claudius n'en peut plus comme moi ; aussi, dès que nous le pourrons, nous irons à Versailles passer quelques jours au grand air et boire du lait. Je n'espère pas aller à Cambrai ; le voyage me fatiguerait beaucoup et je ne pourrais pas y rester assez longtemps pour m'en remettre. D'ailleurs et surtout, je ne puis laisser mon mari dans cette ville empestée. Je serais très inquiète et lui très malheureux car il ne peut se passer de moi. Il va avoir bien à faire. Je pensais que les événements désastreux qui se sont passés depuis quelques mois arrêteraient bien des commandes. Au contraire : ne voilà-t-il pas que la Ville de Paris nous a envoyé un inspecteur pour réclamer les vitraux de Saint-Merry à cor et à cris, offrant des acomptes dès

qu'ils seront commencés, et pressant leur prompt exécution. Nous avons été bien surpris de cela. C'est une jolie commande et plusieurs autres clients ont écrit pour confirmer les leurs. Enfin saint Joseph, qui a écarté les obus, écartera aussi la ruine. Aussi on a rallumé le four hier, et nos jeunes gens ont chanté dans l'atelier...

---

A *Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 19 mars 1871.

*Sancte Joseph, ora pro nobis!*

Ma chère fille,

Tu t'inquiéteras peut-être bien de nous, en apprenant qu'il y a des émeutes à Paris. Rassure-toi ; le 74 est toujours tranquille. Saint Joseph n'est pas plus embarrassé d'en écarter les rouges que les obus. J'ouvre ma porte, toute grande ; je donne l'hospitalité aux pauvres soldats, et il semble que tout ce qui passe notre seuil, subisse une influence salutaire. J'ai logé jusqu'à vingt-sept hommes à la fois, et pas un n'a commis la plus légère inconvenance. Ils se tenaient dans notre atelier, comme dans une église, n'élevant pas la voix et faisant doucement leurs petits arrangements de cuisine et de couchage. Pauvres soldats ! quel découragement, quelle tristesse parmi eux !

Mercredi soir, par un temps affreux, on en a envoyé quatre mille camper dans le jardin du Luxembourg. Avant que les grilles fussent fermées, un grand nombre d'entre eux est allé demander l'hospitalité dans les maisons environnantes. J'en ai logé cinq. Oh ! combien je regrette de n'en avoir pas pris davantage ! La nuit a été épouvantable. Une tempête de neige, un froid perçant. La plupart de ces malheureux étaient sans abri ; deux sont morts dans la nuit. Dès qu'on a

ouvert les grilles, le jeudi, j'ai ouvert ma porte, et les pauvres soldats sont venus se chauffer. Ceux qui avaient des vivres ont fait leur soupe chez nous. Nous avons fait la *popote* aux autres. Tous ces malheureux étaient harassés et furieux contre l'intendance et la municipalité. N'est-ce pas une chose déplorable que de voir une telle incurie ? Si on les avait envoyés le matin, au moins, et si on leur avait donné des billets de logement ! Mais ce n'est qu'après les avoir laissés vingt-quatre heures ainsi qu'on a dressé des tentes et distribué de la paille. Aux avant-postes, certes, on en a vu bien d'autres, mais c'était à la guerre et on en prenait son parti. Traiter ainsi, dans la ville la plus hospitalière du monde, de pauvres soldats exténués par une campagne de sept mois, c'est trop fort ! Les mobiles de province étaient la portion la plus solide de notre garnison. Les voilà partis, heureusement pour eux, et Paris est livré à l'émeute permanente. Notre quartier est relativement tranquille ; M. le Curé est allé présider le diner de la Saint-Joseph, chez les Petites-Sœurs des pauvres. Ta sœur Marie et Claire Piquet ont servi les vieilles. Tes frères, Etienne Charavay et Frédéric Chochochod, les vieux. On a sonné les cloches à toute volée en l'honneur de saint Joseph. Le canon s'est fait entendre, à Montmartre, en même temps. C'est la justice de Dieu et sa miséricorde qui nous parlaient à la fois.

L'Assemblée nationale se réunira demain à Versailles. Les émeutiers veulent y aller et peut-être les Versaillais seront-ils bien tourmentés.

Adieu, ma chère fille, continuons à nous confier aveuglement à la Providence, non pas comme ces bonnes gens qui s'écrient d'un air désespéré : « Il n'y a plus que Dieu qui puisse nous tirer de là », mais comme de vrais chrétiens qui savent que rien n'arrive



sans l'ordre ou la permission de Dieu et que toute la malice des hommes ne saurait nuire à celui qu'il veut protéger.

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 20 mars 1871.

Mon cher Lucien,

Tout va bien au 74, et on assure que Versailles est bien gardé ; voilà tout ce que j'ai de bon à te dire. Du reste l'Internationale règne et gouverne à Paris pour le moment. La garde nationale se saoule et l'on a écrit sur les ministères, mairies, etc. : *Mort aux voleurs !* Ce qui, en bon français, veut dire qu'on peut piller en toute sécurité !

Il y a des barricades en foule sur la rive droite : notre nouveau gouvernement vient de faire poser une affiche où il engage les citoyens à construire les barricades de manière à ne pas gêner la circulation des voitures. — C'est joli ! — Du reste personne ne les attaque ; l'aplatissement est universel. Les horribles assassinats de la rue des Rosiers n'ont pas relevé les courages <sup>1</sup>. — Les pauvres soldats s'en vont en mendiant, tandis que les *sang-impur*, comme on les appelle, se promènent d'un cabaret à l'autre et déclarent Paris ville libre et complètement séparée de la France. Ils seront tant que Frédéric-Charles de Prusse sera leur gouverneur ! Il faut s'attendre à tout, mais il ne faut avoir peur de rien.

Mes derniers soldats viennent de partir. Ces pauvres garçons nous ont bien remerciés. La plupart

---

1. Assassinats des généraux Clément Thomas et Lecomte par la garde nationale insurgée.

étaient des lignards de l'armée de Paris, désarmés depuis six semaines, et à demi hébétés par l'inaction et l'ennui. Ils ne comprennent rien, si ce n'est qu'ils en ont assez.

Je ne sais, en vérité, s'il faut laisser revenir Rose. Il me tarde beaucoup de la revoir, mais Paris est dans un tel état que c'est une folie d'y rentrer, surtout du côté du nord. Nos voisins de Saint-Denis s'appêtent à venir remettre l'ordre à Montmartre, et il y aura, peut-être, de terribles chocs de ce côté. — Enfin, comme les bonnes Sœurs sont prudentes, je pense qu'elles ajourneront leur voyage. Les événements se précipitent tellement qu'on ne peut se tracer de programme d'avance.

L'École des beaux-arts a rouvert aujourd'hui, comme si de rien n'était. Hier, tout le monde se promenait. Paris est un singulier pays !

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 22 mars 1871.

Mon cher Lucien,

Tranquilles, sous la protection de saint Joseph, nous regardons passer les flots du torrent, sûrs que, s'ils nous atteignent, ce ne sera qu'avec la permission de Dieu. Nous restons à notre poste, donnant du courage et de l'aide à ceux qui en ont besoin. Notre obscurité nous protège et nous ne manquons ni d'armes ni de provisions en cas que la bagarre devienne tout à fait menaçante.

L'émeute, du reste, est bien déconcertée. La population n'est pas pour elle, cette fois, et les cris : A bas les assassins ! à bas le Comité de salut public ! se font entendre partout.

Hier une manifestation pacifique a parcouru la ville

en criant : Vive l'Assemblée ! vive l'ordre ! à bas les barricades ! etc. Ils sont partis trois cents, ils étaient quatre mille au bout d'une heure. Toutes les fenêtres s'ouvraient et les applaudissements éclataient partout. A chaque poste les manifestants obligeaient les gardes nationaux à les saluer et à remettre la baïonnette au fourreau.

Aujourd'hui, les Prussiens, pour célébrer je ne sais quel anniversaire, ont tiré le canon. Ce bruit sinistre avertissait les Parisiens, et, de plus, un avis prussien affiché à Saint-Denis nous prévient que si dimanche Paris n'est pas soumis au gouvernement de Versailles, ils entrent et le mettent à la raison.

Les rouges sont éreintés. Ils n'ont déjà plus assez de monde pour garder leurs barricades et les postes. Si la garde nationale honnête se réorganise, ils se rendront. Sinon, nous aurons les Prussiens.

A Versailles, tout va fort bien. J'avais écrit à Céline de ne pas louer la Chartreuse. Ma lettre a été retardée et, dans l'intervalle, pressée de sollicitations, elle l'a louée fort cher et telle quelle à un ancien ministre, député de je ne sais où, M. Duvergier de Hauranne, je crois. — La détermination de Céline m'a rendu service. Claudius voulait aller à Versailles. J'aimais mieux rester ici, pour ne pas quitter mes garçons, mon logis et ne pas interrompre les études de Joseph. Georges et Noël prendront probablement le fusil dès que la garde nationale sera refaite. Pour le moment les chefs sont absents, les honnêtes gens chez eux, et les mauvais bataillons maîtres du pavé.

Quand les chevaux s'emportent, il faut rester dans la voiture. C'est ce que nous faisons. — Un de nos amis tient à notre disposition une maison entière, meublée, à Charenton. Mais nous y serions en pleine Bavière, et, malgré la conduite régulière de

cette garnison, je ne pourrais me résoudre à l'avoir sous les yeux.

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 23 mars 1871.

Cher Lucien,

La tranquillité est parfaite chez nous et même dans notre quartier, quoiqu'un chiffon rouge orne encore la mairie de Saint-Sulpice. Les élections sont ajournées pour *cause majeure*, dit l'affiche. Les ânes enragés du Comité de salut public ne savent plus quelle contenance faire. Ils réquisitionnent et fusillent à la prussienne.

Je m'attends à entendre bientôt les canons prussiens du côté de Montmartre. Ce sera la fin de la république rouge. Hier, dans sa proclamation, le gouvernement de Versailles appelle Paris *cité héroïque*. Il faut avouer que le moment est bien choisi !

Hier cet imbécile de Comité a dit dans son journal : « Les ministres sont à Versailles avec le roi. » Ils pensaient désigner M. Thiers. Mais les bonnes gens n'y font pas tant de finesse, et le marché Saint-Germain était en joie ce matin. Les marchandes disaient tout haut : « Nous allons être délivrés de ces canailles de républicains : Henri V est à Versailles ! Quand il entrera à Paris, nous danserons sur nos bonnets ! »

M. Henri Wallon est installé à Versailles dans la mansarde de ma bonne Flipote, heureux entre beaucoup de députés qui voudraient bien en avoir autant.

Tout va bien ici, sauf le chagrin mortel de voir notre malheureuse ville en proie à la guerre civile. Rue d'Assas le calme est profond ; on ne se douterait de rien si on ne recevait ni visites ni journaux. Nous

avons un Nazareth dans une Babel. Remercions Dieu et n'ayons peur de rien.

Plus j'avance, plus je me confie en la Providence entièrement et résolument. Tout le monde s'enfuit, ce qui est le meilleur moyen d'avoir des élections détestables. Nous laissons courir ces gens à la recherche d'une sécurité introuvable, et nous, restons au poste où Dieu nous a mis.

---

*A M. Étienne Charavay.*

Paris, 28 mars 1871.

Mon cher Étienne,

Ta lettre nous a vivement intéressés. Vous êtes bien heureux, à Lyon, de vous être si vite débarrassés de la Commune. Ici cette pétaudière sanglante est en pleine prospérité. Elle boit à crever et mourra peut-être d'indigestion. On ne se bat pas, on s'embrasse, on défait les barricades et le dieu Gouliaf est fêté sur toute la ligne.

Qui nous aurait dit, hélas ! que nous regretterions le temps du bombardement et du pain noir ! — Cela est, pourtant, car alors on espérait, on voyait des actes de courage et de patriotisme, et ces malheureux égarés de Belleville avaient du moins le mérite de souffrir. — A présent plus rien, rien que l'étalage stupide des garde nationaux ivres, battant le rappel à tort et à travers, et titubant sous les armes pêle-mêle avec de malheureux déserteurs ou prisonniers. Paris est ignoble à voir. Tu es parti bien à temps, mon cher Étienne.

Georges, tandis que tu allais au chemin de fer, était à l'École des beaux-arts, comme tu sais. En sortant il est allé se joindre à la première manifestation pacifique, celle qui a parcouru les boulevards en criant : A bas le Comité, à bas les assassins ! Che-

min faisant la manifestation se recrutait et forçait les postes de la garde nationale à la saluer. — Le lendemain, heureusement, le concours de l'École empêcha Georges d'aller place Vendôme. Tu sais ce qui s'y est passé. Arthur Loth y était et a relevé un blessé qu'il a mené mourir dans une maison voisine. Les gardes nationaux voulaient prendre Loth et cernaient la maison. Une fois qu'il a vu son blessé mort, il s'en est allé par les toits.

Nous sommes en pleine forêt de Bondy. Depuis une demi-heure nous entendons le canon. Tirent-ils déjà sur le comité réactionnaire ? C'est possible. Peut-être est-ce une salve pour la naissance de Mlle la Commune, triste bâtarde qui ne vivra guère.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 31 mars 1871.

Ma chère grande fille,

On assure que les lettres sont arrêtées, ouvertes, etc. Je ne veux rien écrire que de très vrai, mais rien non plus de compromettant.

Nous allons bien, notre quartier est paisible. Ne t'inquiète ni de nous ni de Sion.

Le mariage de l'Hôtel de ville et de la Commune s'est fait avec grande joie, force coups de canon et un festin royal. Les jeunes époux ont déjà beaucoup d'enfants doués d'un appétit vorace. On conjugue le verbe *manduco* en attendant le verbe *filo*.

Marie a passé quarante-huit heures à Versailles, au milieu des splendeurs de la capitale nouvelle. Tout y arrive, et, d'ici, tout s'en va, hors les héros triomphants et quelques braves comme nous, qui regardons passer le flot bourbeux et la justice de Dieu.

Ne voilà-t-il pas que la poste est confisquée ! J'envoie

mes lettres à Versailles par une occasion. Ecris-moi chez Céline et adresse à elle. J'aurai des occasions sûres.

X... est heureusement arrivé à Dijon. C'était le seul capon de ma garnison. Tout le reste est solide. — J'ai trouvé, tout à l'heure, Marie lavant et pansant un petit pauvre chassieux qui n'était pas à prendre avec des pincettes. Elle faisait cela avec une grâce charmante, dans ta chambre, près de ta Sainte Vierge.

Noël est allé, hier soir, avec deux soldats que j'avais déguisés pour les faire évader de Paris et qui ont rejoint leur régiment, à Versailles. Ils ont couché dans le magasin, chez Céline, et, ce matin, M. Wallon, député, les a lui-même conduits à la Place. Ces malheureux étaient, depuis cinq jours, prisonniers à Montmartre et on allait les habiller en gardes nationaux quand ils ont pu s'échapper et venir me demander s'il était vrai qu'on les fusillerait s'ils retournaient à leur corps... Ils ont été bien heureux d'apprendre que non et d'être menés à Versailles. Le bon Noël a parfaitement conduit l'affaire. — A toutes les gares, les rouges empêchent les soldats de s'en aller. Nous étions moins à plaindre pendant le siège qu'à présent.

Adieu, grande fille très chérie. Tes tulipes sont en fleur ; je les ai placées dans des éclats d'obus comme un symbole d'espoir et de miséricorde. Nous t'embrassons tous mille fois.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, lundi 3 avril 1871.

Mon cher Lucien,

Ne soyez pas en peine de nous. La Commune est en train de faire une mauvaise fin. Les communeux assurent qu'ils ont pris Versailles hier et que le drapeau rouge y flotte. — Ce qu'ils ont pris, c'est la

fuite : leur impudence est égale à leur lâcheté, ce n'est pas peu dire. Ils sont exécrés, et les Versaillais seront reçus comme des libérateurs. On se bat du côté de Sèvres : les gardes nationaux reviennent en foule, criant qu'ils sont trahis. C'est leur mot dès qu'ils trouvent de la résistance.

Tu peux dire à Rose que tout Sion est en sûreté à Grandbourg, et qu'hier Saint-Sulpice a fêté les Rameaux comme d'habitude. Tes frères sont allés à la conférence de Notre-Dame et ont reconduit chez lui le P. Ollivier. Il n'a pas été insulté, quoiqu'il ne se fût pas gêné du tout pour tonner, en chaire, contre le drapeau rouge, la sociale et le reste. C'est un vrai fils de Saint-Dominique ; il parle avec une liberté tout évangélique.

Notre archevêque, Mgr Darboy, n'assiste pas aux conférences et a supprimé la retraite des hommes, au grand scandale des bons catholiques qui se promettaient d'y aller en foule.

Le P. Millériot a fait hier soir sa réunion chez les Frères comme d'habitude. Georges et Noël voulaient le reconduire, il les a envoyés promener et est rentré sans encombre.

En somme, nous éprouvons une certaine satisfaction de voir que l'on agit. Le pillage augmentait tous les jours ; il était temps d'arrêter les frais. — Pauvre Paris ! Ruiné, déshonoré, abîmé !

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 4 avril 1871.

Nous vivons dans une parfaite confiance, dessinant, peignant, soignant nos fleurs et recevant nos amis. Le drapeau rouge a été juché sur le Panthéon. Les communards ont beau faire tapage, ils ne dépasseront pas



d'un iota le programme de la Providence. La République se dévore elle-même et bientôt, j'espère, sera détrônée.

Le canon a bien grondé hier et avant-hier. Ces malheureux gardes nationaux ont été décimés pour le compte de quelques misérables qui se gardent bien d'aller au feu. Aujourd'hui on négocie, on essaiera encore de pactiser avec la révolution. Quel pacte est possible, avec un parti qui veut tout et n'est capable de rien, si ce n'est de détruire ? Nos communards, pendant qu'on les battait, hier, à Châtillon, sur le dos de leurs malheureuses dupes, ont publié le décret qui confisque les biens des couvents, supprime le budget des cultes, etc., etc. M. l'abbé de la Foulhouze est venu là-dessus nous voir et prier ton père de faire, le plus tôt possible, la verrière du Sacré-Cœur. Voilà comment il faut prendre les choses !

La nuit dernière, les communeux ont perquisitionné rue des Postes. Ils ont trouvé, chez ces *infâmes* Jésuites, *dix mille fusils et deux millions* ! Tel est le bruit du quartier. Je te l'envoie comme échantillon des canards qui se débitent sur le pavé de Babel. La morale de cette histoire est qu'il n'en faut croire aucune pour le moment.

Voilà plus de quinze jours que je n'ai eu de tes nouvelles et huit sans en avoir de Cambrai. La Commune a *simplifié* le service des postes... Il n'y en a plus.

4 avril, 4 heures. J'apprends, à l'instant, que tous les Pères de la rue des Postes ont été mis en prison, et qu'on a tout cassé chez eux. Rue de Sèvres, rien encore. Ce sera pour cette nuit. Mais le triomphe des rouges est déjà bien compromis et ils se hâtent. Confiance et patience. Prie sans crainte, ma chère fille.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Samedi saint, 8 avril 1871.

Nous voici donc encore réduits à jeûner de nouvelles ! — C'est dur. — Plus de poste, plus de ballons ! — Je risque quelques billets que j'envoie à une gare quelconque en faisant prier la première personne venue de les mettre à la poste en province. Il n'y a plus de timbres-poste dans Paris !

Il serait trop long de parler politique. *L'Univers* paraît encore mais ne sort pas de Paris. Le P. Millériot loge chez nous et nous fait mourir de rire au réfectoire.

Mère Emilie s'ennuyant à Grandbourg est revenue bravement au nid. Le P. Courtade vient nous voir tous les jours. Nous rendons mille services aux persécutés. Le doigt de Dieu est visible. La punition des méchants, la préservation des bons est manifeste. — Ne nous inquiétons de rien. Nous verrons bientôt la fin de cette tragédie. Que de choses touchantes, comiques, odieuses, j'aurais à te conter ! Mais cela me casserait la tête et ne partirait peut-être pas.

Ton père va très bien. Il dessine du matin au soir. Tes frères sont la providence des proscrits. Marie est mon aide fidèle. Flipote se multiplie. Enfin la paix et l'ordre règnent joyeusement ici.

Notre quartier est désert. Toute la bataille est à Neuilly et la citadelle est l'Hôtel de ville. Chacun son tour. Nous avons été assez bombardés comme cela.

M. l'abbé Icart, supérieur du séminaire Saint-Sulpice, est en prison. M. Hamon célèbre tous les offices fort paisiblement, en attendant son tour. Les Pères Jésuites font leur retraite à la Préfecture de police et sont très contents.

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 12 avril 1871.

Mon cher Lucien,

Nous sommes dans un si abominable pétrin qu'il faut s'étonner de n'être ni pillé, ni assassiné. Toute cette multitude d'enragés, ivres, armés, cette disparition de toute résistance, de toute police, cette lâcheté universelle (sauf le clergé, et quelques rares familles, tout le monde est caché ou en fuite) font de Paris un séjour aussi triste qu'effrayant. Les jeunes gens se sauvent tous pour n'être pas enrôlés dans la garde nationale. On ne voit que des femmes ou des vieillards dans les rues, ce qui donne beau jeu aux gredins. Heureusement, ils ont beaucoup d'ouvrage aux avant-postes. Cette nuit le canon, les mitrailleuses et les chassepots ont fait un tapage épouvantable sur toute la ligne de Montrouge à Issy. L'horrible guerre civile achève la ruine de Paris.

Mes garçons, bien que pressés par leurs amis qui leur ont offert plusieurs moyens d'évasion, ont voulu rester ici. — Si tous avaient fait comme eux et se tenaient prêts à un coup de réaction, on pourrait espérer. Mais tous ont fui.

Presque tous les journaux ont reproduit un article de *l'Univers* où je racontais, sans signer, bien entendu, la perquisition faite à Picpus, chez les Petites-Sœurs. *Le Siècle*, *l'Avenir national*, *le Moniteur*, etc., l'ont reproduit. T'imagines-tu cela ? Ce succès a bien amusé nos amis <sup>1</sup>.

---

1. Voici le texte de cet article, qui marque le début de Mme Julie Lavergne dans la presse catholique :

« Nous disions hier qu'aucune communauté de femmes n'avait en-

Le 74 est la maison aux miracles. On y travaille, on y cause, on y rit même, comme en pleine paix. Notre humble petit coin est animé, visité du matin au soir. — Ce bon M. Sauvage est venu hier m'apporter les échos du boulevard. Les communeux se

core été, à Paris, l'objet de perquisitions domiciliaires. Nous étions dans l'erreur. Un de ces asiles avait déjà été violé. Comme les perquisitions domiciliaires ont lieu, nous en sommes à peu près assurés, sans mandat pour la plupart, par zèle gratuit et à l'aventure, l'aventure a voulu que la première communauté de femmes visitée fût une maison de Petites-Sœurs des pauvres.

« Tout en haut du faubourg Saint-Antoine, dans le quartier de Picpus, avant-hier vers les sept heures du soir, au moment où les vieillards se couchaient et où les Petites-Sœurs allaient prendre leur collation, un coup de feu retentit à la porte de la maison.

« Emoi de la petite communauté et terreur dans tout l'asile. On ouvre les portes, une troupe de près de cent hommes se précipite avec fracas dans la maison. Ils sont menaçants, l'officier surtout paraît échauffé et terrible. « Fermez les portes, s'écrie-t-il, placez des factionnaires, et, si une seule de ces femmes essaye de sortir, fusillez-la ! »

« La supérieure de la maison, celle que dans l'usage de la petite famille on appelle la *bonne Mère*, était présente.

« Le commandant, de ce ton dont il parlait à ses hommes et qui n'admet pas de réplique, lui demande à visiter la caisse.

« La bonne Mère le conduit tranquillement à son tiroir, l'ouvre et expose à ses yeux les trésors de la communauté.

« Je n'en sais pas le chiffre, mais ce chiffre étonna le capitaine. « Vous n'avez que cela ? dit-il d'un air de défiance et d'interrogation. — Pas davantage, répondit la bonne Mère, c'est tout ce que nous possédons : les Petites-Sœurs vivent au jour le jour comme les oiseaux du ciel. Du reste, Monsieur, vous pouvez chercher partout. »

« Il ne refuse pas ; elle le conduit par la maison. C'était le soir, nous l'avons dit. Les vieillards étaient sur le point de se coucher ; quelques-uns étaient déjà dans leurs lits. On entre dans le dortoir ; notre capitaine y entend un concert auquel il ne s'attendait pas. Les prières et les supplications partent de tous côtés, et se mêlent aux injures et aux malédictions.

« Que voulez-vous faire à nos bonnes Sœurs ? C'est indigne, c'est une honte, vous êtes des lâches ! Mon bon Monsieur, que devenons-nous si vous nous les enlevez ? »

« Les bonnes femmes étaient furieuses ; quelques bons hommes pleuraient. Le capitaine se sent troublé, il tâche de rassurer tout ce pauvre monde.

divisent, se découragent, s'entre-mangent, — mais ils tiennent, néanmoins, par l'occulte puissance de l'Internationale. — Des gens idiots, des repris de justice, des ânes enragés, courbent sous leur joug la plus fière des villes, et il faudra noyer dans le sang ce qu'un peu de prévoyance eût conjuré. Si Jules Favre,

« N'avez pas peur, bonnes gens, nous ne ferons aucun mal aux « Sœurs », leur dit-il. Il avance ainsi quelque temps ; mais plus il avance, plus il a à multiplier les promesses et plus il s'engage. Il s'arrête enfin.

« Ma sœur, dit-il, vous n'avez pas fermé votre tiroir.

« — C'est vrai, Monsieur, répond la bonne Mère, mais je n'en ai « pas l'habitude. Chez nous, vous savez, c'est bien inutile !

« — Du tout, du tout, reprend l'officier, il faut le fermer, cela vaut « mieux ; je ne connais pas tous les gens qui sont là. »

« Il rebrousse chemin vivement, ferme le tiroir sans toucher au contenu, et remet la clef à la bonne Mère. Il est ému et tout à fait radouci : il ne peut s'empêcher de dire :

« Je ne savais pas ce que c'était que les Petites-Sœurs ; c'est bien « beau ce que vous faites... se dévouer ainsi à tous ces pauvres vieux ! »

« En le voyant si bienveillant, une Petite-Sœur des plus effrayées dans le principe, une sœur Simplicienne, comme il y en a dans toutes les communautés, se hasarde d'approcher et de dire : « Monsieur « l'officier, nous avons grand peur. On nous a dit que les rouges vou- « laient venir chez nous faire des perquisitions. Vous serez assez bon « pour nous protéger ! — Certainement, répond l'officier. Donnez-moi « la main, ajoute-t-il en tendant la sienne, je vous promets que si « quelqu'un veut vous tourmenter il aura affaire à moi ! »

« Cependant la supérieure offrait à boire à la compagnie. Quelques gardes seulement acceptèrent. Le plus grand nombre refusa, et toute la troupe prit congé d'un tout autre air qu'elle n'était entrée.

« Je ne savais pas ce que c'était que les Petites-Sœurs ! » Combien d'autres de ces malheureux égarés l'ignorent aussi ! — *Pater, dimitte illis...*

« Ils sont coupables sans doute ; les vrais misérables sont ceux qui leur persuadent que les communautés religieuses renferment des richesses et fomentent des complots. Ceux-là, Dieu peut toujours leur pardonner, mais la société doit leur demander un compte sévère de leurs perversités, sinon elle périra malgré tous les trésors de foi, de prière et de charité qu'elle renferme dans son sein et qui ont si vivement touché et transformé l'officier et les gardes nationaux dont nous parlons. »

« *L'Univers* » du dimanche 9 avril 1871 (édition de Paris).

ce pompeux imbécile, eût désarmé la garde nationale et laissé les fusils à nos braves mobiles de province, à nos marins, à nos lignards, rien de tout ceci ne fût arrivé. — Mais il fallait que les principes de 89 montrassent jusqu'au bout leurs conséquences, et nous en jouissons.

Adieu, mon cher Lucien, j'ai une occasion très sûre d'envoyer ceci à Charenton, *en Bavière*, et j'en profite. Nous vous embrassons tous. — Courage, confiance, ne songeons qu'au devoir.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 13 avril 1871.

Mon cher Lucien,

Le gâchis redouble. La Commune en est à sa 124<sup>e</sup> affiche. Elle invente des victoires, décrète une levée en masse et va bombarder le mont Valérien. Tout est à l'envers. Les jeunes gens se sauvent ou se cachent. Les nôtres sont en sûreté : à *Cambrai*. Mais je les vois tous les jours. Du reste on n'a pas réquisitionné ici : notre maison détourne les obus, les maladies, la famine et les gredins. Elle en a tellement la réputation que c'est à qui nous apportera des trésors à cacher. Pourtant c'est le logis le plus ouvert du quartier, et notre fontaine, qui a toujours coulé, tandis que l'eau manquait partout, a servi de fontaine publique pendant plusieurs semaines.

Ecris-moi à Charenton, chez M. l'abbé Georges, au presbytère. J'aurai tes lettres plus vite. Nos santés sont bonnes, malgré les alertes continuelles de ces chiens rouges.

Ils sont fous de peur ; le désordre et la discorde les démolissent. Si le rempart est une fois franchi, ce sera un *sauf-qui-peut*, mais nos malheureuses

fortifications sont trop bonnes, et nous souffrirons encore longtemps.

A la barbe des communards nous avons eu un beau jour de Pâques à Saint-Sulpice. On n'a pas osé toucher au curé, M. Hamon ; il circule comme d'habitude, respecté de tous.

Cinq des Pères Jésuites sont sortis de prison hier. Le frère Calixte, assistant du frère Philippe, a été relâché une heure après son arrestation, le trésor de Notre-Dame rendu deux heures après son enlèvement ; enfin le désordre est si grand que le mal, lui-même, ne peut s'accomplir. Le bon Dieu pêche en eau trouble.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 18 avril 1871.

*Benedicamus Domino !*

Ma chère fille,

L'état de Paris est effroyable, mais, en observant attentivement, on voit la Providence agir d'une façon merveilleuse, neutraliser le mal, punir, épargner, en sorte que, malgré tout, il faut espérer.

On travaille toujours un peu chez nous. Ton bon père essaye, en dessinant, de se distraire, mais quelle privation pour lui de n'avoir plus son Noël !

Ne sortant pas, si ce n'est pour aller à la messe, n'ayant que deux enfants à la maison, dont l'un, Marie, m'aide, et l'autre passe sa journée au collège, j'ai beaucoup de loisirs. Je les emploie à peindre. J'amasse de petites cartes plus jolies les unes que les autres. Ce sera une provision à donner en France ou à faire vendre en Angleterre selon que je serai plus ou moins ruinée. Mon pinceau seul me distrait un peu. Ma main ne tremble pas au bruit du canon,

mes yeux sont toujours des microscopes, mais tout le reste de ma personne est une ruine.

Notre journal a double édition, à Versailles et à Paris. Il tient haut et ferme son drapeau.

Je te dirai, en confidence, que, sans nous, *l'Univers* s'en allait à Versailles. Grâce à l'avis vigoureusement exprimé par ton père, à l'activité que Céline Catillion et Mme Boulnois ont mise à entretenir une correspondance avec les Messieurs Veillot et leur édition de Versailles, et à cette aide morale et matérielle qu'on trouve ici, nos amis sont restés à leur poste et défendent le terrain pied à pied.

Les communeux déclarent qu'ils ont bourré de poudre les égouts et qu'ils feront sauter tout Paris. C'est une grande entreprise, et, bien que la méchanceté ne manque pas, il n'y a guère d'apparence que la chose réussisse. En attendant, les malheureux villages de Neuilly, Suresnes, Puteaux, etc., sont criblés d'obus. Les ruines tombent sur les ruines, le sang coule et notre malheureuse ville fait pitié, même à ses ennemis. Dieu la voit et il épargnera ce qu'elle contient encore de bon.

Le P. Courtade vient de me dire qu'on avait été très alarmé à Grandbourg par un article de journal qui disait que Sion avait été pillé. Pas un mot de vrai. Ne croyez pas les journaux. Les meilleurs, ceux qui devraient être les mieux renseignés, publient eux-mêmes de fausses nouvelles.

Nous sommes plus tranquilles dans notre quartier : le 19<sup>e</sup> bataillon, qui est composé de la bonne partie du quartier, en a pris la garde. Les *enflammés* sont allés se battre. Ces malheureux se font écraser et montrent une bravoure digne d'une meilleure cause. Que d'âmes périssent en ce moment ! La débauche et le blasphème sont la préparation de ces soldats du communisme.



Toutes les blessures qu'ils reçoivent sont mortelles ; ce n'est pas étonnant, ils sont tous ivres quand ils vont se battre. C'est une pitié, dit-on, de voir les ambulances. Ils en ont chassé les chrétiens, ils mènent leurs morts à la fosse sans passer par l'église.

Ma chère grande fille, adieu. Quelle douceur pour nous de te savoir à Sainte-Marguerite !

---

*A Mlle Céline Catillion, à Versailles.*

Paris, 19 avril 1871.

Ma bonne Céline,

Tous tes envois sont arrivés à bon port et tu as rendu grand service à *l'Univers*. Nous nous attendons d'un moment à l'autre à le voir supprimer ici, mais, du moins, il aura bravement fait son devoir jusqu'au bout.

Nous faisons des provisions et nous préparons à subir un second siège. Le bon Dieu nous protégera encore. Notre bon Père Millériot va et vient de l'église ici en toute confiance. Personne ne l'a encore menacé.

Les communards sont découragés et de plus en plus divisés entre eux. Les tueries de ces derniers jours ont beaucoup refroidi l'enthousiasme de la garde nationale, et on trouve plus facilement des hommes pour le pillage que pour le combat.

Nous allons tous les jours à Saint-Sulpice dans l'appréhension de trouver l'église fermée. Sion est tranquille.

Je ne crois pas que le siège soit long ; il y a une grande démoralisation parmi les fédérés ; les trois comités, le Central, l'International et le Salut public vont se fondre dans le comité de *Sauve-qui-peut*.

Je te prie, ma bonne Céline, d'envoyer ce petit billet à Lucien, pour faire d'une pierre deux coups.

Dans ce triste temps on aime à recevoir des nouvelles. Aujourd'hui je me hâte de profiter de l'occasion du messenger qui va chez M. Louis Veillot, mais j'ai peu de temps.

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 29 avril 1871.

Mon cher Lucien,

Le règne des affreux communards n'est pas fini. Tous les jours de nouvelles arrestations, de nouveaux pillages en témoignent, et, en même temps, une rage vengeresse pousse ces misérables à la mort. On en rapporte, la nuit, d'horribles charretées.

Ce quartier-ci est, en ce moment, très perquisitionné pour former ces bataillons d'*involontaires* qui ne se battront certainement pas, mais peuvent fort bien attraper des obus. Nous allons envoyer nos garçons rue d'Aumale chez M. Alphonse Périn.

D'ailleurs la discorde est au camp rouge, et les gardes se lassent d'être massacrés. Ah ! s'il n'y avait qu'eux à risquer ! Mais ces pauvres braves soldats ! Jour et nuit nous entendons le canon et les mitrailleuses. C'est pis que pendant le siège.

On s'attend à être bloqués quelques jours, aussi je fais des provisions de poules vivantes, jambon, sardines, etc. Le pain et les aliments sont très bons, mais assez chers. Nous soupirons après ton tonneau de bière, mais il ne faudrait pas le laisser boire aux insurgés.

Rosette ne me dit rien de sa santé : ses lettres sont d'une heureuse fille, bien reconnaissante des bontés que vous avez pour elle. Dis-moi comment elle est. Est-elle bien sage ? a-t-elle bonne mine ? Je m'ennuie bien d'elle. Je voudrais que mon cousin me la ramenât.

On a apporté, avant-hier, des quantités de blessés dans les baraques du Luxembourg. J'y ai envoyé de la charpie et fait prendre des informations. Les Sœurs n'ont plus la permission d'y entrer. La Commune y envoie des citoyennes à cinquante sous par jour, à qui je n'irai pas me frotter. — Dans certaines écoles on a remplacé les Sœurs par des détenues de Saint-Lazare et la prière du matin par *la Marseillaise*. Voilà où nous en sommes.

L'archevêque de Paris est malade. On lui a fait prendre de l'opium et dicté sa déplorable lettre à M. Thiers. C'est plus infâme que si on l'avait fusillé. Nous savons cela de bonne source. Enfin c'est le bagne qui règne en ce moment à Paris <sup>1</sup>.

---

A M. l'abbé Georges, curé de Charenton.

5 mai 1871.

Cher Monsieur l'Abbé,

Notre petit Vendéen <sup>2</sup> vous expliquera son affaire. Je me borne à vous le recommander comme s'il était mon fils. Je remettrai à notre messager fidèle, ce soir, les papiers qui le concernent, et dont vous prendrez connaissance. Lisez aussi les lettres qui seront destinées à lui servir de passeport pour arriver jusqu'à ma bonne cousine, *Céline Catillion*. Veuillez tenir note exacte de ce que vous débourserez pour lui. C'est la sainte Vierge qui me l'a envoyé le 1<sup>er</sup> mai, et je

---

1. Il s'agit de la lettre (datée de la prison de Mazas, le 12 avril 1871) que la Commune fit adresser à M. Thiers par Mgr Darboy, pour demander l'échange du révolutionnaire Blanqui contre la mise en liberté de l'archevêque de Paris, de M. Lagarde, vicaire général, de M. le président Bonjean et de M. Deguerry, curé de la Madeleine.

2. Un des nombreux soldats que Mme Lavergne fit évader.

tiens à payer les frais. La grosse part d'embarras sera pour vous et Mlle Georges. Romain est cultivateur. S'il passe quelques jours chez vous, faites-lui arranger le jardin. C'a été une joie pour lui que d'arranger le nôtre. Mille fois merci des poules.

Veillez agréer nos très affectueux respects. — Nos santés et nos courages tiennent bon, grâce à Dieu. Puisse-t-il nous donner la paix bientôt.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 11 mai 1871.

*Benedicamus Domino !*

Ma chère fille,

Nous allons tous fort bien. J'attends, d'un jour à l'autre, mon cousin Bertrand et ma Rosette dont j'ai de bonnes nouvelles. Les dames circulent librement, mais je ne me risque pas. Les fédérés inventent les consignes les plus hétéroclites, au moment où l'on s'y attend le moins ! Je n'aurais qu'à rester dehors !... Plus souvent...

Ce matin, à six heures, nous avons trouvé Saint-Sulpice fermé et entouré de ces chiens armés. J'en ai interrogé plusieurs qui ne savaient rien, sinon qu'on gardait l'église depuis deux heures du matin et qu'on la rouvrirait à neuf heures. Je craignais qu'ils n'y fussent entrés, mais, Dieu merci, ils n'ont pas ouvert une seule porte. A dix heures, un monsieur du quartier est allé à la mairie demander pourquoi on gardait l'église. On a répondu que c'était de peur que les Versaillais ne montent sur les tours pour bombarder la mairie ! M. Thureau-Dangin ne prenant pas ce prétexte au sérieux a insisté et le citoyen maire a donné aux factionnaires l'ordre de s'en aller. On a ouvert les portes et les bonnes gens sont allés prier

Dieu. Ce soir, toute la paroisse ira au mois de Marie. On y vient de tout Paris. L'église est comble, notre bon curé jubile et le diable est vexé. C'est toujours ça de bon.

Nos chers Frères des Ecoles chrétiennes sont en sûreté, hors Paris. Que d'évasions on aura à raconter ! On n'ose les écrire de crainte d'éventer la mèche.

Les communards sont massacrés par milliers. Ces malheureux, indisciplinés, mal commandés, toujours ivres, se jettent au-devant de la mort comme les pourceaux de Capharnaüm dans la mer. L'enfer fait une horrible récolte en ce moment.

Notre cher Versailles est changé du tout au tout, aussi bruyant qu'il était calme jadis. Je ne souhaite pas le voir ainsi. Comment peux-tu désirer que j'aille habiter Charenton ? J'y verrais des Prussiens ! J'espère que Dieu m'épargnera cette douleur et que mes yeux pourront pleurer les malheurs de mon pays, sans voir ses bourreaux. Quant aux prédictions de notre Jérémie, je m'en moque. Il y a longtemps que le jour fixé pour la destruction de Paris est passé. L'abbé S... maintient la prédiction, moins ce détail.

L'honneur parle, il suffit, ce sont là mes oracles.

Je suis utile ici, j'y reste, et je n'ai peur de rien. On a dit du type idéal de la matrone antique : *Domum servavit*, et de la Vierge Mère : *Stabat Mater*. Voilà nos modèles.

Il n'y a, du reste, pour moi, aucun mérite à le faire. Les communards laissent les bonnes femmes tranquilles. Elles n'ont à faire que d'aider les pauvres religieuses. Si tu savais combien nous sommes amies, Mère Sidonie <sup>1</sup> et moi !

---

1. Supérieure des Petites-Sœurs des pauvres, rue Notre-Dame-des-Champs.

Le R. P. Millériot fait le meilleur ménage avec le saint Sacrement et le P. Courtade à Saint-Pierre. Nous avons fêté ici le P. Courtade. Tant que le bon Dieu n'aura pas donné sa démission, nous serons gais.

---

*A M. Louis Veuillot.*

Paris, 14 mai 1874.

Je crois, Monsieur, que M. Léon n'a pu vous rendre un compte bien exact de ce qui s'est passé, vendredi soir, à Saint-Sulpice. Il a joué lui-même un rôle si actif dans la bagarre et il était si ému, qu'il n'a pas dû voir aussi bien que moi ce qui s'est passé.

Lorsque nous entrâmes, lui, mes fils, un de leurs jeunes amis et votre servante, il y avait des groupes très animés sur la place, et l'église éclairée était déjà pleine de monde. On n'y faisait pas de bruit. Les femmes, en majorité, et un assez grand nombre d'hommes, tête nue, remplissaient la nef. En avançant, je vis un citoyen à figure de pion coiffé d'un chapeau tuyau de poêle, tournant le dos à l'autel et qui essayait de haranguer, d'une voix modérée, les bonnes femmes qui l'entouraient. Georges lui ordonne d'ôter son chapeau, le citoyen répond qu'il est chez lui. Georges jette le chapeau par terre. La citoyenne le replace sur la tête de son bonhomme; un officier de la garde nationale accourt, menace Georges, dit au citoyen de garder son chapeau et M. Léon s'écrie d'une voix de tonnerre : « Sortez d'ici, misérables, vous êtes chez nous. C'est nous, chrétiens, qui avons bâti cette église pour Dieu et nous la défendrons ! Vive Dieu ! Vive la sainte Vierge ! » « Bravo ! s'écrie la foule, vive Dieu ! Vive Marie !... à bas la Commune !... » Toute l'église retentit d'acclamations, l'officier et le pion deviennent tout pâles et se sauvent presque à quatre

pattes, souffletés, houspillés, ramassant, l'un son chapeau, l'autre son képi, et nous entonnons un formidable *Magnificat*. Si nous avions eu l'orgue, la victoire était à nous. Tout le monde chantait.

Mais les deux battus étaient allés chercher du renfort, et à peine finissions-nous le *Gloria Patri* qu'une troupe de gamins débraillés se mit à braire la *Marseillaise*, derrière la chaire. Plusieurs même essayèrent d'y monter. Georges leur donnait des coups de canne drus comme grêle. Ils essayaient en vain de parler, on criait si fort : A bas ! à bas !... qu'ils ne pouvaient se faire entendre. Les demoiselles de la Confrérie chantaient un cantique ; les bonnes femmes, deux ou trois autres ; les messieurs, le *Parce Domine* : c'était une cacophonie effroyable.

Les gardes nationaux arrivèrent et menacèrent de leurs baïonnettes. On se moqua d'eux. Ils furent griffés, pincés, houspillés par les femmes. L'un d'eux, grand gaillard, monté sur deux chaises, criait comme un démon : « A bas le Christ ! » Une brave petite Bretonne, ma servante, fit un signe à d'autres femmes : elles tirèrent les chaises et le misérable tomba rudement, ce qui réjouit fort l'assistance.

Le tumulte croissait ; mes garçons, placés dans le banc des marguilliers, faisaient un tel vacarme et étaient si remarquables que M. Léon voulut les emmener. Nous nous repliâmes en bon ordre tous les cinq, sous le nez des gardes nationaux.

Peu après, ils firent quelques arrestations avec leur brutalité ordinaire. Ils déchirèrent les vêtements d'une femme, en entraînent une autre par les cheveux et, finalement, emmenèrent au poste quatre messieurs que les femmes du marché firent relâcher quelques heures après, au petit jour. Enfin les lampes baissant, et tout le monde étant époumonné, chacun

s'en alla. Quelques traces ignobles souillaient les marbres de la chapelle absidiale. Il n'y eut point d'autre dégât.

Hier à quatre heures, au mois de Marie, notre bon curé a recommandé à ses paroissiens de se tenir tranquilles et de laisser le club s'installer. On a obéi, fort à contre-cœur. Le soir, tout au contraire de la veille, les clubistes tenaient la nef et y péroraient tandis que les paroissiens, bien plus nombreux qu'eux mais muets et tristes, erraient dans les bas côtés. Je suis persuadée que si vendredi, au lieu de faire les exercices du mois de Marie à quatre heures, M. le Curé nous avait tous convoqués à l'heure habituelle et nous eût donné l'orgue, nous serions restés maîtres de l'église. Vous ne pouvez vous imaginer avec quel élan ce *Magnificat* fut chanté. M. Léon en est encore enrôlé, il était furieux ; du reste, tout le monde l'était et la colère et le mépris ne laissant aucune place à la peur, personne n'a faibli. La fatigue et l'obscurité seules ont dispersé les combattants. J'en suis encore à me demander comment on n'a pas arrêté mes compagnons. Assurément, ils ont tout fait pour être mis au violon ; la chose eût été grave pour un rédacteur de *l'Univers* et deux réfractaires. Je suis bien contente de voir l'un parti et les deux autres rentrés dans leur cachette. Quand donc, hélas ! Monsieur, serons-nous délivrés du joug de la canaille et pourrons-nous chanter : *Domine salvum fac regem* <sup>1</sup>.

---

1. Cette lettre parut dans le journal *l'Univers*, édition de Versailles, le jeudi 18 mai 1871. M. Louis Veillot l'avait fait précéder de cette note : *La lettre suivante, qui complète sur plusieurs points notre récit de ce qui s'est passé à Saint-Sulpice, nous est parvenue hier. Nous la reproduisons à l'honneur de la chrétienne qui l'a écrite et des vaillants cœurs qu'elle nous montre.*



*A M. Melchior Du Lac*<sup>1</sup>.

Paris, 18 mai 1871.

Votre ami Claudius et sa fille Rose sont allés, ce matin, à l'Hôtel-Dieu. Il leur a été permis d'entrer, et des religieuses qu'ils connaissaient leur ont raconté et tout montré sur le fait dont on vous a parlé. Il n'y a pas eu de miracle. On a exagéré un fait tout simple. Toutes les inscriptions effacées transparaisaient sous l'enduit frais, celle de saint Landry surtout, si bien que le garde national qui barbouillait en fit l'observation. Le citoyen directeur, qui n'avait jamais entendu parler de saint Landry, y vint voir. Les religieuses lui dirent que saint Landry n'était ni un roi, ni un bonapartiste, qu'il vivait au quatrième siècle et avait fondé l'Hôtel-Dieu parce qu'il aimait les pauvres. « Eh bien ! fit le directeur, puisque que ce Landry était un bon républicain, on laissera son nom. Effacez seulement le mot saint et mettez : *Salle du citoyen Landry*, en lettres rouges. » On obéit, mais cette belle opération ne réussit qu'à moitié. Le Saint noir s'obstinait à reparaître sous le citoyen rouge. Le peintre, découragé, barbouilla le tout et on n'y voit rien qu'un peu de gâchis.

Aujourd'hui, fête de l'Ascension, les Sœurs de l'Hôtel-Dieu n'ont pas eu la messe. Saint-Julien-le-Pauvre est fermé par l'ordre du citoyen directeur. Il avait donné sa parole qu'il laisserait aux Sœurs leurs crucifix. Il est venu leur dire : « Je ne reprends pas ma parole, je ne vous les ôte pas, mais si vous les gardez, d'ici à deux jours on viendra vous les arra-

---

1. Cette lettre parut dans *l'Univers* du 22 mai 1871, édition de province.

cher et on les brisera sous vos yeux. Mettez-les en sûreté ! » Elles ont suivi ce conseil ; elles ont consenti à mettre sous leur tablier la ceinture rouge. Pour l'amour des membres souffrants du Seigneur Jésus, elle ont consenti à cacher son image et à porter la marque de la servitude, en se souvenant du manteau de la flagellation. Chères bonnes Sœurs ! — Notre-Dame sommeille-t-elle en Paradis ? Il n'est pas vrai que Saint-Sulpice soit fermé ; nous y sommes tous allés ce matin. La guenille rouge est sur la façade, comme un soufflet sur le visage du Christ. Tous les soirs le club s'y tient. Les paroissiens se promènent dans les bas côtés, en causant et en trainant les pieds. Cela suffit pour couvrir la voix des orateurs qui, las de s'égosiller sans être entendus, disent qu'il faut aller à Saint-Germain-des-Prés, et que l'église Saint-Sulpice est *sourde*. Elle est bien heureuse !

Vous savez que le bien ne fait pas de bruit. En fit-il d'ailleurs un peu, ce serait merveille qu'on l'entendit parmi les fracas qui nous assourdissent. Pourtant, les actes de dévouement sont fréquents, les complots des méchants déjoués et les proscrits délivrés par des sauveteurs bien inattendus. Tous les jours, nous apprenons des choses qui nous font, pour ainsi dire, toucher la main maternelle de la Providence.

Voici ce qui s'est passé ces jours-ci ; je connais les noms, je vous garantis l'exactitude des détails, mais il serait imprudent de nommer les lieux et les personnes, je vous les dirai de vive voix. Un officier de la garde nationale arrive de grand matin dans une communauté<sup>1</sup>, il demande le frère X... Le vénérable Frère se hâte de se présenter : « Mon frère,

---

1. Chez les Frères de la Doctrine chrétienne, rue de Fleurus.

dit l'officier, dans une heure, on va venir vous arrêter. Je le sais de bonne source : c'est moi qui suis chargé de cette belle besogne. Il faut fuir, et vite ! — Comment ? dit le bon Frère, je ne ferai pas quatre pas sans être arrêté, avec mon habit. — Voici des vêtements laïques que je vous apporte. Mettez-les tout de suite. — Mais où irai-je ? — A telle porte. Voici un passeport en règle, c'est le mien. Une fois la porte franchie vous irez chez Mme P..., la mère de deux de vos anciens élèves, elle est prévenue et vous attend. — Mais, cher Monsieur, objecte encore le bon Frère, ce passeport donne votre signalement, vos cheveux sont noirs et les miens tout blancs ! — Voici de quoi les teindre, permettez-moi de vous rendre ce service. » En quelques minutes, le bon Frère devint méconnaissable. Il partit, et l'officier alla rejoindre son poste. Une heure après, il revint à la tête de ses hommes, fouilla la maison du grenier à la cave, cria, tempêta au grand scandale des voisins, et s'en alla d'un air aussi furieux que possible. Pendant ce temps, le bon Frère arrivait chez Mme P... Jamais tour ne fut mieux joué !

Nos Dames de Sion ont été avant-hier gratifiées du drapeau rouge. Le citoyen qui l'a placé l'a mis ingénieusement au-dessus d'un bec de gaz. La sœur portière lui dit : « Il va griller. — Ça ne fait rien, dit l'homme, il durera toujours assez. »

Vingt-quatre heures après, le citoyen Salvador est venu poliment demander aux Sœurs de recevoir des blessés, et leur a offert des aides. Les Dames ont dit qu'elles soigneraient volontiers des blessés, mais qu'elles ne voulaient point être aidées. Elles ont bien raison, car les infirmières à cinquante sous de la Commune sont l'incarnation de la pourriture d'hôpital, et tout meurt entre leurs griffes.

Les citoyens casernés au séminaire Saint-Sulpice, ont fait une découverte. En sondant les murs à coups de crosse de fusil, ils ont trouvé un endroit qui sonnait creux. Aussitôt, ils se sont mis à démolir, pensant découvrir un trésor. La brèche faite, ils se trouvent nez à nez avec le concierge de M. Guillemin qui leur crie fort en colère : « Que diantre voulez-vous ? — Mais, disent les gardes, ça sonnait creux. — Parbleu, fait le concierge, croyez-vous que le séminaire soit adossé à une montagne ? Vous payerez le dégât », etc. etc. Finalement on a mis deux hommes au violon et rien payé du tout.

Nous avons tout de suite deviné d'où venait l'effroyable explosion d'hier. On s'attendait à un malheur dans cette fabrique de cartouches de Grenelle, à cause du défaut de précautions et de surveillance. On assure qu'une partie de ces munitions avaient une destination infernale.

---

Nous ne pouvons reproduire ici, faute de place, l'admirable et longue lettre du 27 mai 1871, où Mine Lavergne raconte à sa cousine, Mlle Céline Catillion, la délivrance de son quartier par les troupes versaillaises. — Cette lettre a paru, *in extenso*, dans la *Vie de Madame Julie Lavergne*, p. 147 et suivantes, au chapitre intitulé : *la Française*.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

27 mai 1871.

Cher frère et chères sœurs,

Je suis si lasse que, pour m'épargner, je fais copier, pour vous, ma lettre à Céline. Au premier moment où la chose a été possible, je vous ai fait savoir que nous étions tous bien portants, mais les détails vous feront plaisir. Pardonnez-moi de ne pas vous écrire moi-même tout cela. J'en avais le projet, mais une

fois mes huit pages remplies pour Céline, j'ai eu la paresse de ne pas recommencer.

Depuis hier matin une pluie abondante purifie notre malheureuse ville. Il était temps qu'elle arrivât, car l'infection du feu et du sang, sous un soleil ardent, était déjà grande.

Si nous avions fui, tout brûlait ici, j'en suis convaincue. Ce ne sont pas des portiers ou des domestiques qui risquent leur vie pour sauver des maisons. Nous sommes tous très las, bien portants du reste.

Le canon tonnait si fort sous nos fenêtres que les oreilles de Rosette saignaient. Cette chère fille est bien contente d'être revenue. Quand elle et sa sœur ont couronné de roses et de feuillage le drapeau arboré à notre fenêtre, elles ont été acclamées. Quelle joie c'était ! Un pareil moment dédommage de bien des angoisses.

Vous avez dû être cruellement inquiets de nous. Ces imbéciles de journaux ont dit que la rue Vavin était anéantie, le Luxembourg brûlé, etc., etc. Oh ! quand serons-nous délivrés de ces trois fléaux : la République, la liberté de la presse et la garde nationale !

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 23 juin 1871.

Chère fille,

Ton amie Mme Diard est venue m'annoncer la nomination de son mari : le voilà secrétaire général de M. Cochin, préfet de Seine-et-Oise. Ils vont habiter la préfecture de Versailles dès que M. Thiers sera casé ailleurs. Sera-ce au Capitole ou aux Pyramides, consul ou momie ? Dieu le sait ! Pour moi je compte

qu'il aura les Invalides, quand il aura fini, comme Saturne, de dévorer Messieurs ses enfants. Les grands *Cochinesques* ne me paraissent pas devoir durer longtemps et M. Diard, qui s'en doute, garde précieusement son cabinet d'avocat et son appartement de la rue Garancière. Sa femme est fort contente. Son petit Maurice est très gentil de figure.

J'ai appris, avant-hier, que Pauline Juge était déjà veuve ; elle a deux petites filles. Son mari, le marquis de Trécesson, s'est fait tuer bravement à Champigny. Pauvre jeune femme ! Te rappelles-tu combien elle était belle ?

Marie est allée rue Lafayette avec son père voir des vitraux à réparer. On n'entend parler que de cela et nos caisses de verre n'arrivent pas ! Il pleut dans l'atelier.

La Sainte Case d'Issy a été effondrée, brûlée, la statue détruite. Il ne reste de ce cher petit sanctuaire qu'un pan de mur et... *notre vitrail intact*. Tu sais qu'on l'avait placé le 14 septembre.

Marie et Georges sont allés chercher le vitrail miraculeux pour le mettre à l'abri des maçons. M. le Supérieur les a reçus comme des anges et a donné à Marie des fleurs admirables, en quantité. Notre bon Noël a appris l'état de vitrier en vingt-quatre heures. Il a donné à son père, pour sa fête, un panneau coupé et mis en plomb par lui, ce qui a charmé papa Claud.

J'ai vu le P. Courtade, ce matin, il m'a dit qu'on avait retrouvé dans les décombres de la maison du boulanger Bissey, rue de Bréa, le crucifix du P. Marie de Ratisbonne (celui de M. de la Ferronnays). C'est une merveille.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Versailles, 7 juillet 1871.

*Benedicamus Domino!*

C'est dans notre beau Versailles, où nous avons enfin émigré, que j'ai reçu ta lettre.

Versailles n'est pas sérieusement gâté. Les gazons pelés se ressemment, les soldats s'en iront et les prisonniers qui empestent l'orangerie s'en iront aussi. Nos forteresses de verdure, nos belles statues sont intactes, et Trianon toujours fleuri comme s'il attendait une reine. — Il y a encore beaucoup de tentes dans les dépendances et quelques blessés. Nous avons causé avec l'un deux, officier, et Noël lui a offert une jolie couronne de lauriers que j'avais faite auprès de la laiterie de la Reine.

Nous avons rencontré M. Cochin, à Trianon ; il nous a arrêtés et fait mille gracieusetés. Ce pauvre M. Cochin, toujours libéral, a fait une circulaire républicaine qui n'a guère plu à Versailles, où l'on est plus monarchiste que jamais dans la bonne compagnie. Mais, enfin, c'est un bon préfet, fort bienveillant, excellent administrateur, l'honnêteté même.

Les princes d'Orléans ont dîné, dimanche, chez M. Thiers, avec cet aimable duc de Bisaccia dont tu n'as pas oublié le deuil si touchant. Il s'est consolé ; il a épousé une charmante princesse de Ligne qui a déjà quatre beaux petits enfants. Quant à sa fille aînée, Mlle Yolande, cette charmante et noble belle qui avait envoyé son fiancé se battre à Mentana, elle est déjà veuve. Le jeune duc de Luynes a été tué à l'armée de la Loire. — Et l'on voudrait que je pardonne aux Prussiens ? — Non, jamais ! Tant que je pourrai maudire, je les maudirai ; ce sont eux qui ont payé la Commune, appris aux Français l'usage du pétrole, le

système des otages, etc. Que le démon incarné qui s'appelle Bismarck aille au diable avec son roi et sa nation ! Que les malédictions d'Isaïe sur Assur tombent sur l'infâme Prussien !

Mes lettres anonymes publiées dans *l'Univers* ont fait le tour du monde, et mon humble plume, la première, a parlé hautement du Roi et tracé ces mots : *Domine salvum fac regem*. — A Dieu ne plaise qu'on le sache ! — Mais je suis heureuse de ce pouvoir caché, et de l'estime de quelques-uns des champions de la cause sainte à laquelle je donne mes enfants.

Louis Veuillot m'est venu voir. Il a longuement causé avec moi. Je l'ai querellé de ses jérémiades et lui ai dit qu'il devait se modeler sur Pie IX, qui ne désespère pas de la France, bien au contraire.

Je viens d'aller au marché avec ma fidèle compagne Rosette. Nous avons acheté du beurre et des œufs à ta petite marchande, qui m'a bien demandé de tes nouvelles : « Je pense toujours à votre fille, m'a-t-elle dit, elle était si gentille ! » Nous sommes allées commander un fromage à la laiterie de Trappes, porter des figues à cousine, enfin, toutes les aimables habitudes du vieux temps, sans compter que la vieille marchande de sucre d'orge, au jardin du Roi, est toujours la même et que papa Claud a acheté un coq à Laurent. J'ai, à Paris, deux couvées, une de cinq, une de huit ; aussi me tarde-t-il fort d'y retourner.

Adieu, ma chère fille. Le P. Courtade m'a dit que les sœurs arrivées de Sainte-Marguerite assuraient que ta santé est parfaite. Cela m'a bien réjoui.

---



A Mère Marie-Louise de Sion, à Marseille.

Paris, 21 septembre 1871.

Ma Révérende Mère,

J'envie le bonheur de Georges et de Marie qui ont vu ce paradis de Sainte-Marguerite et leur chère grande sœur. Ils ont été bien touchés de votre accueil si maternel, et ce voyage sera un des plus beaux souvenirs de leur vie. Ils ont eu tort de ne pas l'annoncer : les émotions, les surprises ne valent rien pour ma pauvre grande fille ; elle venait d'être assez ébranlée par les douloureux sacrifices que le bon Dieu lui avait demandés, et jamais nous n'aurions voulu, son père et moi, la surprendre ainsi.

L'année qui vient de s'écouler a été si agitée, si cruellement remplie de désastres, que le calme et le repos sont souhaités par tous et que toute secousse, toute émotion, même agréable, fatigue. Vous ne sauriez croire, ma Révérende Mère, combien je suis devenue poltronne. Le vrai canon ne me faisait pas si peur, il y a quatre mois, qu'une porte qui se ferme, aujourd'hui, en imitant son bruit. La moindre odeur de fumée me met en campagne. Un choc, un rien me fait tressaillir. Je rêve d'incendies, de combats, d'éboulements.

Et pourtant on voit, dès à présent, germer sur les ruines les fleurs qui doivent les consoler, et la protection des martyrs de Paris se fait sentir. *Trois cents* novices se sont présentés aux Pères Jésuites. Quand le P. Courtade saura cela, il sera jaloux du P. Olivaint.

Ce matin, nous étions à Saint-Sulpice, mon mari et moi, à la place où Lucie a fait sa première communion. On chantait le *Tantum ergo* avec l'orgue, et

l'église me semblait plus belle que jamais. Où sont ces hideux clubistes que j'y ai vus, hurlant et grimaçant comme des démons ? Fusillés ou prisonniers pour la plupart, tandis que nous revenons tranquillement prier Dieu. Si jamais l'on recommence, au lieu d'en décoiffer un j'en décoifferai quatre.

M. Lavergne se joint à moi et à tous nos enfants, ma Révérende Mère, pour vous offrir les plus affectueux et profonds respects en Notre-Seigneur.

---

*A Mlle Jeanne Ozaneaux.*

Paris, 25 novembre 1871.

Ma belle petite Jeanne,

Ta première lettre nous a tous bien réjouis. Elle est fort bien écrite et marque déjà un grand progrès sur celle que tu as écrite à ta bonne marraine et que j'avais vue à Versailles mardi dernier. Si tu continues ainsi, avant un an tu auras une jolie écriture comme celle de ta maman.

Je me souviens de t'avoir promis quelque chose, jadis ; c'était un petit cadeau que je devais te faire quand tu m'écrivais. Par malheur j'ai tout à fait oublié ce que c'était. Je te prie de me le rappeler, ma chère fillette, et je te l'enverrai aussitôt.

Tes cousines travaillent beaucoup. Elles font partie d'une réunion de jeunes filles qui cousent des vêtements pour les enfants pauvres. Ces petites et grandes demoiselles font toutes sortes de choses, des bonnets, des robes, des jupons, etc. Les plus jeunes (il y en a qui n'ont pas six ans) ourlent des mouchoirs et de petits draps. C'est à qui rapportera le plus gros paquet. Une bonne vieille dame, Mme de Villiers, se charge de tout tailler et de tout faufiler. Elle tire parti des moindres chiffons, et je crois que, cet hiver, les

poupées du quartier seront fort négligées, mais les petits pauvres seront chaudement vêtus et cela fera plaisir au bon Dieu.

Je te charge, ma chère Jeanne, de bien embrasser pour moi ton papa et ta maman, et ce bon gros Paul que je ne connais pas encore et que l'on dit si gentil. Quant à toi, ma petite chérie, tu seras toujours ma nièce favorite et tu peux compter que je répondrai exactement à toutes tes lettres.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 8 décembre 1871.

*Benedicamus Domino!*

Ma chère fille,

Je garde la chambre, étant fort enrhumée depuis deux jours. Tout le reste de la maison va bien... Mon locataire député a fait venir à la Chartreuse deux voitures de meubles. Il n'est pas le seul à se bien installer à Versailles. Tous les gens raisonnables sont d'avis d'y laisser l'Assemblée nationale. Le persécuteur de Sion, cet affreux Lisbonne que nous avons vu à l'œuvre le 24 mai et qui a fait incendier la maison de M. Bissey, est condamné à mort. Que Dieu lui pardonne <sup>1</sup>. — Il tombe une neige épaisse ; c'est bien triste et quand on pense à Rome et à tout ce que la France a perdu, on se laisserait mourir de tristesse. Comme cela ne servirait à rien, j'ai inventé une huitième œuvre de miséricorde : *Lætificare afflictos*, et j'écris des contes qui font rire tous nos amis. A la prochaine occasion, je t'enverrai ces folies et leur préface qui désarmera, j'espère, ta critique.

---

1. Maxime Lisbonne fut gracié, puis amnistié.

Nous sommes sans lettres depuis quelques jours. Les neiges ont, sans doute, obstrué le chemin de fer. Malgré tous les perfectionnements, le bon Dieu sait bien tenir les chemins à sa disposition. Hélas ! quand donc ouvrira-t-il au Pape la route de la délivrance, et à Victor-Emmanuel celle du châtement ?

Que c'est long ! que c'est triste, ce triomphe passager des méchants ! Nous t'embrassons tous, ma chère fille, en souvenir du 8 décembre. Méfie-toi du froid, soigne-toi bien, que je te voie au printemps avec une bonne figure.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 14 décembre 1871.

Chère fille,

La copie des contes que je te destine est prête, mais je la garde encore un peu parce qu'elle sert à tes sœurs pour en faire une destinée à Cambrai.

J'espère que mes contes t'amuseront, quoique mondains. M. X... s'est scandalisé parce que, sur dix contes, il y en a cinq où l'on se marie. Il voudrait qu'on ne parlât jamais de *cela*. — J'ai pris sa critique en riant et lui ai dit que l'Esprit-Saint n'était pas de son avis puisqu'il avait bien voulu nous raconter les histoires de Rébecca, de Rachel, de Tobie, d'Esther et de Ruth, histoires matrimoniales s'il en fût, et que, pour prendre mes exemples moins haut, au dix-septième siècle, on ne savait faire ni un conte ni une tragédie, sans y marier les gens. Mais ce bon monsieur est ainsi. Il a une telle frayeur que ses filles ne pensent à se marier, qu'il voudrait qu'on ne parlât jamais devant elles de ce méchant sacrement ! Note bien qu'il ne voudrait pas davantage les voir se faire

religieuses : non, il voudrait les garder le plus longtemps possible à la maison, où elles ne font rien que pianoter du matin au soir. — Mlles Z... sont à ce régime, et, de plus, Madame leur mère les habille comme des loueuses de chaises et a une telle peur que quelque mortel audacieux ne les pervertisse que, dès qu'il entre un monsieur, *les petites* se sauvent dans leur chambre, même quand ce monsieur est ton père ! Note que *Berthe* a vingt-cinq ans, *Marthe* vingt-trois et *Marie* vingt et un.

Chez Mme X..., c'est autre chose. On reçoit beaucoup de messieurs, mais M. X... prend des mesures stratégiques pour les empêcher de s'asseoir près de ses filles. Il n'est occupé qu'à envoyer ces messieurs au billard, puis, quand on prend le thé, à les déporter dans quelque coin, enceinte fortifiée de fauteuils et de tables de jeu. L'un d'eux ayant eu l'imprudence de dire, un soir, à Mlle *Jeanne*, qu'elle avait bien joué du piano, a été congédié à tout jamais !

Tu ne peux te faire l'idée de ce qu'est Paris : c'est une mare où l'on ne circule pas, on barbote. Dès le premier jour M. Alphand a déclaré qu'il fallait un million pour enlever les trente centimètres de neige tombés dans la nuit. L'intelligent conseil municipal a dit que c'était trop cher, qu'on s'en passerait et que le dégel nettoierait lui-même. Nous le voyons à l'œuvre. — Cela va bien. On évalue à plusieurs millions les pertes que le commerce éprouve par suite de l'arrêt de la circulation. Pendant plus de huit jours, chevaux et piétons allaient de chute en chute parmi ces effroyables amas de neige glacée. — Enfin cette neige, qui noie les villes, couvre les blés, et la bonne Providence sait ce qu'elle fait.

J'ai sauvé toutes mes fleurs, j'en ai mis jusque dans ma chambre.

Ton père va bien. Il travaille beaucoup et fait un *Saint Paul de la Croix* admirable pour les Passionnistes de l'avenue Hoche.

Nous t'embrassons tous, ma chère fille. Je suis encore un peu enrhumée et ne sors pas. Je me soigne comme si j'étais une merveille !

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 22 décembre 1871.

Mon cher Lucien,

Je mettrai demain au chemin de fer une boîte contenant des pastilles de chocolat pour tes enfants et ceux de Clotilde, une croix d'honneur pour cette belle petite Jeanne, et neuf contes et légendes que tu liras le soir à Louise et à Clotilde, et qui, j'espère, vous divertiront agréablement.

Tu vas peut-être penser que je deviens folle et que je ferais mieux de raccommo-der mes bas. Je te répondrai que : 1° mes bas n'ont point de trous ; 2° que c'est justement pour ne pas devenir folle que je me suis amusée à écrire des contes qui m'empêchent de penser à la politique et à l'effrayant avenir de notre malheureux pays. — Et, en les lisant, j'ai vu le front de mes auditeurs se dérider, et ils m'ont remerciée. Une récréation honnête et joyeuse, après une journée de travail et de soucis, ne vaut-elle pas un grand merci ? Je prends soin d'entretenir en belle humeur tous ceux qui viennent à mon foyer, car, après tout, comme dit le proverbe italien : *Cent ans de mélancolie ne payent pas un liard de dettes.*

Quand tu verras ma copie, tu admireras ma patience. En effet, ce n'est rien que d'écrire les contes. Je les fais en promenade, en wagon ; sur le pouce,

avec un bout de crayon ; mais copier, c'est bien pis, et j'entends qu'on me soit très obligée.

*P.-S.* — Défense expresse de prêter ou de copier les susdits contes, qui doivent rester dans la famille.

## ANNÉE 1872

Conseils sur l'éducation des enfants. — M. Thiers à Trianon. — Les prophéties. — Pèlerinages à Lourdes. — Maladie de sœur Marie-Stella. — Histoire de Netta, la petite négresse, etc.

*A Mme Louisa Ozaneaux.*

Ma chère Louisa,

... Laissez dire et faites bien. Avant tout soignons l'âme de nos enfants, car ce n'est pas avec des gros sous que nous leur achèterons des vertus. L'indifférence engendre l'indifférence. Si la mère ne se soucie pas de voir l'enfant, l'enfant s'en souciera encore bien moins, et au lieu d'un fils on a un héritier, ce qui n'est pas la même chose.

Je sais bien ce qui se dit de mes dépenses. X... s'étonne que j'aie Versailles et que je ne m'étonne pas de son étonnement. Mais la chose fût-elle inutile pour la santé de mon mari, je l'aurais pour promener et divertir honnêtement mes garçons. On ne peut exiger que la jeunesse se prive de récréations ; il faut que cette récréation ait lieu sous l'œil paternel et maternel, et plus les choses se passent simplement, plus les enfants s'amuse. Les miens sont plus contents en

courant les bois avec nous que les jeunes fous qui dansent dans les bastringues.

Je puis vous le dire à vous qui comprenez ces choses et qui les pratiquez. Quand vous apprenez à Jeanne à obéir, à vaincre ses petits instincts de révolte, ses petites répugnances et ses caprices, ne croyez pas employer votre temps à des bagatelles. Vous faites quelque chose de grand, vous préparez l'avenir de votre fille plus efficacement qu'en lui amassant des trésors. Telle est l'enfant, telle sera la femme ; et ce qu'elle aura appris elle l'imposera à ses enfants. Cette première éducation est l'assise sur laquelle repose toute la vie.

C'est facile d'aimer, de bercer les poupons. Il y a de grosses bêtes de nourrices qui le font admirablement ; mais élever une âme, lui apprendre à se vaincre, la diriger vers le bien, voilà une noble besogne. A l'âge de votre fille mes enfants connaissaient déjà les plus belles histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Jamais je ne leur contais des fadaïses, mais une histoire récompensait tout effort d'application.

Faites lire Jeannette souvent, gaiement et courtement. Pour la faire écrire, des cahiers tracés dont l'élève suit les lettres avec un crayon d'abord, puis une plume, m'ont bien réussi. Je suis tout à fait contraire aux ardoises qui alourdissent la main. Enfin, ma chère Louisa, agissez, travaillez, ne laissez votre pensée s'arrêter ni sur le passé, ni sur l'avenir ; labourez, semez, greffez, et Dieu fera fructifier.

---



A Sœur Marie-Stella de Sion.

Versailles, 5 avril 1872.

Ma chère fille,

Enfin, nous sommes revenus à la *Chartreuse*, jouissant de ce bon air et de ce beau parc où mille oiseaux chantent le printemps. Aussitôt nos paquets montés, nous sommes allés promener à Trianon, tous les cinq. Il faisait très beau, les jardiniers se hâtaient d'enlever les feuilles sèches, de ressemer le gazon, et nous déplorions la destruction des lauriers que la gelée a forcé de couper au pied. Nous vîmes avec étonnement que chaque massif, chaque carrefour était orné d'un sergent de ville. Jamais, du temps des *tyrans*, je n'en avais tant vu ; Trianon n'était jamais gardé que par M. Guillaume et cinq ou six *Dumanet*. Nous allâmes au village, et bientôt le Président de la République nous apparut, se promenant, comme un berger, avec un chien. C'est nous qui représentions les moutons dans le paysage, et les sergents de ville susdits étaient pour écarter les loups. Un jeune officier causait avec M. Thiers, et le vieux jardinier en chef, M. Charpentier, président inamovible de Trianon depuis trente-cinq ans, vint, chapeau bas, présenter ses hommages au Tiers-Etat personnifié, tout près du peuplier de Marie-Antoinette. Un grand gaillard de domestique, habillé comme un quaker, ne perdait pas de vue le petit président, qui paraissait fort content de se promener au soleil, dans ces lieux illustres et charmants. Dieu veuille y ramener le Roi bientôt ! Le jour de Pâques a été bien beau à Paris. Les églises n'ont jamais été si pleines. A Saint-Sulpice, huit mille personnes étaient entassées. J'y suis allée avec ton père, après le salut de Sion où l'on a chanté mieux que jamais.

Nous avons été bien contents d'apprendre que les poules de Sainte-Marguerite avaient pris possession de leur château. J'espère qu'elles vont se mettre à couvrir pour le peupler. Chez nous, il y a déjà sept petits poulets de quinze jours les plus jolis du monde et les poules pondent beaucoup. Nous faisons bon feu ici ; la Chartreuse est froide le matin, comme tu sais. Tes sœurs font très bien le ménage, et je suis en train de me distinguer dans la confection d'une soupe maigre qui embaume la cuisine.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 4 juillet 1872.

*Benedicamus Domino!*

Ma chère fille,

Te l'avouerai-je ? Ce voyage à Lyon m'ennuie. J'ai besoin d'air, d'espace, de paysage, mais les humains me fatiguent. Dimanche, à Trianon, je me surprénais à garder le silence plus qu'il n'aurait fallu et je faisais effort pour causer avec cette bonne cousine. J'aurais voulu rester des heures à regarder les arbres, l'espace, à donner audience au monde idéal ; et pourtant j'étais en bonne et bien chère compagnie.

Là-bas on m'étourdira. Que sont, hélas ! les conversations du monde ? Médisances, radoterics, prophéties ridicules, théories vagues.

J'ai entendu l'autre soir M. l'abbé Combalot prêcher sur la Bible. C'était beau ! Ah ! si on voulait causer de la Bible, comme j'aimerais à causer !

Les grandes personnes ne valent pas les enfants et ceux-ci grandissent trop vite. Que ne puis-je aller avec ton père dans un château désert, comme Chambord, et là évoquer les siècles passés, rêver d'art et

bayer aux corneilles tout à mon aise ! Je suis lasse de voir les humains.

Voilà, pour le moment, l'agréable prophétie qui court : les Prussiens vont revenir, ils s'empareront de Paris ce mois-ci (juillet) et dicteront leurs lois. On fera un plébiscite. Napoléon reviendra et régnera un peu de temps. Puis Henri V régnera trente-sept ans. Après quoi reviendra la République. Voici ce que des gens fort honnêtes vont réciter de maison en maison pour égayer les bourgeois de Paris, lesquels ont une peur de chien et n'en sont pas plus sages.

M. l'abbé de La Foulhouze (*vicaire à Saint-Sulpice*) est mort très saintement, dans une grande paix. Il n'avait pas quarante ans et est bien regretté. Un M. X... a fait, avant-hier, un petit article sur lui, mais ce bon monsieur a mêlé à cela tant de choses hétéroclites qu'il eût mieux fait de se taire. En quelques lignes, il a voulu faire l'oraison funèbre de M. de La Foulhouze, louer son successeur, parler du Pape, chanter pouille à la révolution, raconter le dîner offert au Nonce, la représentation de *l'Ours et le Pacha* au Cercle catholique, et, surtout, dire que le jeune maestro qui a fait la musique est un étudiant de première année. C'est son fils, cela se voit de reste, mais quelle julienne !

En somme, il laisse croire au bon public que le Nonce a vu jouer *l'Ours et le Pacha*, ce qui n'est pas, heureusement. C'était bien assez ridicule de jouer cela, même entre jeunes gens. Noël avait accepté un rôle, mais il était très humilié d'apprendre par cœur d'aussi plates bêtises.

Adieu, ma chère fille, tes œillets durent encore. La lavande me fera bien plaisir. Je vais me mettre à peindre des cartes pour la Sainte-Anne, tes sœurs tiendront une boutique et vendront mes chefs-d'œuvre

pour les pauvres. Nous t'embrassons tous. Tâche de m'écrire encore un petit mot avant dimanche, mais non, c'est trop demander, guéris-toi. Je voudrais bien être malade à ta place.

---

*A Mme N. Lavergne-Rebuffel.*

Paris, 7 juillet, 1872.

Ma chère Marie-Thérèse,

J'espérais, en ouvrant votre lettre, y trouver l'annonce de votre départ pour Sainte-Marguerite. Je le souhaite plus que jamais, et ce n'est plus seulement pour vous : la pauvre sœur Stella est souffrante. M. Jousset, que j'ai consulté, conseille les bains de mer. Ces pauvres religieuses sont si peu nombreuses que le travail les accable, et je crois qu'il serait bien difficile qu'on accompagnât sœur Stella. Si vous étiez là avec Laure, tout serait simplifié. Vous iriez toutes les trois par *l'omnibus* aux bains du Prado et vous vous soigneriez mutuellement. Dès que vous serez à Sainte-Marguerite, je vous enverrai des fonds, et je vous prierai de faire à ma chère fille toutes les petites gâteries que vous pourrez, comme venant de votre part. La Mère supérieure ne pourra vous refuser et je compte sur votre adresse pour deviner tout ce qui pourra être agréable à ma chère Lucie.

... Bien des grandes personnes perdent l'esprit par le temps qui court. Paris est assez tranquille, mais on répand des prédictions effroyables, entre autres celle-ci : les Prussiens prendront Paris avant la fin du présent mois, et ramèneront Napoléon, mais avec accompagnement d'incendies, de massacres, etc., etc. Une foule de gens croient cela et décampent. Je connais un monsieur qui non seulement a emmené au Croisic sa femme et ses enfants pour fuir ce siège

annoncé, mais a dépensé et perdu beaucoup pour réaliser, en or, ce qu'il possède, et l'emporter aussi au Croisic. — Il s'ensuit de tous ces départs, que le commerce ne va pas du tout, et que la stagnation des affaires, toujours grande en cette saison, devient complète et augmente le mécontentement. — Ce n'est pas gai d'être en République, et de voir la France suspendue à un caprice de ce vieux président, « homme de confiance de Bismarck », comme on l'appelle.

Pour nous, sans avoir la moindre foi en M. Thiers ni dans les prophètes, nous espérons que Dieu aura enfin pitié de la France et lui donnera un gouvernement honnête et ferme. Celui-ci ne vaut pas mieux que l'Empire.

---

A Mme Lavergne-Rebuffel.

Paris, 7 août 1872.

Ma chère Marie-Thérèse,

Je vois arriver avec peine le moment où vous quitterez ma grande fille : elle est si heureuse de vous avoir, et vos soins pour elle me rassurent tant !

J'ai prié le docteur Fabre *en secret* de lui ordonner d'avoir dans sa chambre une lampe à esprit-de-vin et de se faire des infusions pour dormir. J'ai demandé aussi à ce bon docteur de lui ordonner fort en détail son régime, et je l'ai averti de ne pas s'en rapporter du tout, pour prescrire les précautions nécessaires, à Mère Emmanuel, qui est un vrai solitaire de la Thébaïde, capable de dîner avec trois lentilles et de faire six lieues après.

Quant à Lucie, elle ne demande rien, elle refuse même ce qui lui est bon. Je la connais. Il ne faut pas s'y fier. — Elle va mieux se porter après les chaleurs passées. Qu'elle s'abandonne, du reste, entièrement à

la Providence. Il faut faire tranquillement et raisonnablement ce qui est nécessaire, et, quant au succès, c'est l'affaire du bon Dieu. — Qu'elle se rappelle son père ; il était bien autrement malade qu'elle, et il s'est guéri, en dépit de tout.

J'ai encore eu cette nuit un peu d'étouffement, mais les crises s'espacent et sont de moins en moins fortes. D'ailleurs cela n'offre aucun danger. — Jean-Paul Tessier me comprend fort bien quand je lui dis que cela me fait plaisir d'être malade. Je sais ce que j'ai, je ne me tourmente pas, tandis que, lorsque ce sont les enfants ou Claud qui sont malades, je me fais mille dragons. — Je suis bien soignée, mon docteur rit avec moi et ceux qui me soignent acquièrent des mérites. Aussi ne demandez pas au bon Dieu que je guérisse. Je me tiens contente comme cela.

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Versailles, 25 septembre 1872.

Ma chère fille,

Ta lettre du 22 me reproche de ne pas t'avoir écrit la semaine dernière. Que veux-tu ? C'est l'effet des vacances. Quand il faut se promener tout le jour et veiller à notre ménage pittoresque, on n'a guère le temps d'écrire. Je pensais que l'arrivée de la Révérende Mère Marie-Rose, supérieure générale, te tiendrait lieu de lettre. J'ai fait le voyage de Paris pour voir cette chère bonne Mère, que j'aime entre toutes, pour toutes sortes de bonnes raisons, entre autres sa ressemblance avec bonne-maman Sproit.

Nous nous promenons avec la famille du docteur Charles Ozanam, qui se compose de neuf enfants dont l'aîné n'a que seize ans. Cela nous rajeunit fort ; tes sœurs jouent à cache-cache en plein parc, et M. Oza-

nam s'égaye tellement qu'il a joué aux *grâces* avec les enfants, sous le quinconce, à la musique ! Ce bon docteur fait toujours des calembours. Pour sa peine nous lui faisons les honneurs de Versailles. L'autre jour nous l'avons fait entrer, avec toute sa smala, dans le petit théâtre de Trianon. Noël y a chanté *Pauvre Jacques* : c'était charmant. Puis nous sommes allés nous asseoir sur les marches du salon octogone, au jardin français, et, là, j'ai lu *le Vannier de Chèvre-loup* <sup>1</sup>. Il a eu trop de succès. On a pleuré, le docteur, sa femme, leur amie Mlle de Vandœuvre. — Les enfants écoutaient de toutes leurs oreilles. — Le ciel était couvert, le jardin plein de fleurs. Une mise en scène à souhait. — J'ai lu *Bluette* <sup>2</sup> ensuite, pour égayer la compagnie.

Avant-hier, par le plus beau temps du monde, nous sommes allés au Butard. Le garde nous a fait visiter le pavillon, fort dévasté par ces chiens de Prussiens, mais que l'on répare et dont nous avons pu admirer l'élégante distribution, le salon rond et le large balcon d'où les princesses d'autrefois regardaient les chasses royales. L'ennemi a coupé beaucoup d'arbres dans ce bois, de sorte qu'on a une vue très étendue.

En revenant de Butard, nous avons découvert, au Chesnay, dans l'échoppe d'un affreux petit bric-à-brac, un fauteuil Louis XV d'une forme charmante et nous l'avons acheté cinq francs. Il est sculpté et n'a jamais été peint. J'y ferai une tapisserie de style et je veux qu'il devienne célèbre, dussé-je en faire un conte <sup>3</sup>.

Certes je regrette que le séjour de ta tante Marie-

1. *Légendes de Trianon.*

2. *Les Etincelles.*

3. Le conte a été fait et s'intitule *Henriette de Laubespine*, aux *Légendes de Trianon.*

Thérèse et de Laure n'ait pas été plus long ; tu en as bien joui et maintenant le repos aura son charme. J'aime fort la compagnie, tu le sais, mais je crois que je préférerais encore la solitude s'il fallait avoir l'une ou l'autre continuellement, et les heures de silence reposent bien. Le monde est si laid ! Rien n'y va bien tout à fait. Les meilleures gens s'y querellent ou y font mille sottises. On n'entend parler que de misères : nous nous crucifions tous les uns les autres, exprès ou non, et si nous n'avions pas la joie de connaître Dieu et de voir ses œuvres, le ciel et la campagne, ce serait à mourir de dépit. Comprends-tu qu'on puisse vivre dans une maison de ville, sans se confesser ni aller à la messe, ni avoir un jardin, et ne pas tuer tous ses voisins et se pendre soi-même ! Aimer le prochain comme soi-même. Oh ! la difficile chose ! Nous sommes tous si détestables, à bien y regarder. Ainsi je tombe en admiration devant les païens qui se conduisent à peu près bien, car sans la pensée constante de Dieu que ne ferait-on pas ?

Tu sais peut-être que le P. Hyacinthe s'est marié. Il a publié une grande lettre pour prouver qu'il ne pouvait rien faire de plus joli et de plus agréable à Dieu. Les mauvais journaux eux-mêmes se moquent de lui. Il a épousé une veuve américaine...

---

*A Sœur Marie-Stella de Sion.*

Paris, 27 octobre 1872.

*Benedicamus Domino !*

Ma chère fille,

Tu es dans la disposition où nous devrions tous être, bien abandonnée à la très sainte volonté de Dieu. Faisons-la, aimons-la, sans *si*, ni *mais*, car, après tout, souhaiter que les choses marchent à notre gré, c'est



prétendre avoir plus d'esprit que le bon Dieu. Si tu reviens à Paris, nous l'en remercierons, si tu restes à Marseille, nous ferons de même. Attendons qu'Il nous fasse connaître ses ordres.

Les Sœurs de la Sagesse sont venues ce matin, tout exprès pour habiller Marie en sœur Louise de Jésus. Impossible de voir plus jolie sœur, et d'un air plus modeste. Les vraies sœurs l'ont fait entrer la première à l'atelier, et, tout prévenu que fût ton père, il lui a fait un grand salut, la prenant pour sœur Catherine de Gênes. Elle s'est mise à poser et y est encore. Les vraies mères sont revenues à la maison et je leur ai montré les dessins de ton père représentant la vie du P. de Montfort, dont elles ont été ravies. Sœur Catherine m'a promis de faire prier ses petites orphelines pour ta guérison. Son ordre est plus florissant que jamais. Le mois dernier il y a eu cent soixante-huit sœurs qui ont fait profession ensemble à Saint-Laurent-sur-Sèvres. Louis Veuillot y était, pleurant comme une Madeleine.

Quant au pèlerinage de Lourdes, il paraît que les récits des journaux sont bien au-dessous de la réalité. Depuis le moyen âge, il ne s'était rien vu de pareil. Mme de Combes, une noble dame veuve, pour qui ton père doit faire des vitraux, me contait tout à l'heure qu'en disant soixante-sept mille personnes on n'en dit pas assez, et que le dimanche il y en avait bien cent mille. Les montagnes étaient couvertes de monde, la procession était longue de deux kilomètres. Toute cette foule s'est agenouillée dans la boue, sans y penser. Monseigneur d'Auch avait commandé le silence, on a obéi. La canaille comptait sur autre chose; il y avait à Lourdes beaucoup de gens qui guettaient et qu'un seul cri de *Vive le Roi!* eût rendus bien contents. Ils se seraient mis à braire et surtout

auraient dénoncé les pèlerinages comme manifestations politiques. Ils ont été bien attrapés, mais, la veille, la bannière de Mgr de Dreux-Brézé, toute fleurdelisée, celle d'Alger, doublée de fleurs de lis, enfin celle de Lille, la plus grande de toutes et qui représentait une rose dont le cœur était formé par une fleur de lis, ont été acclamées par les cris de : *Vive la France !* Les bannières d'Alsace et de Lorraine, voilées de crêpe, sont restées à la place d'honneur dans l'église de Lourdes. Tout le monde avait pleuré en les voyant passer. — Dieu les voit, il aura pitié.

Nous voyons tous les jours des pèlerins de Lourdes. Tous les récits s'accordent pour dire que c'était admirable. Les pèlerins de Paris se distinguent par leur piété. Nantes a répondu aux insultes qui ont accueilli le retour de ses premiers pèlerins, en en envoyant deux mille autres. Enfin, le royaume de la sainte Vierge grandit, et cette France que l'on croyait morte n'était qu'endormie. La *chienaille*, comme disait Joinville, a beau crier, elle sera vaincue. Mais je perds mon temps à te raconter tout cela : la *Semaine religieuse* doit te renseigner. J'espère que le bon docteur Fabre t'aura rapporté de l'eau de Lourdes. On raconte de bien surprenants miracles, mais le plus beau de tous c'est le pèlerinage, c'est cette amende honorable, cet élan vers Marie. Ne semble-t-il pas que la pauvre France crie, comme l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, faites que je voie ! » Hier, 16 octobre, Noël, portant sa cravate verte, à fleur de lis, est allé à la messe d'anniversaire de la reine Marie-Antoinette, messe dite par Mgr de Ségur à la chapelle expiatoire. Grâce à l'état de siège, tout s'est passé bien tranquillement. Le soir, quand tout mon monde a été couché, j'ai relu, dans M. de Beauchesne, le récit de la mort de la Reine.

Au moment d'être guillotinée, elle regarda, avec une profonde pitié, la foule venue pour voir son supplice et dit : « Mes maux vont finir et les vôtres vont commencer. » Paroles prophétiques dont nos pères et nous ont vu l'accomplissement.

Tes sœurs se font leurs robes d'hiver et travaillent du matin au soir. Elles se portent fort bien. Hélas ! ma pauvre grande fille, quand pourrai-je en dire autant de toi ?

---

*A Sœur Thérèse de Sales Wallon, de la Visitation.*

Paris, fête de sainte Lucie, 13 décembre 1872.

Chère Sœur,

Merci de votre bonne lettre et que Dieu vous rende, ainsi qu'à la Mère supérieure et à toutes vos sœurs, le bien qu'elle nous a fait ! Notre malade a déjà senti le bienfait de vos prières : sa journée d'hier a été calme, et un peu de mieux a succédé à la crise qu'avait amenée l'ouragan de mardi. Comme elle habite l'infirmerie qui est en dehors de la clôture, nous pouvons la voir tous les jours, ce qui est une grande consolation pour nous. Elle reçoit souvent le bon Dieu, et je ne puis assez dire combien les mères et les sœurs sont bonnes et attentives pour elle. Dès son arrivée à Paris, nous lui avons fait prendre tous les jours de l'eau de Lourdes, et nous avons fait une neuvaine à Notre-Dame. Elle a près d'elle des reliques du P. Olivaint<sup>1</sup> et du vénérable curé d'Ars, à qui nous avons tous très grande dévotion. J'espère qu'elle guérira, que j'entendrai encore sa douce voix à la chapelle, que je la reconnaitrai de loin parmi ses sœurs, à sa grande

---

<sup>1</sup>. Jésuite. Un des otages fusillés par la Commune.

taille, à ses mains si blanches quand elles allumaient les cierges de l'autel. Je consens de bon cœur à ce qu'elle reparte en mission, dussé-je ne plus la revoir en ce monde, mais je ne puis supporter l'idée de lui survivre. Enfin, ma Sœur, je ne sais point dire ce qu'il faudrait dire au bon Dieu, le *fiat* ! Je ne sais que crier comme la Chananéenne, et les bonnes mères de Sion font comme moi : elles ne peuvent se décider à voir mourir si jeune leur petite sœur, qui s'est consumée en travaillant au delà de ses forces, et toute la communauté demande sa guérison avec des instances nonpareilles.

Depuis vingt-deux jours la pauvre sœur Stella n'a quitté son lit que pour se mettre sur une chaise longue. Sa douceur, son courage et sa gaieté résistent à toutes ses souffrances. Elle est persuadée qu'elle guérira, et réjouit les sœurs qui la soignent par sa belle humeur. Elle ressemble à ces saintes religieuses malades dont nous lisons les vies dans *l'Année sainte* de la Visitation, mes filles et moi. Quel livre admirable et de fond et de forme, ma chère Sœur ! Depuis plus d'un an il fait mes délices, et, ces jours-ci, sa lecture a été la seule distraction qui ait pu m'alléger le terrible poids de mes inquiétudes. Avant-hier nous avons lu à haute voix la vie de la sœur Emmanuelle Amédée de Compeys, d'Annecy, et ces visions du Sacré-Cœur, ce tableau de la dispersion des Filles de Sainte-Marie, nous ont profondément touchées. Entre tant de pages d'une perfection ravissante, la page 770 est un chef-d'œuvre. Que n'ai-je une plume comme celle de la religieuse qui l'a écrite pour vous raconter l'histoire de Netta, *la fille de ma fille* ! Je veux vous la dire, cependant, cela fera passer l'heure qui me sépare encore de celle où je puis voir sœur Marie-Stella.

Netta était une petite négresse de Darfour qui fut

volée à ses parents à l'âge de six ou sept ans, et mise en vente sur le marché du Caire. Un bon missionnaire passait : il acheta cette pauvre petite ainsi que trois autres négrillonnes enlevées, comme elle, du même pays ; puis il les confia aux soins d'une religieuse franciscaine qui les amena en France. Le missionnaire y vint aussi, et se mit en quête pour leur trouver asile. Il les conduisit à Sainte-Marguerite. La bonne Mère supérieure dit qu'elle en adopterait une. Elle leur fit servir à goûter et envoya chercher sœur Stella. Au moment où celle-ci entra dans le parloir, Netta s'écria en arabe : « Voici la sainte Vierge ! » Et s'attachant à la robe de sœur Stella, elle ne voulut plus la quitter. Netta resta donc à Sainte-Marguerite, et ses compagnes furent dispersées ; l'une fut placée à Marseille, les autres en Italie. Sœur Stella apprit l'arabe, et se mit à instruire sa néophyte. Netta était aussi jolie enfant que peut l'être une négresse, et douée d'une intelligence très vive. En quelques mois elle apprit à parler français, à lire, à écrire. Elle apprenait à merveille son catéchisme, et, pour réprimer les petites saillies de son naturel sauvage, un mot de sœur Stella suffisait. « Je veux être baptisée, disait Netta, je veux aller en Paradis, et j'y deviendrai blanche comme Rabbatha Stella. » Les progrès de la chère petite réjouissaient toute la maison, mais hélas ! l'autonne vint, et Netta commença à frissonner sous le beau soleil de Provence. Ni soins, ni précautions, n'arrêtèrent les progrès du mal. Un matin, sœur Stella s'approcha du lit de la petite, et celle-ci lui dit gaiement : « Netta est bien contente, elle a un petit oiseau qui chante dans son cœur. Ecoute, sœur Stella. » Et la respiration sifflante de la pauvre enfant, dont les poumons se perforaient, enleva tout espoir à sa garde-malade. Bientôt il fallut se hâter. Sœur

Stella fit une belle robe blanche à la petite Netta, la couronna de roses et l'apporta dans la chapelle où elle fut baptisée et fit sa première communion. — Elle souffrit beaucoup, sans se plaindre jamais, et mourut joyeuse d'aller en Paradis. Sœur Stella l'ensevelit et la porta elle-même à sa dernière demeure. On l'a mise près de Mère Marie-Xavier de Sion que sœur Stella avait aussi soignée jusqu'à la fin. Les dépouilles mortelles de la sainte religieuse et de l'innocente petite Africaine reposent au pied de la colline boisée de Sainte-Marguerite, en vue de Notre-Dame-de-la-Garde et de la mer, sous des buissons de houx et de rosiers. J'aime à penser que l'âme de Netta, maintenant placée parmi les anges de Dieu, priera pour celle qui fut sa mère selon la grâce et l'étoile qui la conduisit au port de l'éternité.

2 heures.

Je viens de voir ma fille, ma chère Sœur. Elle a bien dormi cette nuit, et a pu manger un peu ce matin. Le mieux continue. Elle est bien touchée et bien reconnaissante de votre lettre.

Comment avez-vous pu croire, ma chère Sœur, que j'avais été peinée le jour où je vous vis au parloir ? Loin de là, ce fut un des plus heureux instants de ma vie. J'avais résolument risqué d'être indiscrete pour me donner le plaisir de vous voir réunie à tous les chers vôtres ; c'était une occasion unique. Ce fut pour nous une très grande joie de voir votre respectable père entouré de tous ses enfants, et surtout de constater que parmi tous ces jeunes et charmants visages, celui qui reflétait le mieux la paix et la beauté éternelles, ce n'était ni celui des mariés, des enfants, ni même celui de la sainte jeune mère, c'était celui qu'une grille séparait de nous. Et je demeurai plus

assurée que jamais que vous aviez choisi la meilleure part.

Votre bonne mère aimait ma petite Lucie, ma chère Sœur, aussi je devine de quel cœur vous priez pour elle. Je vous donnerai de ses nouvelles bientôt. Agrérez mes cordiales amitiés en Notre-Seigneur.

---

*A Mme N. Lavergne-Rebuffel.*

Paris, 27 novembre 1872.

Ma chère Marie-Thérèse,

Sœur Marie-Stella m'a montré votre bonne lettre et m'a priée d'y répondre. La pauvre fille ne peut plus écrire : son état va toujours s'aggravant. Depuis samedi elle est au lit et le docteur, hier, n'a pu dissimuler son inquiétude. Elle est on ne peut mieux soignée, installée dans une chambre au midi, comblée de prévenances par les bonnes mères. Sœur Julienne, la meilleure infirmière que l'on puisse souhaiter, ne la quitte ni jour ni nuit. Mais tout cela semble être venu trop tard... Nous avons commencé, lundi, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, tous les jours le *Souvenez-vous* et une dizaine de chapelet.

La bonne Mère supérieure va tous les matins elle-même faire boire de cette eau miraculeuse à la pauvre malade. Celle-ci est bien patiente, bien touchée des bontés qu'on a pour elle. Elle est gaie, même, et toutes les sœurs cherchent à lui faire plaisir. Les bonnes sœurs de la cuisine lui servent de jolis petits festins, bien apprêtés. Rien ne lui manque ; elle ne serait pas mieux chez nous, mais le mal poursuit ses ravages et je suis épouvantée quand je considère sa maigreur et sa faiblesse. J'ai besoin de me rappeler, à chaque instant, la guérison de son père pour conserver un peu d'espoir...

*A Sœur Thérèse de Sales Wallon, de la Visitation  
Sainte-Marie.*

Paris, 10 décembre 1872.

Ma bien chère Sœur,

Je viens de voir ma fille, sœur Marie-Stella : elle est si malade qu'humainement parlant je n'ai plus d'espoir, mais vous avez vu la guérison miraculeuse de son père, vous savez que nos espérances sont placées plus haut. Cette chère fille m'a priée de vous écrire de sa part, ma Sœur, et de vous demander de prier pour elle et de la recommander aux prières de votre honorée Mère et de toutes vos sœurs.

Sœur Marie-Stella a reçu les saintes huiles et communiqué plusieurs fois en viatique. Elle souffre cruellement de la poitrine. Sa patience et sa résignation sont d'une vraie religieuse. Elle s'est épuisée de fatigue à la fondation de Sainte-Marguerite, soignant jour et nuit des malades bien chères, qu'elle a vues mourir, et continuant à faire la classe et à chanter à la chapelle dans un état de souffrance qui l'eût dispensée de tout si elle l'eût fait connaître à ses supérieures. Elle n'a rien demandé, rien refusé et je ne puis la blâmer d'avoir fait et même outrepassé son devoir. Le mien serait de me soumettre à la très sainte volonté de Dieu, mais je ne puis faire d'autre prière que celle de la Chananéenne.

Vous, chère Sœur, qui m'encouragez si cordialement lors de la maladie de mon mari, et qui avez tant prié pour lui, priez pour que le bon Dieu nous laisse encore cette chère fille. Nous croyions la lui avoir donnée, mais toute séparée qu'elle fût de nous, elle était restée la joie et l'orgueil de nos cœurs. Elle est si jeune, elle peut faire encore tant de bien !

---



## ANNÉE 1873

**Mort de sœur Marie-Stella. — Conseils à un jeune soldat. — Entrée en religion de Mlle Marie Lavergne. — Le procès Bazaine. — La question du drapeau blanc ou tricolore. — Echec de la restauration monarchique. — Vote du septennat. — Prise de voile de sœur Marie-Stella II, etc.**

*A Sœur Thérèse de Sales Wallon.*

Paris, 4 janvier 1873.

*Dieu soit béni !*

Ma chère petite Sœur,

Voici le premier moment où je puis vous annoncer moi-même que le sacrifice est consommé. Avec la fille aînée sont parties les joies terrestres : le deuil projette son ombre sur le passé et sur l'avenir et rend amers les souvenirs les plus doux, les espérances les plus chères. Mais si la partie inférieure de nos âmes souffre et crie en pleurant, la partie supérieure chante et glorifie Dieu. Sœur Marie-Stella est morte comme une sainte : elle avait accepté la croix, elle l'a portée sans faiblir. Pas un murmure, pas une plainte, pas un regret pendant ces quarante-deux jours d'incessantes souffrances. Toujours le sourire, toujours la paix, l'obéissance, la résignation parfaite, sans illusion, sans espoir de guérison, ne disant pas un mot qui pût nous ôter l'espérance, pas un qui nous en donnât. C'était la marche ferme et rapide de l'exilé qui retourne dans sa patrie.

Le jour des Saints Innocents, je lui avais porté des reliques de saint François de Sales. Elle eut quelques heures de calme : son père et moi, la voyant moins oppressée, le visage doucement coloré, la voix revenue, eûmes un peu d'espoir. Mais c'était la dernière lueur.

Je ne pouvais consentir : je disais à la sainte Vierge. « Ma Mère, je ne vous l'ai pas donnée pour la voir mourir si jeune. Si vous ne la guérissez pas, comment vous dirai-je encore le *Souvenez-vous*? » Mais le 1<sup>er</sup> janvier, après avoir fait la sainte communion en la chapelle du Sacré-Cœur, il me sembla que le bon Jésus me disait : « Je t'ai tout donné, et toi, rien. Tu disais m'avoir donné ta fille, mais tu veux la garder, la reprendre. Je la veux pour mes étrennes. Donne-la. » Et je la donnai. — Je courus à Sion. La nuit avait été très agitée. A cinq heures une crise de la malade avait effrayé les sœurs. Elle leur dit : « Ce n'est pas la fin, j'ai encore quelques heures. »

Au premier coup d'œil, je vis qu'elle allait finir. Elle avait communié. Elle se mit à commander aux sœurs et à moi ce qu'il fallait faire. Elle prit un peu de gelée et de vin de Malaga pour ranimer ses forces, se fit mettre dans un fauteuil, dit à Rose de la coiffer. Ses cheveux étaient trempés des sueurs de la mort, ses mains froides, ses jambes immobiles, mais son angélique visage resplendissait. Elle me dit adieu, me demanda pardon, et d'une voix presque éteinte me dit : « Il ne faudra pas avoir de chagrin. Je suis contente, il faut l'être aussi. Fais venir papa, mes frères, mes sœurs, notre Père supérieur, le P. Courtade, et Mère Rose, et toutes mes mères. » Elle bénit ses frères et sœurs et dit à son père qu'il fallait consentir à sa mort comme elle y consentait elle-même. Il la bénit, lui dit d'être joyeuse et qu'il la donnait de bon cœur. — C'était comme au temps des martyrs. Puis elle dit : « Commencez les prières, il est temps », et elle nous tendit le crucifix à baiser. La Mère générale la soutenait d'un côté, moi de l'autre. Elle suivit les prières, puis quand elles furent finies, nous congédia, voulant rester seule avec la Mère générale et

son confesseur. Personne n'osa lui désobéir. Elle était comme une reine et semblait dominer la mort. Nous étions agenouillés dans la pièce voisine. Le P. Ratisbonne rentra un instant, puis il vint nous dire : « Sœur Marie-Stella est au ciel, disons le *Magnificat*. »

Elle avait incliné la tête, et sans secousse, sans bruit, s'était endormie sur le bras de Mère Rose, la supérieure générale.

Un peu après nous la revîmes étendue, habillée, et une couronne de roses blanches sur la tête, plus belle que je ne saurais dire. Elle est restée ainsi toute la journée de jeudi, et nos enfants l'ont visitée souvent. Ni son père ni moi n'avons eu ce courage. — Jeudi matin, nous avons pourtant communié tous à Sion. Le P. Ratisbonne dit la messe pour elle, servi par mes fils. Il parla aux sœurs, en montant à l'autel, revêtu d'ornements rouges, et dit qu'il ne prierait pas pour l'âme de sœur Marie-Stella, entrée dans la gloire, qu'il prierait à ses intentions et qu'il la considérerait comme une sainte.

Hier vos parents sont venus au service et nous avons eu la consolation d'y voir tous nos amis ; puis on a emmené à Grandbourg la dépouille mortelle de notre enfant. Ses frères et ses sœurs l'ont accompagnée. Georges portait le cercueil avec les jardiniers du couvent et ces braves gens pleuraient, car ils ont connu sœur Marie-Stella. Il y a quatre ans, elle nous conduisit, son père et moi, dans le petit cimetière des Sœurs, situé au bout de leur vaste enclos, et plein de fleurs. « C'est là que je dormirai », nous dit-elle. Nous n'avons pas eu la force d'y aller hier. Ce sera pour plus tard. — Mon mari ne fait que pleurer, mais vous le connaissez : il est résigné ; il remercie Dieu d'avoir donné à notre fille la grâce d'une mort si sainte, à ses frères et sœurs un

tel exemple. Pourvu qu'ils n'offensent jamais Dieu, je n'aurai rien à dire, car je n'ai demandé pour eux que cela. Je sais que c'est la grâce la plus rare, la plus grande, et que rien au monde n'est trop grand pour la payer. Je remercie la très honorée Mère, et vos sœurs, et vous, chère, bien chère fille d'une mère que j'ai tant aimée. Je vous ai dit tout cela comme je l'aurais dit à elle, et je vous sais faite pour le comprendre. Pardonnez-moi d'écrire si mal : j'ai la main, comme le reste, brisée.

---

*Au R. P. Jehan, bénédictin de Solesmes.*

11 janvier 1873.

*O Cruz, ave!*

Mon révérend Père,

Et moi aussi je veux vous remercier et vous demander de prier pour moi, afin que je porte courageusement ma croix. Ma fille, sœur Marie-Stella, était l'aînée, la seule de mes enfants qui eût été connue de ma mère. Elle ne m'avait quittée que pour Dieu, et, depuis son entrée en religion, il semblait que notre affection mutuelle eût augmenté. J'étais fière et heureuse de la voir bonne religieuse, chérie et respectée de tous ceux qui la connaissaient. Elle était aussi belle que bonne, et je l'ai vue mourir dans sa fleur! — Mes larmes ne tarissent pas. Je l'ai sans cesse devant les yeux, et j'ai bien de la peine à me soumettre à la volonté du bon Dieu. — Il le faut, cependant, pour mériter d'aller la rejoindre au ciel.

Mes autres enfants sont dignes d'elle. Ils m'entourent, me caressent, veulent me consoler. Je suis une heureuse mère, je le sais, je le sens et pourtant je ne fais que pleurer.

Adieu, mon cher et révérend Père. Nous ne nous

reverrons peut-être jamais en ce monde ; votre constante et vieille amitié est un des meilleurs souvenirs que j'en emporterai.

---

*A Mme Lavergne-Rebuffel.*

Paris, 8 février 1873.

Ma chère sœur,

Noël s'est engagé pour le volontariat d'un an. Nous verrons partir l'aide le plus précieux de Claudius, le meilleur et le plus laborieux garçon qui se puisse voir. — Croix sur croix, voici où nous en sommes. — Mon mari ne sort pas depuis six semaines. — Il est triste, comme vous le pensez bien, et désolé de voir partir Noël. — Son courage tout chrétien, sa résignation sont d'un saint, mais il est bien malheureux.

Lucie est toujours devant mes yeux ; je ne puis m'habituer à cette affreuse pensée : ma fille est morte. Je passe des heures entières à pleurer dans la chapelle de Sion. — A l'occasion de sa mort j'ai reçu mille témoignages d'affection pour nous et de vénération pour elle. Mais enfin, elle est partie, et c'est une chose cruelle que de survivre à son enfant. — L'espoir de la rejoindre m'adoucirait bien la mort. — Si vous saviez ce qu'elle a été pendant ces deux derniers mois, sa grâce, son amabilité charmante, avec quelle patience angélique, quelle joie sainte, elle souffrait. Elle m'a bien parlé de vous. Un jour que je laissai échapper ce mot : « Oh ! pourquoi Marie-Thérèse ne m'a-t-elle pas écrit qu'il fallait te faire revenir ici pour te soigner ! — Marie-Thérèse a bien fait, m'a-t-elle dit, cette bonne petite tante m'a comblée de soins et de tendresses ; sans elle je serais morte. »

Elle voulait mourir à Marseille ; elle l'avait demandé à la Mère générale. — Il est heureux que celle-ci

ne l'ait pas écoutée, notre douleur eût été encore plus cruelle. — Enfin c'était la volonté de Dieu. Il faut l'accepter cette croix si redoutée et qui m'eût été prédite tant de fois : « Elle mourra jeune. Ne la contrariez pas ; laissez-la entrer au couvent, c'est là que Dieu la veut. » Voilà ce qui m'avait été dit par un saint prêtre, et, en relisant ses papiers, je crois qu'elle-même s'attendait à mourir jeune et le souhaitait, heureuse, après tout, de quitter ce monde avant de voir mourir ceux qu'elle aimait. Plus on vit, plus on souffre. Puisse-nous savoir souffrir comme elle, afin de mourir comme elle, comme votre bonne mère, dans la paix d'une bonne conscience et d'une espérance certaine !<sup>1</sup>

*A M. Noël Lavergne, volontaire au 23<sup>e</sup> de ligne,  
à Soissons.*

Paris, 11 mars 1873.

*Benedicamus Domino !*

Mon cher petit soldat,

, Avant que le très aimable et désiré facteur eût apparu sur l'horizon, M. X... nous a apporté des nou-

---

1. Parmi les lettres adressées à M. et à Mme Claudius Lavergne à l'occasion de la mort de leur fille aînée, citons la suivante écrite par Louis Veillot :

« Mon pauvre cher ami,

« La triste nouvelle m'avait échappé. Je ne l'ai apprise qu'à mon retour, et l'amas d'affaires que je trouve ici ne me permet pas de courir chez vous. Je ne crains pas de renouveler votre douleur, elle ne finira pas. Je n'entreprends point de vous offrir des consolations ; il n'y a que celles de Dieu, et je sais qu'elles ne manqueront pas. Oui, je le sais, et elles seront douces et pleines. Dites-le à Mme Lavergne. Dites-lui que sa fille n'est point morte. J'ai vu les miennes sortir du suaire et reprendre leur place auprès de moi, resplendissantes de la véritable vie, et elles ne m'ont plus quitté. Dieu vous donnera ce miracle. Il nous fait immortels, comme pour lui-même, ces êtres purs qui ont tant mérité que nous les pleurions. La mort ne nous les cache

velles. J'aurais embrassé volontiers ce bon monsieur. Tu es vraiment favorisé, et ce voyage en bonne compagnie, ces cloches, ce soleil printanier, sont d'un bien autre augure que l'effroyable départ du pauvre Georges pour le camp de Châlons en 1870. Courage, mon cher petit conscrit. Tout ira bien. Souviens-toi que capitaines et sergents, en te commandant ceci et cela, ne seront que les porte-voix de ce grand Commandant que tu es accoutumé à suivre, et qui nous a dit à tous : « Marchez devant moi et soyez parfaits. »

Écris-nous souvent. Nous sommes si attristés de ne t'avoir plus au logis ! Je vais envoyer ta première carte-lettre sous enveloppe à ton frère Joseph qui sera très heureux et très fier qu'elle lui soit adressée. Comment auras-tu dormi dans la chambrée ? A cinq heures, j'ai pensé que tu te levais et que le petit Parisien montrait du premier coup à ses camarades qu'il savait ce que c'est de devancer l'aurore.

A dix heures, hier, nous avons été à une messe de *Requiem* que l'on a dite aux Carmes pour M. Foisset<sup>1</sup>, beau-père de notre ami M. le docteur Dufresne, de Genève...

un moment sous son manteau que pour les mettre à l'abri de la corruption humaine et nous les conserver dans leur beauté. Attendez un peu, et je me réjouis pour vous parce que vous garderez cette douleur qui sera une force et une joie.

« Tout à vous,  
« Louis VEUILLOT. »

1. Foisset (Théophile), né à Beaune en 1800, devenu conseiller à la cour de Dijon et mort en cette ville en 1873. Ami très intime du P. Lacordaire, d'Ozanam, de Montalembert, d'Augustin Cochin, du duc de Broglie et de Mgr Dupanloup. Fut, avec Montalembert, un des fondateurs du *Correspondant*, où il écrivit de nombreux articles. On lui doit : la *Vie du président de Brognes* (1842); — *Catholicisme et protestantisme* (1853); — *Vie de Jésus-Christ* (1863); — *Vie du P. Lacordaire* (1870); — *Souvenirs sur le comte de Montalembert* (1872).

A M. Noël Lavergne.

Paris, 12 mars 1873.

Ta lettre nous a fait plaisir, mon cher petit soldat, bien que la situation qu'elle nous peint ne soit pas très agréable. Elle est transitoire : d'ici à peu de jours, tu seras moins étourdi par le bruit, tu trouveras un coin où tu pourras écrire en paix.

Les chiffres que tu as dessinés sont très jolis. Pauvre Nono ! quel atelier ! Je vois d'ici ces soixante-douze troupiers secouant leurs paillasses ! Mais je prévois que tu seras le benjamin de la chambrée. Ne te rebute pas des propos grossiers que tu entendras. *Non enim sciunt*. La plupart du temps, ces pauvres gens qui blasphèment le font par bêtise et par ignorance. Il faut écouter cela comme on entend les mâtins aboyer après la lune et ne pas trop s'en chagriner. — Un sergent poli, un lieutenant peintre, un capitaine énergique et bon : voici d'excellents augures...

Ton père a vu Louis Veillot en portant son article au journal. — On dit M. Thiers fort souffrant. L'Assemblée a dû hier voter cette *Constitution* de Broglie qui fait de lui un roi *Veto* pourvu d'autant d'autorité que Louis XVI. Et les plus enragés républicains sont les plus ardents à lui donner un pouvoir royal, tant l'instinct français est monarchique ! Là-dessus, ils vont proclamer l'immortalité de la République...

Flipote gémit sur ton sort chaque fois qu'elle nous sert son délicieux café. « Ce pauvre M. Noël, dit-elle, il aura mal à la tête s'il n'en prend pas. » Il faut en prendre, mon petit soldat, et te bien soigner : un bon militaire doit se ravitailler quand il le peut, afin d'avoir la force de résister aux jours de famine.

Tâche de savoir quand a commencé l'année du



volontariat. Est-ce du jour de l'engagement ou de l'entrée au corps ? — Tu me le diras afin que je déduise les jours déjà passés sur cette année de privations.

J'ai été à la messe à Saint-Sulpice avec tes sœurs à sept heures et demie. Je m'étais rendormie après avoir, comme toujours, entendu sonner cinq heures. A cette heure-là je pense à toi, mon Noël. Tu commences ta journée de militaire, et je prie pour qu'elle soit bonne.

Cette semaine, je t'écrirai tous les jours, afin de te désennuyer. Après cela, je t'écrirai moins. Adieu, mon cher petit Noël. Ton bon père va bien et t'embrasse. J'en fais autant, bien tendrement.

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 13 mars 1873.

Quoi qu'on fasse, mon enfant, il faut souffrir en ce monde. Notre-Seigneur nous en a montré l'exemple. Il n'avait pas une pierre où reposer sa tête et s'écriait : « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand resterai-je parmi nous ? jusqu'à quand souffrirai-je ? » — Et dans sa vie errante et persécutée il dut plus d'une fois songer aux jours de Nazareth.

Dans un an d'ici, mon petit Noël, tu reviendras à l'atelier de Saint-Joseph. Il est bien triste de ton départ, et hier, en rentrant dans ta chambre, ton petit lit refait avec soin m'a attendri le cœur. Mais il faut secouer vigoureusement tout cela et songer combien le bon Dieu nous fait la croix légère en permettant que tu aies trouvé des amis qui t'adouciront l'exil.

Comment es-tu habillé, mon pauvre petit soldat ? tes habits ne sont-ils pas bien larges ? tes *godillots* (*souliers d'ordonnance*) ne te blessent-ils point ? Oh ! qu'il me tarde de te revoir et de connaître l'endroit où tu es !

M. X... père m'a dit que son pauvre Charles était fort triste et qu'il comptait sur toi pour le remonter. N'y manque pas, mon cher Noël, en donnant du courage aux autres on renouvelle et on multiplie le sien. *Date et dabitur vobis.* Sœur Stella prie pour toi, elle te guidera parmi les écueils, et si ta barque est secouée, elle ne fera pas naufrage. — Écoute ce que dit l'Imitation : *Mon fils, demeurez ferme et espérez en moi. Qu'est-ce, après tout, que des paroles ? Un vain bruit. Elles frappent l'air, mais ne brisent point la pierre... C'est bien ce qu'il y a de moindre que de temps en temps vous supportiez quelques paroles, vous qui ne pouvez encore soutenir de plus rudes épreuves... Écoutez ma parole et vous vous inquiétez peu de toutes les paroles des hommes.*

Je comprends bien ta souffrance, mon enfant. C'en est une terrible que de voir des Français baptisés parler comme parleraient des bêtes si le démon entraînait en elles. — Et quand on a toujours vécu comme toi, entouré de gens bien élevés, on se sent doublement insulté. Mais il y a du bien à faire parmi ces malheureux. Sois bon camarade, sans familiarité, charitable et appliqué en tout à bien faire. Peu à peu tu gagneras du terrain, et les soldats te respecteront. — Quant à tes chefs, tu es sûr de les avoir pour toi du moment que tu feras bien ton devoir. — Mais évite d'avoir l'air *aristo*, et si par hasard une corvée t'est donnée, fais-la gaîment.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 18 mars 1873.

Mon cher Noël,

Je suis contente que tu fraternises avec les soldats. Ils sont si bons, ces pauvres soldats ; ce sont des victi-

mes. Et, en effet, ces enfants, enlevés à vingt ans à leur famille, condamnés à souffrir mille misères pendant de longues années, privés de secours spirituels, environnés de mauvais exemples et s'allant battre sans savoir pourquoi, le plus souvent, sont bien à plaindre. — Il les faut aimer tous, même les mauvais, et, tout en évitant le contact de ceux-là, leur laisser voir qu'on n'a contre eux ni mépris, ni colère, mais une grande compassion.

Quant à ces petits crevés qui veulent porter au régiment leurs vices de trottoir et d'estaminet, il faut leur tourner le dos en toute sécurité. Ceux qui apportent dans notre armée de mauvais éléments seront des traîtres à leur pays.

Ton pauvre père est comme une âme en peinc de ne plus avoir son petit rapin. Son article l'a un peu distrait, mais voici qu'il faut se remettre au dessin et plus de Noël pour tailler le crayon ! Il a, près de lui, ta veste d'atelier sur une chaise et ne veut point qu'on l'ôte. Cela lui fait croire que tu vas revenir.

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 24 mars 1873.

Mon cher petit Noël,

Ta lettre, ce matin, nous a fait bien plaisir. Ce capitaine est un charmant officier de t'avoir encouragé comme il l'a fait. Quelle joie si nous te voyons bientôt les galons de caporal !

Le commandant Vincent a écrit à ton père une lettre très affectueuse. Il ne peut venir nous voir tant il est occupé de ses volontaires et de son bataillon. Au 109<sup>e</sup> les volontaires ont d'abord été accueillis avec quelque prévention ; puis, bientôt, voyant combien on les faisait travailler, les soldats les ont pris en ami-

tié et même en pitié. Ils prétendent que les officiers sont trop exigeants et tuent ces pauvres jeunes gens. Les volontaires s'amuse de ces propos et tiennent à prouver qu'ils ne sont pas des fainéants, de sorte qu'au 109<sup>e</sup> cela va le mieux du monde et que notre bon commandant est très content. Il te félicite et t'encourage de la manière la plus amicale.

En Alsace, les Prussiens se conduisent comme des brigands. Ils viennent d'exiler le grand vicaire de Strasbourg et plusieurs prêtres. Ils ont condamné à quinze mois de forteresse un avocat de Strasbourg, M. Laporte, qui s'occupait des écoles et s'opposait à leur propagande prussienne. Il sera trois jours par semaine au pain et à l'eau et couchera sur la planche. Les persécutions sont la graine des vengeances. Je craignais, au contraire, que les Prussiens, par politique, ne fussent bons pour les Alsaciens. Puissent-ils les opprimer assez pour attirer la foudre.

O pauvre Alsace, pauvre Lorraine ! et songe qu'il y a des gens assez peu français pour se réjouir de la *libération du territoire*, étiquette menteuse appliquée sur notre honte. Notre territoire, nous ne l'avons plus entier. Le Prussien promet de s'en aller, quand il sera gorgé d'or, un peu plus tôt qu'il ne devait le faire. Mais il n'est pas parti ; nous ne le payons qu'en contractant des dettes effroyables, et cette sécurité menteuse, cette joie impie de la prétendue libération, sont peut-être le pire de nos maux.

Prends ton fusil, comptes-en les pièces, sache bien le manier et viser juste surtout. Si le temps des pèlerinages est revenu on peut espérer celui des croisades. T'imagines-tu ce que serait un roi de France allant donner une bonne pile aux Italiens, et le sous-lieutenant Nono décoré par Pio *nono* à Rome même ? En attendant, apprends bien ta théorie, mon cher

petit soldat, et ne te laisse manquer de rien de ce qu'il peut te fortifier.

A M. Noël Lavergne.

Paris, 27 mars 1873.

Mon cher petit soldat,

Te voici en tête de colonne pour la théorie ; sois-le partout. Les commencements sont toujours ce qu'il y a de plus dur. Dans peu de temps tu riras de ce qui te coûte tant à présent. Quant à la topographie et aux fortifications, ton talent de dessinateur t'en rendra l'étude aisée, et je pense que tu y seras bientôt l'un des premiers. Allons, mon brave Nono, soyons un vrai volontaire et non un *involontaire* comme cette chiffre de \*\*\* qui pleurera bientôt de n'avoir pas d'ombrelle à la revue. Sa maman ira se fixer à Soissons pour amuser *bébé* entre les classes. Quelle pitié de voir des garçons pareils !

Ton camarade Z... n'avait bien semblé être un de ceux qui hurlent avec les loups, quoique sa nature soit plutôt moutonnaire que féroce. Cette race incolore est la plaie de notre siècle. S'il n'y avait que des champions de Dieu et du diable, on se battrait et tout serait décidé. Mais les amphibiens sont entre deux, entravant le bien sous prétexte d'atténuer le mal, n'allumant pas le feu, mais lui faisant sa part, trouvant que les martyrs avaient peut-être bien des torts, et leurs bourreaux quelques vertus, et qu'après tout, en faisant à l'« Être suprême » la politesse de reconnaître qu'il existe, on peut vivre en assurance parfaite de lui être agréable.

... La fille de notre contremaître arrose le jardin et son tablier. Elle est en veine de santé et de gentillesse. Cette petite enfant m'amuse ; elle me rappelle

l'heureux temps où vous étiez sous mes ailes, comme des poussins. C'était le bon temps, et je le savais bien, et je ne devançais pas l'avenir par des vœux impatients. Voici le rude automne, quand l'arbre voit ses feuilles s'envoler et que le nid déserté peu à peu devient froid. Toi, du moins, mon cher enfant, tu n'es parti que pour un temps, et, en quelque sorte malgré toi, tout volontaire que tu es. Dans trois cent quarante-huit jours tu reviendras. Oh ! que j'ai besoin de songer à ton retour pour supporter la vue de ces neuf mois alignés sur l'almanach 1873 et qui seront suivis de janvier et février 1874, plus une neuvaine finale !

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 1<sup>er</sup> avril 1873.

Mon cher petit soldat,

Hier M. X... était ven usavoir de tes nouvelles. Nous causâmes longtemps, et je lui parlai du dégoût profond que te causait le langage de tes camarades. Il me dit : « C'est comme dans la tribune des journalistes au Parlement. » Non, rien ne peut te donner l'idée de l'infamie ordurière de leur conversation. Ils n'ouvrent pas la bouche sans vomir un blasphème ou une saleté. — Ces êtres-là trouvent tout simple que l'on parle comme eux, *entre hommes*, et leurs romans, leurs chansons, leurs théâtres sont des cloaques plus ou moins ornés ou gazés. Parce qu'ils se grisent avec du champagne ils se croient bien supérieurs à ceux qui s'enivrent de vin bleu. Mais chez eux, le fond est pourri. — Que de sang et de feu faudra-t-il encore pour purifier notre malheureuse nation !

Mon pauvre Noël, tu ne te doutes pas de ce que c'est que le monde et combien un intérieur comme le nôtre est une exception. — Si tu savais ce qui se passe dans

certaines familles, tu ne serais pas étonné de voir les enfants qui en sortent renier Dieu et l'honneur. Il faut les plaindre ces malheureux qui n'auront de joie ni en ce monde ni en l'autre. La justice de Dieu les frappe tôt ou tard. Vois ce misérable caporal, et tant d'autres, qui payent de leur santé et de leur vie des jouissances de brutes qui ne leur ont pas seulement donné une heure de bonne et franche gaîté.

Quant aux jeunes volontaires soumis à ce contact, s'ils se laissent séduire par le vice hideux et grossier, c'est qu'ils sont déjà perdus. Ceux qui ont du cœur seront révoltés, comme toi. En les mettant à part on n'eût pas évité le danger. A l'École polytechnique, à Saint-Cyr, les serviteurs du diable attaquent toujours les serviteurs de Dieu, et si une discipline plus sévère les oblige à voiler leur jeu, il n'en est peut-être que plus dangereux.

Quand Dieu prendra pitié de la France, il mettra le pouvoir dans une main ferme et chrétienne et la Bête sera muselée. Saint Louis avait ordonné que la langue des blasphémateurs serait percée avec un fer rouge. Nos imbéciles pères de 89 s'écriaient : Quelle cruauté ! — Hé, Messieurs, il en résultait qu'on ne blasphémait pas. Vous avez changé tout cela. Le blasphème mène à l'Institut... et à Sedan. Et quand nous aurons un souverain qui réprimera le blasphème, nos sergents et nos caporaux feront comme lui...

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 2 avril 1873.

Mon cher petit Noël,

Aujourd'hui M. Aphonse Périn va envoyer à ton père un marchepied et un chevalet formidables ayant

appartenu à Victor Orsel et sur lesquels tu pourras t'escrimer à peindre dans un an à pareille époque. Voilà ce qu'il faut se dire pour patienter, mon Noël.

Combien envieraient ton sort les pauvres Polonais que l'empereur de Russie enrôle de force pour vingt-cinq ans !

Ton ami Bruno Chaurand est parti en vacances à Lyon laissant son père se débattre à l'Assemblée nationale. Barodet sera-t-il détrôné, oui ou non, voilà la question qui passionne et empêtre Messieurs nos représentants <sup>1</sup>.

Renverser une dynastie c'est l'affaire d'un jour. Céder la Lorraine et l'Alsace cela ne dure guère plus. Mais toucher à Barodet ! voilà qui est grave ; aussi, depuis lundi qu'on s'y est remis, la bagarre est-elle vive, et hier M. Grévy a donné sa démission. Il a dû la reprendre aujourd'hui et on recommencera à *Baradoter* jusqu'aux vacances de six semaines que vont prendre nos honorables. Rose dit que les collégiens devraient réclamer pour en avoir autant. Cela compléterait les agréments de la République !

Son Excellence 606 <sup>2</sup>, ministre de l'Instruction publique, avait fait dire à M. l'abbé de Lagarde qu'elle irait au collège Stanislas. Celui-ci l'a avertie qu'elle pourrait bien n'y pas trouver un aimable accueil. 606 qui est brave comme la lune s'est tenu coi. — Maintenant il projette une grande solennité : revue des lycéens au Champ-de-Mars. Chaque collège aura musique, tambour et drapeau. M. de Lagarde a fait

1. Le citoyen Barodet, ancien maire de Lyon, était candidat à une élection législative de Paris, contre M. de Rémusat, ami personnel de M. Thiers.

2. 606 était le numéro matricule de Jules Simon dans la franc-maçonnerie.



dire qu'il voulait bien y mener ses sept cents gars, mais que le collège Stanislas aurait le drapeau blanc. — 606 réfléchit et cherche un biais.

J'ai vu ce matin le P. Millériot. Il m'a rappelé qu'il y a aujourd'hui deux ans qu'on arrêtait le P. Olivaint et que lui-même, P. Millériot, se réfugiait chez nous. — Déjà deux ans ! — Nous étions alors bien menacés et la tête sous le couteau, pour ainsi dire. Et nous étions contents de braver le danger, de protéger prêtres et soldats. J'avais tous mes poussins sous mes ailes et je sentais en moi ce courage qui fait sauter une poule sur un dogue.

A présent ce n'est plus cela, et je souffre plus de ton exil que je ne saurais le dire. — Mais, mon enfant, il faut se tenir debout tout de même et jeûner de son cher petit Noël au moins d'aussi bonne grâce que l'on jeûnait de pain blanc et de tranquillité. Dieu le veut : il n'y a pas à barguigner.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 10 avril 1873.

Cher Noël,

Voici tout de bon un mois passé, et, si tu récapitules bien ce qu'il t'a apporté, si tu passes en revue d'un côté les gâteries de la Providence et de l'autre les misères qu'elle a permises pour t'éprouver, je pense que tu concluras par un bon *Deo gratias*.

Mais nous sommes avec la Providence exactement comme les enfants avec leur mère. Quand elle les cajole et leur donne du sucre ils sont enchantés d'elle, la caressent, la mignardent. Quand elle les fouette, ils crient et veulent griffer la maman. Et pourtant le fouet est la plus grande marque de son affection et ce qui fera d'eux d'honnêtes gens plus tard. Parvenus à l'âge d'homme

ils sauront bien plus de gré à leur mère du fouet que du sucre...

Pie IX n'est pas mort du tout. Cette Mme de *Trottenville* qui l'a été dire à Sion était de bonne foi, mais trompée par un cancan. Monsieur son fils, employé au ministère, avait dit à un ami qui était venu le voir à son bureau que deux dépêches, qui s'étaient succédé le matin, annonçaient que le Pape était malade, très malade. Il ajouta : *Le Pape est probablement mort*. Son ami prit son chapeau et courut chez la mère du susdit bureaucrate, lui annoncer la nouvelle. Afin de rendre son discours plus rapide et plus émouvant il supprima l'adverbe et dit : *Le Pape est mort*. De suite la dame s'habilla et courut annoncer la funeste nouvelle. Elle rentra émue, ébouriffée ; son fils rentra aussi et fut très étonné de l'émotion de Madame sa mère. Touts'expliqua. Avis à ceux qui n'aiment pas les adverbess ; il fait bon en tenir compte. Je suis très contente d'avoir été incrédule hier...

Si tu réussis à charmer tes camarades avec des contes, je t'en ferai. J'en ai inventé un pour toi : c'est un conte de revenants intitulé *la Vieille Tata*<sup>1</sup>. Il ressemble à cent autres, mais qu'importe !

Je ne te demande pas de nous écrire tous les jours. Avant tout soigne tes examens. Il faut que les « Jésuites » soient victorieux sur toute la ligne. Point de tristesse. « En vain, dit saint François de Sales, nous croirions-nous capables de combattre les monstres de l'Afrique, si nous nous laissons vaincre en notre chemin par les menus serpents qui s'y rencontrent. »

En avant donc à travers les ronces, les épines, les

---

1. *L'Auberge de la vieille Tata*, conte gascon, fait partie du recueil intitulé *Fideline*.

marais. Une fois arrivé au but on se rappelle avec plaisir les difficultés franchies :

Et les monts qu'au matin on gravit avec peine  
Le soir charment les yeux quand la vapeur lointaine  
Y jette son voile azuré.

---

A M. Noël Lavergne.

Versailles, 17 avril, 1873.

Mon cher petit soldat,

Cet affreux, cet abominable facteur de Versailles ne nous a encore rien apporté de Soissons, et il pleut, et père Claud est en peine de ton fusil qui sera mouillé, de toi qui le nettoieras, et de ceci et de cela. Et les petits oiseaux du parc chantent sous la pluie et nous disent : « Voyez comme les fleurs et les feuilles brillent sous l'eau du ciel tombant de l'arrosoir du céleste jardinier. Voyez de quelle beauté il les revêt, ces éphémères parures d'un monde périssable. Croyez-vous qu'il prendra moins soin de vous, âmes immortelles destinées à briller dans l'éternel royaume du Seigneur Jésus ? Laissez-le faire et chantez avec nous l'*Alleluia* de Pâques. »

Donc, mon cher petit soldat, je veux être paisible et même gaie, quand il le faudra, de peur qu'en prêchant les autres, comme dit saint Paul, je ne vienne à être réprouvée moi-même.

Je te recommande de lire dans le P. Caussade un certain passage où il compare l'âme et les différents états par où la grâce la fait passer au ver à soie et à ses transformations, son travail et sa fin... Tu y glaneras de bons sujets de méditation. — Souviens-toi de sainte Catherine de Sienne et du moyen qu'elle employait pour transformer en œuvres pies les plus vulgaires occupations du ménage. Elle se disait être

occupée, comme sainte Marthe, à bien recevoir le Seigneur.

Toi, c'est à Dieu même qu'il faut répondre : *Présent !* quand on t'appelle. — Ce métier de soldat que tu apprends, tu seras peut-être bien heureux de le savoir quand l'heure de se battre pour la bonne cause sonnera. Et s'il ne te sert pas pour ce monde, il te servira pour l'autre, en te faisant souffrir.

Je t'envoie la lettre de M. X... Tu verras combien ce grand flandrin de Z... a écrit sottement à sa mère. Elle s'était fait illusion comme lui en croyant qu'une fois soldat il serait militaire. L'habit ne fait pas le moine, c'est un proverbe bien juste. Pour faire un bon soldat, il faut d'abord être un homme capable de se vaincre et de se surmonter soi-même, et non pas une petite chiffé de garçon qui boude sa soupe et se donne des indigestions de gâteaux. — Il faut pouvoir se dire, comme cette bonne religieuse de la Visitation dont je lisais la vie l'autre jour : Je ne veux rien en moi de plus fort que moi.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 24 avril 1873.

Mon cher petit *Dix-neuf*,

C'est de vingt qu'à Soissons un volontaire auteur  
Doit de la théorie atteindre la hauteur...

Heureusement pour ton ami Boileau j'ai oublié le reste. Quant à ce maximum de vingt points, tu y touches, tu vas l'avoir. — Ne te chagrine pas de la comptabilité. C'est ennuyeux et aride, mais ce n'est pas difficile. Il y a une foule d'imbéciles qui savent compter. Cela s'apprend très vite et s'oublie de même, quand on n'exerce pas, tandis que le dessin ne s'oublie jamais.

Nous venons d'aller, père Claud, mes filles et moi, faire quelques commissions et nous avons joui du spectacle peu agréable des affiches d'élection qui arlequinent les murailles. Tous les honnêtes gens font rage pour le colonel Stoffel ; le gouvernement soutient Rémusat sans repousser Barodet (l'ex-maire de Lyon), et la démocratie pousse Barodet sans repousser Rémusat, de sorte que je crois *Barosat* et *Rémudet* d'accord, au fond, pour jouer la comédie.

M. Paul de Cassagnac les a caractérisés tous deux fort bien dans une réunion, l'autre soir, à la salle Herz : « M. de Rémusat et le citoyen Barodet, a-t-il dit, sont deux trains, l'un omnibus, l'autre express, à destination de la *Commune*. Je ne veux prendre ni l'un ni l'autre de ces trains-là. »

Il a déclaré que, s'il avait vécu en 92, il n'aurait été ni avec les Rémusat de la Gironde, ni avec les Barodet de la Montagne, mais avec les Vendéens. — Il a été très applaudi.

A une autre réunion, M. Maggiolo, de *l'Union*, a crié : Vive le Roi, vive Henri V ! — Les républicains se sont jetés sur lui, plusieurs personnes l'ont protégé et fait sortir, et les républicains, se trompant, ont donné une pile à un rédacteur du *Soir* qui se trouvait là. Enfin les réunions vont finir, on se bat à coups d'affiches et dimanche on votera.

M. Paul Flandrin<sup>1</sup> est venu hier avec sa charmante femme. Il nous a conté une bonne histoire. M. Ingres visitait les peintures de M. Pichon à Saint-Sulpice. Entre le curé, M. Hamon, qui désirait voir M. Ingres et qui, se présentant et se nommant à lui, le prie de lui donner son avis sur la chapelle de Delacroix.

---

1. Peintre paysagiste. Frère d'Hippolyte Flandrin.

M. Ingres élude, dit que c'est un sujet délicat à traiter. Le curé insiste, le conjure de lui donner son appréciation sur ce peintre. Alors M. Ingres, le fixant d'un air tragique, lui dit : « Monsieur le Curé, soyez-en bien persuadé, il existe un enfer ! » Et il s'en tint là, laissant le curé tout abasourdi.

---

*A M. Noël Lavergne.*

Versailles, 19 avril 1873.

Mon cher Noël,

Nous avons été bien contents de l'invitation du commandant de Pierrebourg. Ce sont tes bonnes notes qui te valent cet honneur.

Quant aux avis que tu désires, les voici : le rôle d'un jeune homme invité est tout simple : être attentif, poli, discret ; avoir l'air content et bien remercier en prenant congé. C'est facile et tu as toute la bonne grâce qu'il faut. Si on sert du thé, offre d'aider à promener sucre, gâteaux, etc. S'il y a des enfants, occupe-toi d'eux ; ceci est le chemin du cœur des dames...

A Versailles il n'y a qu'une nouvelle : Mme Thiers cherche une femme de chambre. Elle s'est mis dans la tête d'en avoir une choisie par Mlle Céline Catillion et est venue, l'autre jour, s'installer au magasin pendant que Céline dînait, et expliquer à ces demoiselles qu'elle voulait une femme de chambre qui sût bien repriser les chaussettes de M. Thiers, à qui on pût confier les clefs, etc., etc. Elle est restée là une bonne demi-heure. Céline, qui ne peut la souffrir, se tenait coite dans la salle à côté. Puis Mme Thiers est partie pour l'Elysée et a envoyé une dépêche télégraphique pour prier Mlle Céline de lui trouver une femme de chambre. Céline a répondu poliment qu'elle n'en con-

naissait qu'une bonne, mais qui venait de se placer. Le fait est que personne ne veut entrer chez cette fée qui est avaricieuse et tracassière au superlatif. Elle fait sécher son cotillon sur sa fenêtre, avenue de Paris, et vient tâter pour voir s'il est sec, *coram populo*. Cette ladrerie républicaine fait rire tout Versailles.

Il pleut sans miséricorde, mais les arbres ont l'air si contents que nous ne nous plaindrons pas. Nos nouveaux portiers s'appellent Bernin ; c'est un beau nom. Flipote n'étant pas là, la maison est silencieuse comme une pyramide d'Egypte.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 26 avril 1873.

Mon cher petit soldat,

Tu vas donc te faire ermite ! Oh ! la charmante chose et qu'il me tarde de te savoir en possession de cette petite Thébaïde. Assurément nous ne la dénoncerons pas, mais comme je pense qu'un ermite, quelque austère qu'il soit, ne doit pas fermer sa porte à ses amis, je t'envoie de quoi les régaler demain. Une bouteille de chartreuse, des oranges, des gaufres d'Amiens et quelques autres friandises que Paul Michel a reçues de Péronne, dont il a fait cadeau à Joseph et que Joseph partage avec toi. J'y joins quelques pièces de ménage pour ce pauvre ermite, entre autres une petite cruche pour aller puiser de l'eau au Jourdain. Et comme il ne faut pas oublier que l'ermite a des amis soldats, j'ai comblé les vides avec des morceaux de laine pour nettoyer le fusil, et rempli la cruche avec des cigares dignes d'être fumés par des généraux. Déballe tout cela avec précaution.

Ton bon père n'ira pas te voir dimanche ; il faut voter et tâcher de réunir assez de voix au brave colo-

nel Stoffel pour qu'il y ait un ballottage et que, Barodet ni Rémusat n'étant nommés, on ait l'agrément de revoter dimanche et de voir encore, pendant huit jours, tout Paris barbouillé d'affiches.

*Fi de la République !  
Qui nous en guérira ?*

*C'est pis que la colique  
Et que le choléra.  
En vain le monarchique  
Duc de Bisaccia  
Nous stimule et nous pique ;  
En vain l'on votera.  
La claque de la clique  
Encor l'emportera.*

*Fi de la République !  
Qui nous en guérira ?*

Remarquez, Monsieur l'ermite, que j'ai fait une chanson absolument comme dans l'heureux temps où vous étiez troubadour de votre sœur Rosichon, vélocipédiste et le reste. Cherchez-en l'air, je l'ai oublié !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 29 avril 1873.

Mon cher petit Noël,

Ta bonne lettre de dix pages nous est arrivée ce matin. Nous l'attendions avec impatience et je commençais à m'inquiéter et à craindre que le froid ne t'eût rendu malade. Grâce à Dieu il n'en est rien. Remercions la Providence. Hélas ! on sait bien se plaindre et crier quand les choses vont mal ! Il faudrait, pour être logique, savoir se réjouir quand elles vont bien.

Hier soir nous n'étions que quatre ; nos filles soupaient à Sion. Je ne puis me faire à voir cette table dégarnie d'enfants. Dimanche ta belle mine et tes



épaulettes nous réjouiront les yeux. Quoi que tu en dises, ton habit ne me déplaît pas. Rappelle-toi le 24 mai 1871 et la joie que nous causa la vue de ces uniformes. Ces pauvres soldats, comme ils se battaient bien ! comme leurs souffrances, leurs blessures devaient effacer les fautes de leur vie de caserne ! — Le bon Dieu, plus indulgent que nous, ne demande pas aux gens plus qu'il ne leur a été donné.

#### Les Elections.

Je l'avais prédit, tout comme l'ânesse de Balaam : le choléra l'a emporté sur la colique, Barodet a eu 180 146 voix et Rémusat 135 467. La santé et le bon sens, représentés par le colonel Stoffel, ont eu 20 788 partisans, l'élite, la crème et la fleur des honnêtes gens. — Cent quinze mille abstentions ont témoigné de l'ignorance, de l'insouciance et du découragement du reste des électeurs inscrits. Six cent mille francs ont été dépensés, assure-t-on, par le gouvernement pour l'élection de Rémusat. Jamais pareil déluge d'affiches multicolores, de circulaires, de lettres satinées adressées à tous les électeurs, concierges et autres, n'avait inondé Paris. C'est l'âge du papier, non moins triste, hélas ! que l'âge de fer.

A l'Elysée on se croyait sûr du succès. M. Thiers donnait un grand dîner, et comptait bien, pour son dessert, apprendre le triomphe de « son ami de cinquante ans », comme s'intitule cet imbécile de Rémusat (tu trouveras le mot peu parlementaire, mais songe qu'il a dit, dans sa profession de foi : *Jamais la France n'a été si mattresse de ses destinées*). O cœur de caoutchouc, ne sens-tu donc pas la botte du Prussien qui nous écrase, l'Internationale qui nous étrangle, et le feu qui couve dans nos ruines sanglantes ! J'ai horreur de ce vieux qui ne sent rien que la

joie d'être au pouvoir... Enfin son tendre ami attendait. Tout Paris était dans les rues, pendant le dépouillement des votes. Il se fit vite. Barodet triompha. C'était à qui ne le dirait pas au Président. Enfin des courtisaps décontenancés vinrent annoncer qu'il y aurait ballottage entre Rémusat et l'autre : que Barodet avait 140 000 voix, Rémusat 120 000 (la majorité nécessaire devait être 171 351).

M. Thiers sortit du salon et ne reparut pas. Les invités se dispersèrent et l'un d'eux vint nous raconter la chose.

C'est un échec effroyable pour Thiers et les *quatre septembre*. Aussi les républicains disent-ils que ce vote-là fait les affaires des légitimistes. Ainsi soit-il !

On assure que bien des gens, et même des conseillers d'État, ont voté pour Barodet par haine et dégoût du gouvernement républicain. C'est une tactique que je trouve scélérate. On doit voter pour le plus digne ou s'abstenir. Mais nommer député un gremlin dont on ne voudrait pas faire son portier, et cela pour *en finir*, c'est agir en pétroleur de salon.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 6 mai 1873.

Mon cher petit soldat,

J'ai été d'autant plus contente de te voir dimanche que je t'ai trouvé l'air assuré et déluré d'un vrai caporal et non plus celui d'un pauvre conscrit tout meurtri de sa chute du nid paternel. Plus cela ira avant, plus tu seras maître de ta situation. Quand les peines et les souffrances ne serviraient qu'à nous rendre compatissants, elles seraient bonnes pour cela même. Tu deviendras protecteur après avoir été protégé, et le caporal Lavergne pour sa petite part travaillera à

ràviver la discipline dans l'armée. Et tu auras de bons bras, des poings bien durs, excellents arguments comme tu sais ; nous vivons dans un temps où il est bon de n'être une chiffé ni au moral ni au physique <sup>1</sup>.

Tes chattes font un drôle de ménage. Hier *Tant-pis* a porté son fils unique derrière le réservoir. *Tant-mieux* l'est allée reprendre par la peau du cou et l'a mis parmi les rosiers. Ce petit *Grimaud* s'est mis à miauler comme un perdu. *Tant-pis* l'a repris et reporté derrière le réservoir. *Tant-mieux* l'a été chercher, enfin ce jeu a duré tout l'après-midi, les deux chattes ne se battant pas, mais ayant l'air de s'argumenter de bonne amitié. Finalement *Tant-pis* a si bien persuadé *Tant-mieux* que celle-ci est allée chercher ses deux petits, *Nero* et *Blanco*, et les a portés près de *Grimaud*, derrière le réservoir. Elles vont les allaiter tour à tour, et se reposent au soleil en se léchant l'une l'autre avec une amitié incroyable...

J'ai été dérangée tant de fois que je renonce à finir ma lettre. Je t'embrasse, mon cher petit soldat.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 26 juin 1873.

Mon cher Noël,

M. Melchior de Salaignac qui est, comme tu sais, ancien camarade de ton oncle Lucien, avait prié sa mère de te recommander à M. de Tugny, président du tribunal de Soissons. Elle l'a fait et le président lui a répondu qu'il avait parlé de toi au colonel Allard et

---

1. Voir sur le même sujet, que l'on pourrait intituler « Catéchisme du soldat », la *Vie de Madame Julie Lavergne*, au chapitre de « La mère de famille », p. 91 et suivantes.

que le colonel lui a dit : « Lavergne est un excellent sujet, qui travaille bien et dont je suis très content. » — Ainsi te voilà bien noté dans l'armée, le clergé et la magistrature !

On a dit, ce matin, à ton père que M. X... était allé voir l'impératrice Eugénie à Chislehurst. — Avis au lecteur : ne pas médire de Napoléon III devant cet officier. Il a, avec tous ses autres mérites, celui d'être fidèle aux exilés. Certes je déteste l'empereur, mais je méprise bien ceux qui l'ont insulté mort après l'avoir courtoisé vivant, tandis que j'honore la fidélité et la reconnaissance, même quand celui à qui elles s'adressent ne vaut pas grand'chose.

Mme \*\*\* m'est venue voir. Quelle bonne maman au sucre ! Elle ne peut pas admettre l'idée que la souffrance et la fatigue puissent être bonnes à quelque chose. L'idéal, c'est d'être dorloté, nourri, chéri, depuis le 1<sup>er</sup> de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre. — Son poulet de fils lui a fait croire qu'on n'avait pu organiser un cercle catholique à Soissons. Il lui a dit, du reste, qu'il n'irait point, de crainte d'être moqué. « Lavergne, a-t-il dit à sa mère, Lavergne ira ; il a un caractère qui lui permet d'affronter les quolibets, moi je ne peux pas. » Voyez-vous ce foudre de guerre ? Madame sa mère m'a avoué qu'elle était la plus grande poltronne du monde. On n'a pas changé son fils en nourrice !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Versailles, 9 juillet 1873.

Mon cher Noël,

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. C'est la faute du schah de Perse. Nous voulions le voir à Versailles, de sorte que nous avons passé la journée de lundi à nous préparer au départ, et celle de mardi

à lui courir après. Par une chaleur effroyable nous sommes allés nous asseoir à la musique, voir le jardin du roi, le bosquet d'Apollon, etc., et enfin, à cinq heures, postés entre les ifs près de l'escalier de Latone, nous avons vu le monarque persan, le maréchal Mac-Mahon et leur suite mettre pied à terre et descendre l'escalier comme de simples mortels, au milieu d'une foule immense, élégante et gaie, sans tumulte, une vraie foule versaillaise. C'était un fort beau coup d'œil. Pendant que le schah rejoignait sa calèche, fort piètre, hélas ! et qui sentait bien la gueuserie républicaine, et entrait au bosquet d'Apollon, nous avons été l'attendre au bord du parterre du Midi, vis-à-vis les statues de Castor et Pollux. Là nous l'avons vu à merveille, passant au pas, assis à la droite de Mac-Mahon. Il a souri au joli groupe que formaient tes sœurs. Puis nous avons revu le schah près de la colonnade, puis près du bassin de Flore. Il a été partout. Ses Persans paraissaient enchantés comme lui et regardaient tout avec des yeux grands comme des lucarnes, et toujours de face, des vrais yeux d'Orient.

Pendant que Sa Majesté allait dîner chez Louis XIV, nous avons dîné fort gaîment et bien causé de toi, mon Noël, et de l'heureux temps où ta voix charmante rivalisait avec les rossignols du parc.

Le soleil n'était pas encore couché qu'on s'est mis à illuminer. Une petite averse avec tonnerre a causé une grande émotion, mais elle n'a duré que juste assez pour abattre la poussière. La fête de nuit a été plus splendide que jamais. Les fanfares de cor, la musique militaire se répondaient. Une foule qu'on évalue à trente mille personnes bourdonnait autour du bassin de Neptune. Deux mille places réservées entouraient l'estrade où le schah et les deux présidents étaient montés par un escalier qui franchissait le mur du

boulevard de la Reine, derrière les statues de *l'Histoire et le Temps élevant le médaillon de Louis XIV.*

A dix heures et demie les lampions, les feux de bengale, la lumière électrique et celle de la lune, ont été surpassés par un magnifique feu d'artifice tiré juste en face de notre terrasse, au-dessus du groupe central de Neptune.

Nous aurions bien donné fête, feu et schah pour te voir, mon bon Noël. Il y aura demain quatre mois que tu es parti. Voilà un tiers passé. Je n'aime les tiers et les Thiers que comme cela !

---

*A Mme N. Lavergne-Rebuffel.*

Paris, 13 août 1873.

Ma chère sœur,

Marie va partir. Elle entre le 8 septembre au postulat de Sion. Elle a obtenu le consentement de son père avant le mien. J'aurais voulu attendre que Noël fût revenu, qu'elle eût vingt ans. Enfin j'aurais voulu la garder encore, cette belle et douce fille. Elle veut s'en aller. Non, je ne puis vous dire quelle peine est la mienne. Sœur Stella a laissé à Sion un tel souvenir que toute la maison regarde l'arrivée de sa sœur comme une bénédiction de Dieu. Marie, si elle persévère, prendra le voile le 6 janvier, et portera le nom de sa sœur : ce sera *Marie-Stella II.* — Elle aura ce jour-là vingt ans. Priez pour nous, ma chère Marie. Cette année-ci est terrible à passer. La mort de Lucie, le départ de Noël, l'entrée au couvent de Marie... Il faut adorer la très sainte volonté de Dieu.

Marie est rayonnante de joie. Elle fait tous ses petits préparatifs gaiement comme Lucie. Je lui donne tout ce qu'elle veut, cherchant à augmenter sa joie, mais je n'en suis pas encore à me réjouir. Ce nouveau dé-

part m'épouvante. — Sa belle santé me fait espérer que le sacrifice n'ira pas si loin, et que le bon Dieu se contentera de me la prendre en ce monde sans me donner la douleur de lui survivre...

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 5 septembre 1873.

Mon cher Noël,

Il y a aujourd'hui sept ans que Lucie nous quitta, et Marie part. — Je ne puis te dire qu'une chose : prie pour nous afin que notre courage ne défaille point.

Oh ! si tu pouvais venir dimanche ! — Du moins envoie-nous un mot demain. Nous sommes si tristes, mon cher Noël...

6 septembre.

Notre petite *Stellina* paraît bien heureuse. Il faut remercier Dieu et prier pour que cette joie dure toujours.

Hier, à cinq heures, je l'ai conduite au couvent. La Mère Marie-Laure et le Père supérieur nous ont reçus. Marie ne pleurait pas, mais ses joues brûlantes et ses mains froides témoignaient de son émotion. Georges, Rose et moi nous pleurions de tout notre cœur. Joseph était très pâle et se tenait ferme. Le P. Ratisbonne nous fit asseoir et nous parla. Il nous dit sur la grâce de la vocation de bien belles et bonnes choses, que je sais, que je crois, mais la mère poule l'emportait sur la chrétienne, et j'ai bien mal édifié le Père...

J'ai abrégé cette scène d'adieux, si pénible. Ce matin nous sommes allés à la messe de Sion et nous avons aperçu Marie en petit bonnet...

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 25 septembre 1873.

Mon cher Lucien,

Marie est gaie, contente et se dit la plus heureuse fille du monde. Il faut bien l'en croire. Assurément il y a du surnaturel là. Quand je me suis mariée, certes, je l'ai fait volontiers, je ne m'en allais pas loin, je devais, dès le lendemain, revenir m'asseoir au foyer paternel, et pourtant j'ai pleuré, et j'ai senti une grande douleur en quittant la maison. — Et ces religieuses, qui partent pour toujours, partent joyeuses !

Je suis comme une âme en peine, errant dans la maison, m'ennuyant, moi qui ne m'étais jamais ennuyée ! Cette belle et douce fillette me manque. Je m'occupe tant que je puis du bonheur des autres, mais le mien n'est plus. Le retour de Noël seul me consolera.

Nous avons eu ce cher garçon pendant quatre jours. Il a eu bien du plaisir à s'habiller en civil et à travailler ; mais deux morts bien inattendues ont attristé ce congé. Le docteur Milcent et Mme Alphonse Périn ont été enlevés, le premier par une mort subite, la seconde par une courte et terrible maladie.

Le jeudi 4, j'avais conduit Marie à cette bonne amie pour lui faire ses adieux. Nous la trouvâmes, comme toujours, bien parée, gracieuse et bonne. Elle embrassa Marie et la félicita de ce qu'elle choisissait la meilleure part. Elle nous dit qu'elle se sentait un peu fatiguée d'avoir passé l'été à Paris, mais nous parla surtout des inquiétudes que lui donnait la santé de son mari. Il a soixante-seize ans et elle n'en avait que cinquante-huit. — Le lendemain même elle fut prise de dysenterie. M. Périn ne vit pas le danger, défendit



d'avertir personne, et voulut la soigner seul avec son fils et ses domestiques. J'appris sa maladie par hasard ; j'allai chez elle. Le soir même son médecin appela le docteur Pierre Jousset en consultation. Du premier coup d'œil il vit où en était la pauvre malade et dit qu'il fallait l'administrer. Elle fut si touchée de la manière affectueuse dont il lui parla qu'elle dit (et elle ne parlait plus depuis bien des heures) : « Oh ! que ce bon M. Jousset m'a fait de bien ! » Aux premiers mots qu'on lui dit sur les sacrements elle répondit : « Oui, oui, je les désire bien. » Elle les reçut en pleine connaissance, avec sa piété habituelle, et le mardi matin, sans secousse ni agonie, s'endormit pour toujours. — C'était bien l'âme la plus pure, la plus dévouée que j'aie connue au monde. Elle a passé sa vie à consoler les affligés, à visiter les malades, à se dévouer pour sa famille, ses amis et les pauvres. Sa mort nous a profondément affligés.

M. Alphonse Milcent est mort d'un anévrisme, subitement, à Brix, dans la Manche, chez un notaire où il était allé avec un de ses fils, pour acheter une propriété où il voulait se retirer. Au moment de signer l'acte, il a penché la tête, et c'était fini. — Il s'attendait à mourir ainsi, et se tenait prêt à paraître devant Dieu. Ernest Milcent, son fils, qui est un charmant jeune homme de dix-neuf ans, a dû revenir chez le docteur Jules Davasse, à Ravenoville, où étaient sa mère, sa sœur et ses frères, leur annoncer cette nouvelle. La famille Milcent était le type du bonheur parfait, et si aimée, si honorée, que tout le monde prend part à sa douleur.

Tout cela nous a comme accablés pendant quelques jours. Nous étions revenus à Paris pour l'entrée de Marie à Sion, et ces tristes visites et cérémonies funèbres nous ont occupés et fatigués.

En 1873, l'Assemblée nationale, composée en majeure partie de députés monarchistes, eut le devoir et la possibilité d'accomplir le mandat qu'elle avait reçu de ses électeurs en rétablissant la royauté légitime représentée par Monsieur le comte de Chambord.

On sait que l'hostilité des groupes appelés *Centre droit* et *Droite modérée* fit échouer cette restauration.

Mme Julie Lavergne, par ses relations dans le monde politique était à même de connaître certaines manœuvres ignorées du public. Les aperçus qu'elle en donne, dans les lettres qui vont suivre, ont un véritable intérêt historique et contribueront à déterminer, un jour, les responsabilités de chacun.

Plusieurs versions, à ce sujet, émanant d'hommes considérables à divers points de vue et mêlés à la politique, tels que MM. le duc de Broglie, le comte de Falloux, Chesnelong, etc., ont été publiées.

Un récit, parfaitement exact, de ces tristes événements a été fait par M. le marquis de Dreux-Brézé dans son livre intitulé : *Notes et souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1873-1883)*. Ce témoignage irrécusable du confident des pensées, du représentant officiel de Monsieur le comte de Chambord, fait justice des imputations rejetant sur ce Prince la faute du non-rétablissement de la monarchie.

En attendant ce que l'avenir doit nous apprendre encore sur cette douloureuse année 1873, il nous a paru nécessaire à l'intelligence des impressions formulées par Mme Julie Lavergne de noter, à l'appui de ses dires, les déclarations faites publiquement par le Roi sur la question du drapeau (*blanc ou tricolore*).

Le refus d'abandonner le drapeau tricolore, prétendu symbole des nécessités gouvernementales modernes, servit de prétexte aux députés orléanistes pour dissimuler, aux yeux du public, leur opposition à une monarchie personnifiée par Monsieur le comte de Chambord.

Cette opposition eut pour conséquence immédiate la prolongation des pouvoirs présidentiels du maréchal de Mac-Mahon, ajournant la solution monarchique et consolidant le régime républicain parlementaire.

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 11 octobre 1873.

Mon cher Noël,

On assure que la majorité des députés est acquise à la monarchie et que, dès le début, l'Assemblée nationale posera la grande question. Puisse le Ciel, dans sa miséricorde, nous délivrer des cocardiés et permettre que la question soit nettement tranchée. Rouge ou blanc, anarchie ou monarchie.

Cet affreux petit Thiers intrigue et conspire à Paris. Il est chez tous les épiciers, en forme de flacon, et acclamé dans les enterrements civils. La noble fleur de lis rayonne aux vitrines des joailliers plus que jamais. Personne ne crie : *Vive le Roi!* mais tout le monde en parle et tous les honnêtes gens l'attendent.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 15 octobre 1873.

Mon cher Lucien,

Nous sommes allés hier à Versailles, avec M. X... qui avait un billet d'entrée pour le conseil de guerre. Il a assisté à toute la séance qui, du reste, a été courte. Il est sorti de là comme en sortent tous les bons Français, profondément triste. Le procès de ce misérable maréchal Bazaine met à nu tant de hontes. Il semble que l'armée tout entière est là, sanglante, trahie, livrée par un chef et un chef dont les états de service devaient garantir le mérite. C'est un coup terrible au respect, à la discipline. Le malheureux, en quittant Metz, aurait dû se cacher pour toujours.

Il y avait beaucoup de monde à Trianon pour ce procès. Versailles est triste. On vit dans l'attente et l'effroi.

Humainement parlant, que peut-on espérer ? Les intrigues orléanistes, la rage des républicains, l'hésitation de beaucoup de bons bourgeois qui se croient conservateurs parce qu'ils ne pillent pas et ne veulent pas être pillés, mais n'en ont pas moins un culte pour les principes révolutionnaires et une horreur profonde pour un roi catholique, tout cela nous promet encore de bien mauvais jours.

Mais le 24 mai et le 5 août sont des exemples qui peuvent et doivent donner de l'espoir. Thiers est tombé sans que la chute de cet homme indispensable ait rien fait crouler, et les petits-fils du régicide Philippe-Egalité ont salué, à Frohsdorf, le petit-neveu du Roi martyr.

Tu me diras qu'ils l'ont fait par ambition. C'est possible, mais comme tous les bons Français ont l'ambition très légitime de voir leur pays se relever, retrouver des alliances, et finir enfin la Révolution qui nous mène, tantôt, sous forme de République, à la Terreur, aux journées de Juin ou à la Commune, et sous forme d'Empire ou de monarchie parlementaire à Waterloo, à Février ou à Sedan, il faut espérer qu'ils renonceraient au funeste étendard qui abrita l'échafaud de Louis XVI et décore actuellement Berlin, pour saluer le drapeau de France, le drapeau d'Alger, qui flotta, en 1681, sur la cathédrale de Strasbourg, pacifiquement conquise à la France.

Voilà, mon cher Lucien, ce que les gens sérieux pensent.

Quant aux sottises que débitent les républicains : qu'Henri V nous fera aller de force à la messe, rétablira la dîme et obligera les paysans à battre les grenouilles, cela persuade l'immense troupe des ignorants, mais ne les enthousiasme pas, et je ne crois pas que la République trouve beaucoup de pauvres gens

disposés à se faire tuer pour elle. Elle a fusillé même ses troupes !

L'Assemblée nationale, protégée par l'épée de Mac-Mahon, va probablement décider de notre sort. Puisse Dieu l'inspirer ! Quant au Prince, il ne fera pas verser une goutte de sang. Il attend, et si notre malheureux pays est encore capable de comprendre ce que vaut l'honneur intact, la noble fermeté du plus loyal caractère qui fut jamais, il acclamera bientôt Henri V. Et nous verrons les Français, avec leur versatilité habituelle, tourner casaque, devenir plus royalistes que le roi, et, trois mois après, conspirer contre lui !...

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 20 octobre 1873.

Mon cher Noël,

Nous avons passé à Versailles une bonne journée bien calme, et, chose rare, nous y avons lu plusieurs journaux avec grand plaisir. Tous regardent le rétablissement de la monarchie comme imminent. Les honnêtes gens en sont ravis. Les feuilles Gambettistes et Thiéristes hurlent de fureur, mais la marée monte et j'espère qu'elle emportera tout. Le Roi a dit qu'il ne voulait discuter aucune condition préalable. « Voulez-vous la République ou la Monarchie ? » Voilà ce qu'il faut dire. On verra après. Mais si le Roi ne revient pas, on pourra bien mettre le crêpe au drapeau et les trois couleurs ne consoleront personne. Que Dieu ait pitié de la France !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 24 octobre 1873.

Mon cher petit Noël,

... Lorsque le fils de M. de L..., aspirant de marine, fut envoyé en Crimée, le premier service qu'il eut à faire fut de soigner des cholériques. Il écrivait à son père : « Je frictionne jour et nuit des malades. Je ne m'attendais pas à braver la mort sous cette forme-là, mais qu'importe ? Je frotte de toutes mes forces, gaiement, pour montrer à mes camarades que les serviteurs de la sainte Vierge n'ont pas froid aux yeux. »

Je conterai cela à \*\*\* si par hasard il ose dire devant moi un mot de ses craintes du choléra. Ces petits jeunes gens qui veulent être officiers et qui ont peur de ceci, de cela, et le disent, méritent d'être secoués.

Si ta muse revient, tu mettras en vers le petit apologue que voici :

« Le feu prit chez un ivrogne, il se mit à la fenêtre et cria au secours. Les voisins accoururent munis de seaux d'eau. « Arrière, leur cria-t-il, j'ai horreur de l'eau. Apportez-moi du vin ou de l'eau-de-vie, sinon « je n'ouvrirai point. » Les voisins essayèrent de lui faire entendre raison ; il se barricada chez lui et mourut dans les flammes. — Français qui prétendez finir la Révolution en nous imposant ses principes, ne vous moquez pas de cet ivrogne. »

Ton père va à Sion donner la leçon de dessin à Marie. Il rêve déjà d'aller te voir à Lyon, au 8 décembre, pour jouir avec toi de l'illumination de la ville. Je promets un beau cierge à la sainte Vierge si les fleurs de lis sont de retour alors !

Allons, allons ! comme dit Mgr Berthaut, l'évêque de Tulle, laissons faire Dieu ; il mène la nation régi-

cide par de dures étapes, mais c'est le chemin de l'expiation et du salut.

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 24 octobre 1873.

... On assure que nous allons avoir un roi. Cela plaît à bien plus de gens que tu ne crois ; en somme la République ne fait les affaires que d'un bien petit nombre, et commerçants et ouvriers honnêtes souhaitent du travail et de la sécurité. Je t'envoie *l'Union*, organe avoué d'Henri V. Il faut la lire pour ne pas te laisser étourdir par *le Temps*, journal révolutionnaire, hypocrite et protestant.

Quant au drapeau blanc, après avoir dit ce qu'il a dit en juillet 1871 et janvier 1872, si le Roi cède il est perdu d'honneur, et l'on pourra dire : *Tout est sauvé, fors l'honneur* <sup>1</sup>.

---

1. Voici les deux manifestes auxquels il vient d'être fait allusion.

Extrait du *Manifeste* de Monsieur le comte de Chambord, daté du château de Chambord, le 5 juillet 1871.

... A l'occasion de ce drapeau, on a parlé de conditions que je ne dois pas subir.

Français !

Je suis prêt à tout pour aider mon pays à se relever de ses ruines et à reprendre son rang dans le monde ; le seul sacrifice que je ne puisse lui faire, c'est celui de mon honneur.

Je suis et je veux être de mon temps ; je rends un sincère hommage à toutes ses grandeurs, et, quelle que fût la couleur du drapeau sous lequel marchaient nos soldats, j'ai admiré leur héroïsme et rendu grâce à Dieu de tout ce que leur bravoure ajoutait au trésor des gloires de la France.

Entre vous et moi, il ne doit subsister ni malentendu, ni arrière-pensée.

Non, je ne laisserai pas, parce que l'ignorance ou la crédulité auront parlé de privilèges, d'absolutisme et d'intolérance, que sais-je encore ? de dîmes, de droits féodaux, fantômes que la plus hideuse mauvaise foi essaye de ressusciter à vos yeux, je ne laisserai pas arra-

Il y a là un point obscur encore, VOLONTAIREMENT EMBROUILLÉ PAR LES PARLEMENTAIRES. Peut-être le jour n'est-il pas venu encore où la France reconnaîtra qu'on n'éteint pas les incendies avec du pétrole. Tant que le droit divin ne sera pas reconnu, le peuple souverain passera de l'anarchie au despotisme. Depuis

cher de mes mains l'étendard d'Henri IV, de François I<sup>er</sup> et de Jeanne d'Arc.

C'est avec lui que s'est faite l'unité nationale ; c'est avec lui que vos pères, conduits par les miens, ont conquis cette Alsace et cette Lorraine dont la fidélité sera la consolation de nos malheurs.

Il a vaincu la barbarie sur cette terre d'Afrique, témoin des premiers faits d'armes des princes de ma famille ; c'est lui qui vaincra la barbarie nouvelle dont le monde est menacé.

Je le confierai sans crainte à la vaillance de notre armée ; il n'a jamais suivi, elle le sait, que le chemin de l'honneur.

Je l'ai reçu comme un dépôt sacré du vieux Roi, mon aïeul, mourant en exil ; il a toujours été pour moi inséparable du souvenir de la patrie absente ; il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe.

Dans les plis glorieux de cet étendard sans tache, je vous apporterai l'ordre et la liberté.

Français,

Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc d'Henri IV.

HENRI.

DÉCLARATION

25 janvier 1872.

La persistance des efforts qui s'attachent à dénaturer mes paroles, mes sentiments et mes actes, m'oblige à une protestation que la loyauté commande et que l'honneur m'impose.

On s'étonne de m'avoir vu m'éloigner de Chambord, alors qu'il m'eût été si doux d'y prolonger mon séjour, et l'on attribue ma résolution à une secrète pensée d'abdication.

Je n'ai pas à justifier la voie que je me suis tracée.

Je plains ceux qui ne m'ont pas compris ; mais toutes les espérances basées sur l'oubli de mes devoirs sont vaines.

Je n'abdiquerai jamais.

Je ne laisserai pas porter atteinte, après l'avoir conservé intact pendant quarante années, au principe monarchique, patrimoine de la France, dernier espoir de sa grandeur et de ses libertés.

Le Césarisme et l'anarchie nous menacent encore, parce que l'on cherche dans des questions de personnes le salut du pays, au lieu de le chercher dans les principes.



quatre-vingts ans nous le voyons bien, et dans tout cet espace de temps les quinze années de la Restauration sont les seules où la France a joui de la paix, équilibré son budget et fait une conquête durable. Voilà pourquoi j'aime le drapeau blanc. Et quand tu trouve-

L'erreur de notre époque est de compter sur les expédients de la politique pour échapper aux périls d'une crise sociale.

Et cependant la France, au lendemain de nos désastres, en affirmant dans un admirable élan sa foi monarchique, a prouvé qu'elle ne voulait pas mourir.

Je ne devais pas, dit-on, demander à nos valeureux soldats de marcher sous un nouvel étendard.

Je n'arbore pas un nouveau drapeau, je maintiens celui de la France, et j'ai la fierté de croire qu'il rendrait à nos armées leur antique prestige.

Si le drapeau blanc a éprouvé des revers, il y a des humiliations qu'il n'a pas connues.

J'ai dit que j'étais la réforme ; on a feint de comprendre que j'étais la réaction.

Je n'ai pu assister aux épreuves de l'Église sans me souvenir des traditions de ma patrie. Ce langage a soulevé les plus aveugles passions.

Par mon inébranlable fidélité à ma foi et à mon drapeau, c'est l'honneur même de la France et son glorieux passé que je défends, c'est son avenir que je prépare.

Chaque heure perdue à la recherche de combinaisons stériles profite à tous ceux qui triomphent de nos abaissements.

En dehors du principe national de l'hérédité monarchique sans lequel je ne suis rien, avec lequel je puis tout, où seront nos alliances ? qui donnera une forte organisation à notre armée ? qui rendra à notre diplomatie son autorité, à la France son crédit et son rang ?

Qui assurera aux classes laborieuses le bienfait de la paix, à l'ouvrier la dignité de sa vie, les fruits de son travail, la sécurité de sa vieillesse ?

Je l'ai répété souvent, je suis prêt à tous les sacrifices compatibles avec l'honneur, à toutes les concessions qui ne seraient pas des actes de faiblesse.

Dieu m'en est témoin, je n'ai qu'une passion au cœur, le bonheur de la France ; je n'ai qu'une ambition, avoir ma part dans l'œuvre de reconstitution qui ne peut être l'œuvre exclusive d'un parti, mais qui réclame le loyal concours de tous les dévouements.

Rien n'ébranlera mes résolutions, rien ne lassera ma patience, et personne, sous aucun prétexte, n'obtiendra de moi que je consente à devenir le Roi légitime de la Révolution.

HENRI.

ras moyen de faire bien gouverner tes ateliers par les ouvriers, et ton ménage par tes domestiques, je te promets de me faire républicaine...

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 5 novembre 1873.

Le général Bourbaki (*gouverneur de Lyon*) est un brave homme ; sa consigne aux canons est admirable. Messieurs de la Commune ne bougeront pas. Du reste Gambetta et compagnie prêchent la modération afin de gagner des voix à leur république conservatrice.

La situation politique peut se résumer ainsi. Admission universelle pour le Roi, même parmi ceux qui ne veulent pas de lui. Attitude très simple et très noble des princes d'Orléans qui déclarent ne rien vouloir faire ni contre le Roi ni sans le Roi. Mutisme du maréchal de Mac-Mahon qui répond de l'ordre et ne daigne rien dire de ce qu'il fera à tous ces bavards. Effarement des bourgeois tricolores, qui se disent, après tout, qu'on pourrait bien essayer d'un Roi qui n'a qu'une parole.

Faisons la neuvaine ; il faudra un vrai miracle du Saint-Esprit pour que le peuple français, abêti par les journaux, se décide à recevoir, sans conditions stupides, le salut et la vie. Il s'est donné sans condition à Louis-Napoléon, le ridicule héros de Strasbourg et Boulogne, libertin sans parole, sans talent, sans honneur. Il s'est laissé mener par les « Septembrillards » ; il a adoré Thiers, le vilain petit sorcier. Et il demande des garanties au plus noble des hommes, à Henri de France ! — Ni sang, ni feu, ni larmes n'ont suffi à l'éclairer, à le corriger. Mais Dieu est là et il faut espérer jusqu'au bout.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 8 novembre 1873.

Mon cher Noël,

Le jour même de la réouverture de l'Assemblée (5 novembre) a été lu le *Message* du maréchal Mac-Mahon. Il était long, un peu diffus, évidemment écrit par un autre que lui, mais on pouvait le traduire ainsi : « Je vous ai tenu parole, j'ai maintenu l'ordre, mais je ne répons plus de rien, si vous ne constituez pas au plus vite un pouvoir durable et fort. Le mien est insuffisant. »

Les députés tricolores, libéraux, parlementaires, poltrons et embrouillés ont immédiatement proposé de nommer Mac-Mahon président pour dix ans. — L'urgence de cette proposition a été votée à une majorité de quatorze voix seulement. Messieurs les bonapartistes qui, au 24 mai, avaient voté avec la droite, se sont mis, cette fois, avec la gauche. Cette belle alliance donne à Mac-Mahon pour coryphées M. Thiers, Gambetta et Rouher, l'homme au fameux *jamais* !... La gauche voudrait dissoudre l'Assemblée... et n'ose demander la monarchie. Les journaux de province la demandent. La lettre du Roi est admirée de tout le monde, même de ses plus grands ennemis<sup>1</sup>. Les politiques disent : « Il s'est rendu impos-

---

1. Voici le texte de la lettre de Monsieur le comte de Chambord adressée à M. Chesnelong.

\* Salzbourg, 27 octobre 1873.

« J'ai conservé, Monsieur, de votre visite à Salzbourg un si bon souvenir, j'ai conçu pour votre si noble caractère une si profonde estime, que je n'hésite pas à m'adresser loyalement à vous comme vous êtes venu vous-même loyalement à moi.

« Vous m'avez entretenu pendant de longues heures des destinées de notre chère et bien-aimée patrie, et je sais qu'au retour vous avez

sible. » Les gens simples et droits disent qu'ils voudraient bien être gouvernés par un homme qui sait ce qu'il veut et le dit carrément.

La première bataille parlementaire s'est livrée sur

prononcé, au milieu de vos collègues, des paroles qui vous vaudront mon éternelle reconnaissance.

« Je vous remercie d'avoir si bien compris les angoisses de mon âme et de n'avoir rien caché de l'inébranlable fermeté de ma résolution.

« Aussi ne me suis-je point ému quand l'opinion publique, emportée par un courant que je déplore, a prétendu que je consentais enfin à devenir le Roi légitime de la Révolution.

« J'avais pour garantie le témoignage d'un homme de cœur, et j'étais résolu à garder le silence tant qu'on ne me forcerait pas à faire appel à votre loyauté.

« Mais puisque, malgré vos efforts, les malentendus s'accroissent, cherchant à rendre obscure ma politique à ciel ouvert, je dois toute la vérité à ce pays, dont je puis être méconnu, mais qui rend hommage à ma sincérité parce qu'il sait que je ne l'ai jamais trompé et que je ne le tromperai jamais.

« On me demande aujourd'hui le sacrifice de mon honneur. Que puis-je répondre, sinon que je ne rétracte rien, que je ne retranche rien de mes précédentes déclarations ? Les prétentions de la veille me donnent la mesure des exigences du lendemain, et je ne puis consentir à inaugurer un règne réparateur et fort par un acte de faiblesse.

« Il est de mode, vous le savez, d'opposer à la fermeté d'Henri V l'habileté d'Henri IV. « Le violent amour que je porte à mes sujets, « disait-il souvent, me rend tout possible et honorable. »

« Je prétends sur ce point ne lui céder en rien ; mais je voudrais bien savoir quelle leçon se fût attirée l'imprudent assez osé pour lui persuader de renier l'étendard d'Arques et d'Ivry.

« Vous appartenez, Monsieur, à la province qui l'a vu naître, et vous serez, comme moi, d'avis qu'il eût promptement désarmé son interlocuteur en lui disant dans sa verve béarnaise : « Mon ami, prenez mon drapeau blanc ; il vous conduira toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

« On m'accuse de ne pas tenir en assez haute estime la valeur de nos soldats, et cela au moment où je n'aspire qu'à leur confier tout ce que j'ai de plus cher : on oublie donc que l'honneur est le patrimoine commun de la Maison de Bourbon et de l'armée française, et que, sur ce terrain-là, on ne peut manquer de s'entendre ?

« Non, je ne méconnais aucune des gloires de ma patrie, et Dieu seul, au fond de mon exil, a vu couler mes larmes de reconnaissance toutes les fois que, dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, les enfants de la France se sont montrés dignes d'elle.

la proposition d'urgence. La seconde sur l'élection du président de l'Assemblée. C'est le candidat de la droite, M. Buffet, qui a été nommé par 384 députés, les autres, les *gauchers*, se sont abstenus.

« Mais nous avons ensemble une grande œuvre à accomplir. Je suis prêt, tout prêt à l'entreprendre, quand on le voudra, dès demain, dès ce soir, dès ce moment. C'est pourquoi je veux rester tout entier ce que je suis. Amoindri aujourd'hui, je serais impuissant demain.

« Il ne s'agit de rien moins que de reconstituer sur ses bases naturelles une société profondément troublée, d'assurer avec énergie le règne de la loi, de faire renaitre la prospérité au dedans, de contracter au dehors des alliances durables, et surtout de ne pas craindre d'employer la force au service de l'ordre et de la justice.

« On parle de conditions : m'en a-t-il posé, ce jeune prince dont j'ai ressenti avec tant de bonheur la loyale étreinte, et qui, n'écoulant que son patriotisme, venait spontanément à moi, m'apportant, au nom de tous les siens, des assurances de paix, de dévouement, de réconciliation ?

« On veut des garanties : en a-t-on demandé à ce Bayard des temps modernes dans cette nuit mémorable du 24 mai, où l'on imposait à sa modestie la glorieuse mission de calmer son pays par une de ces paroles d'honnête homme et de soldat qui rassurent les bons et font trembler les méchants ? Je n'ai pas, c'est vrai, porté comme lui l'épée de la France sur vingt champs de bataille ; mais j'ai conservé intact, pendant quarante-trois ans, le dépôt sacré de nos traditions et de nos libertés. J'ai donc le droit de compter sur la même confiance, et je dois inspirer la même sécurité.

« Ma personne n'est rien ; mon principe est tout. La France verra la fin de ses épreuves quand elle voudra le comprendre. Je suis le pilote nécessaire, le seul capable de conduire le navire au port, parce que j'ai mission et autorité pour cela.

« Vous pouvez beaucoup, Monsieur, pour dissiper les malentendus et arrêter les défaillances à l'heure de la lutte. Vos consolantes paroles en quittant Salzbourg sont sans cesse présentes à ma pensée : « La France ne peut pas périr, car le Christ aime encore ses Français, « et, lorsque Dieu a résolu de sauver un peuple, il veille à ce que le « sceptre de la justice ne soit remis qu'en des mains assez fermes pour « le porter.

« HENRI. »

(Aussitôt après la publication de cette lettre, attendue et provoquée par l'intrigue parlementaire, parut le message du Président MacMahon demandant la prolongation de ses pouvoirs. L'urgence d'un projet de loi, dans ce sens, fut voté. En présence de ce danger pour la

Demain, à midi, dans la chapelle du château de Versailles, auront lieu les prières publiques pour la France. En même temps une messe solennelle sera dite à Notre-Dame par Mgr Guibert, archevêque de Paris. Que Dieu entende ce cri de détresse de notre pauvre pays !

La neuvaine s'est faite partout et en même temps l'idée royaliste fait son chemin. Les boutiquiers de Paris, les ouvriers disent que la monarchie ferait renaitre le travail et la confiance. *Figaro* effrayé se jette à plat ventre devant le maréchal, l'encense, le canonise, le conjure d'être féroce, jette des pierres à M. Thiers qu'il encensait l'an dernier, se désole de ce que M. de Villemessant ne soit pas arrivé à temps à Frohsdorf pour empêcher Henri V d'écrire sa lettre. Ces imbéciles de bourgeois espéraient que le Roi se déguiserait en tricolore pour revenir et qu'une fois revenu il ferait à sa mode. Ils sont prêts à se prosterner devant le premier menteur venu qui leur dira : « Je viens vous sauver. » Mais ils ne peuvent supporter l'idée d'un Prince loyal et franc qui leur dit : « Je ne puis vous sauver par un mensonge. »

---

*A M. Noël Lavergne.*

10 novembre 1873.

Les prières publiques demandées par l'Assemblée nationale ont eu lieu à Notre-Dame et à la chapelle

---

restauration monarchique, Monsieur le comte de Chambord accourut à Paris, dans la nuit du 8 au 9 novembre 1873. Il ne s'arrêta qu'un instant devant les ruines du palais des Tuileries et se rendit *incognito* à Versailles, chez M. le comte Henry de Vanssay, 5, rue Saint-Louis, où il demeura quatorze jours. On sait comment le maréchal de Mac-Mahon, bien que gentilhomme et soldat, refusa de se rendre à l'entrevue que lui demandait son Roi. Le *septennat* fut voté par l'Assemblée nationale à 68 voix de majorité, le 21 novembre 1873.)

du château de Versailles, avec grande solennité. Quant aux nouvelles politiques, l'écheveau de la République s'embrouille de plus en plus. Les bureaux de l'Assemblée, en majorité conservateurs, ont élu des commissaires pour examiner le projet de proroger pour dix ans les pouvoirs du maréchal, et voilà que ces commissaires sont en majorité des républicains qui ne veulent pas de Mac-Mahon. Ils vont délibérer, se chamailler, traîner les choses en longueur.

La Bourse baisse de plus en plus, le malaise, la stagnation des affaires, augmentent. On commence à signer des pétitions en masse pour demander la monarchie. Puissent-elles se multiplier comme les pèlerinages et ouvrir enfin les yeux à ces parlementaires tricolores qui ont fait la colossale bêtise de s'effrayer de la lettre du Roi.

Les journaux étrangers se moquent de nous. « Ces Français, disent-ils, ont un grand Roi tout prêt à les sauver, et ils le refusent précisément parce qu'il en est seul digne et capable. »

Espérons que tant de prières nous obtiendront enfin le salut. C'est une situation terrible pour la France que d'être mise en loterie tous les jours par ces bavards de députés. On est tenté de souhaiter un Monk qui les disperse, puisqu'ils n'ont pas assez d'esprit pour appeler eux-mêmes un roi.

Mac-Mahon devrait bien leur faire entendre raison. Il est trop honnête homme pour manquer à sa parole et ne pas les protéger. Mais pourquoi ne leur dirait-il pas : « Si vous ne vous décidez à appeler le Roi, je vous laisse vous protéger tout seuls et je m'en vais. » — La peur alors serait pour eux le commencement de la sagesse, faute de crainte de Dieu qu'ils n'ont guère.

---

A M. Noël Lavergne.

Paris, 17 novembre 1873.

Cher Noël,

Je comprends très bien toutes les difficultés qui s'opposent à ce que tu écrives de belles lettres bien ordonnées. Nous ne te demandons pas cela. Tes lettres sont généralement très bien, pleines de faits et souvent fort bien tournées, précisément parce qu'elles sont simples. Le comble de l'art est la simplicité, tu le sais, et on y arrive nécessairement, quand l'esprit tout occupé de son sujet, on laisse courir sa plume ; comme le joueur de balle atteint le but s'il le regarde et non point en considérant sa main et son projectile. Mais ce qu'il faut éviter, ce sont les excuses longues. Les dames et demoiselles commencent invariablement leurs lettres en s'excusant de ne pas les avoir faites quinze jours plus tôt. Cette préoccupation de se disculper fait souvent oublier l'essentiel.

L'illustre M. Laboulaye, auteur du *Prince Caniche*, ex-impérialiste, zélé républicain, a rédigé son rapport sur la proposition Changarnier, demandant dix ans de présidence pour Mac-Mahon, sans proclamer la République. Laboulaye veut la République, cinq ans seulement et un tas de ficelles et de considérations propres à embrouiller les gens. L'Assemblée va délibérer aujourd'hui sur cela. Le diable est en campagne, mais ses amis ont l'oreille basse et ne s'entendent guère. Un député disait l'autre jour : « Ce tricolore, qui semble être le drapeau de tout le monde, ne met personne d'accord. Les blancs ne veulent ni rouge, ni bleu ; les bleus, ni blanc ni rouge ; les rouges, ni bleu, ni blanc ; par bonheur reste le bâton. » Oui, il faut encore du bâton, mais sera-ce



le bâton du maréchal qui nous mettra à la raison ou la trique des communards ? Pauvre France qui a été battue par la Prusse, foulée aux pieds par les républicains et qui hésite à saluer son Roi ! De tous côtés, on signe des pétitions à l'Assemblée pour demander la monarchie. Celle des Avignonnais me paraît résumer le mieux l'état des esprits, la voici :

*Messieurs les députés, nous pensons avoir prouvé suffisamment notre patience en attendant, pendant trois ans, l'heure fixée par vous pour nous donner un gouvernement définitif. — Mais en vous voyant disposés à courir de nouvelles aventures, nous croyons devoir vous rappeler que vous vous êtes engagés à choisir entre la République et la Monarchie.*

Si les pétitions prennent l'accroissement qu'ont pris les pèlerinages il faudra bien que ces imbéciles tricolores se laissent entraîner par le flot.

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 19 novembre 1873.

Mon cher Noël,

« Que ce jour me dure ! » dit une vieille chanson dont j'ai oublié le reste. Quand il fait soleil, du moins la splendeur du ciel console des ennuis de la terre ; mais lorsque, comme hier et aujourd'hui, le ciel gris, le brouillard, les feuilles qui s'envolent en interminables tourbillons sont encore plus tristes que la terre boueuse, je pense à mon pauvre petit soldat, à ce long exil... Encore cent cinq jours !

Ton bon père, heureusement, va bien. Il dessine de bien belles figures et la passion de son art le distrait. Je l'envie souvent d'avoir un travail qui l'enlève aux soucis terrestres. Le mien ne me distrait pas. Ce n'est pas de raccommo-der des bas ou de faire de la tapis-

serie qui empêche notre pauvre esprit de courir les champs et de s'épuiser en regrets du passé, en craintes de l'avenir.

Laissons le passé à la miséricorde de Dieu, l'avenir à sa providence, et voyons à suffire aux devoirs du présent. Voilà ce qu'il faut faire, mon cher petit soldat.

La situation politique continue à être bien embrouillée. Ces bavards de députés traînent les choses en longueur. Le petit Thiers est comme enragé. La tribune retentit d'éloges de la monarchie, prononcés même par d'affreux républicains tels que Jules Simon. On y parle du comte de Chambord et tout le monde conclut qu'il faut affermir la République, car, après tout, proroger de sept ans ou de dix ans les pouvoirs d'un dictateur, ce n'est pas refuser de reconnaître la République. Les députés de la droite ont beau dire qu'ils se réservent de voter la monarchie plus tard, ils vont faire la République. Dieu veuille la défaire et vite, par un de ces coups dont il peut disposer, en dehors des prévisions humaines !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, le 22 novembre 1873.

Mon cher Noël,

Hier, à Versailles, l'Assemblée nationale a voté la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon. Certains députés font courir le bruit que le Roi a conseillé cela : c'est faux. Le Roi, voulant sans doute éprouver la fidélité de ses amis, ne leur a donné aucune instruction. Hélas ! sept d'entre eux, seulement, ont refusé d'ABANDONNER leur Prince !

---

1. Cette expression de Mme Julie Lavergne peut être aujourd'hui rapprochée des paroles mêmes de Monsieur le comte de Chambord. En

Nos amis de *Montbriant* sont venus nous voir ce matin. Ils se disputaient fort sur la politique. M. X..., toujours légitimiste sincère, est de l'avis des sept députés qui se sont abstenus. M. Z..., orléaniste, est pour la dictature du maréchal.

En somme, c'est la peur qui nous gouverne, ou plutôt qui nous fait gouverner. Les royalistes ont eu peur du drapeau blanc, peur du drapeau rouge, et, faute de mieux, crainte de pire, ont voté pour le gendarme.

M. Etienne Cartier appelle Mac-Mahon « le maré-

effet, le *Correspondant* du 25 septembre 1902 a donné, sous la signature de M. le vicomte de Meaux, le procès-verbal authentique de l'audience accordée par Henri V à MM. le comte de Maillé, de La Rochefoucauld duc de Bisaccia, et vicomte de Gontaut-Biron, députés auprès du Roi (à Chambord, en juillet 1871) par un certain nombre de leurs collègues de l'Assemblée nationale. Ce procès-verbal est rédigé, sous forme de dialogue, entre le Roi et M. le comte de Maillé, portant la parole comme doyen des trois députés. On y lit, p. 1031 :

« *Nous.* — ... Nous vous supplions, Monseigneur, de suspendre tout manifeste. Qu'il paraisse en maintenant le drapeau blanc, le parti légitimiste n'existe plus.

« *Monseigneur.* — OUI, SI VOUS M'ABANDONNEZ. »

— Voici le texte de la déclaration des sept :

« Convaincus que la Monarchie nationale et chrétienne est le seul moyen de salut du pays, et que vous pourriez le faire si vous le voulez, nous ne pouvons nous résoudre à dire à la France, par le vote du projet de loi, que nous lui offrons un instrument nécessaire et efficace de conservation sociale. Que ceux qui le pensent le disent et votent en conséquence : c'est leur droit, leur devoir ; nous le respectons. — Nous avons sondé notre conscience : pour nous cet acte ne serait pas sincère. Or, au-dessous du Roi, mais comme lui, nous n'avons jamais trompé notre pays et nous ne le tromperons jamais ; nous nous abstenons.

« Signé : *De Belcastel.* — *Vicomte d'Aboville.* — *Marquis de Franc-lieu.* — *Comte de Cornulier-Lucinière.* — *Dézanneau.* — *Comte de Tréville.* — *F. du Temple.* »

chal des logis d'Henri V ». C'est un mot très fin et très profond. Puisse-t-il être justifié par l'événement, mais j'en doute. Il s'agit, en effet, d'une besogne herculéenne pour transformer en royal logis les écuries d'Augias, et Mac-Mahon n'est pas très fort...

Samedi soir.

Je viens d'aller voir Joseph au collège Stanislas. Il m'a dit qu'il y aurait demain grand congé, accordé par le ministre de l'Instruction publique, à l'occasion du vote des sept ans. Ces sept années, hélas ! apparaissent bien, en perspective, comme les sept vaches maigres du songe de Pharaon. Néanmoins des gens qui ont tant mangé de cheval au pétrole, se résolvent à ne pas trop boudier la vache maigre, même enragée !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 27 novembre 1873.

Mon cher Noël,

Mardi nous sommes allés tous voir Marie. Elle est charmante, gaie, rose, et nous a annoncé qu'elle prendrait le voile le 8 décembre. Je m'y attendais bien. C'est une grande grâce, un grand bonheur, et un grand coup de couteau. Si sa sœur vivait, je n'aurais pas tant de peine. Mais il faut vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut...

Hier nous nous sommes promenés aux Tuileries. Le pavillon de Flore (sur le quai) se restaure en ce moment. On démolit les ruines de la façade sur le jardin, et de ce palais aux tristes souvenirs il ne restera bientôt plus une seule salle qui ait vu passer la royauté fugitive et insultée. Puisse-t-il se relever pour l'abriter triomphante !

N'est-ce pas triste à penser : Henri V était à Paris il y a quelques jours. Il attendait qu'on lui offrit de commander le navire en détresse. Nos sots députés ont refusé de l'appeler. Ils ont préféré rester dans le désordre provisoire où toutes les ambitions déchaînées espèrent se satisfaire. Voici cinq jours et plus qu'il passent à se chamailler sans pouvoir constituer un ministère. Ils ont pourtant trouvé une idée bien lumineuse : nommer à chaque ministère un ou deux sous-secrétaires d'Etat, bien payés, pour contenter le plus d'amis possible !

Plût à Dieu que tous les catholiques eussent suivi la ligne de *l'Union* ; mais ils se sont éparpillés sous prétexte qu'il n'était pas nécessaire d'avoir un drapeau. Pourtant ce n'est pas le Pape qui peut gouverner la France, et, faute de se personnifier, la notion du droit et de l'honneur se perd. J'entends tous les jours d'honnêtes gens reprocher au Roi d'avoir refusé de se soumettre. — Se soumettre, se démettre, c'est la même chose. — Le chemin de Reims ne passe pas aux Fourches Caudines. Henri V revenant sous les plis du drapeau du Temple et de la citadelle de Blaye eût été plus que ridicule, il était perdu d'honneur <sup>1</sup>.

---

1. La question du drapeau servit aux députés pour dissimuler les véritables motifs de leur opposition à la monarchie représentée par Monsieur le comte de Chambord. Nous en trouvons la preuve dans la lettre que ce dernier écrivit à l'occasion de la mort de Louis Veillot :

« Goritz, 23 avril 1883.

« ... Je ne puis oublier non plus sa chaleureuse adhésion donnée à ma parole dans toutes les circonstances où j'ai cru devoir élever la voix devant mon pays. Spécialement en 1873, alors que nous touchions au port, QUAND LES INTRIGUES D'UNE POLITIQUE MOINS SOUCIEUSE DE CORRESPONDRE AUX VRAIES ASPIRATIONS DE LA FRANCE QUE D'ASSURER LE SUCCÈS DE COMBINAISONS DE PARTI M'OBLIGÈRENT A DISSIPER LES

Les pétitions pour le rétablissement de la monarchie se signent de tous côtés. C'est à qui protestera que les pouvoirs donnés à Mac-Mahon ne sont qu'une mesure de précaution transitoire. Les honnêtes gens souhaitent qu'il en use hardiment. Les commerçants,

ÉQUIVOQUES EN BRISANT LES LIENS DESTINÉS A ME RÉDUIRE A L'IMPUISSANCE D'UN SOUVERAIN DÉARMÉ. »

Afin d'éclaircir encore la question du non-rétablissement de la monarchie en 1873, citons une dernière fois les paroles d'Henri V écrivant à M. le marquis de Foresta, le 26 juillet 1879 :

« ... Vous avez, dans une allusion pleine de franchise à notre histoire contemporaine, fait justice, comme il convient, de ce propos injurieux qui, grâce à la perfidie des uns, à la crédulité des autres, avait trop longtemps égaré l'opinion. On a répété à satiété que j'avais repoussé volontairement l'occasion merveilleuse de remonter sur le trône de mes pères.

« Je me réserve de faire, quand il me plaira, la lumière totale sur les événements de 1873 ; mais encore une fois, mon vieil ami, je vous remercie d'avoir protesté avec l'indignation que mérite un pareil soupçon.

« Vous auriez pu ajouter, parce que cela est vrai, que le retour de la Monarchie traditionnelle correspondait aux aspirations du plus grand nombre ; que l'ouvrier, l'artisan, le laboureur, entrevoyaient avec raison ces paisibles jouissances de la vie religieuse dont, sous la paternelle autorité du chef de famille, tant de générations dans le passé avaient connu les douceurs ; qu'en un mot, le pays attendait un Roi de France, mais que les intrigues de la politique avaient résolu de lui donner un maire du palais.

« Si, devant l'Europe attentive, au lendemain de désastres et de revers sans nom, j'ai montré plus de souci de la dignité royale et de la grandeur de ma mission, c'est, vous le savez bien, pour rester fidèle à mon serment de n'être jamais le roi d'une faction ou d'un parti.

« Non, je n'accepterai point la tutelle des hommes de fiction et d'utopies ; mais je ne cesserai de faire appel au concours de tous les honnêtes gens, et, comme vous l'avez admirablement dit : armé de cette force et avec la grâce de Dieu, je puis sauver la France ; je le dois et je le veux.

« HENRI. »

les ouvriers disent tous qu'il faut en finir avec la ruine publique et nommer un roi. Nos fournisseurs et nos employés deviennent plus légitimistes que nous. Quant aux fleurs de lis et aux portraits d'Henri V, on en voit de plus en plus dans Paris.

---

A M. Alphonse Girodon.

Paris, 30 novembre 1873.

Cher Monsieur,

Le jour de l'Immaculée-Conception, ma fille Marie prendra le voile à Notre-Dame-de-Sion et le nom de sœur Marie-Stella *deuxième*.

Elle m'a bien recommandé de vous l'annoncer et de vous demander de prier pour elle ce jour-là ainsi que toute votre famille. — Vous l'avez connue enfant, vous vous rappelez son doux visage, sa nature gracieuse et docile. Elle a tenu tout ce qu'elle promettait et j'ose dire que je fais un beau présent à Notre-Dame-de-Sion.

Elle voulait entrer au postulat à dix-huit ans. Nous l'avons retardée ; elle a vu mourir sa sœur, elle a assisté au mariage de son frère Georges, mais ni chagrin, ni distraction, n'ont ébranlé sa résolution. En vain je l'ai suppliée d'attendre que son frère, le volontaire, fût revenu à la maison, ou au moins d'attendre qu'elle eût vingt ans, cette fille si douce, si docile d'habitude, a été inflexible. Elle a voulu entrer à Sion le 6 septembre, comme sa sœur. Elle prendra l'habit, comme elle, le 8 décembre. Elle est heureuse et contente ; sa belle santé, qui avait résisté aux épreuves du siège de Paris, ne s'est pas démentie. Elle est si jolie et si aimable, sa grande douceur lui rend si aisée l'obéissance, que tout Sion la considère

comme un ange. On reporte sur elle l'affection et la vénération qu'on avait pour sa sœur aînée. Puisse-t-elle devenir aussi sainte qu'elle, et que Dieu nous épargne la douleur de lui survivre.

Notre bon Noël nous reviendra au commencement de mars, heureusement pour son père, dont il est l'aide le plus habile et le plus actif. Son colonel a dit à un de nos amis que le petit Lavergne était un bon soldat, esclave du devoir, et, qu'en route, c'était celui de tous les volontaires qui avait montré le plus de courage.

De toute ma belle tablée d'enfants il ne me reste que Rose et Joseph, gais et bien portants tous deux, mais dont l'une parle sans cesse du temps où elle sera mariée, l'autre de Saint-Cyr où il espère entrer dans cinq ans.

L'hiver est venu, les oiseaux s'envolent. Bientôt nous serons seuls, Claudius et moi, et nous nous préparerons à aller rejoindre sœur Marie-Stella au ciel...

---

*A la très honorée Sœur Thérèse de Sales Wallon.*

Paris, 2 décembre 1873.

Ma bien chère Sœur,

Ma fille Catherine-Marie que vous avez vue il y a trois mois, à la veille de son entrée au postulat, va prendre le voile le jour de l'Immaculée-Conception, sept ans, jour pour jour, après sa sœur. Elle portera le nom de sœur *Marie-Stella*. — Sion se réjouit de voir la première sœur Marie-Stella remplacée, et Marie est si joyeuse, si paisible et si ferme que je dois rendre grâces à Dieu. Si je pouvais oublier, je serais joyeuse aussi, mais il y a si peu de temps que j'ai vu mourir l'aînée, si peu de temps que son cer-



cueil était devant cet autel où Marie va se donner à Dieu ! — Rachel ne peut se consoler, et pourtant, je le sais, c'est de bonne grâce qu'il faudrait obéir à Notre-Seigneur, et le remercier de l'honneur qu'il me fait en prenant encore une de mes filles pour Lui.

Marie m'a demandé de vous écrire, ma chère Sœur, et vous prie de la faire recommander aux prières de toute votre communauté. Son père est bien courageux ; il supporte mieux que moi cette nouvelle séparation. Mais, croyez-le bien, je n'en apprécie pas moins l'immense grâce que reçoit ma fille. Heureux qui traverse ce monde sans y attacher son cœur, et marche les yeux fixés vers la patrie céleste !

Adieu, ma chère Sœur. Recommandez-nous tous au Sacré-Cœur de Jésus, et puisse-t-il bientôt rendre la paix à l'Église et son Roi à la France.

---

*A Mme Lavergne-Rebuffel.*

Paris, 10 décembre 1873.

Ma chère belle-sœur,

Votre lettre si affectueuse nous a bien fait plaisir. Cette journée du 8, que je redoutais tant, s'est passée, et, quoique très douloureuse pour le pauvre père et pour moi, elle n'a pas été sans joie. On ne peut voir une novice plus contente que n'est Marie. Elle est belle et charmante sous l'habit religieux. Tout son postulat s'est écoulé dans la paix et dans le contentement. Le Père supérieur et les Mères de Sion n'ont aucun doute sur la vocation de la douce Marie. — La cérémonie de sa prise d'habit a été fort belle. Tout Sion était en fête de revoir une sœur Marie-Stella. Jamais on n'a fait plus belle musique. L'autel était orné de roses et de la belle nappe brodée par Lucie. La chapelle était pleine ; nous avons eu

encore plus de monde qu'à la prise de voile de l'aînée. Le P. Ratisbonne a parlé d'elle dans son discours aux postulantes. Il a dit que la nouvelle sœur Stella marcherait sur les traces de cette étoile de Sion qui, « je puis le dire hautement, a-t-il ajouté, puisque je parle en présence des témoins de sa vie, est morte en odeur de sainteté ».

Cette fois nos messieurs n'étaient pas dans le chœur. Comme le jour du service funèbre de Lucie, j'étais entre mon mari et la pauvre petite Rose qui pleurait toutes ses larmes. Marie a pris le voile en même temps qu'une de ses compagnes de classe, la belle Caroline V..., cousine du P. Ratisbonne, et deux converses. Mlle V..., ayant sa famille en Allemagne, n'avait que trois personnes invitées. Non seulement nos amis, mais nos fournisseurs et nos voisines avaient voulu venir, de sorte que Marie, au parloir, ne savait à qui entendre. Je n'ai pu lui aider à en faire les honneurs ; bien que préparée à la voir en religieuse et ayant tenu assez ferme pendant la cérémonie, quand je l'ai vue accourir à moi, habillée comme Lucie, je suis tombée comme frappée d'une balle. On m'a relevée et emmenée dans le cabinet de la Mère générale où je suis restée jusqu'après le départ de toute cette foule. Marie m'y est venue retrouver. Les Mères Rose, Emilie, Alphonsine, étaient là, comme autour de Lucie mourante, bonnes, affectueuses, nous comblant de marques d'amitié. Elles reportent sur Marie toute celle qu'elles avaient pour sa sœur. Les bonnes cousines de Versailles étaient venues, chargées de belles fleurs et de bonbons pour Marie. Nous ne la reverrons qu'à Noël, mais son père la voit deux fois la semaine pour lui donner des leçons de dessin.

4 heures.

Voici papa Claud qui revient de Sion où il a vu sa petite sœur Stella heureuse, contente et nullement fatiguée. — Puisse le bon Dieu lui garder sa belle santé !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 22 décembre 1873.

Mon cher Noël,

J'ai enfin hier décidé ton père à prendre un jour de repos et de grand air. Il pluvait et Paris était plongé dans le brouillard, mais une fois à Meudon nous avons trouvé le soleil et un temps si doux qu'on se serait cru à Pâques.

Nous sommes allés à Trianon. La toilette d'hiver des jardins était faite. Une seule petite gentiane bleue, à demi gelée, souriait encore au bord d'une plate-bande dépouillée. Les corbeaux seuls volaient et criaient dans les branchages nus des grands arbres, et le cygne immobile semblait changé en marbre.

Jamais je n'avais vu Trianon si désert et si triste. Tout s'y harmonisait avec nos vêtements de deuil, nos regrets et les menaces de l'avenir. Que de fois j'ai parcouru ces bosquets avec ma joyeuse bande d'enfants ! C'est à Trianon qu'un jour l'impératrice Eugénie se retourna plusieurs fois, dans sa petite calèche basse, pour regarder ma petite Lucie couronnée de fleurs. — A chaque pas je retrouve les souvenirs de ta sœur, mais là, du moins, ils me retracent des jours heureux.

Nous avons cueilli des lierres en souvenir du temps où tu m'en apportais de si belles guirlandes. Puis nous sommes allés au sermon, au salut, nous avons dîné de bonne heure et sommes revenus par le train

de sept heures et demie, salués, au départ, par les clairons qui sonnaient la retraite dans la ville silencieuse et déserte. Jadis, quand nous arrivions le samedi soir, te rappelles-tu comme nous aimions ces fanfares, et ce ciel du couchant qui nous promettait un beau dimanche ? — O jours de Nazareth qui ne reviendront plus !

Tu sais, sans doute, que ce malheureux maréchal Bazaine est condamné à mort, et gracié, et aura vingt ans de prison.

Pour l'honneur de la France, pour celui de la République, si elle en avait, M. Thiers aurait dû l'envoyer au bout du monde plutôt que de commencer ce malheureux procès.

## ANNÉE 1874

Opinion sur le théâtre. — Les catholiques libéraux. — La société des bains de mer. — Soirées dansantes en famille. — De la production littéraire, etc.

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 11 janvier 1874.

Noël est à présent au fort de la Mothe, à vingt minutes de Lyon. Il a des invitations plus qu'il n'en peut accepter et n'est pas malheureux étant bien noté et bien portant. Encore cinquante-six jours et ce cher petit rapin reprendra sa place à l'atelier. Il y a travaillé les 2 et 3 janvier, et une demi-heure avant son départ, il y est remonté pour corriger un dessin. Il a le feu sacré et n'aspire qu'à reprendre ses crayons.

Frédéric Chochod a mené Joseph voir *Jeanne d'Arc* d'Auguste Barbier. Ils ont été ravis de cette belle

pièce. Que notre bon père aurait été heureux de ce succès<sup>1</sup>. C'est un grand argument pour ceux qui pensent, comme nous, que le théâtre gagnerait beaucoup à être accessible aux honnêtes gens, et que le goût public n'est pas encore si perverti qu'il ne soit sensible aux belles choses. Si tu viens à Paris, tu seras content de voir cette pièce. Il faut retenir ses places trois jours d'avance et c'est un succès de bon aloi, sans réclame, car les journalistes n'ont rien compris à la première représentation et ont été très étonnés de voir le public moins bête qu'eux.

Plusieurs de nos amis étaient à la cérémonie de jeudi à Versailles (la remise des barrettes aux cardinaux : Chigi, pro-nonce apostolique ; Régnier, archevêque de Cambrai, et Guibert, archevêque de Paris). Ils assurent que les récits officiels sont au-dessous de la magnificence de ce spectacle. La sortie de la chapelle, par un beau soleil, a été splendide. Il semblait que la cour de Louis XIV reparaisait, tant ces uniformes, ces équipages, ces costumes religieux et les toilettes étaient éblouissants. — Mais, dès le soir même, la séance orageuse, le ministère de Broglie à bas et l'inquiétude nous ont bien montré que nous jouissons de la République. Mac-Mahon va festoyer à l'Elysée. Il y a place pour quinze cents personnes. On en a invité quatre mille. Ce sera très amusant et profitable surtout aux couturières...

---

1. M. Georges Ozaneaux écrivit et publia, en 1835, une chronique en vers en douze chants, intitulée : *la Mission de Jeanne d'Arc*.

A M. Noël Lavergne.

Paris, 21 janvier 1874.

Mon cher Noël,

J'ai été avec Rose à la messe de dix heures à la chapelle expiatoire. Jamais on n'y avait vu une telle foule. Mgr de Ségur officiait. Nous avons écrit nos noms sur l'un des cahiers qui doivent être présentés au Roi. Une masse de cartes de visite s'entassaient à côté. Enfin, nous sommes très polis avec le noble exilé ; c'est toujours cela. Nous finirons peut-être par protester autrement que sur le papier et à coups de chapelet contre la République. En attendant, nous sommes sous le talon de Bismarck, et le général du Barrail a dit en plein conseil des ministres : « Évitez la guerre, car on pourrait nous vaincre avec des bâtons. — Rien n'est prêt. »

Que Dieu prenne pitié de la France !

Quant aux catholiques libéraux, plus je vieillis et vois les choses de près, plus je comprends la théorie de M. Tessier qui n'est, après tout, que celle des théologiens : *Le pire péché, c'est le péché contre le Saint-Esprit*. Quiconque dénature les principes, fausse la vérité, embrouille les doctrines, fait plus de mal que l'assassin, le voleur ou le débauché. « J'aime mieux un franc pourceau, disait le docteur, que tel ou tel sophiste que je puis vous nommer. » Et il avait raison. Ces alchimistes qui prétendent concilier l'erreur et la vérité au nom du progrès, nous tuent. A force de crier contre toutes les exagérations, ils ont détruit l'honneur, et là où l'honneur n'est pas, ne cherchez plus le sentiment du devoir.

Nous en sommes venus à ce point que des jeunes gens n'ont pas honte d'afficher la peur qui les tient,

et sont tout prêts à laisser persécuter des évêques qu'ils soupçonnent de souhaiter la guerre. Fût-ce vrai, hélas ! cela indiquerait du moins qu'il est encore quelques Français qui préfèrent la mort à la honte et aimeraient mieux mourir dans les forteresses de Prusse que de plier le genou devant le bourreau de l'Église et de la France.

Nos pauvres évêques ne sont pas si agressifs que cela, et, quoique leurs mandements soient très nobles et très fermes, il faut être de mauvaise foi ou avoir « le trac » pour y voir un *casus belli*. Ce qui monte ainsi la tête à ces lâches petits bourgeois, ce sont les articles du *Figaro*, qui se meurt de peur à l'année. Après avoir léché les pantoufles de Thiers, il s'est précipité sur les bottes de Mac-Mahon et les escarpins du duc de Broglie. Il léchera les savates de la canaille, si la canaille triomphe. Il est de ceux qui trouvent des vertus à « *tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons* ». Fils de Voltaire, plats valets du roi de Prusse comme lui, *Figaro* et ses amis les catholiques libéraux et les monarchistes tricolores, s'appêtent à triompher. Mais ils n'ont qu'un appui, la peur universelle, et elle les soutiendra comme elle a soutenu l'Empire et M. Thiers, jusqu'à une certaine minute où le bon Dieu soufflera sur le frêle édifice bâti sur le sable mouvant.

« Nous sommes les marionnettes de Dieu », comme disait la Princesse palatine. Il faut avouer qu'il y en a de bien laides !

Mgr Mermillod prêche à l'église Saint-François-de-Sales. Ce bon évêque quête de tous les côtés afin d'achever de payer le temple qu'il a acheté aux francs-maçons pour y mettre ses paroissiens chassés de leurs églises. Quelques jours avant ta naissance, mon cher Noël, le petit abbé Mermillod venait chez nous arrê-

ter les plans et projets de la future église de Genève. Cette jolie église est la dernière qui reste aux catholiques genevois à qui on va la prendre.

En vérité, le bon Dieu est si patient qu'il faut se tenir à quatre pour ne pas dire qu'il l'est trop !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Dimanche soir, 1<sup>er</sup> février 1874.

Où étais-tu, mon pauvre Nono ? C'est toi qui aurais été content aujourd'hui d'entendre le capitaine Albert de Mun organisateur des cercles d'ouvriers. Il a parlé tantôt dans le local du patronage, boulevard d'Enfer, et Mgr Mermillod présidait.

Lorsque tu seras revenu il ne faudra pas manquer l'occasion d'entendre ce jeune officier. Avec quelques centaines d'hommes comme lui notre armée serait vite refaite.

Quant à Mgr Mermillod il est plus admirable, plus éloquent que jamais, mais triste, vieilli ; il a l'exil sur la figure. Hier il a appris l'emprisonnement de son secrétaire, le P. Collet, arrêté par ces brigands de Genève, accusé de conspirer contre leur chienne de République. Dieu sait ce qu'ils feront à ce pauvre religieux. L'ex-Père Hyacinthe Loyson et sa compagnie, insultés par le peuple, crèvent de rage au milieu de leurs succès. Ils veulent proscrire les Petites-Sœurs des pauvres. — Quant à Monseigneur, il est bien exposé à être interné par notre lâche gouvernement. Il a vu les ministres : tous lui ont fait des protestations. Aucun d'eux n'est capable de l'interner, mais tous ensemble le feront au besoin pour plaire à Bismarck. En attendant, ce pauvre évêque va, vient, prêche, quête, jetant aux quatre vents du ciel sa parole enflammée. En le voyant si beau, si inspiré, si digne du



respect et de l'admiration de ses concitoyens, on ne peut s'empêcher de haïr et de mépriser ces infâmes Genevois. — Mais quand donc le bon Dieu perdra-t-il patience ?

Ecris-nous, mon petit soldat, afin d'adoucir pour nous ces dernières semaines. Les journaux annoncent le retour des volontaires. Bien des familles sont dans la joie. Il y en a plus d'une, je le crains, qui retrouvera ses fils gâtés et perdus. Pour nous, mon cher enfant, nous n'aurons qu'à remercier le bon Dieu. Ton père se réjouit d'aller au-devant de toi... et Flipote rêve déjà au bon dîner qu'elle fera à ce pauvre M. Nono !

---

*A M. Noël Lavergne.*

Paris, 24 février 1874.

Mon cher Noël,

... Notre chèvrefeuille est tout verdoyant et les jonquilles de la pauvre Lucie poussent dans son petit jardin. J'ai lu, ces jours-ci, ses lettres à Marie-Thérèse. — Quelle âme angélique avait ma fille ! Qu'elle était peu faite pour ce monde-ci !... Et pourtant je ne puis me consoler de ne l'y voir plus.

J'ai retrouvé, dans ses papiers, parmi d'autres extraits, les vers que voici :

La mort a traversé ma voie,  
 Me frappant au cœur sans retour.  
 Elle m'a pris toute ma joie,  
 Mais j'ai gardé tout mon amour.  
 Tu brilles au ciel, mon étoile,  
 Chaste flambeau du sombre azur ;  
 De la nuit tu perces le voile  
 Et tu rends mon chemin plus sûr.  
 La tombe germe l'espérance ;  
 Je sais pourquoi dans la souffrance  
 Dieu me lia.

Je sais le secret de la vie,  
Je sais que la mort nous délie,  
Alleluia !

N'est-ce pas beau ? J'ai rêvé d'adapter à ces paroles une musique simple et expressive. Tu m'y aideras.

Marie va bien. Je l'ai vue à la chapelle ce matin. — Cela me tue d'aller à Sion, et j'y vais. Il me semble que ma grande fille y est encore.

Adieu, mon cher petit soldat, je t'embrasse comme je t'aime.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Dieppe, 24 août 1874.

Mon cher Lucien,

Dieppe nous plaît de plus en plus. Nous avons fait ce matin une belle promenade et déjeuné au bord de la mer, à Puys, nouvelle station de baigneurs à une demi-lieue d'ici. C'est un endroit charmant, un petit établissement, sept ou huit maisons, un bon restaurant, une plage commode. Rose s'extasiait déjà et disait que ce serait bien plus agréable d'être là qu'à Dieppe. Elle trouvait, entre autres, qu'une jeune dame qui allait et venait sur la plage, causant avec les amateurs qui s'y promenaient, était gracieuse, parlait bien, etc. Pour moi, je lui faisais remarquer que dans ces petits endroits-là, il faut, à moins d'être ours et impoli, parler aux personnes que l'on y rencontre vingt fois le jour, et que cela doit rendre très circonspect sur le choix de l'endroit. — Je flairais la bohème et ne me trompais pas. — Alexandre Dumas y est, avec une séquelle d'acteurs et d'actrices et un pauvre monsieur à moitié mort que l'on apporte sur le sable et qui s'y couche sur une peau d'ours, les

jambes enveloppées et une figure de spectre. C'est Carpeaux, le malheureux Carpeaux qui a déshonoré son talent par d'infâmes statues, scandale et honte pour Paris. Les dernières qu'il a faites, destinées au jardin du Luxembourg, étaient tellement hideuses de nudité que l'on n'ose les placer. L'administration des Beaux-Arts a prié Carpeaux de les retoucher, mais le pauvre homme n'en a plus la force. Rongé par un chancre, il sè meurt lentement, et les héroïnes d'Alexandre Dumas cherchent à le distraire en face de la mer qui l'avertit de penser à l'éternité.

Malgré les charmes de Puy, je ne regrette pas du tout notre liberté de Dieppe. C'est bien plus beau de voir travailler les matelots et les pêcheurs polletais que de regarder ces fous, ces folles et ce mourant. — Je suis charmée des pêcheurs dieppois. Ils ne se disputent point, ne jurent presque pas, sont leurs manœuvres en silence. Les femmes sont plus bruyantes et se disputent, mais en général c'est une bonne population de marins, elle a un fonds de religion sérieuse. Pas un gamin ne se met à l'eau pour se baigner ou aller pêcher sans tremper d'abord son doigt dans le grand bénitier du bon Dieu et faire le signe de la croix. Nous lisons l'histoire de Dieppe par M. Vitet, et grâce aux récits vivants du savant littérateur, nous jouissons doublement. La ville se peuple pour nous de mille revenants, tout est paré du charme des souvenirs historiques, et si les yeux de notre corps voient passer les badauds, ceux de notre esprit revoient les combats, les cortèges, les fêtes d'autrefois, Louis XI, François I<sup>er</sup>, Henri IV, Louis XIV, Ango, le roi de la mer dont nous irons visiter demain matin le manoir ruiné à Varangeville...

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Versailles, 2 octobre 1874.

Mon cher Lucien,

Les députés ne veulent plus habiter Versailles et les étrangers n'y viennent plus habiter à cause d'eux. Jamais on n'a vu si peu de monde ici que ces vacances. Les Versaillais sont furieux et disent qu'ils voudraient bien être débarrassés de l'Assemblée nationale.

Vous devez être un peu agités à Cambrai à cause des élections. La lettre où ton beau-père, M. Bertrand-Milcent, pose sa candidature est fort bien, très nette, très américaine. Il est convaincu que la République fera notre bonheur. — Sur quoi se base sa conviction ? Voilà où je voudrais qu'il s'expliquât.

Nous sommes en République depuis quatre ans, nous y avons été de 48 à 52, et, jadis de 1792 à 1805. Le bonheur et la gloire de ces années-là ne sont pas pour en promettre. — Mais les républicains sont tous comme le coiffeur qui avait mis sur sa porte : « Aujourd'hui on payera, demain je raserai gratis. »

Ils nous promettent l'âge d'or : décrétez seulement que la République est immortelle, et tout ira bien.

En attendant tout va mal, et pourtant personne ne conspire contre cette aimable République : elle est gracieuse et obéissante envers Bismarck, elle a épousé pour sept ans un brave président qui veille à la police et ne désoblige pas Victor-Emmanuel. D'où vient donc que les affaires vont si mal ? Et ne serait-ce pas tout bonnement parce que la République est *impossible* ? — Messieurs les républicains le disent bien de la monarchie, qui a duré quatorze cents ans. Qu'ils nous permettent de le dire de leur idole qui n'a fait que des ruines et bâti que des échafauds, et ne peut durer qu'avec la tyrannie.

Malgré les fêtes, les discours et les acclamations qui saluent, dit-on, le maréchal, la confiance ne se traduit pas en affaires. Le commerce parisien est dans la désolation et on ne voit que boutiques à louer ; comme de raison on s'en prend au gouvernement :

*Donnez-nous, Jupiter, un roi qui se remue.* J'entendais encore hier un marchand de dentelles assurer qu'un coup d'Etat ferait aller le commerce. Quel coup ? Il n'en savait rien.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 16 novembre 1874.

Mon cher Lucien,

Claudius s'est enrhumé peu après notre retour et il est resté trois semaines prisonnier, travaillant au logis sans même pouvoir aller à l'atelier. Il a constamment besoin de moi et je ne sais, en vérité, comment je ferais pour m'en aller. Il vient du monde ici toute la journée, et il y a tous les jours des lettres à écrire, des devis et des mémoires à rédiger...

Tous nos amis sont revenus à Paris. Il ne tiendrait qu'à nous de recevoir bonne et aimable compagnie, mais Claudius ne veut pas se coucher tard, Joseph et Noël travaillent toute la soirée. Rosette, qui est fort mondaine et la gaité même, se fait conduire par Noël le dimanche soir chez Mme Jousset et le mercredi chez Mme Buchère. Ce sont des réunions intimes, charmantes, où les papas et les mamans jouent à mille petits jeux avec les enfants. On chante, on danse. Noël a toujours quelque couplet nouveau ; il est tout le portrait de son bon-papa Georges Ozaneaux et fait le charme des compagnies. Ces soirées, sans toilettes ni cérémonies, sont bien agréables. Tu as mille fois raison d'en organiser chez toi. Cela

donne aux enfants l'usage du monde, la politesse et met de la variété dans le ménage. — Il y a tant de manières de se divertir en petit comité ! Les loteries, les charades, les récitations des enfants, la musique. Rien ne stimule une fillette qui apprend la musique comme d'avoir à faire sa partie dans un petit concert,

Je crois qu'on n'a jamais vu les magasins si brillants et les toilettes si extravagantes que cette année. C'est à croire que la richesse est universelle. Paris est balayé par le velours. — On rencontre rue du Bac une dame tout en soie, portant un manteau de velours bordé de martre. Est-ce une comtesse ? Non, c'est Mme Poterlot, concierge de *l'Univers*, fort bonne femme, du reste, et qui le matin balaye les escaliers. — Et cette autre, portant une robe de laine, un châle de cachemire noir uni, un petit chapeau bas, sans plume ni fleurs : c'est Mme la comtesse de Mesnard, riche à millions et qui donne cent mille francs aux pauvres chaque année. Il faut le voir pour le croire, mais cela est.

---

*A M. Noël Lavergne.*

25 décembre 1874.

Jeune homme obsédé de rêves, de projets, de désirs de servir par la plume la cause sacrée de l'Eglise, de l'art, de la patrie, et qui crois faire un sacrifice en ne rédigeant pas tout de suite les généreuses idées qui bouillonnent dans une tête de vingt ans, — sois bien assuré d'une chose : c'est que tout cela doit mûrir pour être bon, et que de longues années sont nécessaires pour cela. — Chez certains esprits, des études commencées fort jeunes et d'exceptionnelles aptitudes ont pu amener une production précoce ; mais c'est l'exception, et tu ne verras jamais un écrivain de talent

produire une œuvre sérieuse avant trente ans, au plus tôt. — Il semble que le divin Maître a donné la mesure en gardant un silence de trente années dans l'atelier de Nazareth. — ( Il est bien entendu que nous ne parlons que d'œuvres sérieuses. — Quant à versifier, politiquer, bavarder, amuser, ce sont jeux de vieux et de petits enfants.) Pendant qu'on est jeune, il faut observer, glaner, écrire pour soi. — Plus tard, on se relit, on s'aperçoit combien de fois on a découvert des terres fort connues, combien de fois on a été dupe de son imagination ou des mensonges d'autrui. Le jugement se forme, le langage s'épure, tout en se dégageant des premières pédanteries que l'écolier prend pour des élégances, et on devient écrivain... quelquefois, car le style est un don rare.

Mais croire faire un sacrifice parce qu'on met son grain dans le sillon au lieu de le distribuer aux passants, c'est une idée fautive, jeune homme, et tout ceux qui ont l'expérience des choses de l'esprit te le diront comme

Ta mère,  
Julie LAVERGNE.

## ANNÉE 1875

**Les catholiques libéraux et la République. — Description d'une chambre idéale, etc.**

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 20 février 1875.

Mon cher Lucien,

M. Henri Wallon, le républicain, est bien le même que l'ancien élève de mon père, qui a été professeur

à Rollin. Je le connais depuis mon enfance. J'étais amie intime de sa première femme, je vois quelquefois la seconde, qui est excellente aussi et avec laquelle je m'entends fort bien. Nous sommes amis avec M. Wallon. Pendant la Commune, il nous avait confié des valeurs considérables que nous avions enterrées dans le jardin. Il m'a toujours donné ses livres et nous est resté très fidèle. Encore le 2 janvier il m'est venu voir. C'est un homme d'étude, d'une vie non seulement irréprochable mais très pieuse. Il est riche, il a une situation des plus honorables. Il vient de publier une histoire de saint Louis qui certes n'est pas du tout républicaine. Je lui disais il y a quelque temps : « Comment se fait-il que vous ne soyez pas légitimiste ? » Il me répondit que Monsieur le comte de Chambord s'était rendu *impossible* en refusant le drapeau tricolore ; que, du reste, c'était bien dommage parce que c'était un prince d'un caractère admirable. — En somme, tout le monde croyait M. Wallon monarchiste tricolore, et sa campagne républicaine a surpris beaucoup. On y cherche des motifs d'intérêt, d'ambition ; je n'y crois pas. Il s'est fait un idéal de République tel qu'il s'en est passionné. Assurément, si tous les républicains avaient ses vertus, la République serait le paradis sur terre ; mais nous savons ce qu'il en est, et vraiment on frémit quand on voit ce fervent catholique, ce bon père de famille, faire les affaires de Gambetta.—Je ne l'ai pas vu depuis toutes ces histoires-là. Un journal l'a traité bien mal, l'appelant *Tartuffe* et autres gentilleses. C'est un tort. Il n'est point faux ni méchant, il croit bien faire et, tout historien qu'il est, ne tient pas compte des leçons de l'histoire. Ni la Terreur, ni 48, ni 71 ne peuvent lui ôter de l'idée que la République est possible en France et qu'elle peut être charmante moyennant



certains petits arrangements. C'est un catholique libéral, et ces messieurs-là s'imaginent tous qu'en mêlant l'eau bénite et le pétrole dans leurs alambics ils feront du vin de Bordeaux. — En attendant que l'expérience réussisse, notre considération à l'étranger et nos affaires à l'intérieur ne sont pas en hausse, et le prince impérial voit ses chances grandir avec sa moustache. Ce retour aux Napoléons serait, comme tu dis fort bien, le comble de la honte. Espérons que la pauvre France n'en viendra pas là. Mais il y a une telle lassitude, une telle impatience d'en finir, que le premier souverain venu serait acclamé. — Mac-Mahon est comme une girouette, qui reste bien au faite, mais n'abrite rien. S'il avait seulement un rhume, toute la France serait aux abois. — L'Assemblée le sent très bien, mais elle ne sait qu'y faire. A part un très petit nombre d'hommes, ses membres n'ont pas de principes. Ils sont disposés à se faire des concessions, mais ce n'est pas avec cela qu'on bâtit. L'un dit : je renonce à la brique, l'autre : je renonce au bois, l'autre : au sable, et ils passent le temps à discuter si le plan sera sur papier ou sur toile. En somme, c'est désespérant de voir le temps qu'ils perdent à faire et à défaire des riens. Je crois que la période d'imbécillité prédite par M. Thiers est venue et qu'on va nommer un Sénat destiné à passer par les fenêtres.

Tout cela n'est pas gai, mon cher Lucien, et malgré le luxe qui règne cet hiver à Paris il y a beaucoup de misères et de ruines et un découragement universel. Où en êtes-vous dans le Nord ? Crois-tu vraiment que l'on pourra faire une bonne République ?

Je t'écris au lit, étant fort souffrante, mais cela m'est bien égal. J'aime cent fois mieux être malade que garde-malade et ordinairement l'un dispense de l'autre. Oh ! que je donnerais volontiers le peu de santé

qui me reste pour obtenir certaines choses : mais le bon Dieu ne consent pas toujours à ces marchés-là, et puisqu'il faut finir par faire ce qu'il veut, commençons par le vouloir.

---

*A M. Noël Lavergne.*

Le Havre, 25 août 1875.

Mon cher Noël,

Ton papa n'ayant pas voulu s'arrêter à Harfleur, nous sommes arrivés tout droit dans cette Babylone du Havre, qui est bien l'endroit le plus animé, la ville la plus tumultueuse et la plus amusante... pour les badauds. Pour moi, elle m'étourdit, m'agace et m'assomme. J'aime bien mieux entendre l'alouette chanter en s'élevant vers le ciel, au-dessus des falaises fleuries et de la mer qui se plaint et semble caresser ses rivages. Ce qui me console, c'est que nous irons voir Harfleur demain. J'aurais voulu y coucher, entendre les cent quatre coups de cloche du jour anniversaire de la délivrance, rappelant les cent quatre habitants qui reprirent la ville aux Anglais, et chercher à loisir les vestiges de l'ancien port. Enfin nous étions si fatigués qu'il valait mieux rester à l'hôtel de l'Europe. Le grand-duc de Toscane,

Son perroquet, sa vieille et toute sa maison, en sont partis hier au nombre de dix-sept. J'ai donc une chambre élégante avec tapis, fauteuil, miroirs, etc. ; mais sa fenêtre donne sur une cour faite comme un puits, et ce confortable entresol me fait regretter mon donjon branlant de Saint-Valery-en-Caux d'où je voyais

Le royaume agité de la belle Amphitrite  
et la falaise verdoyante, et les vaches, et le pétrel se balançant sur les flots...

La chambre idéale que je voudrais et que, selon toute apparence, je n'habiterai jamais, est située tout en haut d'une vieille maison, fort loin des pièces où l'on cause, où l'on mange, où se remuent les écuelles.

Cette chambre a trois fenêtres, orientées, ou plutôt désorientées, afin qu'aucune d'elles ne soit privée, en toutes saisons, d'un rayon de soleil. Un vaste espace se découvre de ces fenêtres. La mer, le rivage, le ciel ; peu de maisons, et voilées par les arbres et les treilles rustiques.

A l'intérieur, rien de plus simple. Un lit étroit et dur, deux chaises, un grand fauteuil de paille. Quatre tables brutes. Quelques rayons chargés de livres. Une vieille horloge, et, sur la cheminée, deux vases pour mettre des fleurs. Un sablier au milieu, posé devant un crucifix.

Sur ces tables, livres, plans et cartes, papiers et plumes, lettres et dessins, posés confusément.

Pour tout luxe, un tapis. Je hais le bruit de mes pas. Des volets intérieurs, des tendines de toile brune au dehors. A côté, dans un cabinet clair, les vêtements, l'eau, le linge, indispensables. Rien dans la chambre, qui, hors le dormir, rappelle les nécessités matérielles. Une lampe, un flambeau, simples comme ceux d'un moine. — Silence profond. Porte close à tous, hors un seul.

C'est là que je voudrais écrire la vie d'un saint, à loisir, sans être pressée ni dominée par personne.

Heureusement il y a ici une écritoire, il me reste quelque papier, et tandis que ton père et Rose se promènent dans ces rues pleines de foule, je vais finir mon conte et je me distrairai. Si je me laissais aller à ce que me rappellent cette jetée, ce promontoire de Grâce, ces navires qui partent... je ne ferais que pleurer ma fille.

Arrivez donc, êtres bizarres ou charmants éclos dans le rêve, remplissez cette chambre d'auberge, et que votre bruit léger, vos images mouvantes, m'enlèvent, pour un soir encore, aux réalités de la vie.

Je t'embrasse, mon cher Noël, j'embrasse aussi Joseph et je veux que vous soyez les meilleurs amis du monde.

---

*A Mme N. Lavergne-Rebuffel.*

Paris, 30 décembre 1875.

Quelle affreuse nouvelle, ma chère sœur, nous en sommes tous consternés. Joseph l'avait apprise hier, mais il n'avait pas osé nous la dire, devinant bien la douleur que nous en ressentirions. Pauvre Lucile Rebuffel, si charmante, si aimée et si digne de l'être ! pauvres petites filles privées d'une telle mère ! Dieu veuille qu'elles vous soient confiées, ma chère Marie. C'est un surcroît de chagrin pour vous de n'avoir pas pu soigner Lucile, mais ces maladies-là sont foudroyantes et déroutent bien des prévisions. Le 1<sup>er</sup> janvier sera, pour nous, plus triste encore que l'année dernière, car votre deuil est le nôtre. Nous aimions bien Lucile et nous connaissions tout son mérite. Les desseins de Dieu sont impénétrables. Il faut les adorer en silence. Il enlève de ce monde la jeune mère, l'épouse dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse. Oh ! ce n'est pas elle qui est à plaindre ! elle n'a vu de la vie que la plus douce et facile partie. Elle s'en va avant de connaître les plus grandes épreuves, celles qui accablent la vieillesse.

Nous prierons tous pour elle. C'était une âme toute pure et je crois bien qu'elle est déjà avec le bon Dieu.

Il faut prier pourtant. La pauvre jeune femme a-t-elle vu venir la mort ?

Chère sœur, j'allais vous écrire pour vous souhaiter la bonne année lorsque cette funeste lettre m'a été remise. Claudius ne me l'avait pas donnée hier soir, de crainte que je ne dorme pas. Lui-même a passé la nuit à faire d'affreux rêves. La réalité les dépasse pour vous. Puisse le bon Dieu soutenir votre santé au niveau d'une telle épreuve !

---

### ANNÉE 1876

---

Considérations sur l'histoire de France. — Premières publications, etc.

A. M. Hallez.

Paris, 26 janvier 1876.

Cher Monsieur,

... J'ai écrit la matière de trois volumes qui paraîtront quand le bon Dieu voudra et peut-être seulement quand je ne serai plus de ce monde. L'un d'eux se compose exclusivement de Légendes de Trianon et de Versailles. *Le Vannier de Chèvreloup* vous en donne le spécimen. La série s'ouvre par Louise de la Fayette, l'amie de Louis XIII, une des gloires de l'ordre de la Visitation ; puis viennent apparaître Anne d'Autriche, Mme de Maintenon, Marie-Thérèse, Marie Leczinska, la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, Mesdames de France, Madame Elisabeth, Marie-Antoinette et ses enfants, dans une suite de nouvelles comme celles du *Vannier*, où le caractère des personnages réels est respecté, l'histoire aussi, et où l'invention ne tend qu'à encadrer la vérité et à la faire valoir. Mes légendes ont déjà distrait bien des malades. — Je vous avoue que j'aspire à la gloire de désennuyer.

« Cet inexorable ennui qui est le fond de l'âme humaine » est une si cruelle chose ! Une personne extrêmement malheureuse et souffrante à qui je prêtai dernièrement quelques-uns de mes contes m'en écrivit mille louanges, mais celle qui me plut fut celle-ci : « Bénie soit la conteuse qui m'a fait oublier, pendant quelques heures, mes douleurs et mes souffrances ! »

Mon mari termine en ce moment un très grand vitrail pour la cathédrale de Beauvais. Il représente l'histoire de sainte Anne et de son culte en vingt sujets. Claudius est bien fatigué, accablé de travail et de soucis. Il se recommande à vos prières.

Avez-vous vu la fameuse *Imitation* de Glady ? Nous la trouvons bien mal illustrée. Le frontispice de Charles Garnier surtout est ridicule. C'est un salmis d'attributs et d'emblèmes si ingénieusement distribués que le nom du libraire et son adresse sont ornés de la palme du martyr et qu'une ancre énorme fait pendant à la croix de Notre-Seigneur. Puis viennent, avec les caractères dix-septième siècle, des majuscules carlovingiennes, des sujets réalistes, ou byzantins, ou apocalyptiques, si bien appariés qu'en tête du chapitre : *Qu'il faut supporter avec patience les défauts du prochain*, on voit un tigre qui mange un homme !

Votre beau frontispice où l'auteur de l'*Imitation* a le visage caché par son livre en disait plus que tout ce fatras...

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 2 février 1876.

Mon cher Lucien,

L'*Histoire de France* de notre père est préférée par beaucoup de maisons religieuses à celle de Duruy

parce qu'elle préconise les traditions monarchiques et catholiques de la France tandis que celle de Duruy est essentiellement révolutionnaire. J'ai son édition 1864 et je l'ai annotée en bien des endroits où le bonnet rouge apparaît. Cela ne l'empêche pas, bien entendu, d'être fort bonapartiste, attendu que les républicains français sont toujours prêts à se prosterner devant le dictateur qui les nommera ministres. — Le farouche David, qui avait voté la condamnation à mort de Louis XVI et peint Marat, fut baron de l'Empire et peintre du couronnement ; c'est toujours la même chose ; mais il faudra voir les épreuves car Messieurs les écrivains savent faire d'étranges surprises. Ainsi l'édition que j'ai de Duruy ne va que jusqu'en 1815. Il est bien obligé, à ce moment-là, de convenir que la France ne garda rien du tout des conquêtes de Napoléon, qu'elle était moins étendue et moins forte que du temps de Louis XIV, que la Prusse était devenue une puissante monarchie très menaçante pour nous, etc., etc., et il en conclut que... mais il faut copier cela, c'est ineffable. La Palice révolutionnaire et courtisan s'écrie :

*Heureusement la France conservait ce qu'on ne pouvait lui ôter, son admirable position entre deux mers et au vrai centre de l'Europe (Hé, Monsieur, comment donc aurait-on pu la déménager de là, je vous prie ?), sa forte unité, son esprit national, le souvenir de cent victoires, gage assuré de victoires nouvelles si elles étaient nécessaires, et ces principes de 1789 qui sont toujours le fondement de notre droit public et l'espoir des nations. C'est pour cela que, malgré nos revers et malgré leurs millions de soldats les puissances continentales redoutaient encore les glorieux vaincus de 1815 même avant qu'ils fussent redevenus les vainqueurs de l'Alma, de Sébastopol et*

*de Solférino. (Histoire de France de Duruy, t. II, p. 721, édition de 1864.)*

Il n'en est pas moins vrai que l'histoire de France de Duruy est habilement faite pour la vente : ses titres de paragraphes, ses divisions, ses cartes et ses gravures, un style aisé, des citations pittoresques, les éloges prodigués à Voltaire et à Rousseau, mille perfidies voilées contre tout ce qui n'est pas l'Empire ou la République, c'est-à-dire la Révolution couronnée ou déchaînée, voilà ce qui fait le succès de ce livre que M. Duruy, étant ministre, a nécessairement fait adopter par l'Université. Je ne connais pas son édition de 1875. Je serais curieuse de voir comment il a tourné la difficulté pour chanter l'antienne de Sedan. Si tu as le second volume, envoie-le-moi.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 19 février 1876.

Mon cher frère,

Nous sommes en pleine peste électorale : affiches sur affiches, déchirées, recollées, superposées. Notre arrondissement, qu'on dit un des moins fous de Paris, a pourtant produit le citoyen Accolas qui demande l'amnistie non seulement pour les délits politiques, mais pour ceux de droit commun, la suppression des églises, du clergé, de l'armée, de tout enseignement religieux, l'égalité des droits pour la femme qui est, dit-il, l'égale de l'homme, le partage des propriétés, la suppression des lois qui constituent la famille, le remplacement des prisons et des bagnes par des écoles et des hôpitaux, l'armement universel des citoyens, plus de pouvoir exécutif, le droit de se faire justice soi-même concédé aux citoyens, enfin tout y



est, excepté d'aller tout nus et de manger de la chair humaine. Giuseppe Garibaldi recommande ce candidat, et son nom se lit en grosses lettres partout avec celui d'Accolas. Si je n'avais pas lu cette affiche, je n'y croirais pas. M. de Mac-Mahon croit que cette impudente pancarte rendra les bourgeois raisonnables. En attendant, elle rend les ouvriers enragés. Accolas les prend par le côté faible : il promet des millions à partager. Il est incroyable qu'on laisse pareil poison se répandre. Nous ne sommes pas gouvernés ; on va à la dérive.

Quant aux honnêtes gens, ils se divisent comme toujours. Les voix légitimistes iront, les unes à M. Langlade de Montgros qui n'a guère pour lui que l'audace honorable d'avoir un drapeau, — les autres à notre ancien maire, M. de Verdières, honnête et charmant homme, prêt à coopérer à tout gouvernement qui ne mettra pas le feu lui-même. Et, très probablement, on nommera l'ex-colonel Denfert-Rochereau, républicain conservateur. Il opérera pour un département quelconque, dit-on, et nous recommencerons à coller des affiches.

Un négociant naïf me disait l'autre jour : « Ce qui fait que la République marche mal, c'est qu'elle n'est pas menée par des républicains. Mac-Mahon, Buffet ni les autres ne sont pas républicains. — En effet, lui dis-je : eh bien, si on nommait Garibaldi président, pensez-vous que les affaires reprendraient ? — Hélas, dit-il, je ne crois pas... »

Le Conseil municipal de Paris demande l'amnistie par le discours de son président. Il ne manque plus que de remplacer les pompiers par des pétroliers. Cela viendra. On dit que le maréchal est furieux et déconcerté au possible. Il y a de quoi. Pour le moment, tout le monde est en point d'interrogation. Va-t-on

avoir une bagarre ? Et laquelle ? Et pour qui ? Le camp des trembleurs est fort grand.

---

A M. et Mme Jules Davasse.

Paris, 23 mars 1876.

Mes chers amis,

Vos lettres m'ont fait un bien grand plaisir et je viens vous en remercier. Rien n'est plus agréable pour un auteur que de voir sa pensée si bien saisie et appréciée par des personnes telles que vous. Cette petite *Dentelle* est un ballon d'essai. Depuis longtemps déjà on me conseille d'imprimer quelques-unes des quatre douzaines de nouvelles que j'ai écrites et dont le nombre va toujours croissant. (Si je vis encore quelques années, j'en ferai autant que la reine de Navarre, mais pas une qui ne puisse être lue dans une récréation de religieuses : cela, c'est promis à la sainte Vierge.) Donc, j'ai voulu voir si mes contes supporteraient l'impression, cette « chose étrange », comme dit Mme de Sévigné, et qui avait tant fait perdre dans son estime aux rondeaux de Benserade. J'ai fait tirer à cinquante exemplaires mon *Histoire d'une dentelle*, et le bien qu'on en dit me décidera peut-être à publier mes *Légendes de Trianon*, mes nouvelles et mes *Chroniques de Montbriant*. Mais je suis si difficile, je retouche et je polis tellement, que je ne me risquerai pas avant d'avoir étudié encore la question et consulté des personnes compétentes.

Je vous prie de lire ma *Cloche du soir*, faite après une étude sérieuse des documents historiques, et où je crois avoir touché juste. Si votre appréciation est aussi favorable que l'a été celle de Mme l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, j'en conclurai que ma légende peut risquer la publicité. Quant au titre, il est proba-

ble que je le changerai. En général, j'aime mieux les titres précis que les titres vagues, et *la Cloche du soir* est le vague même. Le nom de l'héroïne : *Charlotte Corday*, vaudra mieux. Enfin je vous envoie cette fleur destinée à orner la tombe sanglante d'une noble créature, que j'ai toujours admirée et que j'espère bien voir dans le Paradis. J'aimais Charlotte Corday longtemps avant d'avoir étudié les pièces de son procès. Elle était pure et elle aimait son pays. C'est si rare, une femme qui aime son pays ! Cette légende est de celles que je ne lis pas et je n'ai pas écrites sans pleurer. Aussi peu de personnes la connaissent, même dans notre cercle intime <sup>1</sup>.

L'Exposition de peinture va bientôt s'ouvrir et mon mari, pour ses péchés et pour l'agrément des lecteurs de *l'Univers*, aura la corvée d'en rendre compte. Ah ! si vous saviez comme c'est triste ! — La profonde dépravation qui règne à l'École des beaux-arts et l'abaissement moral de la société se traduisent là par l'exhibition de choses si répugnantes, si niaises, si absurdes ! Il faut chercher longtemps pour découvrir quelques œuvres dignes de louange ou d'indulgence. On les loue : jamais assez au gré de leurs auteurs, toujours trop au gré de leurs rivaux. Je vous assure que c'est un chien de métier que d'écrire dans un journal et que cela ne sert à rien. Tous les ans Claudius dit qu'il ne le fera plus, et puis l'habitude, les amis, ceci, cela, enfin il s'y laisse reprendre au grand détriment de son atelier. Quelquefois je lui dis de me laisser faire le *Salon*. Je ferais des contes bien divertissants et des descriptions de tableaux à dépasser Diderot. C'est si aisé

---

1. *La Cloche du soir* est encore inédite. *L'Histoire d'une dentelle* est aux *Neiges d'antan*.

d'écrire à la vanvole ! Mais mon sérieux artiste n'entend pas cela et traite les choses à merveille. Si c'était pour un livre, je ne le regretterais pas, mais on sait où vont les journaux, hélas !

Adieu, chers amis, je suis heureuse de penser que vous me lirez encore dans le calme de votre grand château de Ravenoville, et que j'aurai fait à votre esprit le cadeau d'une heure passée hors des ennuis de ce monde et dans les régions idéales où j'aime tant à m'en aller.

---

A M. le docteur Jules Davasse.

Paris, 8 avril 1876.

Cher Monsieur,

Que vous êtes bon de m'avoir écrit, souffrant comme vous l'êtes ! Je vous remercie de votre si bonne et si bienveillante lettre et surtout de vos critiques. Je ferai tout ce que je pourrai pour m'y conformer. Ce n'est pas la première fois qu'on me dit que je ne développe pas assez. Que de lignes les critiques m'ont déjà fait ajouter, non pas à Charlotte Corday que j'ai faite tout à fait selon mon humeur, mais à bien d'autres ! Je m'y résigne, mais je vous avoue que je suivrais bien plus volontiers les conseils de Mme de la Fayette, qui disait à M. de La Rochefoucauld, en relisant avec lui les *Maximes* : *Un mot ôté vaut un franc, et une phrase un louis*. J'ai si peur d'ennuyer, d'être longue ! Je crains tant de détourner l'attention du point où je veux concentrer la lumière !

Mon fils Joseph me reproche d'abuser de la guillotine et de faire des histoires tristes. Il a bien raison, aussi je vais vous mettre en dépense de trois sous et vous envoyer mon *Clair de lune*, fantaisie qui, certes, n'est pas triste et où on ne guillotine absolument personne. C'est une bluettes écrite au courant de la

plume, dédiée à tous ceux qui aiment la musique et la lune. Si elle peut vous faire, à vous et à vos chères dames, mère et fille, la moitié autant de plaisir que m'en a fait votre bonne lettre, elle sera bien récompensée.

En relisant votre lettre je me rends bien compte de mes omissions. L'habitude de vivre au milieu des peintures est cause que j'attache une importance exagérée à certains détails. Mais un récit ne peut être vu d'ensemble comme un tableau et il faut ne pas trop se fier à l'imagination du lecteur pour en saisir et en coordonner les différentes parties. — En recopiant, j'arrangerai cela.

Nous avons plus d'une fois remarqué les tableaux de genre de M. Trayer, ses Bretons et Bretonnes. Claudius ne parle pas assez des tableaux de genre. Je l'ai souvent querellé là-dessus. C'est leur nombre qui lui fait peur. Cette année, je veux qu'il s'amende. Après tout, ils sont plus amusants que ces grandes pancartes pleines de batailles ou de pendus qui tapissent les cloisons du palais de l'Industrie. J'aime bien mieux les doses infinitésimales, les petites toiles, les petits volumes ; chacun prêche pour son saint !

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 8 mai 1876.

Mon cher Lucien,

Tu vas me trouver bien sévère pour l'écrivain chargé de compléter l'*Histoire de France* de notre père. Sa rage contre l'Empire n'égale pas la mienne, et cependant je te prie de supprimer ses réquisitoires intempestifs. L'exposé des faits suffit. Quant à la République, il l'aime tendrement ; peu s'en faut qu'il ne décerne un brevet de guerrier à Gambetta ! Méfie-

toi, et fais-toi remettre les épreuves. Il convient que toutes les corrections soient de toi. J'ai donc indiqué les miennes à part, sur des feuilles, et n'ai mis sur le manuscrit que des touches de crayon faciles à effacer. J'en pourrais ajouter bien d'autres. Ainsi, ne fût-ce qu'au point de vue de la stricte équité, ne conviendrait-il pas de citer la protestation que le comte de Chambord envoya à toutes les cours de l'Europe contre le bombardement de Paris? — Rien n'est plus beau, plus noble que cette lettre du prince exilé! — Et c'est de l'histoire <sup>1</sup>. Le rôle honorable et patriotique qu'ont joué les Princes d'Orléans pendant la guerre est de l'histoire aussi, et il faudrait être communard dans l'âme pour refuser de parler de ces choses qui relèvent l'honneur du nom français. — M. X... l'a oublié, mais *nous*, ne devons pas oublier, et il faut exiger qu'il en parle. Il ose bien parler du dévouement de Garibaldi!

Pourquoi aussi ne dit-il pas un mot des brancardiens, des sœurs, des aumôniers, qui rivalisèrent de zèle pendant le siège de Paris, pendant la guerre, et furent admirés même des Prussiens? — Est-ce parce qu'ils sont cléricaux? Et ces volontaires de l'Ouest, ces duc de Luynes, ces Dampierre, ces Bouillé, ces noms illustres de la vieille France, ces nobles qui surent mourir à Patay et autour de Paris, faut-il n'en pas parler parce que Gambetta ne s'est pas battu ni aucun de ses amis? Soyez républicains, mais soyez honnêtes et dites la vérité.

Nous devons veiller à ce que l'*Histoire de France*, catholique et monarchiste, de notre père ne se termine pas hors du ton, ce qui est contre les règles de la musique et du bon sens.

---

1. Relire le texte de cette protestation, t. I, p. 398.

A Mme J. Davasse.

Paris, 6 juin 1876.

Chère Madame,

Combien je suis touchée de votre lettre ! Quelle bonté à vous de vous occuper de mes contes dans un moment où vous êtes si inquiète de votre cher mari !... Je connais, pour y avoir passé, les terribles angoisses d'une femme qui voit son mari malade. Ces deux cents nuits passées à son chevet, il y a quatorze ans déjà, m'ont laissé une impression telle qu'il me semble que c'était hier. Et tout le monde me disait : Il ne peut guérir. Il a guéri parfaitement, cependant, car le bon Dieu a des moyens de guérison qui échappent à la science humaine. Courage et confiance, donc, chère Madame, nous prions pour votre bon mari de tout notre cœur.

Je suis heureuse de penser que *Fiordilino* et *l'Hôpital de Bruges* vous ont plu. Pourquoi dites-vous que votre approbation ne compte pas ? Loin de là, je tiens plus à celle des femmes telles que vous qu'à celle des messieurs, n'en déplaise à leur puissance et à leur savoir. Les mères chrétiennes ont une délicatesse de goût, une sensibilité naturellement ombreuse qui me sert de thermomètre. Je ne veux rien écrire qui leur déplaise et qu'elles veuillent cacher à leurs filles, j'entends aux filles de vingt ans, car je n'écris point pour les enfants. De plus, elles ne lisent que des choses triées, et non pas ce patois des journaux et des romans qui gâte le goût et empêche de comprendre les finesses du bon français. Dans *l'Hôpital de Bruges*, deux passages ont été modifiés par moi sur l'avis d'une noble et pieuse femme, Mme la générale Desaint de Marthile et la critique de ma fille la religieuse.

De tous côtés, on me conseille de publier un volume. Cela viendra, s'il plaît à Dieu...

---

A Mme Alphonse Milcent, au Val de Brix (Manche).

Paris, 14 juin 1876.

Ma chère Constance,

Je ne pourrai jamais assez te remercier de tes bontés pour mon fils Joseph. Ses lettres et tout ce que m'a dit son frère Noël, me font une bien grande joie. Je suis heureuse de voir Joseph pénétré de reconnaissance et d'affection pour vous tous, et surtout pour M. Ernest. C'est la première fois que je vois Joseph subir l'ascendant d'un jeune homme ! Dieu veuille qu'il sache traduire dans sa conduite tout ce qu'il sent au fond du cœur pour ses hôtes du Val de Brix.

Noël n'est arrivé qu'hier soir. Son absence commençait à peser beaucoup à son père, qui ne peut se passer de lui que très difficilement.

En renvoyant à Joseph sa montre et son cor de chasse, j'ai mis dans la caisse quelques *contes* pour vous distraire les jours de pluie. J'espère qu'ils amuseront tes chers enfants. Il y en a un, *le Lycée de Montbriant*, qui pourra un peu étonner tes fils, habitués aux traditions des collèges tenus par les Pères Jésuites et qui ne se doutent pas de ce qu'étaient les lycées universitaires en 1830. C'est une histoire exacte. La révolte en question eut lieu au lycée de Moulins, et les types de MM. *Parenthèse*, *Tréma* et les autres, sont des photographies. Je ne publierai du reste jamais cette folie, mais elle a bien fait rire quelques-uns de nos amis<sup>1</sup>. Cependant je continue à

---

1. Le *Lycée* fait partie des *Chroniques de Montbriant* éditées en 1881.



écrire parce que cela me distrait et m'empêche de me tourmenter l'esprit.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 29 juin 1876.

Mon cher Joseph,

Ta lettre m'a bien réjouie et elle a apporté à ton père une bouffée d'air normand qui lui a fait du bien. Nous sommes décidés à aller te prendre au Val de Brix sitôt le carton de Saint-Merry livré. Ton père va bien, mais il travaille trop. Il fait des séances de huit à dix heures par jour, et quand je dis *séances*, je parle mal, car il est toujours debout. Fort heureusement, il a bon appétit, je le veille de près. Son carton des disciples d'Emmaüs est le plus beau qu'il ait jamais fait.

Je serais bien contente de te voir passer habillé en éleveur de moutons. Toute Parisienne que je suis, je sais que l'état des cultivateurs n'est pas l'état qui exige le moins d'intelligence. C'est la lutte de l'homme exilé de l'Eden et qui cherche à ressaisir l'empire que Dieu lui avait d'abord donné sur la nature; et ses travaux, ses sueurs ne peuvent lui servir que si le Ciel, propice à ses efforts, lui dispense la rosée, le soleil et les vents selon les besoins des champs. Aussi le laboureur élève-t-il souvent ses regards vers les plaines célestes, et les pâtres de Chaldée furent-ils les premiers à connaître la marche des astres.

Heureux entre tous, mon cher enfant, tu étudies la vie des champs sous un guide chrétien, et la beauté des choses visibles, bien loin de te faire oublier celle du monde invisible, te la démontre et raffermira ta foi en éclairant ton intelligence.

---

*A Mlle Marie Milcent.*

Paris, 28 août 1876.

Chère Marie,

Le bon Dieu a repris votre sainte et charmante mère le jour où l'Église célèbre la fête du Cœur Immaculé de Marie. Ah ! c'était bien un cœur immaculé que le sien ! Vous perdez sa très douce et aimable protection en ce qu'elle avait de visible ; vous perdez le lien, le couronnement de la famille et cette joie que vous aviez tous à l'entourer de soins et d'affection. Je sais ce qu'était votre mère ; je me souviens du jour où je perdis la mienne, à votre âge, et je n'ai que des larmes à vous donner. Il n'y a pas de mots qui puissent consoler cette douleur. On ne peut que prier Celui qui seul peut donner courage et résignation aux cœurs brisés.

Hier matin, j'étais allée trouver Mme Tessier à l'église pour avoir des nouvelles. Nous fîmes la sainte communion ensemble pour notre chère Constance et Mme Tessier pleurait tant qu'elle eut à peine la force de me dire : « Elle est bien mal. » Ce n'est qu'à cinq heures que, voyant qu'elle ne me faisait rien dire, j'allai chez elle où j'appris la funeste nouvelle. Joseph est, comme nous, consterné et bien profondément affligé. Quelle fin à ces belles vacances, quel contraste avec nos heureuses journées du Val ! Nous disions que c'était un paradis. — Il n'en est pas en ce monde, et, à chaque pas de ce pèlerinage terrestre, il faut souffrir et perdre une partie de ce que l'on aime. — Pauvre chère amie, nous ne pensions pas célébrer sa dernière fête. Elle est heureuse, à présent, cette belle âme ; elle est réunie à celle de votre père. Mais vous, pauvres enfants, quelle perte ! — Je viens de voir sœur Marie-

Stella ; je retourne chez Mme Tessier avec qui j'ai passé la matinée. Je ne puis faire autre chose que de parler de vous tous.

Adieu, chers amis, chers enfants qu'elle aimait tant. Croyez bien à notre vive et cordiale sympathie.

---

*A M. Ernest Milcent*

Paris, 29 août 1876.

Cher Monsieur,

Elle est morte comme elle a vécu, cette douce et sainte mère. Ce sourire paisible que la mort n'a pu effacer, je l'avais vu sur son beau visage, le jour de notre première communion, le jour de son mariage. Les gens du monde disaient d'elle : « Elle a l'air d'une religieuse. » — A nous, elle faisait penser à la sainte Vierge, et rien n'était plus pur, plus respectueux que l'admiration qu'elle inspirait à son insu. Cette beauté charmante n'était que le reflet de son âme ; je comprends bien votre regret de n'avoir pu en fixer quelques traits, mais il faut pour cela autre chose que du talent, il faut une force rare. Mon mari n'eût pas eu le courage de dessiner à côté de ce lit de mort, et vous, pauvres enfants, encore moins.

La bonne Mme Tessier pleure votre mère comme une mère pleure sa fille. Elle m'envie d'avoir joui de sa présence, de l'avoir vue dans ce Val où tout semblait annoncer qu'elle passerait une heureuse vieillesse. Le bon Dieu a rappelé près de Lui l'âme mûre pour le Ciel. Puissé-je, avertie par son exemple, me tenir prête aussi, sans compter sur de longs jours...

---

A M. le Comte de Lansade-Jonquières.

Paris, 21 octobre 1876.

Monsieur le Comte,

Les petites brochures que vous avez la bonté d'apprécier avec tant d'indulgence, sont des ballons d'essai. J'ai beaucoup écrit, pour mon plaisir, celui de mes enfants et de mes amis, et lorsqu'ils me conseillaient de livrer à la publicité les contes qui les avaient amusés le soir, au coin du feu, je répondais : « A quoi bon ? Le public n'aime que les grands drames et ne goûterait pas ma manière d'écrire qui n'est pas de ce siècle-ci. D'ailleurs, c'est une étrange chose que de se faire imprimer, et s'il allait m'arriver mésaventure semblable à celle de Benserade lorsqu'il publia ses rondeaux, j'en serais fort marrie. » Donc, j'hésitai longtemps ; les premières choses que je laissai insérer dans le journal de Mlle Gouraud me donnèrent, il y a quatre mois, l'occasion de faire tirer à part l'*Histoire d'une dentelle* et trois autres nouvelles. Je les envoyai à quelques personnes dont j'appréciais la compétence. Comme vous, Monsieur, elles eurent la bonté de me donner leur avis, et il fut si favorable, on m'encouragea tellement à publier quelques-uns de mes cinquante à soixante manuscrits que j'en ai remis neuf à M. Palmé, qui les édite et va faire paraître ce petit volume avant la fin de l'année. Nous verrons s'il plaît au public, où les gens d'esprit délicat ne sont pas en majorité, tant s'en faut. Je n'ai souci, du reste, que de plaire à ceux-là, et ne prétends faire échec à aucun de ces romanciers qui cultivent la bâtardise et le reste, tirent à la colonne et se mettent

... la cervelle à la gêne

Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux.

Le bon Dieu m'a octroyé le don d'invention. Proportion gardée, je porte des contes comme La Fontaine portait des fables. Les contes ont du bon, après tout ; ils distraient les malades et consolent les exilés. Je veux, avant de m'en aller retrouver ma fille sœur Marie-Stella de Sion, qui m'attend au Ciel, laisser ces récits, dont plusieurs charmèrent ses dernières années. J'ai eu neuf enfants, j'en ai élevé six et je suis trois fois grand'mère. Quand l'arbre a donné ses fleurs et ses fruits il ne lui reste plus qu'à disperser ses feuilles, et la Providence en sait encore tirer quelque chose.

---

*Au R. P. Sicard, des Frères Prêcheurs.*

Paris, 9 décembre 1876.

Mon révérend Père,

Nous avons appris avec beaucoup de triste sympathie la mort de votre excellent père. Claudius a encore le sien âgé de quatre-vingt-deux ans et qui, grâce à Dieu, se porte à merveille. Bien qu'il vive fort loin de nous, j'appréhende le chagrin que sa perte ferait à mon mari. On aime tant son père ! Le mien mourut à cinquante-sept ans, et il me fallut des années pour m'accoutumer à ne plus avoir son appui. Pourtant, il ne tenait plus dans mon cœur la première place après celle de Dieu comme l'a un père dont l'enfant s'est donné à Dieu. Aussi, mon Père, nous vous plaignons et nous prions pour l'âme de votre cher défunt bien affectueusement.

Dieu veuille bénir votre mission ! Hélas ! les fléaux de toute sorte, qui sont les missionnaires de la colère de Dieu, se sont déchainés sur notre pauvre France, et ne l'ont pas convertie. Notre Chambre des députés est-elle vraiment la représentation nationale ? Ces

stupidités, ces blasphèmes, ces lâchetés, tout cela est-il l'expression de la volonté des Français ? Si oui, la France est finie. On espère la dissolution du Parlement, mais en attendant tout se dissout.

J'espère que le dernier article de mon mari vous plaira. Il attend au journal que les rouges, les tricolores, les Turcs, les Belges fassent un peu trêve à leurs sottises et à leurs crimes et laissent place aux beaux-arts.

Mais quel spectacle présente le monde !... Qu'on peut bien s'écrier avec Malherbe :

Que direz-vous, races futures,  
Quand vous lirez les aventures  
De nos abominables jours !

Si j'étais homme et libre, je ferais une polémique enragée, un charivari perpétuel à la République. Je ne puis lire un journal sans me mettre en colère contre l'ineptie, la couardise des uns, la scélératesse des autres. Je croyais que le feu de nos incendies aurait éclairé, purifié. Et où en sommes-nous ? N'étant qu'une vieille femme, je tâche de me calmer, en priant Dieu, en brodant un carré de ces belles tapisseries que les bonnes Françaises font pour meubler le château de Chambord, et j'écris des histoires qui m'amènent dans le monde idéal...

## ANNÉE 1877

Questions littéraires et politiques. — Dialogue entre l'auteur des « Neiges d'antan » et sa plume. — Démission du maréchal de Mac-Mahon, etc.

A M. le Comte de Lansade-Jonquières.

Paris, 15 janvier 1877.

Monsieur le Comte,

Vous êtes bien bon d'avoir accueilli si gracieusement ma pauvre *Geneviève Lesueur*, l'une des préférées parmi mes cinquante enfants de papier, comme les appellent mes vrais enfants. Ils m'accusent de trop les aimer, ces petits cahiers ; j'en conviens, je les aime : ils contiennent tant de souvenirs, tant de vestiges du bonheur d'autrefois ! J'y ai recueilli tout ce que j'ai glané et glane encore chaque jour, en lisant, en voyageant. Je leur dois d'échapper pendant de longues heures aux regrets du passé, aux soucis du présent, aux effrois de l'insondable avenir. Ils me distraient mieux que mes pinceaux, mon piano et mon aiguille ne l'ont jamais fait, et, à présent qu'ils vont être lancés dans le monde, ces chers enfants de papier, je voudrais qu'ils fussent tout parfaits. Ah ! si vous n'étiez pas si loin, Monsieur, si vous n'étiez pas si occupé, comme je vous ennuierais ! Comme je vous prierais de m'éplucher ! — Ma préface des *Neiges* a tellement gagné à vos corrections ! — Que ne puis-je vous faire lire les choses à quoi je tiens le plus : mes *Légendes de Trianon*, et ma *Charlotte Corday*, que j'ai étudiée si passionnément à Caen et ici, depuis deux ans ! — Si, au moins, je pouvais vous montrer la préface préparée pour mon *Trianon* !

Mais, laissons d'abord tomber les *Neiges*. Ces infortunées sont au brochage depuis trois semaines. L'éditeur m'a fait dire que ce n'était pas un livre d'étrennes et que, par conséquent, il fallait attendre que le flot des livres illustrés, des cartes de visite et des marrons glacés fût passé.

Je vous envoie le portrait de notre saint et regretté M. Du Lac<sup>1</sup> dont la perte irréparable a laissé un tel vide à *l'Univers*. Il aimait à venir chez nous et y fut souvent pendant la Commune. L'année suivante, plus d'une fois, il s'amusa de mes contes, que je lisais le soir...

Irons-nous en Nouvelle-Calédonie ? — Je ne crois pas. Les communards useront plutôt des bateaux à soupape de Carrier que des navires à hélices. D'ailleurs, je crois qu'ils font, sans le vouloir, les affaires du roi très chrétien. — Notre atelier est plein de fleurs de lis. Nous restaurons les vitraux de Versailles. — Louis-Philippe y fit le musée à la gloire de Napoléon, préparant ainsi les voies à Napoléon III. — La République restaure la chapelle du château : serait-ce pour le triomphe des ânes rouges ? — Oh non ! — J'ai envoyé à Chambord mon carré de tapisserie ; il y en a des centaines ; on va remeubler le château. Est-ce pour Gambetta ? Enfin, Monsieur, il faut espérer comme le Pape...

---

Au R. P. Babaz, S. J.

Paris, 19 janvier 1877.

Merci, mon révérend Père, vous m'avez parfaite-

---

1. Melchior Du Lac, comte d'Aure et de Montvert, rédacteur de *l'Univers*. Mme Julie Lavergne s'inspira de son histoire en racontant celle de Pierre Leveil, aux *Neiges d'antan*.



ment remise à mon plan, et, au fond, je suis de votre avis. Une professoressa est un monstre qui n'a pas de nom dans la langue française, et le métier de critique ne convient qu'aux hommes. Du reste, comme je vous l'ai dit, je ne destinais pas cette *Poétique des Contes* à la publicité. Je l'ai faite sur une sorte de défi de M... qui, étant critique excellent, aime l'art de la critique, et je l'ai faite aussi pour répondre à une amie fort spirituelle et qui, tout en aimant et goûtant mes récits, m'a plus d'une fois vexée en ayant l'air de croire que je les faisais absolument comme M. Jourdain faisait de la prose, si bien qu'elle me suppliait de ne pas les retoucher, disant : « Vous allez les gâter ! » — Moi, par pédanterie et vanité, j'ai voulu prouver à M... que je savais griffer, à Mme Ozanam que je connaissais aussi bien que d'autres les règles de l'art de conter, et là-dessus j'ai barbouillé du papier. En le relisant, il me déplait, parce qu'il vous a déplu et a quelque chose de viril et de pédantesque. Mais s'il était signé d'un monsieur quelconque et que je puisse oublier qu'il est de moi, ce petit traité me semblerait bien justement pensé !

Ne forçons point notre talent,

et, sans jeter des pierres dans les jardins voisins, sans attacher aux tiges de nos fleurs des étiquettes latines, grecques ou charabias, sans user de l'aiguillon qui, en blessant les autres, nous tuerait nous-mêmes, avettes toutes simples, volons par tout le paysage, sans autre souci que de tirer du miel de la fleur du thym, herbe petite et amère, comme du royal calice des lis et des étamines des roses.

Mes *Neiges*, la semaine prochaine, me remettront dans vos bonnes grâces, mon révérend Père. Et j'y tiens d'autant plus passionnément que vous m'avez

bien rembarée. C'est là que l'on connaît ses amis. Quant au bon Père Samuel, dont vous m'avez épargné les horions, j'espère que *le Mendiant de la Reine* obtiendra de lui l'aumône d'une audience et qu'il aimera ce long récit où je ne dogmatise point. — Mais si vous n'aimez point mon *Clair de la lune*, et mon *Masque d'or*, je me pendrai en effigie et vous aussi !

P.-S. — Si j'avais reçu votre lettre il y a trois mois, je n'aurais rien publié sous mon nom. C'est une sottise que j'ai faite. Il s'ensuivra que je ne saurai jamais positivement la valeur intrinsèque de ce que j'écrirai. La bienveillance des amis, le mépris que les indifférents font des femmes, et enfin ce sentiment général qui faisait dire à M. de Maistre écrivant à sa fille : « Ma chère Constance, tu veux devenir instruite, spirituelle, etc. ; souviens-toi qu'une femme d'esprit est détestée des hommes et des femmes. Elle ne risque que cela ! » Enfin toutes ces choses me nuiront. J'aurais dû, comme cette pauvre femme qui avait un si beau, si grand talent, m'abriter sous un nom masculin. Mais j'ai horreur des masques. J'ai vécu de telle façon que je n'ai rien à cacher comme l'avait George Sand. Le mieux eût été peut-être de me cacher moi-même en ne publiant rien. Etre détestée des hommes et des femmes n'est pas fort enviable, et j'ai peut-être caressé une ambitieuse chimère en croyant que je servirais la bonne cause avec des romans. Il faudrait, du moins, que l'on crût que je ne les fais pas exprès et que, lorsque j'ai critiqué ceux qui en font ce n'était pas *parce que* mais *quoique* sachant les faire...

---

Au R. P. Perrolaz, S. J.

Paris, 6 février 1877.

Mon révérend Père,

Votre silence me chagrinait. Je craignais de vous avoir déplu. Me voici plus que rassurée et j'en suis la plus contente du monde. Jamais personne n'a plus souhaité que moi d'avoir du talent et du succès afin de servir la bonne cause, *d'arborer l'étendard royal sur le clocher d'Harfleur*. Croyez-le bien, c'est l'amour passionné de mon pays, de ses traditions, de sa langue, de ses beautés charmantes ; c'est l'amour de la France, fille aînée de l'Église, qui me guide, qui m'inspire et me ferait donner ma vie avec joie pour rendre à cette chère patrie ce qu'elle a perdu : ses Rois, son rang parmi les nations !

Vous entrevoyez le plan tracé par les *Neiges*. Les volumes suivants, qui sont faits et seront publiés si les *Neiges* ont du succès, le développeront. Les *Fleurs de France*, les *Légendes de Trianon*, élèveront peut-être l'idéale basilique de *Sainte-Clotilde des Françaises*... Je suis une vieille grand'mère et je ne bougerai plus guère du coin du feu. Si, de là, il m'est donné de répandre par le monde quelques idées justes, quelques chants harmonieux, capables de plaire aux esprits délicats, j'en remercierai Dieu en Lui disant : *Non nobis, Domine*, et voilà tout. Je lisais, l'autre jour, l'histoire d'un bon religieux qui, passant la nuit sur une place déserte, se sentit inspiré de s'arrêter et de prêcher. Il fit un bon petit sermon et s'alla coucher sans avoir vu personne. Mais un pécheur l'avait entendu et le vint trouver le lendemain, pleurant et demandant à se confesser. Le sermon nocturne avait sauvé une âme.

Donc, quand même ces pauvres *Neiges* devraient se fondre et disparaître sur le sol boueux et ardent où je vais les répandre, j'ai confiance que la grâce de Dieu ne les laissera pas entièrement anéanties et que les âmes tireront quelque profit de leur rapide et fugitive apparition. Vos bonnes paroles m'en donnent l'espoir. Mon mari vous en remercie, comme moi, très affectueusement.

---

*Au R. P. Sicard.*

Paris, 21 février 1877.

*Laus Deo!*

Mon révérend Père,

Je ne saurais assez vous dire le plaisir que m'a fait votre lettre. Songez donc ! quelle joie ! quelle surprise pour une pauvre bonne femme de s'entendre dire par un prédicateur de l'Évangile qu'elle aussi peut servir le divin Maître, le faire aimer, ramener à lui les âmes égarées dans les folles ténèbres du siècle ! C'est bien ce que je souhaitais, mais il est si rare que l'on réalise ses rêves ! si rare surtout qu'on ne se fasse pas d'illusions sur ses œuvres ! « Mes petits sont mignons, me disais-je, mais je suis peut-être un hibou, et, si j'affronte la lumière, qui sait si les autres oiseaux ne me renverront pas à mon trou ? » Jusqu'à présent, il n'en est rien et chaque courrier m'apporte tant de compliments, qu'il ne tiendrait qu'à moi de me croire bien habile, mais pas si bête !... C'est un don gratuit du bon Dieu et il n'y a de moi en tout cela que les imperfections, et aussi, j'ose le dire, la volonté de n'écrire jamais rien qui soit contre le devoir et l'honneur. Toute la gloire du monde serait refusée par moi si, pour l'acquérir,

il fallait écrire une seule ligne indigne d'être offerte à Notre-Dame-des-Neiges. Bannière de Marie, drapeau de la France, je ne sers que vous, et pour vous servir et vous glorifier, je souhaiterais arriver à la renommée de Walter Scott, de Dickens, de George Sand, entrer partout, couvrir la France de mes *Neiges*. Voyez un peu, mon Père, quelle ambition !

Je suis particulièrement charmée de votre goût pour le *Clair de lune*, mon conte favori. Je me suis bien gardée de formuler la théorie qui lui sert de base, mais vous l'avez sentie, et cette conversion du musicien, ce pardon, cet équilibre rétabli dans l'intelligence par les divines harmonies de l'art et de la foi, tout cela reflète l'Orphée des Catacombes, le Christ Jésus, comme la nocturne clarté de la lune n'est qu'un reflet du soleil invisible à nos yeux.

Quant à l'air de Lulli, le premier vers de la sottie chanson est le seul qui s'échappe des lèvres du musicien inspiré. Le premier et le dernier aussi : « Au clair de la lune... pour l'amour de Dieu », chantait l'enfant exilé, en songeant à sa ville natale, à cette belle Florence, aux rives de l'Arno qu'il ne revit jamais. De ses dix-neuf opéras, presque rien n'est resté célèbre. *Au clair de la lune* est immortel, en dépit des sotties chansons ; c'est beau, c'est simple, c'est juste. Et les bons musiciens le savent, témoin votre ami Beethoven. Le plus tragique des compositeurs (je ne parle pas de ceux qui écrivirent pour le théâtre) serre le cœur, émeut, désespère. Jamais il ne fit pleurer comme le simple petit air de Lulli. Enfin, j'ai condensé, abrégé, omis et j'écrirais volontiers cent pages sur le clair de lune.

Mon Père, me voici lancée dans le monde en effigie, moi qui ai vécu si enfermée, si cachée ! Mais qu'importe *moi* ? Je continue à écrire, j'ai tant d'his-

toires dans la tête !... J'ai rangé mes papiers ces jours-ci et vu que, tout compte fait, sans les plans et choses inachevées, j'ai soixante nouvelles finies dont les huit des *Neiges*. Si Dieu me prête vie, j'en écrirai quarante encore pour avoir mon *heptaméron*.

---

A M. le Comte de Lansade-Jonquières.

Paris, 22 février 1877.

... Les *Neiges* me valent tant de compliments, tant de lettres charmantes, que je les relis pour vérifier si quelque lutin du Mogol ne les a pas accommodées à mon insu chez le libraire. On m'appelle écrivain, abeille, sirène, peintresse, charmeresse, enchantresse, etc. — Cela me met de fort belle humeur, et voici que ma chère et incomparable maîtresse de l'art d'écrire, Mme de Sévigné, me fournit un point pour rester dans les limites de l'humilité et du bon sens. J'ai copié ceci dans une de ses lettres inédites retrouvées, à Dijon, par cet heureux M. Capmas. La marquise écrivait, le 24 mai 1690, à Mme de Grignan : « Je voudrais, ma chère bonne, que M. Gaillard eût lu votre lettre du 13 (à M. du Bois). Quelle facilité, quelle éloquence, avec quel respect tous les mots viennent s'offrir à vous ; et l'arrangement que vous en faites ! Vous êtes ingrate et insensible à ce que vous avez reçu de Dieu, car l'Épître de dimanche vous assure que vous n'avez rien de vous-même ; ainsi on peut examiner ses bienfaits pour en avoir de la reconnaissance. *Si on s'entendait bien, la vanité serait bannie du commerce des honnêtes gens : on laisserait ce sot vice aux ignorants, qui se font honneur de ce qui ne leur appartient pas.* Pour moi, ma bonne, j'ai une fantaisie que je n'ose dire qu'à vous. C'est que, si

j'étais dévote... je crois, contre l'ordinaire, que je conviendrais, avec mes amis, des grâces singulières et précieuses que je recevrais de Dieu, des changements de mon cœur qu'il aurait tourné avec cette douce et miraculeuse puissance qui fait que nous ne nous reconnaissons pas nous-mêmes ; et, dans le transport de cette charmante métamorphose, touchée, comme je le suis naturellement, de la reconnaissance, au lieu de dire mille maux de moi, comme font les dévots, de me charger d'injures, de m'appeler un *vaisseau d'iniquités*, je ferais honneur à la grâce de Jésus-Christ, et j'oublierais mes misères pour célébrer ses louanges et ses miséricordes. Voilà, ma chère bonne, une folie que je vous confie, car elle est si peu en usage qu'on me jetterait des pierres. Revenons donc aux dons naturels que vous avez reçus de Dieu, en attendant les autres qui sont les plus souhaitables... Adieu... si vous m'aimez *comme je me porte*, qui est votre promesse ordinaire, votre amitié est parfaite. »

Quelle musique, quelle dentelle, quelles fleurs ! n'est-ce pas, Monsieur ? — Je lis, relis et copie cela, et j'en fais autant pour la vie des saints, moyennant quoi, je m'estime ne valant guère, et *bousillant*, tandis que, si on lit les journaux, on se croit des aigles. — Puis, j'ai mes poules à consulter. Ces honnêtes créatures, quand elles ont pondu, se réjouissent et m'avertissent par leur joyeuse chanson. Elles ne font point la roue, elles ne sont point fières, et pourtant le divin Maître s'est comparé à elles. — Elles sont, tout naïvement, contentes de leurs beaux œufs blancs, si doux aux malades, si sains pour les petits enfants. Oh ! que je voudrais ressembler à une poule ! — Le saint curé d'Ars le disait : « Si les poules avaient une âme, je voudrais être poule... »

A M. Joseph Lavergne, au Val de Brix.

Paris, 23 février 1877.

Mon cher Joseph,

Ma muse n'est point en grève, loin de là. J'ai écrit, depuis le 5 février, en dix-huit jours, cinq contes que je crois charmants. Tu sais que je parle sans détour.

L'éditeur triomphe. Il attribue surtout le succès des *Neiges d'antan* au titre. Ce titre lui paraît merveilleux. Et toi, pendar, qui n'en voulais pas ! — Oui, un petit château en Cotentin m'irait fort, mais, très probablement, je n'en jouirai qu'en effigie, lorsque, barbon, tu pendras mon portrait, fait par sœur Marie-Stella, dans le salon de ton manoir, et que tu diras à tes enfants : « C'était la grand'mère aux contes, vous savez ? » Mais, en attendant le château Zézé, je puis espérer habiter sa ferme, et surtout, cet été, revoir ce charmant Val de Brix et conduire Mlle Marie Milcent à la mer où nous aurons grand soin de ne pas nous *neyer*.

Voici le mois de saint Joseph qui va bientôt commencer. C'est un temps où j'obtiens toujours beaucoup de ton saint patron. Cette fois, je vais lui demander, pour père Claud, la vieillesse du Titien ; pour Noël, une bonne femme ; pour Rose un beau petit garçon, pour tous les autres, y compris moi (il ne faut point se négliger), le feu sacré : ce feu qui enflamme notre cœur de l'amour passionné du bien, illumine notre esprit des clartés du vrai, ce feu qui détruit les obstacles, nous purifie, nous élève, nous entraîne vers le but que Dieu veut que nous atteignons. A sa clarté, rien n'est petit, rien n'est obscur. Il nous montre la volonté de Dieu s'exprimant dans les petites choses, réclamant le concours incés-



sant, infatigable, de notre bonne volonté : « Je suis venu apporter le feu sur la terre », a dit le divin Maître. Voilà ce qu'est le feu sacré, mon cher Joseph ; tu en as une certaine dose, mais je t'en veux obtenir de quoi réchauffer tous les brouillards du Cotentin...

*A M. le Comte de Lansade-Jonquières.*

DIALOGUE ENTRE L'AUTEUR DES « NEIGES » ET SA PLUME

Paris, 8 mars 1877.

L'AUTEUR. — Or ça, miss plume, d'où vient que vous êtes ce matin raide, sèche et revêche, comme la plume d'un savant accoutumée à écrire en caractères cunéiformes ? Je ne vous reconnais plus, vous, si agile, si souple hier encore. Qui vous a ainsi en-ferrée ?

LA PLUME. — Belle question ! Hé, c'est vous-même, Madame. Ce sont les besognes désagréables que vous m'imposez. Non contente de me faire écrire vos comptes de ménage, vous m'avez fait copier cinq fois les statuts de la Corporation des peintres-verriers, et sur papier timbré, encore ! et voilà que j'aperçois derrière votre fauteuil, non point la Muse, reine de Contomanie, qui vous dicte si vite que je cours, joyeuse et légère, sans raturer jamais (raturer est chose odieuse à toute plume délicate), mais je vois, au lieu de cette aimable Muse, un censeur ombrageux, un suppôt de Boileau, un homme cruel, absolu, qui certainement descend, en droite ligne, d'un de ces compagnons de Godefroy de Bouillon dont la grande épée fendait un Sarrasin du cimier à la selle, aussi aisément que je mets point et virgule. Est-ce que vous allez travailler avec ce féroce personnage ?

L'AUTEUR. — Oui bien, ma mie. Vous êtes fort im-

pertinente d'oser qualifier ainsi un excellent critique, le plus honnête homme du monde et le plus charitable, qui a la bonté de me corriger et le fait avec tout l'esprit, la justesse et le bon sens imaginables. Je vais, guidée par son crayon, retoucher à fond mes deux préfaces.

LA PLUME. — Les deux ? Miséricorde ! Quoi, même celle des *Fleurs* que vous trouviez si jolie ?

L'AUTEUR. — Elle ne vaut rien. Elle traîne.

LA PLUME. — Et celle de *Trianon* ? Cet affreux critique la juge-t-il mauvaise ?

L'AUTEUR. — Il la déclare parfaite et n'y trouve qu'une trentaine de fautes, dont un cas pendable.

LA PLUME. — Que serait-ce, hélas ! si elle était imparfaite ! — Décidément, là, sans rire, vous allez écouter ce méchant monsieur, et il me faudra raturer, recopier, tatillonner ? Je m'insurge. Je vais me mettre en grève comme votre piano, vos pinceaux, vos aiguilles. Allez débarbouiller vos petits-enfants, grand'mère !

L'AUTEUR. — Non pas. Ils ont leurs mamans et leurs bonnes pour cela, mais les *enfants de papier* n'ont que moi et je les veux moucher, et je leur arracherais plutôt le nez que de les laisser morveux, tredame ! Sachez-le bien, plume folle, si j'ai consenti à chausser le bas bleu, moi qui me moquais tant des femmes auteurs, il me faut un bas de soie bleu d'azur, à coins brodés. Telle est mon humeur. Quand je fais une chose, je la veux bien faite.

LA PLUME. — Eh bien, faites vos contes, mère l'Oie, et ne forcez point votre talent en vous posant en faiseuse de théories. Commencez tout de go : *Il était une fois...* et finissez d'une manière consacrée par le bel usage au temps de Perrault : *Ils vécurent heureux et contents et eurent beaucoup d'enfants.* Voilà qui est tout à fait agréable. Quelle chienne d'idée

avez-vous de fabriquer des prologues, des épilogues, des préludes et des finales. Vous y réussissez fort mal, peu s'en faut qu'on ne vous crie : « Holà, Martin bâton ! »

L'AUTEUR. — Taisez-vous, péronnelle. Si vous étiez une plume d'oie, passe encore, on vous permettrait de crier. Mais une plume d'acier doit être discrète. Sachez bien que renoncer à faire une chose que l'on tient pour bonne, parce que cette chose est difficile et que l'on n'y réussit pas du premier coup, est d'une âme poltronne. Tout bon musicien prélude, tout livre bien fait a une préface et il n'y a que le bon Dieu qui ait le privilège de n'avoir ni commencement ni fin, et d'être parfait avec cela. Si je publiais une histoire unique, elle pourrait se passer d'une préface et je la ferais de sorte que le ton fût indiqué dès les premières lignes et qu'elle finît sur la tonique. Cette unité harmonique suffirait, mais, offrant aux lecteurs un groupe de récits, un bouquet de fleurs variées, il y faut un lien ; j'y dois mettre un ruban. *L'opéra* est de le lier avec grâce. Je retoucherai donc mes préfaces. Je relèverai la guirlande qui traîne, non point en l'accrochant à des *car*, à des *et*, et autres vilains clous, et malgré vos criaileries, plume inconsidérée, sur les trente-deux critiques de M. de Lansade, je n'en rejetterai qu'une.

LA PLUME. — Et laquelle, je vous prie, Madame ?

L'AUTEUR. — La critique sur l'appréciation de l'art français. Sur ce point, je ne prétends pas formuler une règle, j'exprime une opinion personnelle très ferme, très étudiée. Je ne parlerai pas d'art, ou je dirai cela.

LE PLUME. — Mais ce cas pendable dont vous parliez tout à l'heure, quel est-il ?

L'AUTEUR. — C'est le passage sur Marie d'Orléans

(*auteur de la statue de Jeanne d'Arc*). M. de Lansade a raison. Je le supprimerai tout entier.

LA PLUME. — Vraiment ! sans regret ?

L'AUTEUR. — Avec regret, mais très résolument. C'est une dissonance. Toute dissonance est un monstre. Mais assez causé : à l'ouvrage. Tout d'abord, écrivez-moi sur cette bande l'adresse de M. le comte de Lansade, à Montpellier. Je lui veux envoyer mon *Pierre Leveil*.

LA PLUME. — C'est une sottise. Vous allez l'ennuyer, et cet impitoyable critique n'aimera peut-être pas cette belle histoire que nous avons écrite le jour des Morts, entre messe et vêpres ; oh ! la bonne petite copie, sans rature, sans hésitation ! Vous ne vous interrompiez que pour regarder Solesmes et le portrait placés devant vous, et, plus d'une fois, vos yeux se mouillèrent. Et vous allez livrer aux critiques ces cinq chapitres, où vous aviez entrevu le reflet des plaies du divin Crucifié, cette Luce, cette Rosette, portraits de vos filles, ces légers croquis, ces ombres et ces fleurs ?

Prenez garde ! je vous en avertis, Madame, si vous continuez à consulter ces barbons, vous finirez par écrire comme un homme, et à vos bas bleus s'ajouteront des bottes à l'écuyère. Ne serez-vous pas bien lotie ? — Est-ce la peine de lire comme vous faites Mmes de Sévigné et de Maintenon, d'être si passionnée de la Mère de Chaugy et des annalistes de la Visitation, pour oublier leurs exemples ? Mme de Maintenon recommandait aux demoiselles de la maison royale de Saint-Louis de faire quelques fautes d'orthographe, afin de ne point passer pour pédantes, et Mme de Sévigné ne consulta jamais M. Despréaux et ne se gênait pas pour écrire : « Il faudrait n'être pas si tendre aux mouches que je la suis. »

Allons, allons, Madame, ne visez point à la perfection. « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. » Croyez-moi, laissez-moi courir à bride abattue, et envoyez les critiques se promener.

L'AUTEUR. — Je ne serai point si sotté, méchante plume, qui vous permet de caqueter sur ce ton ? — A l'ouvrage, et vite ! vous ne dormirez point que je n'aie tout ajusté, et je désarmerai mon critique en montrant quel cas je fais et quel parti je tire de ses très justes, très fines et très excellentes observations. Dépêchons-nous, une fois les préfaces remises au net, nous donnerons audience à la Muse. Taisez-vous, petite plume, ma mie, buvez un coup et commençons.

---

A M. le Comte de Lansade-Jonquières.

Paris, 20 mars 1877.

Monsieur le Comte,

Il y a, de par le monde, une demi-douzaine de personnes qui forment, pour moi, une majorité absolue, un conseil des Dix, une cour de cassation, enfin un tribunal auquel j'obéirais jusqu'à la potence, inclusivement.

A l'unanimité, cette cour suprême me conseille de suivre plutôt la voie historique où mon *Mendiant de la Reine* promène sa besace, que la route aérienne et fantaisiste où brille le *Clair de lune*. On dit, et je n'y contredis point, que l'histoire vraie n'est pas connue, qu'elle a été faussée par les protestants, les jansénistes et les républicains, et que les romans qui l'ont tant défigurée, en popularisant l'œuvre empoisonnée de l'hydre à trois têtes ci-dessus nommées, les romans, dont l'action est si pénétrante, si intime (vous le savez, Monsieur,

L'homme est de glace aux vérités,  
Il est de feu pour les mensonges),

les romans, cette peste, pourraient être transformés, transfigurés, en se mettant au service de la vérité.

Les érudits, la nouvelle école historique, qui remonte aux sources, qui donne les textes, les originaux, les documents retrouvés sous les ruines, présentent souvent la vérité, mais en costume de puits.

Ce que La Fontaine a dit du pouvoir des fables peut s'appliquer aux romans. — On a écrit mille sottises sur le roman chrétien, et les personnes qui en font les font si ennuyeux que je n'ose dire ce que j'en pense, même à vous.

Pour moi, je tiens que le roman le plus chrétien que j'aie lu, c'est *l'Abbé*, et certes Walter Scott, protestant, ne l'a pas fait pour faire honneur au catholicisme et à la cause de la légitimité, qui est la même, qu'on s'appelle Stuart ou Bourbon. — Mais il aimait son pays, et son esprit fut la dupe de son cœur qui tressaillait aux souvenirs de l'Écosse catholique et royaliste d'autrefois. Et je suis sûre que le romancier écossais, en peignant, en ravivant les ruines et les légendes de son pays, a contribué à la naissance du catholicisme.

Je ne sais pas si le bon Dieu, exauçant ma prière, me donnera autant de talent qu'à lui, mais je sais que je défie Scott d'avoir aimé l'Écosse plus que je n'aime la France ; je sais que la moindre de nos provinces est une mine inépuisable de traditions, de légendes merveilleuses, et, glanant au hasard, je découvre, à chaque pas, des fleurs admirables. Je montrerai la route, et pendant le peu d'années qui me restent à vivre, je commencerai une *Flore de France*. En ce moment, je suis avec Marie Béatrix d'Este, avec Mme de Maintenon, la Mère Priolo, la réforme de

Saint-Cyr, la cour de Jacques II à Saint-Germain, et l'abondance, la beauté des matériaux me donnent cet embarras du choix, si charmant quand on choisit parmi des perles et des fleurs. — Quelles belles âmes, quelle langue harmonieuse ! — Je lisais, l'autre soir, à mon mari cette lettre de Mme de Schomberg à Mme de Sablé sur les *Maximes* de La Rochefoucauld. Je lis ces choses-là très assidûment pour ne pas me laisser piper par les compliments. Certes, je n'écris pas si mal que mes confrères les bas-bleus du dix-neuvième siècle (George Sand exceptée, celle-là fut *un* maître) ; mais, auprès de la marquise, quelle barbouillonne je fais !

---

A M. le Comte de Lansade-Jonquières.

Paris, 14 avril 1877.

Monsieur le Comte,

Je pense vous faire plaisir en vous disant ma joie : Mme la comtesse de Chambord a fait écrire à mon mari, par M. de Monti, une lettre datée de Goritz, 26 mars, et où elle a la bonté d'agréer l'hommage de mon livre, qu'elle a déjà lu, qu'elle approuve entièrement et trouve charmant. Le comte de Chambord a fait ajouter que, depuis longtemps, il connaît et apprécie les sentiments dévoués et le talent d'écrivain de M. Claudius Lavergne. Nous sommes bien heureux de cette lettre. — Quand je souhaitais distraire et consoler un instant les exilés, c'était à ceux-là que je pensais, mais sans oser espérer tant d'honneur. J'en remercie le bon Dieu, et je conclus qu'il faut bien me corriger, afin de ne pas faire déshonneur à de telles recommandations.

Mgr Mermillod m'est venu voir, m'a accablée de louanges, veut que je donne la volée à tous mes ouvra-

ges, et m'en a tant dit que je l'ai prié de ne pas faire ainsi mon oraison funèbre. J'appréhende tant d'écrire quelque sottise !

Je viens de terminer un long récit sur l'exil des Stuarts à Saint-Germain<sup>1</sup>. Mon mari, à qui je l'ai lu, prétend que c'est le mieux de tous. Mais il est si bon pour moi, que je dois me tenir en garde. Je voudrais avoir « un sage ennemi » et je n'en ai point. Je croyais que je n'aurais jamais pour lecteurs que mes amis, et voilà que les lecteurs que mon livre rencontre deviennent mes amis. C'est charmant, mais c'est dangereux...

---

*A M. le Comte de Lansade-Jonquières.*

Paris, 8 mai 1877.

Monsieur le Comte,

J'arrive de Cambrai où j'avais été voir la première communion de ma nièce Jeanne Ozaneaux, sage et belle petite fille, d'une figure idéale. Les souvenirs si vivants encore de Fénelon, et ces types du Nord, restés purs dans certaines familles chrétiennes, m'ont dicté une légende que je publierai quelque jour. Soyez tranquille, la *vache* n'y sera point. Les gens du dix-huitième siècle m'ont brouillée avec cette pauvre bête à force d'en parler. Il y a bien autre chose à conter, et Cambrai a des traditions sur lesquelles je broderais indéfiniment. Ma mère était Flamande, et quand je revois les clochers du Nord, quand j'écoute leurs carillons, de merveilleuses visions m'apparaissent et ravivent le temps jadis.

---

1. Ce récit fait partie du volume intitulé : *Le Chevalier de Trélon et les Stuarts en France*. Paris, Taïfin-Lefort, 1902.



Mlle de Lansade est bien heureuse d'aller à Rome : plus heureuse encore de choisir « la meilleure part ». Le cœur paternel souffrira. Deux fois j'ai vu cette douleur du départ, ce vide laissé par la jeune fille au foyer de ses parents, ce vide que rien ne comble. Mais c'est la vie. Le bonheur de l'âme qui se donne toute à Dieu rayonne plus tard jusqu'aux cœurs brisés de son éloignement.

Mon pèlerin Noël est ravi. Il a parfaitement vu, entendu le Pape. C'est le couronnement des joies que lui ont données Milan, Venise, Florence, Assise et Rome, Rome surtout ! — Pie IX a parlé en français, avec une voix ferme, une force, une allégresse merveilleuses. Puis, pour invoquer saint Pie V, il a parlé italien.

Et ici, hélas ! qui parle français ? bien peu, et qu'on n'écoute guère. M. de Mun fait défiler ses arguments en uniforme : c'est une belle revue, ce n'est point une charge à fond de train comme il la faudrait. Les catholiques mettent des gants pour parler à la canaille. Ce bretteur de Cassagnac s'y prend mieux ; son mot est le mot de la situation. Votre « soliveau entouré de crapauds » en est la peinture. — Et dire que c'est la France qui subit tout cela, le royaume très chrétien, la France notre mère ! C'est un supplice que de lire les journaux : pour ménager les yeux de mon mari je lis à haute voix et souvent des choses qui me font pleurer de colère. — J'aimerais bien mieux garder vos moutons, un vieux livre en poche, un crayon à la main. Mais les moutons seraient peut-être bien mal gardés, témoin ce panier de provisions que je laissai un jour piller par des chiens de chasse tandis que je dessinais une vue de Versailles !

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 14 mai 1877.

Mon cher Lucien,

Merci de tes critiques, toutes fort justes et telles que le père me les eût faites. Je ferai droit à toutes. Ma manière de composer est semblable au procédé des fondeurs : après avoir rassemblé les différents métaux et qu'ils ont bouillonné suffisamment, je les verse le plus rapidement possible dans le moule. Sortie de là, la pièce est pleine de bavures qu'il faut enlever. Puis le ciseleur l'embellit, s'il peut...

Noël nous écrit de Rome presque chaque jour. Il est très favorisé et pourvu d'excellentes relations. Monsieur dîne en ville, Monsieur a revu le Pape et lui a baisé la main, il est reçu à merveille par les cardinaux Chigi et Pitra, et plusieurs prélats romains. Mmes Ozanam et de Cossé-Brissac sont charmantes pour lui, et un jeune peintre romain lui fait visiter les musées. Rien de beau comme de voir Pie IX entouré de ces foules de pèlerins. Les Romains font de bonnes affaires et sont bien contents de l'or que les pèlerins leur apportent, eux qui n'ont plus que le sale papier-monnaie de Victor-Emmanuel. Noël a vu ce triste sire : il est gonflé, rongé, laid comme un monstre... Ce malheureux a encore assez de foi pour sentir l'odieux de son rôle. Son frère, le duc d'Aoste, remplissant les dernières volontés de sa femme, a envoyé au Pape un calice de grand prix (20 000 francs). Pie IX a pleuré de joie en le recevant. — Le Quirinal désert fait contraste avec le Vatican où affluent les pèlerins et les trésors...

---

A M. Davasse.

Paris, 23 mai 1877.

Cher Monsieur,

On m'a apporté hier *la Lanterne*, et je suis restée étonnée de la stupidité de ce journal. Je croyais que le diable avait assez d'esprit pour en donner un peu à ses amis. Ou il est bien chiche, ou il est bien sot. Du reste, la prorogation de la Chambre et la profonde indifférence avec laquelle Paris a vu s'en aller Jules Simon et ses jolis compagnons exaspèrent les rouges. Mais ils ont beau rager, le peuple n'est plus du tout disposé à se faire fusiller, et à Belleville, le mot d'ordre parmi les ouvriers est : Quand nos chefs iront au feu, nous les suivrons. — Cela leur assure quelques loisirs, assurément ! — Si Mac-Mahon ne biaise pas, il sera le maître au delà de ce qu'il souhaite. On est las, on a peur, on acclamera un dictateur. — Et il n'y a que ceux qui ont envie de l'être qui tiennent à la République...

J'arrive de l'exposition. Huit mille peintures avaient été présentées. Sur les trois mille et tant reçues, que de croûtes, mes frères ! que de nymphes, que de magots ! C'est le suffrage universel peint par lui-même.

Claudius philosophe là-dessus et écrit des choses sensées. Hélas ! qu'il perd son temps ! On a bien autre chose en tête à présent que des théories sur l'art !

Quant à mes théories littéraires, elles ont un défaut affreux, un vice rédhibitoire (est-ce ainsi que cela s'écrit ?). J'y parle de moi — moi est haïssable — cette *poétique* aussi.

Si vous comparez Mme de Sévigné à saint François de Sales, assurément elle n'aura pas l'avantage quant au fond, et personne n'en fera sa lecture spirituelle.

— Mais nous parlons de forme. Son français est le plus pur, le plus joli, souple, ferme et brillant français du monde. C'est, avec le bonhomme La Fontaine, à mon sens, le type de la perfection. Les vers de l'un, la prose de l'autre, me charment comme du Mozart. — Et..., mais que je suis donc sotte de prêcher un converti qui vaut mieux que moi !

---

*A Mme Bacon de Seigneux.*

Paris, 25 mai 1877.

Madame,

Je fus bien heureusement inspirée le jour où je dis à M. X... : « Mon Dieu, Monsieur, que M. de Romont doit être un honnête homme, qu'il a d'esprit, qu'il écrit bien et que je voudrais le connaître ! » — Il me répondit : « Madame, M. de Romont s'appelle Mme Bacon de Seigneux, et, si elle n'était à Lausanne, il vous serait aisé de devenir son amie. » — J'en conclus qu'après tout, Lausanne n'était loin que pour les corps, et que, dans le monde des esprits, il n'y avait pas de distance. A quoi servirait d'avoir une plume, si elle ne s'envolait au loin ? — Et ma plume vous a porté le désir que j'avais, et m'a valu de si bonnes et charmantes lignes de la vôtre que je suis la plus contente du monde de cette petite plume-là.

Bien qu'il soit ennuyeux de parler de soi-même, permettez-moi de vous dire, en quelques lignes, ce que je suis. Je suis si peu que cela ne sera pas long. Le bon Dieu m'a donné un mari si parfait, de si bons enfants, de tels amis, une telle profusion de jouissances intellectuelles dans le milieu élevé où j'ai vécu, que je ne crois pas possible d'être plus heureuse que je ne l'ai été dans le temps où j'avais tous mes enfants autour de moi. Je suis heureuse encore, bien que quatre

de mes neuf enfants soient au Ciel, et d'autres un peu éloignés. — Mais enfin, le foyer n'est plus animé comme autrefois, et, dans les heures solitaires, pendant les longues souffrances qui ont suivi pour moi la mort de ma fille aînée, je suis revenue à ce qui avait été la passion de ma jeunesse : l'étude des monuments et des livres. Et j'ai l'esprit ainsi fait que je *vois* vivant le passé dont j'étudie les vestiges, — que la musique me raconte des histoires, — que les toiles, les statues, les bric-à-brac de toutes sortes me transportent dans un monde merveilleux. Etant jeune, je racontais, et j'ai dit plus d'histoires à mes enfants que Dinarzade n'en demanda jamais à Schérazade. — Sur le soir de ma vie, je m'amuse à en écrire, et, du petit cercle intime, elles se sont envolées un beau jour par le monde, ces feuilles tombées d'un arbre qui a donné ses fleurs et ses fruits, et, bientôt dépouillé par le vent d'hiver, attend la cognée du bûcheron.

J'ai longtemps refusé de rien publier. Je ne croyais pas que le public s'arrangerait de ma manière simple et brève de conter, et de l'horreur profonde que j'ai pour l'ombre même de ce qui n'est pas blanc comme neige. Le succès que j'obtiens m'étonne et me réjouit. Il prouve que les romanciers réalistes n'ont pas tout à fait gâté le goût. — Mais que La Fontaine avait bien raison de parler du *pouvoir des fables* !

Le monde est vieux, dit-on, et cependant  
Il le faut amuser encor comme un enfant !

Oui ! le pouvoir des romans est immense, et de bons romans peuvent faire beaucoup de bien. Mais le métier est gâté. Beaucoup de très honnêtes personnes ont voulu faire des romans chrétiens et n'ont fait que des sermons mal cousus à des récits assommants. — Toujours les mêmes marionnettes, les mêmes conversions, la douce blonde, la méchante brune, etc., etc. —

Pourquoi raconter ces niaiseries ? — L'histoire, ce champ inépuisable, est ouvert ; on n'y a guère glané que les scandales. Pour moi je ne connais pas dix personnes qui connaissent Marie-Béatrice ; j'en connais des centaines qui savent comme leur *Pater* le nom des maîtresses de Louis XIV, et ainsi du reste. — Mon *Pierre Leveil*, un Parisien d'il y a cent ans, était moins connu que Sésostris par ses compatriotes et leur fait l'effet d'une découverte !

J'ai été rue Saint-Jacques, 269, dans l'ancienne chapelle des Bénédictins anglais. Un jeune abbé, interrogé, m'a dit : « Ah ! oui ! Jacques II ... , je crois que nous avons son portrait à la sacristie. » Il m'y conduit et me montre une boiserie Louis XV où, au milieu des arabesques *rococo*, était sculpté un profil antique quelconque. « Assurément, Monsieur l'abbé, lui dis-je, ce n'est pas Jacques II. — Je crois que vous avez raison, me dit-il, ce doit être saint Edmond. » — Et voilà tout ce que j'en ai tiré.

J'ai écrit à Mgr Duplessis, qui a été longtemps l'administrateur de cette maison. — J'attends sa réponse. Mais que c'est donc difficile d'avoir des renseignements !

Je n'en apprécie que plus, Madame, la bonté et la promptitude que vous avez mises à m'en envoyer. — Ah ! si j'osais, je vous en demanderais sur Jacques III, son séjour à la cour de Lorraine, son mariage avec la petite-fille du grand Sobieski.

Après Walter Scott, je n'oserais toucher à Charles-Edouard, mais Jacques III me tente bien — et ce bon cardinal d'York encore plus ! — Ah ! si je savais l'anglais, de tous ces merveilleux matériaux amassés par miss Strikland et déjà triés délicatement par vous, Madame, quelle idéale chapelle expiatoire je voudrais bâtir pour les Stuarts !

Si Dieu me prête vie, je la ferai, malgré mon ignorance. La science des autres m'aidera. Cette beauté, cette vérité catholique qui me sert de flambeau et de fil conducteur dans le labyrinthe de l'histoire ne saurait m'égarer. Elle s'était si invinciblement imposée à Walter Scott queses plus charmantes héroïnes : Catherine Seyton, Diana Vernon, Flora Mac-Ivor, sont, non seulement des catholiques, mais des filles élevées au couvent ou qui y vont...

---

A M. Jules Davasse.

Versailles, 8 juillet 1877.

Cher Monsieur,

Rien ne pouvait flatter davantage l'auteur des *Neiges d'antan* que d'être comparé à une alouette, attendu qu'il a depuis son enfance (et d'ici là, c'est long, hélas !) une sorte de culte pour l'aérienne chanteuse des sillons. Le rossignol chante la nuit, près de son nid, pour sa petite couveuse, dans la saison printanière. L'alouette chante au soleil, bien haut, comme pour Dieu seul. C'est l'action de grâces, l'alléluia emplumé. Du temps où je faisais encore de la musique et des chansons, j'avais composé un air que le bon M. Tessier se plaisait à entendre chanter par ma fille Lucie. C'était le chant de l'alouette ; en voici les paroles :

Quand le soleil se lève  
 Dans l'azur radieux,  
 L'alouette s'élève  
 En chantant vers les cieux.  
 Et sa voix argentine  
 Dit à l'écho joyeux :  
 Prés, vallons et colline,  
 Avec moi louez Dieu !

. . . . .

Le soir le ciel se dore  
 Des splendeurs du couchant,  
 Et l'alouette encore  
 Part et monte en chantant :  
 Beau soleil qui décline  
 Jusqu'à demain, adieu.  
 Prés, vallons et colline,  
 Avec moi louez Dieu !

Il y avait, je crois, un autre couplet. Ce sont des vers de mirliton, aussi me garderai-je bien de les imprimer. Celle qui les chantait d'une voix si douce, l'ami qui l'écoutait en revoyant par la pensée les aurores, les campagnes, les *vesprées* de sa chère Normandie, ne sont plus en ce monde. — Et les chants d'autrefois sont devenus des *neiges*, sur ma tête et sous ma plume :

Mais l'oiseau toujours poursuit son élan !

Les âmes immortelles ne s'emprisonnent pas dans les ruines et les regrets. — Les nids et les fleurs du printemps n'existent plus ; la moisson est faite, l'hiver va venir et le soleil se couche. Mais en s'élevant bien haut, l'alouette le voit encore à l'heure où ses rayons n'atteignent même plus le faite des temples et des palais...

---

A M. l'abbé Ambroise Gibert, vicaire général  
 de Moulins.

18 septembre 1877.

Monsieur l'Abbé,

Notre séjour au bord de la mer a été court et peu gracieux, à cause du mauvais temps. Du moins nous avons bien regardé les flots. Nous habitons, à Sainte-Adresse, dans un hôtel que l'on déserte l'hiver et qu'une grande marée emportera un beau jour. Nous étions à vingt-cinq pas de l'eau ; je tirais mon lit de-



vant ma fenêtre pour regarder la mer dès que j'ouvrais les yeux. Elle était méchante et faisait un bruit effroyable. Au retour, nous avons visité Les Andelys où j'ai glané quelques enjolivements pour mon *Gauthier de la Calprenède* <sup>1</sup>.

Je m'attendais à votre critique sur la tiare, dans *l'Ormeau*. C'est fait. Mon Pape est remis en costume convenable à la circonstance. Comme l'histoire a été écrite en vue d'arriver à raconter cela, il est essentiel de ne point gauchir. Mais quelle belle scène ce dut être ! Combien j'aurais souhaité la décrire habilement et faire sentir à mon lecteur l'émotion que me donna le premier récit que j'en lus <sup>2</sup> ! J'avais habité Versailles bien des années et lu bien des livres sans en savoir un traître mot ; et il y a beaucoup de personnes aussi ignorantes que moi là-dessus.

On connaît bien plutôt le mal que le bien, et Sismondi, et après lui l'abbé Pierrot ( qui n'est pas mon ami ) ont édité les contes les plus faux, les plus hideux sur le Parc-aux-Cerfs. Le bon public a lu et cru tout cela, et cet honnête M. Le Roy, bibliothécaire de Versailles, en réfutant les calomnies, a nécessairement rendu son excellent livre inabordable à bien des lecteurs. Il raconte à merveille, l'ayant vue lui-même en son enfance, cette bénédiction du Pape, et je voudrais que toute la France et tous les étrangers qui visitent Versailles sussent cela.

Une femme du monde, bel esprit, dit-on, et à qui

1. *Neiges d'antan*, t. I.

2. Le 3 janvier 1805, S. S. le Pape Pie VII, reçu au château de Versailles avec des honneurs souverains, donna la bénédiction, du balcon de la grande galerie, à la multitude agenouillée sur les terrasses du parc. Ce spectacle est décrit dans *l'Ormeau* nouvelle qui termine les *Légendes de Trianon*.

un de nos amis a fait lire mon *Clair de lune*, a déclaré que j'arriverais à bien faire, si j'étudiais Musset. Je ne connaissais de ce poète que quelques jolis vers sur l'escalier de marbre rose et un admirable morceau sur Voltaire. Mme de R... me conseillant de lire ses *Nouvelles*, je les pris dans la bibliothèque de mon neveu qui a de tout. J'essayai de lire et n'en pus achever une seule. C'est malpropre au superlatif, d'un style maniéré, faux, tantôt vulgaire, tantôt guindé, sentant le musc et la pipe, enfin une chose repoussante comme fond et comme forme, et où, cependant, on sent un talent enfoui. C'est comme une dentelle avec laquelle on aurait torchonné des ordures. Cela m'a dégoûtée, mais ces *Nouvelles* ont une telle réputation que je n'ose dire cette impression qu'à mon mari et à vous. J'ai renvoyé le livre et m'acharnerai à relire la marquise, la Mère de Chaugy et sa couvée de colombes d'Annecy...

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 16 octobre 1877.

Mon cher Lucien,

Les Cambrésiens démontrent une fois de plus l'insanité du suffrage universel. Où ont-ils été pêcher cet Amigues, bonapartiste, dit-on, s'il est quelque chose ? — Les voilà-t-il pas bien représentés ? — Quoique je sois loin de partager les opinions de M. Bertrand, ton beau-père, je le regardais comme méritant les suffrages de ses concitoyens, et, la République étant donnée, plutôt à Dieu que tous les républicains fussent semblables à lui ! — Mais ni une vie honorable, ni un zèle désintéressé, ne suffisent pour contenter la foule ; elle se laisse mener, et, en fin de compte, avec cette organisation compliquée d'une République où

tout le monde est censé gouverner, notre pauvre pays est livré à une dictature plus absolue que jamais il n'en vit sous la monarchie. — Rassembler une Chambre en lui disant : « Si tu n'es pas sage, je te dissoudrai », franchement n'est-ce pas se moquer du monde ? On dit M. de Fourtou au comble de la joie. Assurément il a le caractère bien fait s'il est de belle humeur en jouant un si terrible jeu, ou il y a de certains dessous de cartes qui le rassurent.

Voici qui ne fera pas revenir les gens de la campagne et qui promet un triste hiver. Cette Chambre sera ingouvernable, et les gens qui sont le plus convaincus de l'incapacité du maréchal, ceux mêmes qui votent contre lui, font des vœux, au fond, pour qu'il fasse un coup d'Etat. Le sens moral disparaît de plus en plus. Tout ce qui semblera promettre quelques années de paix sera accepté. Mais rien, rien ne durera tant que le suffrage universel existera et que la queue voudra mener la tête...

---

*A M. Henri Mathon-Warembourg, à Roubaix.*

Paris, novembre 1877.

Cher Monsieur,

Nous prenons tous la part la plus affectueuse et la plus sympathique à votre douleur. Mme Mathon était de ces personnes qui ne devraient pas mourir, tant leurs vertus font de bien en ce monde. Elle était le lien, la couronne, le centre de votre belle famille, et j'ai rarement vu un plus beau caractère que le sien. — J'avais pour elle, depuis mon enfance, une respectueuse amitié, vous le savez, et le souvenir de ma mère me rendait doublement chère celle qui avait été son amie. — Après une vie aussi chrétienne que l'a été celle de votre excellente mère, la mort subite

n'effraye pas. Elle se tenait prête, et nous prions pour elle avec la pensée qu'elle n'a probablement pas besoin de nos prières, mais jouit déjà du repos des saints. — Dites à tous les membres de votre famille combien nous regrettons la bonne et vénérable mère qu'ils ont perdue, et puissiez-vous tous avoir une vieillesse telle que la sienne.

C'a été pour moi une grande joie de voir le petit Henri Mathon-Bertrand et sa charmante jeune mère. Dieu veuille que je puisse aller revoir votre famille à Roubaix ! — Vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait mon court voyage à Cambrai ce printemps...

---

A *Mme Bacon de Seigneux.*

Paris, 13 décembre 1877.

Chère Madame,

Je vous ai envoyé hier l'épreuve de *la Dernière Sonate*<sup>1</sup>, complément de *la Fille du maître de chapelle*<sup>2</sup>, espérant que vous aimerez ce récit. J'ai changé, dans mon *Gauthier*, le nom de Colin Tampon. Vivent les critiques, elles servent plus que les éloges, et pourtant l'éloge est nécessaire. Depuis les petits enfants qui s'en vont parés et frisés aux distributions des prix, jusqu'aux grands artistes envieux d'applaudissements, tout le monde souhaite l'éloge. Les sots se l'approprient, les gens d'esprit le reportent à Dieu, personne n'en fait fi, s'il est sincère...

La *Revue de France* avait un si beau titre que j'étais tentée d'y écrire. Je me fis donner quelques numéros, pour voir. Elle était tricolore, mais sans goût pour la République, ennuyeuse du reste, de trop longs articles et des romans à dormir debout. M. X... dit qu'elle

---

1. *Neiges d'antan.* — 2. *Ibidem.*

va devenir une arlequinade. C'est probable. Personne n'a plus de principes. Nul ne considère les *droits*, tous calculent les *chances*. — Si notre malheureux maréchal de Mac-Mahon, en 1873, eût écouté Henri V, s'il eût rendu hommage au droit, il ne serait peut-être pas venu au degré d'abaissement où nous le voyons. Enfin le voici tombé, tombé à gauche, tombé gauchement, soumis, annihilé, celui que Henri V, dans sa bonne foi bourbonnienne, appelait *Bayard*! — Il a capitulé. Il est perdu.

Nous continuons tranquillement à restaurer les vitraux fleurdelisés de la chapelle royale de Versailles, et j'espère fermement que le Roi les verra bientôt en place. — Nous aurons à traverser encore la mer Rouge d'ici là, mais qu'importe ? Quant à mon petit monde à moi, il consentirait bien volontiers à subir encore les souffrances des deux sièges pourvu qu'après le sang et les flammes, vienne le drapeau blanc sur les tours Notre-Dame !

---

A M. Jules Davasse.

Paris, 17 décembre 1877.

Cher Monsieur,

Ce misérable radeau qui s'appelle la République paraissait avoir un pilote. Il a lâché le gouvernail le plus complètement du monde, et nous flottons à la dérive. Il n'y a qu'à regarder la belle étoile et le pôle, comme dit saint François et à manœuvrer absolument comme si l'on était sûr d'arriver à bon port. — Les comités catholiques, les cercles, les conférences, les universités tiendront malgré tout. En somme, il y a en France, à l'heure qu'il est, une renaissance chrétienne, et non point, comme en 89, une décadence universelle de la foi. On se battra, on fera des martyrs.

Cela vaut mieux que l'état de lâcheté, d'indifférence, où nos pères ont vécu. — Ce gouvernement de Mac-Mahon finit misérablement. — Il a refusé de voir Henri V, il a rappelé *l'Orénoque*, il s'est laissé mettre l'étiquette de 89, — il est perdu, et c'est bien fait. — Nous regardons passer la justice de Dieu. — Ce n'est pas une raison parce qu'on doit en souffrir le contre-coup de souhaiter qu'elle ne s'accomplisse point. Les vers de Racine, écho de la Bible, sont pour nous consoler. Vienne le dictateur le plus rouge, il ne durera guère :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus !

Mlle Marthe voudrait ses petits chats<sup>1</sup>. Ils sont écrits, mais comme par eux-mêmes. J'en ferai une copie quand j'aurai le temps, mais depuis le 25 septembre je n'ai cessé d'être garde-malade, berceuse, grand'mère empêtrée d'enfants. Il a fallu rajeunir et reprendre les besognes faites jadis, apprendre à l'un ses lettres, à l'autre à marcher, emmaillotter, débarbouiller et emboquer de bouillie cette légion crierde et tyrannique. Enfin les mères sont sur pied, les mioches prospèrent, grâce à Dieu, et à force de les cajoler et de les fouetter on finira par en faire d'honnêtes gens...

---

1. *Minou-Minette*, nouvelle parue dans les *Fleurs de France*.

## ANNÉE 1878

Mort du Pape Pie IX. — L'Exposition universelle, etc.

*A M. Alphonse Girodon.*

Paris, 4 janvier 1878.

Cher Monsieur,

Nous aurions répondu plus tôt à votre bonne lettre sans un douloureux événement qui est venu assombrir encore pour nous le triste anniversaire du 1<sup>er</sup> janvier. Notre bonne cousine Céline Catillion, de Versailles, est morte le 31 décembre. Elle était bien malade depuis longtemps, et cette perte était prévue. Elle n'en est pas moins douloureuse pour nous tous, pour moi surtout, qui depuis ma petite enfance avait trouvé en elle l'amie la plus dévouée, le conseil le plus sûr, l'exemple le plus édifiant. — Ainsi s'en vont tous les liens qui nous attachent à la terre, ainsi deviennent déserts et sombres les lieux les plus aimés. — Versailles ne nous attirera plus. — Mes enfants et mon frère y avaient passé les vacances. C'est avec eux que la bonne Céline a fait ses dernières promenades, dans ce beau parc qu'elle aimait tant. Elle était pour mes petits-enfants une seconde grand'mère.

Mais c'est assez vous parler de nos peines. Mon mari ne va pas mal. Il travaille toujours comme s'il avait trente ans ; l'atelier n'a jamais été si actif. Ni le 16 mai, ni le 14 octobre ne s'y font sentir. Saint Joseph y règne et gouverne en paix.

Comme vous l'aviez prédit, Noël devient le bras droit de son père. Il est laborieux, très appliqué, et il n'y a peut-être pas un plus habile ornemaniste que lui à Paris. Son bon et joyeux caractère le fait chérir de

tout le monde. C'est un saint garçon et qui fait ma joie. J'ai retrouvé ma belle santé d'autrefois, et je mène de front mes tracas de grand'mère et mes études favorites. — Je vais publier un second volume, et j'écrirais trop si j'en avais le temps.

Adieu, cher Monsieur. Cette année commence bien mal pour la France. Dieu veuille en avoir pitié! — Prions les uns pour les autres et espérons même contre l'espérance.

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 15 janvier 1878.

Mon cher Lucien,

Nous sommes extrêmement occupés et dérangés par les visites. Les jours se passent sans que l'on fasse la moitié de ce que l'on voulait faire. Mon *Pastel du Roi Louis XIII* me vaut quantité de visites. Mme Wallon est venue m'en remercier. Cette belle-mère de la République commence à trouver sa belle-fille effrayante. En venant me voir, elle avait rencontré le convoi de Raspail, et l'aspect seul de la foule l'avait navrée. Les discours du cimetière, surtout celui qui glorifiait les communards, n'ont pas dû la rassurer. — J'ai vu, le soir même, une fort belle et grande dame, amie de l'Elysée, et qui connaît les larmes de Mme de Mac-Mahon. Cette comtesse est, elle-même, fort légitimiste, mais elle s'attend à Napoléon IV précédé par une catastrophe. Tout cela n'est pas gai, mais les prévisions humaines sont sujettes à être déjouées. Victor-Emmanuel avait fait faire le deuil de Pie IX, et toutes les robes de la princesse Marguerite étaient prêtes lorsque, le mois dernier, le pauvre vieux Pape fut malade. On sait à quoi sert ce deuil, à présent. Humbert I<sup>er</sup> est mauvais cent fois plus que son père, et ami des



Prussiens. Nous ne gagnons pas à la mort de Victor-Emmanuel, mais elle avertit ceux qui espèrent enterrer le Pape et la Papauté, et les maudits Prussiens auront aussi leurs désastres.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 5 février 1878.

... Vos dames sont folles avec leurs toilettes. C'est pécher contre le bon sens que de se déguiser en princesses quand on n'est, après tout, que de simples bourgeoises. Qu'une grande dame qui a des équipages et donne aux pauvres dix ou vingt mille francs par an, qu'une femme de ministre ou d'ambassadeur, astreinte à la représentation officielle, mettent tant d'argent à leur toilette, c'est acceptable ; mais qu'une femme de fabricant ou de négociant, qui voit de près la misère des ouvriers, et, après tout, n'a d'autre obligation que d'être propre et bien mise, après avoir chichement traité ses domestiques, les pauvres et souvent elle-même sur certains chapitres, traîne des queues de soie, s'empanache et se travertisse en mannequin de couturier, c'est tout simplement ridicule. Ta femme est, Dieu merci, trop raisonnable et trop sensée pour imiter ces folies, et si les fous et les folles ne l'approuvent point, tant pis pour eux. Tout cela, du reste, n'est pas nouveau, et en tout temps il y a eu des femmes vaniteuses et des femmes vraiment chrétiennes, qui font leur gloire, non pas de ressembler à des poupées, mais d'avoir une maison hospitalière, bien tenue, et des enfants bien élevés.

---

*A Mme Bacon de Seigneux.*

Paris, 20 février 1878.

Chère dame et amie,

Depuis votre dernière lettre, le phare qui brillait dans la tempête ténébreuse où notre malheureuse époque se passe, s'est éteint; Pie IX a disparu de ce triste monde et il me faut faire de grands efforts de foi pour ne pas reprocher au bon Dieu de nous l'avoir enlevé. — Nous étions si heureux quand nous lisions ses paroles, nous aimions tant à penser que sa captivité serait suivie d'un triomphe terrestre, prélude de celui qui l'attendait au Ciel! Et il est mort prisonnier et il faut encore voir l'iniquité triompher..., jusques à quand, Seigneur!

Les services funèbres pour le Pape, à Paris, ont été admirables. Les bons journaux n'ont rien dit de trop, je vous le certifie. A côté de cela l'ignoble caricature que le ministère de l'Intérieur a laissé paraître, pour la faire saisir au bout de vingt-quatre heures de publicité, a souillé les yeux de centaines de mille de passants. Nous n'avons plus de gouvernement, ou plutôt c'est la Révolution qui gouverne. Il est merveilleux que cela dure ainsi.

Notre Saint-Père Pie IX a demandé à être enterré à Saint-Laurent-hors-les-murs. C'est là que reposent les zouaves qui sont morts pour lui. Est-il rien de plus touchant que ce désir et ce choix?

J'attends impatiemment des récits de miracles. Pie IX en faisait vivant. Le bon Dieu ne va-t-il pas nous donner la joie de voir glorifier sa tombe par ces témoignages surnaturels?

Je viens de voir une religieuse très éminente en dignité, en vertus et en intelligence, qui a séjourné

longtemps en Orient et à Rome et connaît bien des cardinaux. Elle espère que l'éminentissime cardinal Franchi sera Pape. Elle m'a montré son portrait, et, certes, il est difficile de voir physionomie plus noble, plus gracieuse et plus ouverte. Né en 1819, ami intime de Pie IX, énergique, aimable, etc. Enfin je voterais pour lui si j'étais cardinal et que le Saint-Esprit le voulût bien.

J'ai lu, dans *l'Univers*, le récit du service funèbre fait à Lausanne, en me disant que vous y étiez et en me désolant que la belle cathédrale usurpée restât dans son deuil et sa muette immensité.

Adieu, chère dame et amie. Puissions-nous bientôt avoir un Pape, et un Pape qui triomphe.

---

*A M. le Comte de Lansade-Jonquières.*

Paris, 9 mars 1878.

Monsieur le Comte,

Je vous adresse, par ce courrier, le second volume des *Neiges d'antan*. Il a besoin d'être recommandé à votre indulgence, et cela d'autant plus que l'auteur s'est permis de vous dédier une des nouvelles qu'il contient. J'espère que cela ne vous fâchera pas et que l'histoire de *l'Archiviste* vous amusera.

Nous avons lu, avec grand intérêt, les belles manifestations *papistes* de Montpellier. Vous deviez en être l'âme, Monsieur, et nous vous félicitons d'être en bonne compagnie.

Dieu veuille que ce mouvement universel d'admiration pour *saint* Pie IX relève les courages! — Que vous devez être heureux, ainsi que Madame votre fille, d'avoir vu Pie IX l'année dernière! — Mon fils Noël s'en félicite chaque jour. Pour moi, je ne me console point; j'attends des miracles, et il n'y

a que cela qui me fera prendre mon parti de cette mort.

Cette Babel d'exposition universelle vous amènera-t-elle à Paris, Monsieur ? Je lui reconnaitrais alors quelque mérite. Jusque-là, je n'y ai point de goût. Ces constructions splendides qui s'élèvent à côté de nos palais en ruines et noircis par les flammes, vont à la ville de Paris comme un diadème de brillants deviendrait à une femme déguenillée.

---

*A M. le Comte de Lansade-Jonquières.*

Paris, 3 mai 1878.

Monsieur le Comte,

Je tiens la majorité pour si sotté que je me croirais aussi sotté, aussi impertinente qu'elle, si je l'avais pour moi.

J'écris pour une minorité dont je désire passionnément le suffrage, la minorité des gens d'esprit. En somme, c'est elle qui fait les réputations durables. — Ce qui est triste, c'est de voir parmi les honnêtes gens, même les chrétiens, des lecteurs et des lectrices qui aiment les récits scandaleux, et tiennent pour fades les romans où il n'y a pas de maris trompés ou croyant l'être, de passions folles, de caractères odieux ou ridicules. Cette lèpre envahit tout. J'en ai sous les yeux un exemple qui me désole. Une personne bien née, charmante, chrétienne, instruite, toute parfaite, me donne à lire un roman qu'elle a écrit. Connaissant l'auteur pour ce qu'il vaut, je m'attends à quelque chose de pur, d'élevé, de distingué, et, au bout de quelques chapitres, je trouve l'inévitable rengaine, « la passion ridicule et bizarre », l'adultère et les bonnets jetés par-dessus les moulins. — Et l'auteur est persuadé que pour être lu, pour faire du bien, il faut

passer par là. — Certes, Monsieur, je n'y passerai point. Ni argent, ni célébrité ne me feront tremper ma plume dans cette fange. *Etiam si omnes, ego non.* Si j'avais eu l'honneur de porter barbe au menton, j'aurais pris cette devise.

Quatre de mes enfants sont allés en vrais badauds à l'ouverture de cette exposition universelle. Ils avaient de bons billets et ont joui du bonheur de voir M. Teisserenc de Bort haranguer le Président en gesticulant, tandis que le prince de Galles tournait le dos et bavardait avec un autre personnage, symbole du cas que l'on faisait de cette parade. — Rien n'a été moins majestueux ni plus crotté que cette fête. — Les Parisiens ont pavoisé, illuminé, fort gaîment. Il y avait si longtemps que cela ne leur était arrivé ! — Avant, tout le monde disait : « Ce n'est pas une manifestation politique ; c'est la fête du travail. » Après, les tartuffes républicains ont crié sur les toits que c'était la preuve indubitable de l'enthousiasme universel pour la République. — A Voltaire maintenant. Une honte encore sera infligée à notre malheureuse ville de Paris, et, comme après l'exposition triomphale de 1867 et l'érection de la statue de ce vieux sorcier, peut-être entendrons-nous la foudre, mais j'espère qu'elle frappera ceux que l'ignoble langue que l'on parle à présent appelle des *lâcheurs* — ceux qui, en bon français, se nomment des lâches.

Ah ! si je n'étais pas à Paris, pour rien au monde je ne voudrais y venir cette année ! — Cette auberge pavoisée, cette foule enragée de plaisirs et de débauches, ces palais en ruines, — et la pensée de l'Alsace, — me rendent odieuse l'Exposition. — Je n'aspire qu'à m'en aller au bord de la mer, à ne voir ni bêtes ni gens, ni choses terrestres, rien que l'immensité du ciel et des flots : prier Dieu, oublier le reste.

A M. Joseph Lavergne, au Val de Brix.

Paris, 8 juin 1878.

Mon cher Joseph,

Vive saint Médard ! Il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde ; j'écris au jardin, sous l'arbre que tu as si bien taillé, près du jet d'eau, en essayant de me persuader que je suis *sub tegmine fagi*. Mes poules, mes pigeons et les belles cloches de Notre-Dames-des-Champs me donnent un concert, mais le roulement des omnibus forme une basse continue qui me désillusionne. Enfin, louons le bon Dieu, toujours et partout, et soyons contents de la place où il nous met. Vraiment, elle est belle, et si, écoutant mes vœux indiscrets, la Providence m'eût fait passer cette semaine-ci parmi les ruines et les roses de Provins, ton bon père n'eût pas, hier, combattu le bon combat.

Il a parlé à la réunion des cercles, sur l'invitation de M. de Mun, et il a eu un très grand succès, des applaudissements, des compliments, des félicitations à tout rompre. Ces Messieurs Milcent, M. de Givry et M. Meignan que j'ai vus hier soir, m'ont confirmé ce que tes frères m'avaient dit. Toutes les sommités du cercle, les Mun, les Labouillierie, Harmel, André, etc., etc., l'ont félicité, lui ont pressé les mains ; toute l'assemblée était électrisée. Le sujet du discours était la *capacité professionnelle*. Ton père a traité la question du travail et celle des corporations en général, en retorquant les économistes embrouillés qui ne voient que l'utilité du travail et méconnaissent sa dignité. Il l'a fait de la manière la plus brillante, la plus vigoureuse, et en vingt minutes. Tu liras ce discours imprimé <sup>1</sup>. Il finit ainsi, après avoir rappelé le bref

---

1. Ce discours a paru *in extenso* dans *l'Univers* du 16 juin 1878.

de Pie IX et la lettre d'Henri V sur les corporations : « ... Pour moi, Messieurs, au lieu de me rattacher aux théories des économistes plus ou moins renommés, j'aimerais toujours mieux suivre la trace lumineuse de Pie IX et le panache blanc de l'arrière-petit-fils de saint Louis et d'Henri IV. »

Là-dessus un tonnerre d'applaudissements, et un groupe s'élançant vers ton père, lui pressant les mains et l'emmenant vers un jeune Prince qui était là et voulait lui parler. — C'était le duc Robert de Parme, neveu du comte de Chambord, fils de Louise de Bourbon, duchesse de Parme. Cet aimable duc a complimenté ton père et lui a si bien serré la main que papa Claud, deux heures après, en avait encore les doigts endoloris. — Louis et Ernest Milcent étaient contents *filialement*, pour ainsi dire. — M. de Mun a dit à ton père : « Ah ! ce que vous avez si bien dit, nous ne pouvons le dire... mais nous le pensons tous ! » Enfin, c'a été un triomphe pour la bonne cause. — Remercions Dieu, et servons-la *usque ad finem, usque ad mortem* <sup>1</sup>.

Ta lettre nous a réjouis. Donne bien mon livre à Mme de Chivré. — La duchesse de Gramont m'a écrit, tout heureuse d'avoir son nom dans les *Neiges*. Si tu me fournis un grain de légende sur Sottevast, je ferai un joli conte pour Mme de Chivré.

---

1. Dans le discours prononcé par M. le comte Albert de Mun à la séance de clôture de l'assemblée générale des cercles catholiques, l'illustre orateur, faisant allusion au discours de Claudius Lavergne s'écria : « L'association professionnelle a trouvé devant vous d'éloquents défenseurs et vous êtes encore sous le charme dont vous a remplis la parole ardente de ce poète du métier, de cet enthousiaste du travail qui a su vous faire frissonner d'émotion en vous en rappelant sa divine origine, en l'exaltant comme un don céleste et en le montrant aux ouvriers non plus comme une expiation, mais comme un héritage du paradis terrestre. » (*Longs applaudissements.*)

Oh ! oui, j'écrirais de jolies histoires si j'étais en Cotentin, libre, affranchie des persécutions de Flipote et des visites provinciales ! Quel supplice que d'être sans cesse obligée de donner congé à la Muse, à « cette voix intérieure qui nous fait un récit ». Quelles tentations me donnent la vue d'une feuille blanche, d'une plume et de ma petite écritoire !

Adieu, mon cher garçon, prends garde à bien gouverner le royaume d'Ernest. Il est tout joyeux d'être ici. Hier, il portait une des châsses à la procession du cercle. Une autre était sur les épaules de quatre officiers couverts de décorations et qui avaient des têtes si martiales, un air si noble ! Mgr Richard y était, et des centaines de beaux messieurs mêlés aux ouvriers. Les bannières, la lumière électrique, un temps splendide embellissaient la fête. Tout eût été charmant, sans la musique. Hélas, quel charivari ! C'était à s'enfuir. — Heureusement un petit oiseau, réveillé par la lumière électrique, a cru voir l'aurore et s'est mis à chanter dans un lilas. Il était tout près de moi. Je l'écoutai, et, pour un instant, se rétablit la « divine harmonie ». Rien d'édifiant, du reste, comme l'assemblée. Je crois qu'il faut remonter aux premiers temps du christianisme pour retrouver une *égalité* et une *fraternité* si vraies entre les pauvres et les riches, les riches, les ignorants et les savants. A la lueur impitoyable de l'électricité, les types divers s'accroissent fortement, et les différences profondes qu'ils présentaient ne rendaient que plus frappante l'unité de leurs prières et de leur respectueuse tenue. Lorsque l'évêque, debout près du corps d'un martyr donné par Pie IX, et de la croix entourée de ces mots : *In hoc signo vinces*, a béni l'assistance, la scène était admirable. On avait dirigé sur la croix et sur l'évêque tous les rayons de lumière. C'était éblouissant, et,



Dieu merci, on pouvait se dire que ces lumières-là étaient, en telle occurrence, le symbole de la vraie, de l'éternelle lumière, *lumen Christi*.

Adieu encore, mon brave garçon, en attendant que tu sois un brave homme. Pour ce faire, ne te romps pas le cou. Malgré ce que tu me dis de la sagesse de la jument Mina, j'en reviens toujours là. C'est mon *delenda Carthago* !

---

*Au R. P. Sicard.*

Paris, 9 juillet 1878.

Mon révérend Père,

... Il y en a beaucoup « d'excellents chrétiens ». Songez à tout ce qui se fait de beau et de bien ; que d'œuvres vivantes, que d'ordres ressuscités, que d'églises relevées et bâties par toute la France!... Le diable est furieux, il amène ses troupes de ban et d'arrière-ban, mais la sainte Vierge ne sera pas venue en vain sur la terre française.

Un des symptômes les plus rassurants de notre temps, c'est la rénovation des études historiques. Elles se refont depuis 1835 et M. Pandellé a touché ce point dans son *Etude sur les Neiges d'antan*. Il a nommé Augustin Thierry. Je ne suis pas assez savante pour le contredire, mais cependant il y eut un bon curé qui passa sa vie à corriger Thierry et fut, je crois, le véritable patron de la vraie science historique à notre époque. Je lis en ce moment le livre de Taine sur la Révolution. C'est un réquisitoire d'autant plus écrasant qu'il est froid. Taine, au fond, n'aime ni Dieu, ni l'Église, ni la France. Le rayon de lumière qu'il jette sur l'effroyable époque dont il parle n'est pas de ceux qui réchauffent et fécondent, mais c'est l'impitoyable éclat de la lumière électrique. C'est un glaive

qui dissèque la Révolution et assimile 89 à 93. C'est la vérité.

Parmi ces horreurs, que je ne viens pas à bout de lire, j'ai glané deux chiffres éloquents et rassurants. En 89, il y avait en France 35 000 religieux et il y en a aujourd'hui 86 000.

Voilà une de ces choses qui sont une des causes de rédemption. Aussi, je n'ai pas peur, je crois et j'espère invinciblement le relèvement de la France. Mais je n'illumine pas. Mon portier étant *souverain* se donne le plaisir de nommer Hérisson, si ce n'est Blanqui, et a mis à sa loge deux drapeaux et trois lanternes. Les voyous se sont régalez de *la Marseillaise* et la fête des lanternes en Chine a été évidemment dépassée. J'ai une Bretonne pour servante, nous l'avons surnommée *Flipote*, et pour les reparties, le bon sens, et le bon bec, c'est une servante de Molière. Elle me disait le lendemain de la fête : « Vous verrez, Madame, comme ça tournera. Ils ont illuminé, ils sont bien fiers, ça ne leur portera pas plus bonheur que le *plésibite* à l'Empereur. » Elle ne sait pourtant pas que la roche tarpéienne est près du Capitole !

---

A MM. Noël et Joseph Lavergne.

Bois-le-Roi, villa Raphaël, 1<sup>er</sup> août 1878.

Mes chers garçons,

Ici l'on va bien : nous avons été hier à la table du Roi et à la mare aux Evées. Inutile de dire que j'étais fort lasse. Notre hôtesse, sous prétexte qu'il était venu un convive de plus, nous a servi pour six un dîner à peine suffisant pour trois : un poulet étique, et un pigeon qui avait dû porter des dépêches en 1870. Je l'ai chapitrée ce matin *suaviter et fortiter*, et je pense qu'elle s'amendera. Nous sommes bien couchés, nous

dormons bien, et le grand air fait le reste. A la table du Roi nous avons acheté du lait délicieux. Ce matin, j'ai été au marché de Bois-le-Roi. Flipote rirait bien de ce marché. Il y a cinq étalages, dont deux bouchers, une mercière et deux bonnes femmes qui ont bien six lapins et douze volailles à elles deux, avec un peu d'herbage et quelques œufs. J'ai acheté pour les colons de Brolles deux poulets vivants à deux francs cinquante pièce. Ce sont des bêtes d'avenir — on essayera de les engraisser — et deux quarterons de prunes pour six sous. Flipote va dire que je suis volée, mais on fait comme on peut. J'ai marchandé. La sauvagesse qui vendait les poulets en voulait trois francs pièce. Mme de Sévigné payait trois sous la paire de poulets à Bourbon-les-Bains. Il est vrai qu'elle avait plus d'esprit que moi et s'y était prise deux cents ans plus tôt. Quand j'ai eu fait ce beau marché, et une visite à la nymphe de la Seine, nous sommes rentrés, et Etienne et Fédérica sont venus boire du cassis et manger des prunes avec nous. Puis ils se sont dit : Allons au marché. — Ils n'ont plus trouvé que des flageolets. En leur absence, j'avais abreuvé et nourri mes poulets : voilà-t-il pas que le moins maigre des deux s'échappe ! — Là-dessus, chasse à courre et enfin hallali, et le poulet pris, lié, et s'en allant à Brolles en carrosse. Voilà les plaisirs du village !

Nous allons à Fontainebleau afin de ne pas tourner absolument en bourriques. A bientôt, mes chers garçons...

---

*Au R. P. Babaz, S. J.*

Paris, 18 septembre 1878.

Mon bon Père,

En relisant attentivement votre lettre, je vois que vous retirez l'arrêt de mort de l'épilogue des *Neiges*

*d'antan*. Une amie, Mme Bacon de Seigneux, qui a publié, dans la *Revue du monde catholique*, il y a dix ans, certains articles historiques fort remarquables, signés A. de Romont, m'a fait entre autres compliments celui-ci : « Votre épilogue vaut un livre. » — Faut-il le pendre ou le dépendre ? Question assez oiseuse, après tout, puisque la seconde édition ne se fera peut-être jamais !

J'admets qu'il ne faut pas interrompre le récit, et, du pays idéal, rejeter le lecteur sur le plancher des vaches. Mais quand le récit est fini, quand le livre est lu, y a-t-il du mal, après tout, à dire que ces récits ne sont point tombés de la lune, ni éclos en Bohême, et qu'ils furent écrits à l'ombre d'un toit chrétien ? — Tant de gens croient que l'art et la poésie ne sont le lot que des extravagants et des déclassés ! — Un tel discrédit s'attache au nom d'une femme qui écrit ! — Ne lui est-il pas permis de faire entendre au lecteur qu'elle tient bien plus au titre de mère chrétienne qu'à celui d'écrivain, eût-elle le talent de vingt George Sand et Daniel Stern ?

Mais, d'un autre côté, ne suffit-il pas, pour sauvegarder son honneur, du témoignage de l'évêque d'Hébron, et n'a-t-elle pas mauvaise grâce à se peindre elle-même, entourée de ses enfants aux jours heureux d'autrefois, et, maintenant, pour les compter, obligée de regarder au delà du tombeau où sa fille l'attend ?

N'y a-t-il pas là secret orgueil, complaisance personnelle, sottise vanité ? — Faut-il pendre ou dépendre ? — Cela dépendra... Il faut réfléchir encore. — Mais votre avis me restera présent à l'esprit.

J'ai fini ma *Moretta*. Je n'ose envoyer au delà des flots une copie unique. C'est dommage ; j'aurais aimé vous soumettre cette légende. Elle ne convient pas au journal de Mlle G..., non qu'elle ne soit très

honnête, mais la bonne demoiselle est d'une prudence tellement superlative que, dans une comédie que je lui ai donnée, elle m'a demandé, en grâce, que la jeune mère ne donnât point à têter à son poupon de trois mois ! — Je ne lui proposerai point *Moretta*<sup>1</sup>. Je voudrais avoir à ma disposition une revue qui fût hantée par la bonne compagnie et point ennuyeuse ni franc-maçonne. Il paraît que c'est introuvable. Morphée ou le diable se partagent les revues à romans. Les revues savantes ne sont point mon fait, et je commence à m'ennuyer de paraître entre des articles de mode, des recettes de cuisine et des contes vertueux à dormir debout. — Oh ! que les laïques et les jupons qui prêchent sont donc ennuyeux !

Paris est assommant. Foule partout et quelle foule ! des gens ahuris, dépaysés, ébaubis, plus grotesques les uns que les autres, et qui viennent à la foire babylonienne et aux théâtres faire provision de convoitises, de scandales et d'abrutissement. — Tous les Parisiens font métier d'hôtelier. Un oncle arrive quand un cousin part, un neveu succède à trois cousines. Il faut loger, nourrir toutes ces troupes : si encore elles ne racontaient pas ce qu'elles ont vu au Trocadéro ! — Les journaux ont tellement ébruité les voleries des aubergistes que beaucoup de *ruroux* mangent en plein air, ou dans les monuments publics, les provisions apportées de leur pays. Hier, on mangeait, *sur le pouce*, dans la galerie des Glaces, à Versailles. Que dirait le grand Roi s'il revenait au monde ? — Pas une pelouse, dans nos parcs, qui ne soit émaillée de papiers gras et de bouteilles cassées. — Partout des figures prussiennes, chinoises, etc. — La France

---

1. *Moretta* fait partie des *Légendes de Fontainebleau*.

est à l'état d'auberge ici. Quand finira cette comédie lugubre aux décors de baraques pavoisées et de ruines noircies par le pétrole ?

Adieu, mon bon Père. Tous mes enfants veulent que je vous présente leurs affectueux respects. Dom Laurent Shepherd, bénédictin anglais qui a dîné avec nous, hier, en revenant de Solesmes et à qui j'avais, il y a deux ans, donné votre *Cave des apiculteurs*, m'en a reparlé avec admiration, et m'a demandé des nouvelles du « Révérend Père qui a des abeilles ». — « Hélas, lui ai-je dit, il n'en a plus, il est à l'hôpital d'Alger à consoler les malades. — Alors, a dit le bénédictin, c'est lui qui fait du miel. » — N'est-ce pas bien joli ?

---

*Au R. P. Sicard.*

Paris, 22 novembre 1878.

Mon révérend Père,

... Je vous avoue que, tout en les admirant, je vois toujours avec peine nos missionnaires s'en aller au loin, quand ici, en France, tant d'âmes restent dans les ténèbres. Le P. de Montfort alla demander au Pape la permission d'entrer dans les Missions-Étrangères. Le Pape lui ordonna d'évangéliser son pays. Ses missions empêchèrent le jansénisme d'envahir les provinces où il passa, et, sur ses traces, germèrent les héros vendéens.

Dieu veuille bénir votre mission ! Il n'est pas possible que Dieu abandonne la France, et, si La Salette, Lourdes et l'église du Sacré-Cœur ne sont pas des batailles gagnées et une forteresse imprenable, où y en a-t-il ?

Notre grande foire universelle se démolit et, comme après la fête de Versailles, heureux qui n'y a perdu

que son temps et son paletot. La loterie, la misère, les scandales parlementaires, un dévergondage effréné en art et en littérature, sans parler du reste, voilà les aimables divertissements que nous vaut Soliveau I<sup>1</sup>.  
*O Oriens, veni et illumina !*

Il faut prier, espérer, à tort et à travers. Ce serait si facile au bon Dieu de débrouiller ce chaos ! Mon mari vient de finir la composition d'un grand vitrail où seront représentés les principaux traits de la vie de saint François de Sales : l'embuscade des huguenots qui tirent sur saint François dans les montagnes du Chablais, sa conférence avec Théodore de Bèze, son entrevue avec Henri IV, la communion de Jacqueline Coste, la mort du saint, etc., etc. Autant de chefs-d'œuvre qui édifieront encore dans des siècles, si messieurs les iconoclastes n'y mettent la main<sup>2</sup>. Tout en travaillant avec l'ardeur et la verve d'un jeune homme, mon pauvre Claudius vieillit bien, et l'extrême délicatesse de sa santé me tient dans des transes perpétuelles. Son père, qui a quatre-vingt-quatre ans, est plus solide que lui. Je le recommande à vos prières, ainsi que mes douze enfants et petits-enfants. Nous prions pour vous, mon bon Père, mais que valent les prières de gens comme nous si affairés, si plongés dans les soucis de ce misérable monde ?...

---

1. Jules Grévy, président de la République.

2. Ce vitrail est dans l'église Saint-Nizier, à Lyon.

## ANNÉE 1879

Questions politiques et littéraires. — Mort du Prince impérial. — Lamartine et « Graziella ». — La Flèche de Caudebec, etc.

*Au R. P. Babaz.*

Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1879.

Mon révérend Père,

Votre bonne lettre est arrivée bien à propos, comme toujours. Mon mari est au lit fort souffrant d'une bronchite. Je me relève pour le soigner, après avoir été moi-même percluse pendant huit jours ; mon dernier petit-fils a failli mourir le jour des Saints Innocents ; enfin nous avons fini l'année bien tristement et nous la commençons de même. Vous me dites, mon Père, que 1879 nous fera des surprises agréables. Assurément si cette année-là amène quoi que ce soit d'agréable on en sera bien surpris, vu les préparatifs. — Le bon Dieu doit encore bien des coups de bâton à la pauvre France.

Je n'ai pu voir sœur Marie-Stella II depuis un mois. L'Avent et la maladie m'en ont privée, et j'y ai bien perdu. Elle est, dit-on, rayonnante de santé, de belle humeur et de grâce. Je ne sais si elle aura autant de vertus que sa sœur aînée, mais elle en a toute l'amabilité, et se fait chérir de tout le couvent. Le temps ne l'effleure même pas. Elle va avoir vingt-cinq ans, et n'en paraît pas dix-huit, et, avec cela, un calme, une autorité telles que les cinquante-deux jeunes filles qu'elle fait dessiner lui obéissent, l'écoutent et la respectent comme une ancienne.

Mon mari croit que le théologien que vous voulez



exterminer est l'abbé \*\*\*. Il nous a donné son petit livre sur le Sacré-Cœur et je me suis bien gardée de le lire, voyant, du premier coup, que la *science*, cette *scie* antipode de la sagesse, était de la partie. Un médecin de mes amis, excellent chrétien du reste, voulut une fois me renseigner sur les fonctions du cœur et l'abus de certaines expressions. Je le priai de se taire jusqu'à ce que l'usage fût venu de dire : Je vous aime de toute ma pompe soulante. J'étais jeune alors et je ne songeais qu'à rire. Depuis, j'ai su ce que c'était que d'avoir le cœur percé d'un glaive et de telle façon que si j'avais jamais douté de la parole du divin Maître, ma foi se fût ranimée. Mais je savais bien que Celui qui a fait le cœur de l'homme devait le connaître mieux que ces ânes savants qui dissèquent des chiens vivants et des hommes morts.

J'ai empaqueté les *Neiges* et vous les expédie. Le personnage de l'ancien temps qui m'a tenu compagnie pendant mes insomnies de malade a été ce bon Olivier de Serres. J'ai écrit sur lui des pages qui me rapportaient en Provence et en Vivarais, où je fus quand ma chère fille était à Sainte-Marguerite...

M... nous est venu voir juste à l'heure où mourut sœur Marie-Stella il y a six ans : à deux heures. Jamais je n'entends sonner cette heure-là de sang-froid.

Tout est silencieux. Après une journée très fatigante, j'ai voulu me reposer en causant avec vous, mon bon Père : priez pour mes pauvres malades. Nous vous souhaitons tous les bonheurs possibles en 1879.

*P.-S.* — Mon mari se plaint que vous soyez si avare de votre prose. Comme vous il espère voir finir la République, mais, comme disent les bonnes gens :

« Si nous allions tomber de *Clarisse en celle-là* ! » — Les républicains honnêtes (j'en connais cinq ou six) prétendent qu'il va se former un parti *catholico-républicain*, lequel arrangera tout. J'y crois comme au mariage du Saint-Siège et de la Sublime-Porte ! — On aura beau doser ingénieusement le pétrole et l'eau bénite, cela ne fera ni l'huile ni le vin, qui seuls peuvent guérir nos plaies sociales.

---

A M. Joseph Lavergne,

Paris, 13 février 1879.

Mon cher Joseph,

Que ne puis-je être avec toi dans cette gracieuse solitude normande où ne résonne pas le bruit des omnibus ! Nous envions vos veillées paisibles et le plaisir que tu prends à regarder les bêtes à cornes errant dans les prairies mouillées. — Mais, serions-nous devenus bergers, nous ne saurions être tranquilles. Le conseil municipal vient de voter cent mille francs pour aider les citoyens communards qui vont être « rendus à leurs pays ». Nous connaissons trop bien la façon dont lesdits citoyens embellissent la bonne ville de Paris pour être ravis de cette importation. Va-t-on leur faire une entrée triomphale comme celle des troupes de Crimée ? C'est possible. Il faut s'attendre à tout, même à voir au Panthéon *les cendres* de ceux qui voulaient le faire sauter. « Ils ont sauvé la République ! » un tel service mérite l'apothéose et l'aura...

X... vient de venir. Il t'apportait une carte pour visiter l'Exposition des animaux gras. C'est une peste que ce X... Il s'est trouvé là en même temps que le colonel de Tugny, et comme on parlait des attaques nocturnes devenues si fréquentes à Paris, X... s'est mis

à déblatérer contre la brutalité des sergents de ville et a raconté que lui-même, et d'autres *ejusdem farinae*, avaient défendu un ivrogne contre un sergent de ville qui le brutalisait. Là-dessus le colonel et ton père ont rabroué X... de la belle façon, et je lui ai demandé : « Si vous voyiez un prêtre insulté dans la rue, que feriez-vous ? — Je m'en irais. — Etes-vous baptisé ? — Oui. — Eh bien ! je ne vous fais pas compliment de votre courage. » — Cet Italien a avalé cela comme un verre de sirop. Mais d'où vient donc sa tendresse pour toi ? Il me semble que vous ne devez guère vous entendre. La belle Claire de Tugny écoutait tout cela qui ne l'amuse guère...

Tu nous manques beaucoup, mon grand fol, et la maison est bien triste sans toi. Z... n'y amènera pas la gaieté, ni le journal non plus. Voici à l'Instruction publique cet âne de Jules Ferry qui s'est marié civilement. Joli exemple pour les professeurs et les lycéens ! On lui a ôté les cultes, par un reste de pudeur. La réception de Renan à l'Académie française est retardée parce que le bonhomme de Sacy se meurt à l'Institut, fort chrétiennement. Loyson fonde une église gallicane rue Rochechouart, mais la loterie occupe les gens bien plus que cette sottise.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 19 février 1879.

Mon cher Joseph,

Je t'envoie *Annette Dacier*. M. Egger est fou de joie de ce que je lui ai dédié cette chronique. Il m'est venu remercier avec sa femme ; c'est un vrai savant passionné pour le grec, tout à ses études et qui a vu passer au ministère de l'Instruction publique quarante ministres ! Il s'est annoncé l'autre soir chez nous en

disant : « Voici M. et Mme Dacier ! » Il n'est pas de ce siècle-ci. C'est un homme d'esprit, du reste, et excellent. Rien d'enfant comme un vieux savant : cette plaquette lui cause de vrais transports de joie.

M. Wallon est aussi venu me confirmer ce que M. Egger m'avait déjà dit, à savoir que la traduction de *l'Illiade* et de *l'Odyssée* par Mme Dacier est très bonne, et peut-être bien la meilleure. Enfin ce conte-là plaît fort et réhabilite cette bonne Mme Dacier que les encyclopédistes et leur clique ont vilipendée, comme de vils coquins qu'ils étaient <sup>1</sup>.

Tes descriptions normandes me donnent une envie enragée de retourner en Cotentin. Je veux voir et peindre Valognes, et, dans un joli roman, rendre à Louis XVI son dû, c'est-à-dire la gloire d'avoir fait élever la digue de Cherbourg. Mais il faut retourner par là et causer avec les portraits de famille. En attendant tâche de me découvrir quelque vieux bouquin, quelques traditions du Cotentin. Il faut si peu de chose pour bâtir un roman ! Il en faut tant savoir pour lui donner une couleur locale vive et vraie !

Si tu étais là, tu serais mon collaborateur, car j'achève ma *Fleche de Caudebec*, qui apprendra aux archéologues, qui ne le peuvent découvrir, par qui fut imaginée la flèche à triple couronne. A Pâques, nous corrigerons ensemble les épreuves. — Ne cause pas trop avec les paysans normands afin de savoir encore le français quand tu reviendras, et mets des bonnets de coton à l'occasion. C'est la plus confortable et la plus drôle des coiffures : elle est pour guérir du spleen, on ne peut la voir sans rire.

Histoire pour histoire : en voici une que j'ai dénichée dans un livre illustré publié en 1836 à Paris, sur

---

1. *Annette Dacier* fait partie des *Chroniques parisiennes*.

l'Italie, afin de renseigner les voyageurs sur l'histoire, les monuments et les mœurs de cette terre classique, qui, que... etc. — Je l'abrège, mais je n'y change rien : Au temps du pape Sixte-Quint, il y avait force voleurs dans une forêt des environs de Rome. Impossible de les en déloger. Que fit Sixte-Quint ? Il prit un âne, remplit ses paniers de comestibles, se déguisa en paysan, et, poussant l'âne devant lui, se rendit dans la susdite forêt. Les voleurs accourent, s'emparent de l'âne et renvoient son conducteur. Sixte-Quint rentre au Vatican, content comme un roi. Les comestibles étaient empoisonnés !!!

Avoue que l'histoire est jolie ! Le plus fort, c'est que je la lisais, très étonnée, mais ne devinant aucunement la fin. J'étais assise, heureusement ! Ton père qui m'écoutait, avait deviné le dénouement. Note que ce livre, édité avec luxe chez Audot, qui était l'Hetzel de ce temps-là, était donné en étrennes et formait l'esprit de la jeunesse du temps de Louis-Philippe conjointement avec Alexandre Dumas et compagnie.

Nous sommes bien inquiets de la politique. Ces républicains ont, dans leur vilaine cervelle, le projet de forcer tous les Français à servir trois ans, lesquels trois ans, par le fait, à ce que m'expliquait le colonel de Tugny se réduiront à deux, temps insuffisant pour former de vrais soldats, et plus que suffisant pour dégouter du métier. Pour consolation on entendra toutes les musiques jouer l'*hymne national*, et il n'y aura plus de repos du dimanche. C'est complet. Espérons que ceux qui tiennent la queue de la poêle s'y brûleront les doigts ; ils sont déjà bien embarrassés, mais ceux qui sont dedans ne sont pas à leur aise...

---

A M. Étienne Charavay.

Paris, 27 mars 1879.

Mon cher neveu,

Je lis avec beaucoup d'intérêt ton petit volume sur Baudelaire et A. de Vigny <sup>1</sup>. C'est très piquant, très curieux et très rempli. Ça et là, je te ferais quelques critiques, ou plutôt quelques questions sur des mots que je ne comprends pas : pourquoi appelles-tu Mérimée *impeccable* auteur — Gautier, *impeccable* poète ? — Sont-ils irréprochables ? C'est possible. Mais impeccables... j'avoue que je ne comprends pas... Ton style est bon, clair, correct, et c'est pour cela qu'un mot forcé y choque mon purisme.

Ce que tu dis des livres qui sont *faits pour être lus* est très joli. Je n'ai que des éloges à donner au feuillet-prospectus et au mode d'illustration. La manière dont tu présentes tes académiciens est vive, spirituelle, et rien n'est amusant comme ces détails des visites et des petites intrigues qui précèdent les élections académiques. Tu as eu le bon goût de les mettre à des rangs différents, et non point pêle-mêle comme font les archéologues maladroits. Le pain d'épice est en note, la visite à Royer-Collard en appendice, et, sans y trop insister, tu sais montrer au lecteur tout ce qui peut l'éclairer et lui faire formuler lui-même la conclusion. Il faut en convenir : ces immortels sont d'étranges girouettes, et l'on cherche vainement une base, un principe chez eux. — Malgré le gracieux compliment par lequel tu termines, l'Académie n'est point glorifiée par ta publication... Mais elle ne mérite

---

1. Alfred de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française, par Étienne Charavay.

point de gloire cette vieille libérale. La police correctionnelle seule l'effarouche, et elle admet un renégat cent fois plus dangereux et plus coupable que ce goinfre de Baudelaire. Le poète était fou. Renan a blasphémé froidement, habilement, sciemment. On saura plus tard quel fut le mobile de sa trahison...

---

*Au R. P. Babaz.*

Paris, 25 juin 1879.

Mon révérend Père,

Il y a décidément trop longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. J'en ai une à vous dire. Le bon Dieu m'a fait présent d'une petite-fille, le numéro 5 des enfants de Georges, c'est une Marguerite-Marie, vouée au Sacré-Cœur; elle a trois semaines et, en ce moment, on la promène au jardin en compagnie d'une poule qui a six poussins, trois noirs et trois blancs, de même que j'ai trois petits-fils et trois petites-filles. La neige fleurie des acacias tombe sur ce petit monde; rien de paisible comme ce coin de Paris, on y oublie. Pourtant nous sommes sur un volcan et nous le savons bien.

Et vous, êtes-vous tranquille à Marseille? Avez-vous quelques-unes de ces belles heures où la plume et la pensée, courant de compagnie, nous emportent bien loin de ce triste monde? — Où en est *l'Homme*? — Voit-on la Méditerranée de chez vous, ou, tout au moins, un de ces grands espaces du ciel où les nuages forment de si capricieux rivages, de si vastes océans, où le croissant ressemble à un esquif fuyant? Entendez-vous le bruit des flots, le *frisillis* des feuilles, le chant des oiseaux? Plus je vieillis, plus j'aime tout cela, plus j'y trouve de consolations, de repos et d'espérance. Si Dieu a fait si beau un monde où on l'offense, que sera-ce du Paradis?

---

Trois de nos bons et anciens amis nous ont été enlevés depuis peu. Tous trois étaient de solides chrétiens et leur salut nous paraît certain. L'un d'eux, Mgr Gibert, vicaire général de Moulins, m'avait rendu d'importants services, au point de vue littéraire. C'était un fin critique, d'une sévérité, d'une franchise rare. Il se plaisait à m'instruire et j'ai de lui des pages de critique qui seraient très bonnes à publier. — Jamais personne ne me redressera comme lui, pas même vous, mon Père, quoique vous ayez autant de goût et d'esprit que lui, mais la liberté d'une amitié de plus de trente-quatre ans ne se rencontrera plus. En vingt-neuf ans, je ne l'avais vu que trois fois ; c'était une intimité toute littéraire.

En ce moment on ne parle que de la mort du Prince impérial, au Zoulouland. Ce pauvre jeune homme et sa malheureuse mère ont trouvé de la pitié dans tous les cœurs que la République n'a pas absolument pétrifiés. L'émotion a été immense dans Paris, et le retentissement de cette mort fait une peur effroyable aux républicains. Si le prince eût laissé un frère de vingt ans, l'Empire arrivait ; mais avec *Craint-Plomb*<sup>1</sup> il n'est pas probable.

Nous avons des vitraux exposés à l'atelier. Ils reçoivent de belles visites, entre autres celle de la Princesse Blanche d'Orléans, pieuse et charmante *peintresse*, et lectrice passionnée des *Neiges*. Elle m'a donné la photographie d'un tableau que le *Pastel du Roi Louis XIII* lui a inspiré<sup>2</sup>. L'atelier l'a charmée ; elle m'a fait visiter le sien et veut amener ici son père, Mgr le duc de Nemours.

---

1. Surnom populaire du prince Napoléon.

2. La reproduction de ce tableau est au frontispice de l'édition illustrée des *Légendes de Trianon*.



Adieu, mon bon Père, donnez-nous de vos nouvelles et Dieu veuille qu'elles soient très bonnes !

---

*Au R. P. Babaz.*

Paris, 30 août 1879.

Mon révérend Père,

Je prie le bon Dieu d'alléger vos peines et de vous rendre bientôt la liberté d'esprit nécessaire pour reprendre vos travaux. Ce serait trop dommage de les abandonner. Le talent que Dieu vous a donné ne doit pas être enfoui. Quand je fais lire à mes amis le peu de pages que je possède de vous, ils me demandent s'il n'y en a pas d'autres, et je reste sur ce point d'interrogation. Assurément vos prédications et vos cours sont des œuvres vivantes et fécondes, mais les livres restent, et mon vieil ami Georges de Scudéry parlait d'or quand il disait :

C'est l'encre de l'imprimerie  
Qui seule empêche de mourir.

Si vous vous remettez à *l'Homme*<sup>1</sup>, je vous pardonnerai de ne plus m'écrire, sinon, non.

Vous me dites que je n'aurai plus de vous ni or ni argent, c'est-à-dire ni paroles ni silence. Est-il un moyen terme ? Je ne le trouve point, à moins qu'il ne consiste à me lire des yeux, et à prier pour moi mentalement. Il faudra bien que je m'en contente, ou bien plutôt que je m'y résigne. Nous ne faisons, en ce monde, que voir s'effeuiller, à peine cueillies, les fleurs qui consolent notre pèlerinage. Mais leur souvenir reste, dans ce sanctuaire du cœur, inaccessible aux hivers.

---

1. Etude philosophique inédite.

*Au R. P. Jehan, de Solesmes.*

Paris, 11 septembre 1879.

Mon bon et révérend Père,

J'apprends par notre ami M. Cartier que vous êtes à Solesmes ; votre lettre était datée d'Angers, mais votre portrait vous trahit : vous avez été à *Jouvence*. De grâce enseignez-moi le chemin de ce pays-là. Je suis si ennuyée d'être vieille, d'être laide, de perdre la mémoire et de faire des fautes d'orthographe ! Hélas ! je me rappelle fort bien qu'un certain soir, en 1845, nous causions, mon mari, vous et moi, de nos âges respectifs et vous me donnâtes trente ans. Cela me parut une grosse injure, et je ne m'imaginai pas que j'atteindrais un âge si avancé. J'avais alors vingt-deux ans et ma petite Lucie dans les bras. Vous lui chantiez du grec et de l'hébreu quand elle criait, et la future étoile de Sion s'endormait à vos chants. Je l'ai vue grandir, s'en aller, revenir et mourir...

A présent, c'est aux soucis grand-maternels que j'ai affaire. J'ai sept petits-enfants, bien gentils, bien chéris, mais je n'ai plus la force de m'en occuper beaucoup, de sorte que je m'inquiète pour eux plus que je n'agis.

Priez pour eux, mon bon Père, et pour leurs parents. Le temps où nous vivons est cruellement agité, la vie plus difficile encore qu'autrefois. Nous commençons à souhaiter passionnément un peu de repos, et, selon toute apparence, nous n'en aurons pas en ce monde. Il faudra lutter et travailler jusqu'à la fin.

---

*Au R. P. Babaz.*

Paris, 26 novembre 1879.

Les *Fleurs d'août* vous déplaisent moins, à pré-

sent, mon Père. Tant mieux : je tiens tant à ne vous point choquer <sup>1</sup> !

Je voudrais bien que vous fussiez envoyé à Versailles ! Comme je vous exploiterais, comme je me ferais rudoyer ! — Je veux travailler, progresser. Faire des livres, de bons livres, des livres qu'on lit, — chose banale, qui n'en vaut pas la peine. — Je voudrais faire de ces livres que l'on dévore, que l'on relit, que l'on apprend par cœur. Je rêve une prose aussi simple que celle de M. Jourdain, aussi alerte que celle de la marquise, aussi harmonieuse que certains vers.

Avez-vous lu la lettre de Monsieur le comte de Chambord ? — Rayon de lumière, bouffée d'air, parole royale digne d'un petit-fils de saint Louis.

Hélas ! Presque partout les têtes sont tournées : personne ne veut plus obéir : les mendiants, les enfants même, lisent les journaux et causent politique. Le peuple étant souverain, on conclut que les domestiques doivent commander les maîtres, les ignorants en remontrer aux savants, les soldats diriger les officiers et les écoliers régenter les professeurs. A moins d'un miracle aussi éclatant que le passage de la mer Rouge, la France est perdue. Si les Prussiens venaient, ils ne trouveraient pas d'obstacles. Il n'y a pas d'armée mieux outillée que la nôtre, mieux pourvue d'officiers instruits, mais — il n'y a plus de soldats, plus de patriotisme, plus d'obéissance et rien ne résistera. Allez donc vous faire tuer pour la République de M. Grévy ! Pas si bêtes !

Ce que j'ai entendu dire à de vieux généraux, à de jeunes officiers, est effrayant. Mais Dieu est là, et de l'excès même du mal peut faire naître le salut. La

---

1. *Fleurs d'août* est le titre de l'épilogue aux *Neiges d'antan*.

persécution ranime la foi, et le peuple commence à s'apercevoir que la République le rend de plus en plus malheureux. J'entendais hier un pauvre homme dire : « Mais ça va de mal en pis pour nous ! Que l'on mette donc quelqu'un sur le trône, et que ça finisse ! »

---

A M. Joseph Lavergne, volontaire au 2<sup>e</sup> dragons.

Paris, 8 décembre 1879.

Mon cher Joseph,

... Tu lis donc *Graziella*, vilaine histoire ornée de diamants faux. Ce Lamartine se conduisit comme un lâche et un pleutre avec cette pauvre fille, et sa vanité de poète l'a bien mal inspiré d'illustrer ainsi sa mauvaise action. Les phrases harmonieuses ont beau envelopper l'affaire, en réalité il se vante de s'être fait aimer d'une honnête et charmante fille, et, quand il l'a vue bien éprise, il l'a abandonnée, et il est fort satisfait d'apprendre au monde entier qu'elle en est morte.

J'ai horreur de cette dépravation poétique et froide, et, si j'étais Minos, je la châtierais, dans les enfers, infiniment plus rudement que les grossières débauches des gens matériels. Ces spiritualistes qui prétendent adorer la pureté, la beauté idéale, et, faisant les anges, se conduisent en lâches, ceux-là sont plus méprisables que les bêtes. Quant à la valeur de la prose de Lamartine, je ne la conteste pas, mais elle est à cent piques de Xavier de Maistre, à mon avis. Celui-là est un maître et tu fais bien de l'étudier...

---

A M. Brianchon<sup>1</sup>.

Paris, 10 décembre 1879.

Monsieur,

J'ai reçu, ce matin, le manuscrit d'un très aimable antiquaire qui a tout l'esprit que je voudrais avoir et m'en prête beaucoup plus que je n'en possède<sup>2</sup>.

C'est plaisir que de voir ma pensée si bien comprise et interprétée, plaisir de savoir, ce qui est pour moi la plus belle des récompenses, la petite gerbe de fleurs cueillie à Saint-Wandrille et à Barre-y-va appelée à l'insigne honneur de contribuer à la réédification de la flèche à la triple couronne. Deux heures après le manuscrit m'est arrivée votre lettre, et je me hâte de vous remercier de l'un et de l'autre envoi. Il est impossible d'encadrer plus gracieusement que vous ne le faites la chose essentielle, c'est-à-dire la partie technique et officielle. Plût à Dieu que l'adjonction de votre lettre transformât en sirène la petite légende et qu'elle fût douée d'une voix assez mélodieuse pour arrêter à Caudebec tous les voyageurs et leur persuader de vider leurs escarcelles dans l'aumônière de M. le Curé!

Faut-il tout vous dire, Monsieur, rondement et franchement? — Oui, n'est-ce pas? — Eh bien, si vous voulez me rendre tout à fait contente, ne parlez pas de Quasimodo, cette hideuse gargouille, ni de Victor Hugo, à propos d'une chrétienne qui a horreur

1. Cette lettre a été publiée, en partie, dans l'ouvrage intitulé : *Restauration de la flèche de Caudebec*. (Rouen, Espérance Cagniard, 1888.)

2. M. Brianchon soumettait à Mme Lavergne un mémoire adressé, sous forme de lettre, à l'auteur de la chronique normande *la Flèche de Caudebec* et destiné à paraître, avec cette chronique, dans une brochure de propagande.

de tout ce qui est impur et monstrueux. *Notre-Dame de Paris* est une œuvre blasphématoire au premier chef. Je sais que M. de Montalembert, ébloui par la célébrité de Victor Hugo et s'imaginant que son engouement pour notre art national tournerait au profit d'une renaissance chrétienne, lui dédia, en 1833, son livre sur *le Vandalisme*, mais il ne tarda pas à s'en repentir amèrement, et le dit lui-même à mon mari quelques années après. — Je ne puis que vous être obligée de votre bonne intention, mais, croyez-moi, il n'y a pas lieu de comparer une œuvre aussi vaste et aussi endiablée que celle de ce malheureux grand poète à l'*Ave* offert à Notre-Dame de Caudebec par une obscure voyageuse dont le nom sera oublié demain.

---

A M. Brianchon.

Paris, 22 décembre 1879.

Monsieur,

Je vous remercie cordialement de votre sacrifice. Ne le regrettez pas. Il m'a fait tant de plaisir que je veux essayer de vous en faire aussi en vous envoyant mon *Maitre Léonard*<sup>1</sup>, l'une des chroniques parisiennes que je publierai un jour ou l'autre, et qui mûrissent sur la planche en attendant.

Je suis trop contente d'être avertie de mes âneries pour ne pas accepter vos très justes corrections. Mettez les trois étoiles à l'épigraphe. Elle est extraite d'un ouvrage sur l'art qui n'est qu'à l'état d'ébauche, et ne paraîtra, sans doute, jamais. On ne doit signer que ce qui est fini. Celui-là est encore à demi dans les nuages, et les étoiles lui conviennent d'autant mieux.

---

1. *Maitre Léonard* fait partie des *Chroniques parisiennes*.

Comment va notre chère flèche ? Hélas, ces horribles gelées et ce qui s'ensuivra sont pour achever sa ruine. Dieu veuille qu'au printemps on puisse se mettre à l'œuvre. Que je serais heureuse d'aider à cette réédification ! J'ai dû à l'étude de cette flèche des heures si charmantes que je l'aime comme si elle était le clocher de mon village, et pourtant, je suis une Parisienne née en vue des tours Notre-Dame.

Ah ! si je pouvais peindre ce que je vois revivre autour des monuments de notre art national ; si l'expression atteignait le charme de la vision, je serais le conteur le plus goûté qui fût au monde. Mais, hélas ! un miroir a beau refléter les champs et les flots, il n'en saurait reproduire les parfums et les bruits harmonieux, et reste froid, incolore et muet.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 23 décembre 1879.

Mon cher Joseph,

Je n'entends point que ces chiens de vandales abattent ma porte Guillaume<sup>1</sup>. Je les voue aux dieux infernaux et leur souhaite tout le mal possible s'ils persistent dans cet abominable projet. — Demande à M. Paul Durand des documents sur cette porte et l'église qui était auprès, et je ferai un roman sur la porte Guillaume. J'ai mon idée, mais il me faut les pièces archéologiques, histoire de Chartres, dessins, etc.

Je suis très contente que tu t'exerces à lire à haute voix. Ton grand-père Ozaneaux possédait ce talent au suprême degré. Surtout, évite le trot continu ; un

---

1. Admirable spécimen de l'architecture militaire du moyen âge. Le conseil municipal avait, alors, l'ingénieuse pensée de démolir la porte Guillaume afin de donner un passage facile aux voitures de foin !

mouvement égal, sans parler de la monotonie d'intonation, est à fuir.

Par ce temps de Sibérie, venir pour quelques heures ne vaut pas l'argent et la fatigue qu'on dépense. Je t'engage à aller à la messe de minuit à Chartres et à te réserver pour le grand congé.

Je t'embrasse. Je ne suis pas sortie aujourd'hui, ma chute d'hier m'ayant endolorie et surtout rendue poltronne ; mais j'ai été huit ou dix fois à l'atelier et aux poules. Il fait moins froid. Je t'embrasse, dragon de mon cœur.

---

A M. Brianchon.

Paris, 26 décembre 1879.

Monsieur,

...Vous me faites trop d'honneur de me croire habile musicienne. Le grand nombre d'enfants que j'ai élevés me fit fermer de bonne heure mon piano ; d'ailleurs j'aimais trop la bonne musique pour me complaire à celle que je faisais. Fille de M. Georges Ozaneaux, inspecteur général des études, et auteur d'une *Histoire de France* très estimée, j'ai été élevée dans l'amour des traditions nationales. Femme et mère d'artistes chrétiens, il n'est pas étonnant que cet amour ne soit devenu une passion. J'ai longtemps hésité à rien publier, et le titre de femme auteur est en général assez mal porté. Enfin, j'ai risqué un volume, et le succès a tellement dépassé mon attente que je continue à laisser sortir du logis les enfants de ma pensée. Les excès de la littérature corruptrice qui, de George Sand, sont descendus aux égouts que vous savez, seront suivis d'une renaissance spiritualiste. J'y aide, et mes fils la verront.

Quant à la République idéale et introuvable de mon



vieil ami M. Wallon, je n'en attends rien de bon, et les monuments qu'elle construit ne donneront nul travail aux antiquaires à venir. Vous êtes *Nestor*, dites-vous, Monsieur. A Nestor on peut citer Homère :

Trop de chefs nous nuiraient, qu'un seul homme ait l'empire ;  
 Vous ne sauriez, ô Grecs, être un peuple de rois ;  
 Le sceptre est à celui qu'il plut au ciel d'élire  
 Pour régner sur la foule et lui donner des lois.

Et croyez-moi, quand l'arrière-petit-fils d'Henri IV ira visiter Notre-Dame de Caudebec et sa flèche rajeunie comme l'aigle, vous crierez : Vive le Roi ! encore plus fort que votre servante

Julie LAVERGNE.

---

A M. l'abbé Andrieu,  
 curé-doyen de Caudebec-en-Caux.

Paris, 26 décembre 1879.

Monsieur le Curé,

Je ne saurais trop vous remercier de vos bonnes prières et de l'honneur que vous me faites en estimant que la petite *flèche de papier* pourra aider à la reconstitution de la *flèche de pierre*. Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette espérance. Plût à Dieu que la légende fût cent fois mieux contée qu'elle ne l'est. Enfin, malgré ses imperfections, elle a fait couler bien des larmes, et de tous côtés j'en ai reçu des louanges que je rapporte à Celui d'où vient toute lumière et toute bonne inspiration.

Lorsque je passai vingt-quatre heures à Caudebec en 1878, avec mon mari et mon plus jeune fils, je réalisais un projet formé depuis bien des années. En descendant ou en remontant la Seine, plusieurs fois j'avais admiré la flèche à la triple couronne, et, d'ailleurs, je voulais visiter Saint-Wandrille, où l'un

de mes héros, *Pierre Leveil*, avait fait son noviciat. J'interrogeai le monument, les ruines ; je lus le petit livre de M. l'abbé Sauvage ; j'allai prier à Barre-y-va, et le passé se ranimant, j'eus la vision de ce que j'ai raconté : *Invisibilia enim ipsius... per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*. Dieu veuille que votre œuvre s'accomplisse bientôt, Monsieur le Curé, et que la flèche échappe à la destruction qui la menace et que l'affreux hiver que nous traversons est pour avancer ! C'est une si grande chose qu'un monument chrétien, cette source intarissable et féconde d'inspiration et de nobles jouissances.

Recommandez-moi à Notre-Dame de Caudebec, Monsieur le Curé, recommandez-lui mon mari, M. Claudius Lavergne, et mes douze enfants et petits-enfants. En un temps comme celui-ci, une si grande famille donne nécessairement bien des soucis, mais si la sainte Vierge la protège, elle traversera heureusement les tempêtes qui se préparent. Il faut prier et espérer d'une invincible espérance que nous reverrons les fleurs de lis couronner la flèche de Caudebec, et reflleurir sur toute la terre de France.

## ANNÉE 1880

### Expulsions de religieux, etc.

*A M. Joseph Lavergne.*

Paris, 4 février 1880.

Je reviens de Sion où ma belle petite religieuse m'a bien remonté le moral par sa confiance en Dieu et ses douces paroles. Avant d'aller à Sion, j'avais été avec Noël voir à l'École des beaux-arts l'exposition

des projets de décoration peinte des mairies et des écoles de Paris. Le programme était laissé au bon plaisir des peintres. — Ils ont fait les choses les plus cocasses et les plus niaises, assemblant la mythologie et le réalisme, Cupidon et M. le maire, le Génie de la République et le bureau de bienfaisance, avec beaucoup de drapeaux tricolores, de bêtes à cornes et d'enseignes de sages-femmes.

Pour les écoles, les représentations de métiers dominent. Ici on forge, là on scie, plus loin on enfourne. Un des concurrents, voulant s'élever, a représenté *le Dévouement* sous quatre formes : 1° un homme repêche une femme qui se noie sous le pont des Arts ; 2° un bleu, en Vendée, se laisse fusiller plutôt que de crier vive le Roi ; 3° Galilée trace des cercles dans son cachot à la barbe de trois vilains moines ; 4° un paltoquet quelconque, ceint d'une écharpe tricolore, expire sur une barricade. Près de lui est une pancarte ornée du mot *République*.

Un autre veut orner l'école des portraits en pied de Mirabeau et de Baudin. — Enfin, c'est insensé. — Et quels nez ! M. le maire surtout, qui est bien représenté vingt fois, en offre une collection à faire frémir la nature !...

---

A Mlle Julie Gouraud.

Paris, 29 février 1880.

Chère Mademoiselle,

Voici mon long roman du *Val de Brix*<sup>1</sup>, dont l'exactitude historique est aussi grande que celle du *Mendiant de la Reine*<sup>2</sup>, et ferait le bonheur des

---

1. *Aux Fleurs de France*.

2. *Aux Neiges d'antan*.

archéologues du Cotentin. La copie est lisible, mais agrémentée de fautes et mal ponctuée. Il sera indispensable que l'on m'envoie les épreuves.

Une personne, qui m'a écrit des compliments très flatteurs sur mes *Neiges*, m'a comparée à Mme de X... J'ai voulu lire quelque chose de cette dame, pour voir si je devais être bien glorieuse du parallèle, et, moyennant quatre sous envoyés à Mme Cardinal, j'ai pu avoir son dernier ouvrage. Je l'ai lu en moins d'une heure, car il ne me faut pas plus pour prendre la photographie d'un roman. Le fond, c'est le même que tous les autres : un mari qui se croit trompé, un cœur incompris, des passions incompréhensibles, la jalousie, les brouilles conjugales. — Affreuse rengaine. Je jure, par le Styx, de ne tremper jamais ma plume dans ce mélange de pot-au-feu et de vitriol. La forme : du talent, de la vie, des peintures nettes, réelles, un français suffisant, sans élégance, mais absence complète du sens du beau, de l'idéal ; réalisme brutal, portraits-charges, école de Dickens, école protestante par essence, où la dissection remplace la peinture, une vague morale, la religion, — lecture qui vous laisse énérvés, attiédis, dans l'état d'une personne qui descend d'une balançoire.

Je ne suis pas du tout contente d'être comparée à cette dame. Ces romans matrimoniaux me déplaisent au superlatif, et, s'il était encore de mode de mettre les points sur les *i* et d'appeler un chat, un chat, comme du temps de Mme de Sévigné, je vous en donnerais la définition en quelques mots. Mais on crierait *shocking*, car en ce temps vertueux les énormités enveloppées passent plutôt qu'une bonne vérité dite en français de Molière.

---

*A M. Joseph Lavergne.*

Paris, 13 mars 1880.

Mon cher dragon,

Le rejet de l'article 7 par le Sénat a mis les rouges dans une fureur bleue. Leurs journaux crient qu'il faut proscrire les Jésuites en vertu des lois existantes. Ces lois n'existent pas, et j'espère que le bon Dieu ne permettra pas le succès de ces endiables<sup>1</sup>.

Tous les honnêtes gens se réjouissaient et se félicitaient du rejet de cet article. Le soir même du vote, le P. Du Lac, qui était au Sénat, est allé donner la bonne nouvelle à ses élèves. Le lendemain, on est allé se promener à Athis, contents comme des rois. C'est un commencement de réaction. Les détails du vote sont curieux. On a trouvé des bulletins *pour* au nom de M. Baze qui voulait voter *contre*. Dix de ses honnêtes collègues avaient triché pour lui en son absence. C'est joli !

---

*A M. Brianchon.*

Paris, 3 avril 1880.

Monsieur,

Votre servante est bien la femme du peintre-verrier de l'église de la Madeleine de Rouen, du château de Blois, de Saint-Merry et de Saint-Augustin de Paris, de la cathédrale de Beauvais, etc., etc., du critique d'art de *l'Univers*, du syndic-président de la corporation des peintres-verriers, de l'enragé légitimiste qui

---

1. Voici quel était le texte de l'article 7 : *Nul n'est admis à diriger un établissement d'enseignement public ou privé, de quelque ordre qu'il soit, s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée.*

a toujours su se passer des divers gouvernements que la France a subis depuis tant d'années. Je suis fière de porter son nom, et si je n'ai pas mis au titre de mes ouvrages *Mme Claudius Lavergne*, c'est parce que je ne voulais devoir leur succès, si succès il y avait, qu'à la valeur intrinsèque de ces pages. Mais, si vous y regardez bien, vous verrez que *Pierre Leveil*, *Geneviève Lesueur*, *Rigaud*, le *Pastel*, *l'Hôpital de Bruges*, ne pouvaient naître que dans la maison d'un peintre.

Relisez *la Fontaine de Jouvence*, vous y verrez une silhouette, frappante de ressemblance, du docteur Jean-Paul Tessier, l'ami intime du docteur Hélot, et le nôtre. Mais ce n'est que l'extérieur de ce cher et illustre ami que j'ai esquissé. Ceux qui l'ont connu comme nous, aimaient en lui, non seulement l'esprit le plus supérieur et le plus distingué, mais un cœur loyal, dévoué, admirable. Nous le pleurons encore et rien n'effacera son souvenir parmi nous. Le P. Lacordaire, Frédéric Ozanam, Tessier, l'abbé Gibert, Hippolyte Flandrin... que d'amis de notre jeunesse ne sont plus ! — Les docteurs Milcent, Hélot, Gabalda sont partis aussi, et leurs enfants, amis des miens, reviennent à mon foyer et me rappellent leurs pères.

La satire du docteur Hélot est bien tournée, mais elle s'applique aussi bien aux paysans auvergnats qu'aux Normands. Partout les gens intéressés sont les mêmes. La religion seule, et non le terroir, inspire le dévouement et la générosité. Quant à moi, je connais des Normands qui ont donné et donnent encore des trésors aux pauvres, font bâtir écoles, églises, asiles, et cela sans bruit, sans orgueil, parce qu'ils aiment Dieu et la France. Si les Normands sont égoïstes, en général, où est le pays qui puisse se vanter du contraire ? Enfin, j'aime beaucoup les Normands, et parmi nos meilleurs amis, j'aime à me

rappeler que M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires et le docteur Tessier, sont des enfants de la Normandie.

---

*A M. Joseph Lavergne.*

Paris, 21 avril 1880.

Mon cher Joseph,

Me voici tellement enrhumée du cerveau que mon nez représente une fontaine et que je suis bête comme cent choux. Cependant il faut écrire à ce dragon afin qu'il ne se croie pas abandonné...

Tu as su, je pense, l'exploit de M. de Baudry d'Asson au Concours hippique. Le voici en style télégraphique : M. de B. avait parié 10 000 francs qu'il parcourrait en une heure une piste de 300 mètres en franchissant 100 obstacles sans élan (100 barres mobiles, posées à 80 centimètres de terre, à 3 mètres l'une de l'autre) et n'en renverserait pas vingt. Le jury lui donne une jument, il part. En dix-huit minutes, il franchit les 100 barres sans en renverser une seule. Alors un spectateur dit qu'il n'y en avait que 99. Il repart et en franchit 10 : total 109. On applaudit à tout rompre et M. de Baudry empoche les paris qui s'étaient multipliés, si bien qu'il a gagné 70 000 francs et les a portés tout de suite aux Frères des Ecoles chrétiennes. N'est-ce pas un coup charmant ?

Nos sénateurs et nos députés se reposent aujourd'hui de n'avoir rien fait hier, mais demain ils vont commencer leur sabbat. On dit que Gambetta, épouvané par Clémenceau, va dissoudre la Chambre. On dit que le comte de Paris est à Goritz. On dit surtout qu'on ne sait que dire... A dimanche, mon dragon. Il me semble que je ne t'ai pas vu depuis un mois...

A Mme Bacon de Seigneux.

Paris, 24 avril 1880.

Chère dame et amie,

C'était bien à moi à vous écrire pour me dédommager de n'avoir pu causer avec vous à l'hôtel Vendôme. Si ce charmant M. d'Antioche n'était venu, nous aurions pu jouer un trio avec Mlle Eugénie dont l'air m'était fort sympathique, mais une maîtresse de maison, en un quart d'heure de temps, ne peut mettre d'accord quatre violons et on est bien vite las des propos interrompus.

J'ai lu votre *Lecture*, et je ne m'étonne pas qu'elle ait converti. Elle fustige et stimagtise, non seulement le vice, mais ce qui amène tant de personnes à le pratiquer sans honte, c'est-à-dire les capitulations de conscience et les concessions à l'esprit du monde. La critique de cette famille de Blossac, catholique et royaliste, qui subventionne les mauvais livres et les théâtres, ce salon où, devant une chanoinesse et d'honnêtes femmes, on ose lire, à haute voix, une polissonnerie de ce vieux garnement de Mérimée, — tout cela est bien touché. Ce sont ces compromis entre l'honneur et l'infamie, ces curiosités insatiables et malsaines qui, sous prétexte d'art et de littérature, entraînent la dépravation du sens moral et l'abaissement des caractères. Si pas une honnête femme ne lisait un mauvais roman, on en verrait bien diminuer le nombre. Les romanciers les plus vilains tiennent aux suffrages des honnêtes femmes plus qu'à celui des courtisanes, et je suis assurée que si, par impossible, toute femme mariée à l'église se faisait une loi de ne pas aller voir une seule pièce où il fût question d'adultère, cette ordure disparaîtrait du théâtre.



A M. Brianchon.

Paris, 27 avril 1880.

Monsieur,

Vous êtes vraiment bien bon de distraire si agréablement une pauvre souffrante qui est en grand danger de prendre tout à fait le *spleen*. Votre description de la vallée de Gruchet-le-Valasse, la promesse d'une histoire sur les Bénédictins (mes chers Bénédictins), les noms très aimés de Mmes Hélot, de Waranghien, de la Corbinière, tout cela m'a envoyé une bouffée d'air de Normandie qui m'a un peu désasphyxiée.

Avez-vous lu le charmant livre de Mme de la Corbinière? (*Une femme apôtre.*) Que ce livre est bien fait! que je voudrais en écrire un aussi bon! Mais, en même temps, quelles horreurs se publient! Je viens de parcourir le *Polybiblion* et son compte rendu de *Nana*. Bien que fait par un très honnête homme qui en a des nausées et n'y touche qu'avec ses pincettes, il fait frémir la nature. Cette littérature d'asticots fait trouver les pourceaux jolis, et je crois que rien que pour avoir lu les dix lignes que cite Firmin Boissin de ce vidangeur de Zola, je suis réconciliée avec les habillés de soie, sauf vot' respect, comme on dit en Cotentin! — Quand donc verrons-nous finir le règne de l'ordure et du mensonge, et museler la bête? Elle est bien déchainée pour l'instant...

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 17 juin 1880.

Que tu es heureux, Dragon volant, de galoper ainsi dans les forêts, tout seul, et quel joli conte on pour-

rait faire avec l'épaulette perdue, les bohémiens et le Dragon errant ! Que n'étais-je avec la bonne Mme Vincent pour voir piaffer ton Pégase de la Plata dans la paisible rue Saint-Mesme ! Enfin toutes ces dragonnades enrichissent ta mémoire de tableaux charmants qui feront contrepoids à l'abominable livre que tu lis. Dans cette *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, il n'y a pas un personnage honnête, tout y est souillé, tout. Un enfant y paraît un instant, c'est pour mentir comme un chien ; l'amour maternel n'est entrevu que dans le cœur d'une fille perdue ; la Esméralda est aussi bête que sa bique ; Phœbus est stupide ; Fleur de Lys niaise, sa mère aussi, et tous les autres bons à pendre. Avec cela les théories les plus fausses sur l'art, et la préoccupation constante de voir partout des monstres <sup>1</sup>.

Hier soir nous sommes allés au palais de l'Industrie voir notre vitrail du *Vœu de Louis XIII* éclairé à la lumière électrique et resplendissant de telle sorte que du pont de la Concorde et de la Chambre des députés on distingue fort bien les figures. C'est une vraie lanterne magique. Ce bon Noël a eu l'idée de nous mener là et vraiment il a bien fait <sup>1</sup>.

Mes douze poulets vont à merveille et tes petits pigeons aussi. J'ai embelli ma tente de quatre belles branches de lis qui fleurissent dans l'eau et d'un réséda en fleurs. C'est délicieux. Sur ce, je t'embrasse.

---

1. Voir sur le même sujet : *Vie de Madame Julie Lavergne*, p. 186. et *Correspondance*, t. II, p. 228.

2. Ce vitrail, représentant le *Vœu de Louis XIII*, est placé dans l'église Saint-Vincent, à Blois.

A M. Joseph Lavergne, au 2<sup>e</sup> dragons.

Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1880.

Mon cher Joseph,

Hier, dès quatre heures, Noël était rue de Sèvres ; j'y suis allée à cinq, Georges à six. Le récit du *Figaro* est exact. J'ai vu M. de la Baume souffleter Pelletan et si bien qu'il a roulé sur le trottoir. Les jeunes gens ont été parfaits d'énergie, de cris et de cannes levées. Sitôt qu'un communard criait une sottise, ils bondissaient sur lui et l'argumentaient le poing sous le nez. J'aurais bien voulu que tu fusses de la fête. Pierre Veillot s'est fait mettre au violon. Nous autres bonnes femmes nous avons crié de notre mieux.

Tous les Pères Jésuites sont sortis, donnant le bras à des sénateurs ou des députés ; notre bon vieux Père Millériot a voulu s'en aller tout seul. Noël l'a suivi, malgré lui. Il disait : « Ces gens-là m'ont mis en retard de vingt minutes. » Tous les sergents de ville le saluaient, et les voyous, qui disaient mille sottises l'instant d'aparavant à côté de moi, sont restés muets en le voyant. — Il loge chez M. Récamier.

Aujourd'hui, autre scène. A une heure, Jean Keller est venu nous avertir qu'à deux heures, le cardinal irait faire briser les scellés et apporterait le saint Sacrement à Saint-Sulpice, où l'on ferait une cérémonie expiatoire. Nous y sommes tous allés, avec nos ouvriers et nos bonnes. Grande foule, très calme, tout le clergé au péristyle, le marché aux fleurs dépouillé, cent bouquets effeuillés sur les marches, et une attente édifiante et silencieuse. Il y avait force sergents, très convenables.

Tout à coup, vers trois heures, arrive un gros animal de commissaire en colère, qui se met à gronder les sergents et à faire évacuer la place, où les femmes et

les enfants étaient en majorité. Puis il fait fermer les grilles sur un groupe très nombreux de messieurs décorés et vénérables qui arrivaient de la rue de Sèvres. Deux messieurs réclament, se fâchent, on les mène en prison. Là-dessus tombe une pluie épouvantable. Mgr Richard arrive, escorté par des jeunes gens, dont Georges et Noël, trempés comme des soutes ; le bruit se répand que le saint Sacrement a été enfermé dans la chapelle intérieure des Pères. Monseigneur entre par la porte du fond de l'église, monte en chaire, prêche la patience et donne la bénédiction.

Fureur des paroissiens, et murmures unanimes entre ce chien de gouvernement qui permet qu'on festine en pleine rue les retours du bagne, et défend à un archevêque de Paris de transporter hors d'un sanctuaire crocheté et profané, le saint Sacrement. — On assure que c'est Grévy qui n'a pas voulu.

Ces pauvres sergents de ville sont assommés de faire une telle besogne. Je suis restée deux heures à les observer de près, rue de Sèvres ; ils aimeraient bien mieux taper sur les communards !

---

A M. Brianchon.

Paris, 6 juillet 1880.

Monsieur,

J'ai lu le savant travail de M. Ernest Guérout et je lui demande la permission de le garder encore. J'y ai, comme vous le pensiez, trouvé un excellent canevas et me voici brochant les figures de Tassillon et de Théodore de Bavière. Grâce aux *Moines d'Occident*, au *Charlemagne* de M. Vetault et à quelques autres, j'espère ne pas trop défigurer ces captifs de Jumièges. Ils m'intéressent bien, et je me repose avec eux d'avoir crié et manifesté rue de Sèvres, fait faction à Saint-

Sulpice, et lu chaque jour les exploits des crocheteurs dont nous subissons l'agréable gouvernement. Ils travaillent, sans le vouloir, à la glorification de ce qu'ils veulent détruire. Moralement, il ne faut pas s'en tourmenter et laisser les mâtins aboyer après la lune, mais, effectivement, il les faut fouailler tant que faire se peut, et, chez nous, on n'y manque point.

En attendant la prochaine émeute catholique (et puisse-t-elle mériter ce titre), je me promène à Jumièges avec délices. A Solesmes je ne pouvais entrer, et, tandis que mon mari passait avec les Pères l'heure de la récréation, je prenais patience en dessinant sur les rives de la Sarthe. A Jumièges, étant à l'état d'esprit, nulle clôture ne m'arrête, et je parcours le vaste monastère en toute liberté.

Etiez-vous au Havre, Monsieur, lors de la hideuse manifestation contre les Jésuites et M. de l'Espée<sup>1</sup> ?

Il n'y a rien à espérer de bon de la République, si ce n'est son renversement. Vous savez avec quel courage, quelle bonne foi, le P. Lacordaire l'accepta et essaya de fraterniser avec elle. Il nous le dit lui-même : à peine assis auprès d'Arago, il l'entendit, à l'Assemblée nationale, dire à ses voisins de la Montagne : « Est-ce que vous ne jetterez pas ce calotin-là par la fenêtre ? » Le mot donnait la tonique de la symphonie dont nous écoutons le finale à l'heure qu'il est<sup>2</sup>.

1. Au Havre, M. de l'Espée, colonel du 119<sup>e</sup> de ligne, fut mis en disponibilité pour avoir serré la main aux Jésuites expulsés. Il était le frère de M. de l'Espée, préfet de la Loire, qui fut assassiné par les communards à Saint-Etienne.

2. Voir, sur le même sujet, la lettre du R. P. Lacordaire, *Correspondance de Madame Julie Lavergne*, t. 1<sup>er</sup>, p. 76.

A M. Brianchon.

Paris, 19 juillet 1880.

Monsieur,

Je vous envoie le manuscrit de M. E. Guérout et le premier brouillon, l'unique, de mes *Captifs de Jumièges*. Quand vous en aurez le temps et la patience, je vous prie de les lire et de me signaler les fautes que j'aurais faites. Je tiens à retoucher beaucoup ce travail, il faut que vous m'y aidiez. Je compte sur vous pour refaire la note placée à la fin et y ajouter l'histoire de l'ouverture du tombeau des prétendus *énervés*, à la Révolution.

Cet hurluberlu de M. Duruy, dans son *Histoire de France* (t. I<sup>er</sup>, p. 138, édition de 1864), raconte la légende des *énervés* sans se donner la peine de la démentir, mais en la rapprochant simplement de ces mots : « Le plus âgé des fils que laissait Clovis II avait quatre ans. » Il dit aussi que Guillaume de Jumièges n'en parle pas. — Un autre universitaire, M. Bouillet, dans son Dictionnaire (édition de 1843), dit que la légende doit s'appliquer à Tassillon et Théodore, ducs de Bavière, enfermés à Jumièges, etc. — Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que la légende des *énervés* est tenue pour apocryphe, mais les guides du voyageur et les badauds, qui les croient plus que l'Évangile, tiennent l'histoire pour très vraie, et, cette année encore, le bon public admirait, à l'Exposition, deux Princes infortunés, ficelés dans une nacelle et flottant sur la rivière qui devait les conduire à Jumièges. C'est un père, une mère, un roi et une sainte qui avaient ainsi traité leurs enfants ! — Au moyen âge, c'était tout à fait à la mode, paraît-il ! Et les badauds se réjouissent d'être nés à notre jolie époque, où les

mœurs sont si douces, les liens de famille si respectés et les crimes si rares. Pour moi, je tiens bon : je n'ai ni pavosé, ni illuminé ce 14 juillet. J'ai manifesté rue de Sèvres et à Saint-Sulpice, et je suis outrée d'indignation et de mépris contre les crocheteurs qui ont destitué le colonel de l'Espée. — J'espère vivre assez pour voir leur châtement.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 25 juillet 1880.

Mon cher Joseph,

J'ai beaucoup écrit ces jours-ci, voici comment. M. X... m'est venu lire une lettre que lui écrivait Paul de Cassagnac. Elle disait : « Mon cher confrère, je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait de votre ouvrage. Je lirai ce livre en gourmet, à loisir, et j'en insérerai un compte rendu. Faites-le faire. Qu'il ait de deux à trois cents lignes. Plus il y en aura, plus je serai content », etc., etc.

« Me voilà bien embarrassé, dit M. X...; qui me fera cela ? M. de Lansade ne voudrait pas écrire dans *le Pays*, je n'ai personne...

— Voulez-vous que je le fasse ? lui dis-je.

— Ah ! jamais je n'aurais osé vous le demander, mais cela me rendra grand service. »

J'ai fait le compte rendu ; il le trouve charmant, et, bien entendu, je l'ai fait d'un autre ton pour *le Pays* que pour *l'Espérance du peuple*. J'ai trouvé moyen d'y parler de l'impératrice, et, en deux cent cinquante lignes, j'ai dit tant de jolies choses que, si Paul de Cassagnac a du bon sens, il sera charmé. J'y ai cité son père qui, l'an dernier, avait rendu compte de deux livres de M. X..., enfin c'est *aux pommes*. — Et le plus drôle, c'est que le rédacteur en chef du *Soleil*, M. Hervé, ayant

écrit à M. X... absolument la même chose que Cassagnac, je viens de faire un troisième compte rendu qui ne ressemble pas aux autres. Il ne me manque plus que d'en écrire un pour *le XIX<sup>e</sup> Siècle*, afin de montrer la souplesse de mon talent !...

---

*A M. Brianchon.*

Paris, 26 juillet 1880.

Monsieur,

Nous prenons d'autant plus de part à votre chagrin que l'excellent M. Hanin, curé de la Madeleine, à Rouen, était pour mon mari un ancien client et un ami. Nous l'avions vu pour la dernière fois aux bains de mer à Sainte-Adresse, il y a trois ans, et les détails qu'il nous donna sur sa maladie nous firent présager qu'elle ne se prolongerait pas et était inguérissable. Assurément, il était de ceux qui ne devraient pas mourir, tant leur exemple et leur œuvre font de bien, et il avait cette jeunesse de l'esprit qui nous fait oublier le déclin de l'âge. Il faut bien des efforts sur nous-mêmes pour comprimer nos murmures quand nous voyons quitter ce monde par ceux qui l'édifiaient, tandis que Dieu laisse la vie aux infâmes vandales qui ruinent et abattent, sans honte ni trêve, tout ce qui est beau, honnête et vivifiant.

Je vous remercie de nous avoir envoyé les trois articles sur MM. Jeuffrain et Hanin. Nous les avons lus avec intérêt. La justice et les honneurs rendus à de telles mémoires sont pour contre-balancer l'indignation que soulève certaine fête.

Vous allez donc revoir Versailles ! Je vous en félicite. J'espère que vous ferez connaissance avec le bon jardinier en chef, M. Charpentier, et que, dans Trianon, vous reconnaîtrez le cèdre, le vivier, la fenêtre



de Marion, celles d'Antoine Richard, les roses de Marie-Antoinette, et ce joli pavillon du bord de l'eau où elle venait déjeuner de deux biscuits et d'un verre d'eau de la source de Ville-d'Avray. Faites-vous ouvrir le théâtre, le petit château, chef-d'œuvre de Gabriel. — Mon cher Trianon ! Il y a plus d'un an que je ne l'ai vu. Au numéro 2 de la rue de la Paroisse, vous verrez un appartement, au second étage, dont le balcon donne sur le parc. C'est là que j'ai passé d'heureuses vacances neuf ans, c'est là que j'écrivais *le Vannier de Chèvreloup*<sup>1</sup>...

---

A M. Noël Lavergne.

Cambrai, 8 août 1880.

Mon cher Noël,

Ta bonne lettre est arrivée comme marée en carême pour réjouir notre dimanche. Dieu soit loué ! Un bon point à ton succès de Rouen. Grâce à tout cela je gagnerai encore un peu de repos pour père Claud. Nous sommes si bien reçus, si bien installés, que ce serait trop dommage de partir demain avec le grand Joseph. Hier au soir, il a lu *les Roses de M. Vincent*. Mme Edmond Bertrand a joué, ainsi que Jeanne, plusieurs morceaux, et la soirée a été fort agréable. — Ce matin, grand émoi. Un poussin était malade et Joseph le déclarait en danger de mort. J'examine le patient : il avait froid aux pieds, d'où congestion, convulsion, etc. C'est un poussin sans mère. Je l'ai mis dans mon giron et si bien réchauffé qu'il est guéri. On s'est moqué de mon remède, mais il a bien fallu reconnaître que c'était le bon. Ce pauvre petit poussin était tout content dans mon corsage et regardait

---

1. *Légendes de Trianon*.

les gens tout gentiment entre un bouton et une boutonnière.

Après ce sauvetage, nous sommes tous allés à la messe, puis chez M. Delattre qui a une collection à la façon du musée de Cluny. Nous n'en pouvions plus sortir, tant il a de choses intéressantes. Nous y retournerons. Il fait un temps de chien : pluie, vent, tempête à tout casser. C'est un temps à faire de la musique et de l'archéologie...

---

A M. Brianchon.

Paris, 9 septembre 1880.

C'est donc Anselme Flamen à qui les catalogueurs de la République attribuent la *Diane* de Francinet ? Pour sûr, ils se trompent. Flamen était fort capable de la faire, et son *Cyparisse* et son *Faune* de Versailles, son *Ange* de « métal doré » du chœur de Notre-Dame de Paris, son *Enlèvement d'Orithie par Borée*, au jardin des Tuileries, son *Tombeau du duc de Noailles* à Saint-Paul, et la statue qu'il avait faite pour le jardin du fermier général Le Juge, rue du Grand-Chantier, étaient pour le prouver. Mais c'est tout de même Francinet qui a fait la *Diane*. L'erreur, c'est d'avoir pris pour Coysevox un académicien en perruque, qui était de son âge, lui ressemblait et avait, comme lui, un atelier à Marly et un logement au Louvre. *Je l'ai vu* parler à Fagon et au Roi, dans les jardins de Marly, et, si je l'ai pris pour Coysevox, c'est que je suis un peu bien myope et qu'à une distance de cent soixante-dix ans et à travers la poussière de tant de ruines et de révolutions, la vision peut bien manquer de netteté. Je mettrai donc Anselme Flamen aux lieu et place d'Antoine Coysevox, mais je laisserai mon Francinet tel qu'il

est. Il est si gentil garçon ! Quand notre *Diane* paraîtra dans le volume de *l'Arc-en-Ciel* ou dans celui des *Chroniques de l'Île-de-France*, vous en rendrez compte dans une revue quelconque, vous redresserez l'erreur, vous rétablirez les faits, on dira : l'auteur a rêvé. — Mais un joli rêve a son prix<sup>1</sup>.

Mille fois merci de cette chasse aux renseignements. Il m'ont été bien utiles ; on ne brode bien que sur un canevas solide et clair, et celui que vous m'avez fourni a ces qualités maîtresses.

Quant à compatir à vos fatigues, nenni, Monsieur. Heureux pèlerin de Notre-Dame-de-Bon-Secours, heureux voyageur errant en imagination d'Athènes à Marly, et, en réalité, parmi les verdoyantes campagnes de la Normandie, entouré d'amis, de livres, jamais ennuyé, libre comme l'air... Je vous envie et vous souhaite de continuer ainsi une quarantaine d'années. Je garde ma compassion pour le pauvre moi, qui suis gardeuse d'enfants du matin au soir, et ne puis lire une page ni écrire trois mots sans être dérangée par cette petite infanterie bruyante et barbouillée, qui tourmente mes poules et ravage mes plates-bandes. Quelques heures de silence me seraient un concert. Que ne puis-je être sous le berceau de chèvrefeuille de votre ami, à regarder couler l'eau en songeant à cet éternel Océan où iront se perdre fleuves et ruisseaux quelque agités et troublés qu'ils soient ! Vous devriez bien me dénicher, dans quelque collection de Normands célèbres, une notice biographique sur Gabriel Du Moulin, curé de Manneval, dont j'aime tant le livre. Je voudrais peindre ce brave homme, et peindre en lui le bonheur de celui qui fait un livre à la gloire de son pays. Il aimait tant la Normandie, ce cher

---

1. *La Diane de Marly* fait partie du recueil intitulé *Fideline*.

M. Du Moulin ! Son éloge du cidre est si amusant ! — et c'est un historien si naïf, si honnête, si content des approbations qu'il reçoit ! — Je lui ai rendu un premier hommage dans mon *Gauthier de la Calprenède*, mais il m'a fait tant de plaisir, que je ne suis pas quitte envers lui <sup>1</sup>.

Adieu, Monsieur, si l'ombre de Flamen vient me tourmenter, je vous l'enverrai en lui promettant que vous aurez soin de sa gloire de façon à ce qu'elle efface celle de son élève. — D'ailleurs qui empêche de signer sa statue, et de le venger sur le marbre du tour que je lui joue sur le papier ?

---

A M. Brianchon.

Paris, 11 septembre 1880.

Merci, Monsieur. Vos corrections sont très justes et je les ai adoptées, sauf quelques-unes. J'ai supprimé le *menu* du dîner de Francinet, tout en le laissant faire un léger repas à Bougival, afin qu'il entende causer les mousquetaires. J'explique pourquoi il ne prend pas le coche. Francinet n'était pas cavalier ni assez riche pour aller en poste et le coche mettait six jours. J'ai eu, jadis, entre les mains l'itinéraire des coches, c'était fabuleux de lenteur. Un bon piéton les dépassait toujours.

Quant aux critiques non suivies, elles se bornent à ceci : personne n'appelait le prince en question, Monsieur le Duc, tout court. Cette dénomination l'eût fait prendre pour le duc de Bourbon qu'il était d'usage d'appeler ainsi, de même qu'en disant Monsieur le Prince, on désignait Condé.

---

1. Deux remarquables notices sur Gabriel Du Moulin ont été écrites par M. le chanoine Porée, curé de Bournainville. (Le Blanc-Hardel, Caen, 1884, et imprimerie Lefèvre, Bernay, 1890.)

Je ne puis aller à la bibliothèque. Dans le volume futur nous mettrons des pièces justificatives, comme j'ai fait pour les *Légendes de Fontainebleau*, et je corrigerai encore bien des choses. Dans l'édition de Saint-Simon que j'ai sous la main, le Roi a toujours une majuscule, mais non point le roi d'Angleterre, ni les autres. C'est un reste de cette triomphante étiquette qui faisait passer le premier aux portes, Louis XVIII, tandis que les souverains, ses protecteurs armés, lui cédaient le pas. — On disait alors le Roi tout court, et personne ne s'y trompait. O royaume de France, le plus beau après celui du Ciel, ô nation fille aînée de l'Eglise, terre des saints et des braves, où les cathédrales et les palais germaient comme les lis... c'est en souvenir de vos gloires passées que j'écris le Roi et que je l'attends !

*P.-S.* — Je viens d'avoir deux heures de liberté au moyen d'une permission, donnée à mes petites-filles, de jouer avec de l'eau. Elles sont aussi contentes que si la boue qu'elles font était une belle peinture, et me disent toutes les cinq minutes : « Grand'mère, que c'est joli, regardez ce bassin, cette rivière », etc..., mais à présent, il s'agit de les aller changer de chaussures et de tabliers. C'est le quart d'heure de Rabelais !

---

*Au R. P. Sicard.*

Paris, 25 octobre 1880.

Mon révérend Père,

Chaque jour, en ouvrant le journal, je cherche les nouvelles de Toulouse, Dieu sait avec quelle anxiété !... Cette lettre vous trouvera-t-elle encore chez vous, ou croché, chassé et insulté pour le bien que vous avez fait ? Parmi tant de tristesses, notre cœur tressaille

d'espérance, parce que la situation se dessine de plus en plus nette, et qu'il n'y a plus rien debout que l'armée du *Credo* et celle du *Non serviam*. Un très saint prêtre me disait hier : « Cette persécution sera le salut. » Et il se réjouissait en énumérant toutes les manifestations catholiques qui se produisent et vont grandissant. Le comte de Chambord a bien dit : « Il faut que Dieu rentre en maître pour que je puisse régner en roi. »

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! La cause de l'Eglise est maintenant celle de la liberté, et nos religieux vont redevenir aussi populaires d'ici peu de temps qu'ils l'étaient aux siècles de toi. Mais dans la crise qui commence, il y aura peut-être du sang répandu, et on ne peut s'empêcher de frémir et de trembler pour ses amis.

A Paris, les gens de toutes classes sont exaspérés contre le gouvernement. Je ne sais où il s'appuie, ayant contre lui tous les honnêtes gens et presque toute la démocratie.

Tout dernièrement, j'enviais à la Belgique ses bonnes femmes qui jetaient leurs sabots au délégué. Nous avons mieux en France : Mmes Poubelle, de Prévoisin, de Montalembert se sont bravement conduites, et il y en a bien d'autres.

Adieu, mon révérend Père, prions les uns pour les autres, et ne désespérons que de la durée de la République.

---

A Mme Bertrand-Milcent.

Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1880.

Ma chère cousine,

Nous prenons tous une part bien affectueuse au nouveau malheur qui vient de vous frapper. La mort

de Mme Harrewyn pour être prévue n'en est pas moins un coup bien douloureux. Si jeune, si aimée, si heureuse, notre pauvre Emilie a dû bien regretter la vie, et sa résignation à la volonté de Dieu, et ses longues souffrances ont dû lui mériter d'entrer dans le repos et la joie des saints. Nous prierons pourtant avec vous pour cette âme si chère.

Les voici toutes trois disparues de ce monde ces trois jeunes filles si charmantes et si gaies au mariage de Louisa : Lucie, Marie Bertränd, Emilie. Il y a aujourd'hui sept ans, Lucie revenait mourante de Marseille. Jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier, qui fut le jour de sa mort, elle ne dormit plus. Marie et Emilie souffrirent encore plus. Si l'on n'avait pas la foi, si on ne croyait pas à une autre vie, qui pourrait supporter les douleurs de celle-ci ? Mais nous savons que nous reverrons nos morts bien-aimés, nous savons qu'ils ne nous oublient pas et que plus ils ont souffert ici-bas, plus leur part est belle dans le Paradis.

Adieu, ma chère cousine, je regrette bien que l'éloignement m'empêche d'aller vous embrasser et pleurer avec vous. Deuil sur deuil, douleur sur douleur, telle est votre part, part bien amère, et j'y compatis d'autant plus que je vous ai connue dans le temps le plus heureux de votre vie, à Rumilly; alors que nous étions de jeunes mères et que nous allions à la rencontre de votre cher mari, le soir, sur la route...

---

*A Mme Vincent-Couriot, à Chartres.*

Paris, 8 novembre 1880.

Chère Madame,

Voici mon dragon rentré au logis, et sa bonne mine et sa belle humeur témoignent de vos bons soins et du plaisir qu'il a eu, pendant cette année, à trouver

chez vous un accueil maternel. Dieu veuille me donner l'occasion de vous témoigner notre profonde reconnaissance autrement que par des remerciements.

Le bon Père expulsé que nous logions a quitté Paris ; le dragon a trouvé sa chambre libre. Il n'a pas eu l'occasion de faire un petit sacrifice, mais elle se retrouvera. — Mon mari a eu hier un vrai succès. Il est allé, tout droit, trouver le préfet de police et a obtenu de lui qu'un des prêtres expulsés reviendrait habiter avec le P. Ratisbonne. C'était trop inhumain d'obliger ce bon Père, qui est âgé de soixante-dix-sept ans, à rester seul avec des domestiques. Le citoyen Andrieux l'a compris par bonheur. C'est accordé.

Vous devez comprendre dans quelle agitation d'esprit nous sommes au milieu de tels événements. Que Dieu ait pitié de la France !

Nous avons été bien contents d'apprendre que les Maristes de Chartres étaient épargnés. — Mais quelles scènes chez nos amis les Capucins de Versailles !

Veillez, chère Madame, recevoir pour vous et ces messieurs les plus affectueux compliments de nous tous et les respectueux hommages de votre dragon.

---

*A Mme Bacon de Seigneux.*

Paris, 25 décembre 1880.

Chère Madame,

J'ai pu aller à la Chambre, lundi, avec mon dragon. C'était la première fois depuis que nos députés sont revenus à Paris. J'ai eu le bonheur d'entendre M. Keller. Il domine l'Assemblée de toute la hauteur d'un caractère et d'un talent irréprochables. La gauche a beau crier, hurler, se révolter : elle écoute, elle frémit sous le fouet. Il reste impassible et conserve la dignité d'un patricien. Par moment, on le voudrait



moins parlementaire... Enfin, on sort de là le cœur brisé de honte et de douleur en songeant que cette parole si fière, si française et si vraie, change peut-être bien des convictions, mais pas un vote. Nous roulons à l'abîme et, humainement parlant, tout est perdu. Mais nous lutterons jusqu'à la fin. Et tous les honnêtes gens se coalisent en ce moment pour les élections municipales.

La messe de minuit a été splendide à Sion. On a chanté une messe de Mozart. Heureux musiciens ! La tombe, pour eux, n'entraîne pas le silence, et ils font encore chanter les louanges de Dieu sur la terre longtemps après qu'ils ont rejoint les chœurs angéliques !

## ANNÉE 1881

Vacances au Val de Brix, etc.

*A M. Joseph Lavergne.*

Lyon, 15 février 1881.

Mon cher Joseph,

Ta lettre d'hier, que je viens de recevoir ce matin, a été l'un des plus grands sujets de joie que j'ai eus de ma vie. Je suis contente de toi et je remercie le bon Dieu qui t'a conduit et protégé si visiblement. Tu es heureux d'avoir vu cette catastrophe de Modane. Rien de charmant comme un danger passé. J'avais appris l'accident du train de marchandises dans le petit *Nouvelliste* de Lyon, mais rien qui m'inquiétât sur les trains d'Italie, Dieu merci. Je commençais cependant à être bien ennuyée d'être sans nouvelles de mon dragon. Écris-moi des détails sur ta conversation

avec Monsieur le comte de Chambord. Nous sommes encore cloués ici. Le pauvre grand-père Lavergne va baissant. Depuis vingt-quatre jours il n'a pris que de l'eau sucrée. Sa volonté est toujours très ferme. — Tu dois comprendre que nous ne pouvons nous en aller, avec la perspective d'être rappelés à Lyon le lendemain.

Je commençais à m'ennuyer horriblement, mais ta lettre m'a réjouie et réconfortée. Je vois ta carrière s'ouvrir telle que je la souhaitais, et je suis contente. Remercions Dieu.

Ton père va étonnamment bien. Ces courses continues et l'air natal lui donnent des forces. Nous prenons la *mouche* pour aller rue Saint-Joseph, et l'air de la Saône et ses flots gonflés me rappellent le bord de la mer.

Tu as bien fait de m'écrire une longue lettre. Je l'attendais à la fenêtre, en regardant cet empaillé de facteur, gros bonhomme qui cause avec les passants et s'éternise dans les boutiques. M. Michel Dumas nous a fait visiter tout le palais Saint-Pierre où il dirige l'École des beaux-arts. Aujourd'hui, nous irons voir le concours pour la statue d'Ampère. — Lyon est vraiment une belle et curieuse ville, et si je pouvais aller à la bibliothèque et voir les anciens plans, je glanerais de jolies histoires. — J'en écris une, à bâtons rompus, qui me transporte en Normandie et me repose des sempiternelles cancaneries d'ici, où l'on ressasse à perpétuité les mêmes riens. La politesse oblige à paraître y prendre intérêt, et il s'ensuit que je m'ennuie comme on s'ennuie de la pluie et même du beau temps quand ils durent trop. Je t'embrasse. Dieu veuille que cette momie de facteur m'apporte demain une *dragonnade* !

---

*A M. le Comte de Lansade-Jonquières.*

Paris, 17 mars 1881.

Monsieur le Comte,

M. Lavergne est profondément touché de la part que vous prenez à la perte que nous avons faite. Elle a été, du reste, accompagnée de bien des consolations. Le bon grand-père<sup>1</sup> s'était fort chrétiennement et résolument préparé à la mort. Nous l'avons soigné pendant quinze jours : il s'en allait sans maladie, sans infirmité, en pleine lucidité d'esprit, et son dernier souffle s'est exhalé sans secousse ni souffrance. Mon mari l'a enseveli lui-même, et grâce à Dieu n'a pas fléchi en ces moments si pénibles.

La dernière joie que mon beau-père ait eue en ce monde a été d'apprendre la manière toute gracieuse dont Monsieur le comte de Chambord avait accueilli, peu de jours auparavant, mon fils Joseph.

Joseph, chargé d'un message, était allé à Goritz, et il a rapporté de ce voyage l'impression que fait Monseigneur à tous ceux qui ont l'honneur de causer avec lui : c'est-à-dire une sorte de culte. En revenant, chargé de dépêches, Joseph s'est trouvé dans le train qui buta dans l'avalanche de la Praz, et il a eu le bonheur de rendre service à ses compagnons d'infortune et de n'être pas blessé. — Il repart demain pour Goritz, en vrai dragon volant. Monseigneur lui a dit les choses les plus aimables...

Je ne sais comment remercier la Providence. En même temps qu'elle envoyait Joseph en Illyrie elle préparait, pour Noël, un excellent mariage qui, j'es-

---

1. Marin Lavergne, peintre d'histoire héraldique, né à Lyon le 22 fructidor an IV, mort en cette ville le 18 février 1881.

père, se fera bientôt. Il faut s'abandonner en toutes choses à cette bonne Mère : elle s'entend mieux que nous à conduire notre barque.

---

A M. Brianchon.

13 mai 1881.

Cher Monsieur,

Je ne sais si je vous avais parlé des projets de mariage de mon fils Noël. Ils se sont réalisés, et, le 4 de ce mois, il a épousé, à Saint-Sulpice, Mlle Rose Rondelet, troisième fille de M. Rondelet, de son vivant membre du Conseil municipal de Paris et chef de la maison Rondelet (ornements d'église), qui, de père en fils, depuis 1782, tient un rang très honorable dans le commerce parisien.

Nous ne pouvions mieux souhaiter sous tous les rapports, et nos jeunes époux sont les mieux assortis et les plus contents du monde. Ils font leur voyage de noce.

Un des beaux-frères de la mariée est M. Paul Toulon, ingénieur, qui dirige les travaux du port à Fécamp et à Saint-Valery, et c'est là que les époux sont allés d'abord. Heureux enfants d'avoir revu la Normandie couronnée de fleurs de pommier ! Mon mari est fatigué. Nous aurions tous deux grand besoin de repos. Les réceptions et les emplettes du mariage m'ont bien cassée. Quand pourrai-je écrire ou voyager, les seules choses qui me distraient de la République ?

Pour le moment, le début littéraire de mon Joseph est ce qui me préoccupe. Je m'en vais grand train et c'est Joseph qui prendra soin de mes *Stuarts* et de ma *Charlotte Corday*, fleurs du panier...

---

A *Mme Noël Lavergne-Rondelet.*

Au Val de Brix, 16 juillet 1881.

Ma chère fille,

Hier, Ernest Milcent était à Cherbourg et Joseph à Valognes ; nous avons passé une journée de repos et de solitude dans les prés et ces jolis chemins creux où l'on ne rencontre d'autres êtres vivants que des oiseaux et des papillons. Dans les prés on jouit de la compagnie des vaches qui sont bien ici les plus honnêtes et sociables créatures que l'on puisse voir. L'une d'elles, *Belle-de-jour*, filleule de Joseph, est venue regarder mon dessin et le trouvant à son gré m'a léché la main avec une langue aussi douce qu'une brosse de chiendent. J'ai aussi une filleule à cornes. Hier matin on a aperçu dans la prairie une jolie génisse, née pendant la nuit, et qui trottait comme un lièvre. Je l'ai nommée *Comète*, et, comme toutes celles qui sont nées ici, elle deviendra une bonne laitière. Toutes ces bêtes ont des noms charmants : *Anémone, Tulipe*, etc. Elles sont douces comme des moutons. Je regrette bien de ne pas savoir dessiner assez pour faire leur portrait. Elles posent tant qu'on veut aux heures chaudes de la journée.

Si petite Madeleine Rondelet était là, elle se ferait des bouquets par centaines. Les digitales, les marguerites et les boutons d'or abondent. Il y a aussi bien des roses. Voici le programme de nos journées cette semaine. La semaine prochaine nous courrons un peu le pays, mais ces jours-ci l'ordre est de se reposer. A huit heures, la cloche annonce le déjeuner. Après, on flâne en attendant le courrier. Arrive le facteur. Chacun prend ses lettres et ses journaux et les va lire où il veut, soit dans le grand salon, le cabinet de travail, le grand vestibule frais et sonore, ou la salle verte,

charmant bosquet de sapins et de lierres d'où l'on domine des prairies verdoyantes. Puis on se promène à petits pas, on va voir les faneurs, les chevaux, les abeilles et les poules. A midi, diner, *repromenade* ; à quatre heures, tasse de lait, *reflânerie* ; à sept heures, souper. A neuf heures, la cloche rassemble toute la maisonnée ; M. Milcent fait la prière. On éclaire le salon, on cause, on lit un peu. Puis, à dix heures, bonsoir. Le tout agrémenté de quelques sonneries du cor de Joseph et d'un peu de charivari que je fais sur un vieux piano.

Cette vie absolument végétative a déjà fait grand bien à papa Claud et m'a complètement guérie. J'espère que ma Rose première va se guérir bientôt. Merci de ce que vous avez fait pour elle, ma vaillante Rose II. Embrassez pour moi tous mes enfants et petits-enfants, ma chère fille. Papa Claud et Joseph se joignent à moi pour vous envoyer les plus cordiales amitiés.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 20 juillet 1881.

... Demain dimanche nous aurons l'agrément de voir défiler les électeurs. Il y a depuis hier une nouvelle affiche : William Piton, rédacteur du *Journal des Abrutis*, se désiste de sa candidature et invite ses « chers électeurs » à voter tous pour Gambetta. Cela commence assez sérieusement et finit en charge : « Viens dans mes bras, mon gros Léon », etc. Une autre affiche, de ce matin, a pour titre *le Parti ouvrier* ; elle est signée des comités socialistes et déclare qu'il ne faut pas nommer un seul bourgeois, rendre l'outil et le capital aux travailleurs, etc.

Et Gambetta ? que dites-vous de sa mésaventure ?

On disait de lui il y a un mois : c'est un ballon piqué, le voici qui crève, laissant s'échapper le gaz empoisonné qui le gonflait. A-t-il assez dévoilé sa haine, son mépris de ces malheureuses « couches sociales » qu'il n'a soulevées que pour s'en faire un marche-pied ! — Jamais ses plus irréconciliables ennemis n'auraient pu lui faire plus de tort vis-à-vis de ses électeurs de Charonne qu'il ne s'en est fait lui-même en les menaçant <sup>1</sup>.

Le 3<sup>e</sup> numéro du *Royaliste* ne se relève pas. Le premier-Paris est fade, et a le tort de ne pas parler de la scène de Charonne. Cette scène est racontée plus loin deux fois, très mal. Les récits du *Clairon* et de *l'Espérance du peuple* sont cent fois mieux et plus complets. *Le Royaliste* dit qu'il regrette de n'y pas avoir été pour siffler. C'est une bêtise. S'il était bon d'y aller, pourquoi est-il resté chez lui ? Avouer qu'on y aurait sifflé, c'est confirmer l'invention des journaux gambettistes qui assurent que le tumulte venait des cléricaux.

Autre bourde. Aux nouvelles diverses il raconte qu'une pauvre femme a abandonné ses enfants à Lyon pour cause de misère. « Et pendant ce temps, ajoutait-il, Gambetta savourait voluptueusement les mets accommodés par Trompette ! » Cette belle réflexion est digne de Fouilly-les-Oies, attendu que, saint Louis fût-il sur le trône, « nous aurions toujours des pauvres parmi nous » sans qu'il fût obligé de jeûner parce qu'une mère plus ou moins dénaturée abandonnerait ses enfants. — Enfin ce *Royaliste* me désole. J'espérerais mieux que cela...

---

1. Dans une réunion électorale, à Paris, Gambetta, furieux contre ses contradicteurs, les avait menacés de sa canne, ajoutant qu'il saurait bien les poursuivre et les atteindre jusque « dans leurs repaires ».

*A M. Joseph Lavergne.*

Paris, 18 août 1881.

... Papa Claud va vraiment bien, et je m'en étonne, parce qu'il ne prend aucun exercice, mais la tranquillité et le régime de la maison lui conviennent. Il a reçu du ministère des Cultes l'avis que son fils s'étant montré, au moment des élections, hostile au gouvernement, lui, M. Claudius Lavergne, n'aurait plus de commandes du ministère. Nous avons cru d'abord que c'était une charge, l'avis n'étant ni signé, ni écrit sur le papier à en-tête du ministère, mais l'architecte diocésain de Moulins, M. Selmersheim, a écrit à ton père que, vu son ingérence dans la politique, il ne restaurerait pas les vitraux de Moulins. Cela donne la mesure de la liberté dont Madame la R. F. gratifie les gens !

Nous nous en moquons bien, car, en fait de restauration, nous n'en souhaitons qu'une, et elle n'est pas du département de Jules Ferry...

---

*A M. Brianchon.*

Paris, 20 août 1881.

Monsieur,

Nous voici revenus à Paris, après avoir joui, pendant quelques semaines, des frais ombrages et des vertes prairies du Cotentin. Nous y étions au moment des plus fortes chaleurs, et j'avais pour cabinet de travail, au Val de Brix, un petit bois de sapins où le vent chantait, accompagnant le chœur des manvis, ce pseudo-rossignol de la Basse-Normandie. Je m'y suis bien amusée en écrivant un *Voyage de Georges de Scudéry en Cotentin*. Avez-vous lu *les Bruyères de Frère Jean* ?



C'est l'histoire brodée de la fondation du monastère de la Trappe de Briquebec. Le moine défricheur, la sœur, les chèvres et le tombeau de cette bonne sœur, tout cela est vrai<sup>1</sup>. — J'aime bien ces campagnes du Cotentin. Les bonnes gens ! Les bons curés, les excellents châtelains ! — Rien de charmant (la musique exceptée) comme la grand'messe à Brix. Tout le monde y vient, et, après, le facteur rural remet à chacun ses lettres, en sorte que le brave homme a son dimanche libre. — J'ai vu là de bien bons types.

Au château du Mont-Epinguet il y a un vieux jardinier qui depuis soixante ans cultive le jardin. Avec son petit gage, il a élevé dix enfants, et ses petits-enfants travaillent avec lui. Le jour de la Saint-Henri, il a souhaité la fête au seigneur châtelain, un gros bouquet à la main, récitant un compliment en vers, et suivi de toute la partie de sa tribu qui est restée avec lui. C'était charmant ! Le nouveau maître du château, M. Henri Maurette, bien qu'il n'ait que vingt-huit ans, considère le bonhomme Jordan comme le plus bel ornement de son jardin, et l'y laisse régner en souverain. — Quel aimable pays ! et quel contraste en revenant ici de voir les murs couverts de ces affiches haineuses et extravagantes que vous savez. — Et demain, hélas ! que verra-t-on demain ? Mais il se faut abandonner à la Providence en toute confiance, et elle dénoue les plus inextricables complications aussi aisément qu'elle fait briller l'arc-en-ciel sur les nuées d'orage. Je prends cent fois par jour la résolution de ne m'inquiéter point, mais c'est un péché d'habitude, un sot péché. Qu'il aille au diable !

---

1. Cette nouvelle a paru dans les *Récits normands*.

A M. Brianchon.

Paris, 23 août 1881.

Je me garde bien de vous renvoyer la charmante lettre de M. de Warenguien, Monsieur. L'histoire du mariage du vicomte de Charette est délicieuse et j'en tirerai un roman. Mais que ne puis-je aller voir tourner le fuseau, écouter les histoires et réveiller les souvenirs de cette charmante conteuse tourangelle ! Comme cela me distrairait agréablement d'avoir vu triompher le citoyen Hérisson, et entendu, dans une distribution de prix, de pauvres petites filles, chantant *la Marseillaise* du haut de leur tête, se plaindre en chœur de ce que l'on *égorgeait leurs fils...* C'est joli pour des demoiselles. Oh ! que M. de Warenguien est heureux d'avoir entendu ce qu'il raconte si finement !

Ces chiennes d'élections m'avaient mise d'une humeur plus noire que l'encre. La non-réélection de M. Keller, surtout, est une honte pour l'Alsace. Votre lettre m'a rassérée, Belleville aussi. Cet horrible Gambetta commence à ressentir le châtimeut : « les chiens sont à sa porte », attendons. Notre ami le comte Arthur de Rougé, franchement royaliste, a eu près de quatre mille voix dans notre quartier où il y avait des centaines de maisons désertes à cause des vacances. Je sais bien que Hérisson en a eu neuf mille, mais, étant donnée la franche et fière déclaration de principes qu'il a faite, cet échec du comte n'est pas sans consolation...

---

A Mme Bacon de Seigneux.

Paris, 15 septembre 1881.

Chère dame et amie,

Aussitôt de retour à Paris, M. Charles Huit a eu l'aimable attention de venir me donner de vos nouvelles, et votre bonne lettre aurait dû avoir une prompt réponse. Tous mes enfants sont dispersés, qui aux bains de mer, qui aux vingt-huit jours à Dreux, qui dans la Nièvre et le Jura. Dans la Nièvre ! que je parle donc mal ! Mgr Bertaud, évêque de Tulle, répondait à un garçon qui lui avait dit : « Je suis de la Corrèze » — « Tu es donc un poisson ? » Et moi, vieille puriste, je me surprends à dire : Joseph chasse le chevreuil dans la Nièvre. Voici un chevreuil bien planté ! Toujours est-il que n'ayant plus d'enfants et de petits-enfants autour de moi, je devrais avoir tout le temps d'écrire à mes amis. Mais la muse conteuse, qui m'avait accompagnée en Normandie, et interrompait mes colloques avec les vaches laitières, leurs *triolet*s ( *valets chargés de traire* ) et les petits oiseaux qui gazouillaient dans les verdoyantes clôtures des prairies, la muse conteuse n'eut pas plus tôt fini de me dicter *Un voyage de Georges de Scudéry en Cotentin*, qu'elle m'ordonna d'écrire *Un mariage au bon vieux temps*, et, bon gré mal gré, il fallut s'y mettre, et, par égard pour les personnes qui me disent que j'écourte trop, m'espacer en détails et mettre une robe à queue à une histoire que j'aurais habillée comme Perrette, « en cotillon court et souliers plats ». — Enfin la voilà faite, coiffée, poudrée, en falbalas, et, en regardant ce tas énorme de cent quarante-deux feuilles, je ne puis croire que j'en suis coupable. Mais il faut en venir là. Les éditeurs achètent la prose au poids, et les

lecteurs veulent être pendus à une seule corde pendant de longues heures.

Si vous voulez lire un livre charmant, lisez le *Frédéric Chopin* de Mme Audley, et si vous voulez n'être pas écœurée, désespérée, et ennuyée au superlatif, hélas ! ne lisez pas les journaux. A chaque bande que nous rompons, un essaim de dragons noirs se répandent. Pauvre France, pauvre Algérie, malheureuse Rome ! — J'essaye, en vain, de n'y plus penser et j'en suis à prendre pour devise : *Spero contra spem*. — J'ai longtemps causé de notre Roi avec un bon religieux capucin de nos amis qui fut son chapelain pendant son séjour à Versailles, en 1873, et qui maintenant, expulsé de son couvent, s'est réfugié chez des amis. Quelle douleur pour les cœurs français de se dire : Cette personnification de l'honneur et de la bonté, ce descendant de saint Louis et de Henri IV, si digne du trône, si capable de ressusciter la noble France, « il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu », et nous sommes sous le joug le plus humiliant, le plus abject, qu'une nation chrétienne ait jamais subi. — Le bon Père Savinien me disait qu'en récitant le *Pater* lorsqu'il disait la messe devant Henri V, il ne pouvait s'empêcher de lui appliquer, en même temps qu'à Dieu, les paroles : *Adveniat regnum tuum !*

---

A M. Brianchon.

Paris, 19 septembre 1881.

Monsieur,

Je ne suis malheureusement rentrée au logis qu'après l'heure de la poste, en sorte que vos manuscrits ne vous arriveront pas aussitôt qu'ils auraient pu le faire si je n'avais promené ma petite Rose aux Tuile-

ries (horreur ! on y jouait *la Marseillaise*, et sur des orgues de Barbarie, encore !). Cela m'apprendra à sortir, comme une Benoiton, au lieu de gagner l'épithète que M. Egger me promet : *Domum servavit, fecit libellos*. Me voici fière comme Artaban d'avoir suscité vos recherches et d'apprendre qu'elles auront place aux *Archives de l'art français*. Et qu'on ne vienne plus me dire que les contes de bonnes femmes ne servent à rien. Le mien a mis en éveil et en mouvement toute une pléiade d'archéologues, vous en tête, et, cette fois, comme dans les montres, une petite roue de cuivre aura fait tourner des aiguilles d'or.

---

A Mme Lambert, à Dreux.

Paris, septembre 1881.

Madame,

Je suis bien confuse d'avoir été prévenue par vous et de recevoir des remerciements d'une personne à qui je dois tant de reconnaissance. Vos bontés et celles du colonel pour mon cher petit soldat, m'ont profondément touchée. Je voudrais bien pouvoir vous en témoigner ma gratitude autrement que par des paroles et je suis heureuse de penser que mes *Neiges* vous ont donné quelques instants de distraction et de plaisir.

Leur auteur serait bien content de vous voir, Madame, et surtout de vous voir bien guérie de vos souffrances et menant une vie aussi active que votre amie Mme Elodie La Villette. Le commandant nous a donné de ses nouvelles avant-hier. Elle était encore au bord de la mer, esquissant ses charmantes peintures. C'est à l'une d'elles, admirée au Salon par mon mari et dont il fit l'éloge dans un article de journal,

que nous devons d'avoir connu Mme La Villette, et vous, Madame, de fil en aiguille.

J'aime beaucoup à suivre la filière des événements et à considérer le travail de la Providence qui nous mène et nous protège si doucement et si maternellement à travers les épreuves de la vie. Vous avez fait à mon fils infiniment plus de bien que vous ne le croyez. Non seulement il a joui, près de vous, d'un accueil tout gracieux, mais les récits du colonel<sup>1</sup> et la manière dont il remplit les devoirs de son état ont effacé, dans l'esprit de Noël, d'anciennes et fâcheuses impressions. Il a vu, il a admiré de près le type idéal d'un chef, et si vous l'aviez entendu hier me raconter la prise de la barricade du pont de Lyon, me décrire son beau et grand colonel sur son cheval noir, bien sûr, Madame, vous auriez été contente de mon cher enfant.

Je vous envoie un autre de mes « enfants de papier », comme les appelle ma fille la religieuse. J'espère que vous l'aimerez.

Mais n'en concluez pas, Madame, que je puisse être bonne à voir, à connaître... hélas ! il n'en est rien. Le miroir qui réfléchit les plus charmantes choses n'en reste pas moins froid et incolore. La cloche rappelle aux devoirs qu'elle ne peut remplir... et votre servante n'est qu'une pauvre vieille grand'mère, qui ne doit plus quitter le coin du feu, un arbre demi-mort, ayant donné fruits et fleurs jadis, mais ne laissant plus tomber que des feuilles sèches. Du moins, croyez-le bien, cette grand'mère serait heureuse de vous serrer la main et de vous dire combien elle est votre très obligée servante.

---

1. Le colonel Lambert était le héros des « dernières cartouches » au combat de Bazeilles.

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 26 septembre 1881.

Mon cher Joseph,

Que ne puis-je admirer avec toi ces couchers de soleil, entendre les longs mugissements des bœufs et ces mille bruits charmants de la campagne au déclin du jour ! — Cela m'irait bien mieux qu'une promenade comme celle que nous avons faite hier au soir, ton père et moi. Nous sommes allés aux Champs-Élysées, errer autour de l'Exposition. Les queues étaient d'une longueur démesurée et les jets de lumière qui s'échappaient du palais de l'Industrie étaient tellement éblouissants que le faite des arbres semblait être en papier blanc, le gaz rouge terne, et les dessous d'allées noirs comme des fours. Dans les terrains éclairés par l'électricité, les ombres se dessinaient comme des plaques de charbon. — L'obélisque, livide, se silhouettait sur le ciel sombre : l'obélisque, qui marque la place oubliée où fut dressé l'échafaud du Roi. — Les cors de chasse ne jouaient pas, mais les cafés retentissaient d'ignobles chansons.

Adieu, mon cher garçon. Je souhaite que le calme de Germancy te permette de finir ton livre. En tout cas, fais provision de beauté. Même au point de vue purement littéraire on est loin de perdre son temps lorsqu'on regarde un beau paysage, lorsqu'on écoute le bruit des flots. — La clarté, l'ordre et l'harmonie pénètrent alors notre esprit et décuplent ses forces. — Bien au contraire; les lectures extravagantes, la vue des choses laides, l'audition des cacophonies, l'obscurcissent, l'étiolent et le vulgarisent. Si le poète des *Orientales* est tombé dans la fange des *Chansons des rues et des bois*, c'est qu'il a fait, pour son âme immortelle, ce qu'il eût fait pour son corps s'il l'avait privé d'air, de lumière et nourri de charognes.

*A M. Brianchon.*

Paris, 22 novembre 1881.

Monsieur,

J'ai assisté hier, dans l'église des Carmes, à une fort touchante cérémonie. C'était le vingtième anniversaire de la mort du P. Lacordaire. L'église était comble, et M. l'abbé d'Hulst a prononcé un très excellent discours, qui n'a pas duré plus d'un quart d'heure et a résumé la vie et l'œuvre du P. Lacordaire. Le malheur des temps obligeait M. le vicaire général à une grande prudence, et sa parole est, par nature, aussi froide qu'élégante, mais il était debout au-dessus de la crypte où reposent les martyrs du 2 septembre 1792, à sa droite il avait la tombe qui garde les cœurs de Mgr de Quélen et de Mgr Affre, près de lui un groupe de dominicains proscrits et cette chaire où avait retenti, vibrante et harmonieuse, la parole d'Henri Lacordaire. Toutes ces choses faisaient songer et jetaient une clarté singulière sur les réticences de l'orateur. Les illusions libérales tant reprochées au P. Lacordaire, les réalités liberticides qui nous oppriment, tout cela serrait le cœur, et c'était en vain que M. d'Hulst tâchait de calmer et de tranquilliser ses auditeurs en leur parlant de sacrifices et de résignation. — Pour moi je ne me résigne point : j'enrage, je peste, je maudis le régime actuel, et je lui souhaite tout le mal possible et imaginable !

---

*Au R. P. Babaz.*

Paris, 26 décembre 1881.

D'abord, mon cher Père, vous êtes un affreux homme de me traiter de démon et de m'accuser d'être de la police, parce que j'aime tant les Jésuites en



général et le P. Babaz en particulier, et que je ne néglige rien pour savoir ce qu'en fait la persécution. Mon jeune ami, M. Joseph Moreau m'avait écrit d'Oran que vous n'y étiez plus, à son grand regret, et que vous habitiez dans un château, aux environs de Villefranche. Puis est arrivé M. X... qui m'a dit que vous étiez boulevard de l'Ouest, tout esseulé, et, qui pis est, asthmatique. Sur ce point je vous veux consoler. Cela se guérit fort bien.

J'ai été asthmatique pendant plusieurs mois, passant des nuits entières assise et ayant tout juste la force de dire : « Ouvrez la fenêtre. » L'homœopathie m'a guérie, sans autre appareil que de jolis verres d'eau claire. On me donnait un médicament qui se nomme *Lachésis*. C'est un nom à tuer les gens, mais ça les guérit. Je suppose que l'observateur des abeilles et des fils aériens n'en est pas à nier les doses infinitésimales et se moque, avec moi, de ces épais matérialistes qui, tout en les niant, parlent de miasmes et donnent des drogues aux nourrices pour les nourrissons. Donc, si vous voulez dormir *in plano* et ne plus étouffer, consultez le docteur Tessier et prenez *Lachésis*.

Merci mille fois de votre pieux souvenir à la triple messe de Noël. — J'ai fait une crèche à mes petits-enfants. Rien de joli comme de les voir y prier à la lueur des cierges grands comme la main. Jean, élève des Frères, a sept ans passés. Lucie et Geneviève, demi-pensionnaires à Sion, sont les modèles de leur classe, à ce que m'assure sœur Marie-Stella. Lucie sera très probablement une petite religieuse. Dieu le veuille ! Les quatre autres, André, Marguerite, Louis et Cécile, dont les deux derniers sont à ma fille Rose Chochochod, n'ont que douze ans à eux quatre, et je les déclare aussi charmants qu'insupportables, selon

l'heure. La petite femme de Noël, au mois de mai, me donnera encore un poupon, et Rose de même. Cela fera neuf. Tant mieux. On tue des milliers de ces chers innocents, et, chose plus affreuse, on en pervertit un nombre encore plus grand. Chez nous, ils sont reçus comme de petits Jésus et par des jeunes mères qui les aimeraient mieux morts que souillés. Qu'ils viennent donc, ces chers petits !

Décidément, je serais charmée de lire votre *Homme*. J'ai été, l'autre jour, à une conférence faite par un professeur de philosophie. Il n'en devait pas parler, mais à défaut d'autre chose, il a dit : « L'homme se trouve *vis-à-vis* de son corps et de son âme et se dit... » Cela m'embarrassa tellement que le reste m'échappa. J'étais comme Scudéry écoutant Chimène lorsqu'elle dit :

La moitié de moi-même a mis l'autre au tombeau.

Scudéry voyait trois moitiés ; moi je ne voyais rien du tout en fait d'homme, étant ôtés le corps et l'âme. Quel était donc ce troisième personnage ?

Je me divertis à lire la correspondance de Bussy-Rabutin avec les PP. Rapin et Bouhours. Quels charmants jésuites que ceux-là ! Du reste, le P. Bouhours est toujours dans ma poche, sous forme de *Pensées chrétiennes*, et le P. Caussade à mes côtés, avec son *Abandon à la Providence divine*. — Ces Pères-là ne m'auraient pas appelée « Démon ». Ils n'avaient pas l'humeur assombrie par une chienne de République. Je ne m'en prends qu'à elle de vos rudesses, mon Père, en vous envoyant les cordiales et respectueuses amitiés de mon mari.

---

*A Mme Bacon de Seigneux.*

Paris, 30 décembre 1881.

Chère Madame,

Que cette image m'a fait plaisir ! Je voudrais envoyer à ces petits montagnards des contes aussi gentils qu'ils le sont eux-mêmes. Cette petite photographie est un chef-d'œuvre, et je ferais un conte sur elle si je connaissais le fait qu'elle représente. Des enfants portant des fleurs, est-il au monde rien de plus gracieux ? Plus je vieillis, plus j'aime les enfants. J'aime leur innocence, leur intelligence, leur joie devant la petite crèche que je leur ai faite, et ces questions, ces rires, ces pleurs qui s'alternent si vite, comme giboulées d'avril, et leur sommeil si paisible, leur joyeux réveil ! Pauvres enfants ! et ils seront des hommes, et ils auront à souffrir, à pleurer comme nous ! Ils rencontreront peut-être sur leur chemin autant de haine et de malveillance qu'ils sont entourés maintenant de soins et d'amour. — Comment peut-il exister des femmes qui n'aiment pas les enfants !

Je viens de perdre, tout dernièrement, une amie très chère, la Mère Emilie de Sion. C'était l'une des personnes les plus intelligentes, les plus courageuses et les plus saintes que j'aie connues. Puisse ma fille sœur Marie-Stella lui ressembler par le cœur ! Mais il est rare de voir une femme douée comme Mère Emilie. Le P. Ratisbonne l'a pleurée bien amèrement et tout Sion de même. Demain sera le septième anniversaire de la mort de ma fille aînée, aussi ce jour du 1<sup>er</sup> janvier m'est dur à passer.

Enfin cette vilaine année 1881 s'en va tout de bon. Je ne lui pardonne pas ; elle était annoncée comme une année heureuse, et, du moins selon notre courte vue,

elle n'a été qu'un tissu de hontes pour notre malheureuse France. Mais qui sait ce que le divin Jardinier fera croître sur ce fumier ?

On vient de m'apporter des livres de morale destinés aux écoles. C'est absolument inepte : penser qu'on fera réciter ces crucherries-là aux enfants, donne l'appréhension d'une génération d'ânes enragés. L'un des personnages proposés à leur admiration est Danton, et son portrait orne le livre qui doit remplacer le catéchisme. De là à psalmodier, comme en 93 : « Cœur sacré de Marat » il n'y a pas loin. Oh ! ces pauvres enfants ! âmes innocentes qu'on veut éloigner du Christ Jésus ! Il en meurt beaucoup en ce moment à Paris. Le croup fait bien des victimes, et, mes filles et moi, nous sommes comme des poules qui voient planer le milan. Priez pour nous, chère Madame, afin que les Anges de Dieu nous gardent pendant la persécution et nous gardent surtout de faiblir.

---

## ANNÉE 1882

---

**Ruine de l'Union générale. — Dernière maladie et mort de sœur Marie-Stella II, etc.**

---

*A M. le docteur Edouard Dufresne.*

Paris, 16 janvier 1882.

Vous le dites bien, cher Monsieur, les anciennes amitiés, celles que l'on a formées au début de la vie, alors que notre cœur tressaillait d'enthousiasme et d'espoir, sont la consolation de notre automne. Aussi prenons-nous la part la plus affectueuse à tout ce qui vous arrive d'heureux. La carrière de votre fils Xavier

est de celles où le doigt de Dieu se montre à découvert, pour ainsi dire, et nous nous représentons vos joies, lorsque le jeune missionnaire, après avoir semé la parole divine et recueilli sur son chemin les témoignages de respect et d'affection dont il est si digne, vient se reposer près de vous, dans votre gracieuse retraite d'Hermance.

Nous avons bien vieilli depuis quelques années. Mon pauvre Claudius est loin d'être aussi fort que vous le croyez. Il ne sort pas, il est affligé depuis huit jours d'une névralgie du nerf radial qui le prive de l'usage du bras droit et lui cause de cruelles douleurs. Chacun doit porter une croix, mais le bon Dieu nous donne aussi bien des consolations. Notre angélique religieuse, nos trois jeunes ménages et mon grand Joseph, sont heureux et vivent, entre eux et avec nous, dans l'union la plus parfaite. Mes sept petits-enfants viennent à souhait ; ils sont tous bien affectueux et si gentils que j'en suis folle...

Comme vous, nous attendons de grands événements. Ici on pourrit. Il faut regarder au loin pour espérer, et considérer les merveilleux ressorts que fait jouer la Providence pour forcer les impies à faire les affaires de l'Église. Bismarck s'apercevant qu'il faut s'amarrer à la barque de saint Pierre pour résister aux tempêtes ; Gambetta, sans s'en douter, reprenant en Tunisie l'œuvre de saint Louis, et ces proscrits de France allant attiser la flamme divine portée à l'Angleterre par les prêtres émigrés en 1792, tout cela nous fait entrevoir l'avenir. Le 21 janvier on dira des messes expiatoires dans toutes les paroisses de Paris. Cela ne s'annonce pas à son de trompe, mais cela se prépare, et notre gouvernement qui, d'une main soufflette l'Église, la sert de l'autre, forcément entraîné. Il y a des dessous de cartes incroyables et qu'on ne peut

confier à la poste, mais qui sont pour étonner et rassurer les catholiques.

J'ai lu avec intérêt votre brochure sur le Canada. J'avais entendu, l'hiver dernier, une conférence à ce sujet, et un missionnaire de nos amis m'a prêté le journal de son voyage au Canada. Il m'a dit des choses admirables de ces familles canadiennes où l'on parle le français du dix-septième siècle, familles fécondes où le *vingtième* enfant est, de droit, voué au service de Dieu par ses parents qui, du reste, ne refusent pas les aînés, quand Dieu les appelle. Ce missionnaire, c'est le R. P. Charmetant. Il vient de publier, chez Tardieu, une plaquette de cent soixante-quinze pages, intitulée *D'Alger à Zanzibar*, qui est, tout simplement, un chef-d'œuvre. Elle vous charmera. Je vous recommande les chapitres *Aden* et *Obock*...

---

A Mme de la Corbinière, à Saint-Servan.

Paris, 9 février 1882.

Comme vous le dites fort bien, chère Madame, les événements de ce mois-ci expliquent le retard de votre article et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Cette catastrophe de *l'Union générale* est épouvantable; nous apprenons chaque jour quelque ruine nouvelle. C'est navrant dans le détail, mais, dans l'ensemble, il est impossible de ne pas reconnaître une punition de cette soif de richesses qui a gagné toutes les classes, soif inextinguible qui ne dit jamais : assez, et fait oublier aux chrétiens la terrible malédiction de l'Évangile : « Malheur à vous, riches ! »

La chute de *l'Union* a été précipitée par le gouvernement républicain et les juifs, c'est clair comme le jour; les gens même les plus éprouvés sont persua-

dés qu'elle n'aurait pas eu lieu sans l'arrestation de M. Bontoux. L'émission nouvelle allait combler la caisse de millions et l'entreprise de l'éclairage électrique allait tout sauver, disent-ils. Mais qui peut prévoir la durée d'une telle folie ? En somme, tout reposait sur des espérances et un jeu de bourse enragé. On se jetait, tête baissée, dans ce nouveau Mississipi qu'on estimait un Pactole, et les scènes de 1719 se renouvelaient à Lyon et à Paris. Et ce n'étaient pas seulement des fous et des folles qui se laissaient gagner par la fièvre de l'or, mais des sages, des prudents, des chefs de famille ayant reçu et augmenté des fortunes acquises par le travail.

On ne parle que de cela. D'ici à peu de jours, assure-t-on, il y aura des bruits de guerre qui détourneront l'attention. En République on va de chute en chute et d'abîme en abîme.

Heureux les saints et leur parfaite logique. Si nous étions tous bons logiciens, nous serions tous des saints et bien des malheurs seraient évités !

C'est à qui jettera la pierre à *l'Union générale* et affectera de la traiter de catholique, ce qui, pour les rouges, est la pire des injures. Elle comptait, parmi ses membres, beaucoup de catholiques, c'est vrai, mais son gérant financier, M. Féder, était protestant. Elle faisait concurrence aux juifs, mais elle les combattait avec leurs propres armes, et ce procédé-là n'est pas catholique du tout...

---

A M. Lucien Ozaneaux.

Paris, 10 mars 1882.

Mon cher frère,

Voici bien longtemps que je n'ai eu des nouvelles de Cambrai. Allez-vous tous bien ? Ici les santés sont

assez bonnes, mais à Sion il n'en est pas de même pour ma fille, et je suis bien inquiète. Le dimanche gras, je trouvai si mauvaise mine à sœur Marie-Stella que je demandai à la Mère générale la permission d'amener le docteur Jousset. Le médecin de Sion avait vu Marie, mais son traitement ne réussissait pas. Nous en avons commencé un autre, et elle suit un très bon régime ; cependant elle ne va guère mieux, elle tousse toujours le matin, elle a l'estomac dérangé et je suis très inquiète. Malgré le carême, j'ai pu voir Marie plusieurs fois. Elle va toujours son train accoutumé : M. Jousset veut qu'elle descende au jardin quand il fait soleil. Enfin, je me tourmente peut-être trop vite, mais tu dois penser quelle est ma frayeur quand je pense à Lucie ! Je ne vis plus depuis ce malheureux dimanche. Il me semble qu'il y a six mois d'écoulés depuis, tellement le temps me dure.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 19 mars 1882.

Mon cher frère,

Marie va partir pour Royan et c'est tout ce que nous pouvons souhaiter de mieux. Royan est un très beau et très aimable séjour où elle se plaisait beaucoup et où elle a des amies, entre autres une charmante sœur Alexis, de Munich, qui, lorsqu'elle quitta Paris il y a deux ans, crachait le sang, et qui a retrouvé à Royan une santé florissante. Les sœurs habitent à Royan un château qu'elles ont acheté et qui domine la ville et le golfe. Marie en a peint la vue. Il y a un grand jardin, abondant en fruits et en légumes, et des vaches. C'est là que l'on envoie les élèves qui ont besoin de prendre des bains de mer. Marie est contente d'y aller. M. Jousset l'a auscultée. Il dit



qu'elle n'a pas de lésion au poumon et qu'elle se remettra moyennant un séjour à la campagne. La Mère assistante doit l'emmener en express, de sorte que, parties le matin, elles seront à Royan le soir. Dieu veuille que les prévisions du docteur se réalisent ! Tu dois penser combien cette séparation nous est pénible tout en nous donnant une très grande consolation...

---

A *Mme Clotilde Stauber.*

Paris, 15 mai 1882.

Ma chère sœur,

Tu dois être étonnée de mon silence. Ah ! si j'avais de bonnes choses à dire je ne me tairais point, mais ma pauvre Marie ne va pas mieux et je suis dans une mortelle inquiétude. Joseph va aller la voir. Cela lui fera plaisir. Quant aux soins, elle n'en manque pas, mais être à cent quarante lieues de sa famille, c'est bien triste. Je ne puis quitter mon mari. Nous formons le projet d'aller ensemble à Royan quand Georges sera revenu de Rome, mais d'ici là ma pauvre fille peut aller beaucoup plus mal. Elle peut aller mieux aussi. Mais tu dois deviner toutes mes angoisses. Marie m'écrit d'une main très ferme et se louant beaucoup des soins qu'elle reçoit, mais elle ne dit rien de son mal et je sais par le docteur qui la soigne par correspondance qu'elle ne va pas mieux, en dépit du beau temps, du bon air et de tous les médicaments. J'entrevois bien qu'elle prend le chemin de sa sœur aînée. C'est une terrible croix qui s'apprête. Elle m'épouvante. Enfin, si Dieu envoie l'épreuve, il enverra la force.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Royan, 22 mai 1882.

Mon cher Claudius,

Notre Marie est bien malade, mais je n'en désespère pas : au contraire. L'orage d'hier soir et l'émotion de notre arrivée l'avaient fatiguée, en sorte que je l'ai tout d'abord vue dans de mauvaises conditions. Mais elle s'est remise, et cet après-midi elle va dormir tandis que je me promène avec Joseph pour la laisser reposer. Il est impossible d'être mieux soignée et mieux installée qu'elle ne l'est, et la douceur de l'air de Royan et l'agrément de son logis sont ce qu'on peut souhaiter de mieux. La bonne Mère Bernardine couche près d'elle ainsi qu'une autre sœur. Elle a une très grande et belle chambre au soleil d'où elle va de plain-pied sur la terrasse. Elle reste levée une grande partie du jour. Elle vit de six ou sept jaunes d'œuf par jour, de lait, de tisane, et d'un peu de viande blanche. Elle est heureuse de nous voir et en ressentira du bien quand la secousse sera passée. Nous l'égayons et la réconfortons, sans faire de sentiment. Tu sais que ni le dragon ni moi ne donnons dans les tendresses.

Les sœurs nous ont accueillis à merveille. Je loge au couvent, dans une jolie chambre à deux fenêtres. Joseph est installé à l'hôtel.

Sœur Alexis t'envoie tous ses affectueux respects. Elle est charmante et se porte à ravir. Sœur Marie-Stella ne tarit pas en éloges de ses gardes-malades.

Je t'écrirai demain plus longuement, mon cher papa Claud. Je te remercie de m'avoir laissée venir ici. Je suis heureuse au milieu de mon chagrin de voir que ma fille a, comme tu les avais toi-même pendant

ta maladie, tous les soins nécessaires, et la grâce des grâces, — l'abandon à la volonté divine.

Prions et attendons courageusement la fin de cette épreuve. Je vais écrire à Rose. Je t'embrasse ainsi que mes enfants et petits-enfants.

---

A M. Claudius Lavergne.

Sion de Royan, 23 mai 1882.

Mon cher Claudius,

Marie a passé une bonne nuit et se trouve mieux qu'hier. Je suis maintenant sûre que l'émotion de notre arrivée ne lui a pas fait mal, mais du bien au contraire. Elle m'a fait dire ce matin, par Mère Bernardine, qu'elle désirait ne nous voir qu'à onze heures et demie. Mère Bernardine m'a confirmé qu'elle avait dormi. Là-dessus, j'ai été me confesser à M. l'Aumônier et entendre la messe des Mères chrétiennes. Après la messe, Joseph est venu me prendre en cabriolet et m'a emmenée à Saint-Georges de Didonne, à une lieue d'ici, voir le bon vieux M. Chenou qui a pleuré de joie. Il a près de son lit ta *Pieta* encadrée et passe sa vie à lire la Bible et à dicter des lettres pour ses vieux amis, M. Wallon en tête. Il a tout un côté du corps paralysé et couvert d'une sorte de lèpre. Sa tête est libre et il est dans les sentiments les plus pieux et les plus édifiants. Son chalet, abrité sous les pins, est délicieusement situé au bord de la mer. Rien de splendide comme l'estuaire de la Gironde. Ici, les bois, les vignobles et les roses vont jusqu'à la limite de la marée. Nous sommes revenus de Saint-Georges par les sables, à marée basse. Imagine toi une immense baie, une plage à peine inclinée, d'un sable fin, qui est dure comme le marbre, si bien que notre voiture ne laissait pas de traces sur cette arène encore toute mouillée

et comme semée de poussière de diamant. A Saint-Georges, Joseph ayant vu écrit sur une maison : miel à vendre, y est entré avec moi. Nous avons trouvé là un officier de marine en retraite, apiculteur passionné, qui a un rucher admirable. Nous avons fraternisé avec lui, et sa femme nous a vendu du miel qui te réglera. Marie n'en a pas voulu goûter. Elle n'aime pas ce qui est sucré et s'en tient à son lait et à ses œufs. Pauvre Marie ! Elle est comme tu étais il y a vingt ans !

Tu ne peux t'imaginer combien elle est contente de nous voir.

Je vis à l'heure, sans me dire : je ferai demain ceci ou cela. Pour aujourd'hui, je rends grâce au bon Dieu de ta bonne lettre et de ce léger mieux. Nous attendons impatiemment un médicament que M. Jousset va envoyer. Tu sais que je compte plus sur les remèdes surnaturels que sur les autres. Enfin, il faut tout faire. Les bonnes sœurs sont parfaites pour Marie. Elle ne veut que leurs soins, et n'accepte de nous que de la distraction et des fleurs. Elle me rationne le temps que je passe près d'elle parce qu'elle ne veut pas se fatiguer. Elle est calme et résignée comme tu l'étais, mon pauvre Claud...

23 mai au soir.

... Dis à Flipote que Marie apprécie sa gelée de coings. La bonne sœur cuisinière a bien soin de lui faire d'excellent bouillon et de la gelée de viande. Le lait est délicieux ici et la viande très bonne. *Rien* ne manque à Marie, rien en fait de soins, et elle ne sait que se louer de tout le monde. Assurément j'aurais aimé la servir de mes mains, mais il n'y a pas lieu de le faire. Je me trouve par le fait assez désœuvrée et si j'étais d'une nature contemplative j'aurais beau jeu à méditer. Mais je dis très vite ce que j'ai à dire au

bon Dieu, et il y a vingt ans je ne savais que lui demander la vie pour toi. Ainsi fais-je pour ma fille.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Sion de Royan, 25 mai 1882, 6 heures du matin.

Mon cher Claudius,

La nuit a été assez bonne. Je craignais le contraire parce que nous avons une tempête qui a duré toute la nuit et dure encore. La mer est très houleuse et je vois les vagues bondir par-dessus les rochers de Vallière à une demi-lieue d'ici. Je ne verrai ma fille qu'à dix heures et demie, mais je viens de parler à Mère Bernardine qui sortait de sa chambre et m'a dit qu'elle était tout comme hier.

Elle ne souffre pas : elle est calme, souriante, unie à Dieu, et non seulement résignée, mais contente. Elle ne se fait plus d'illusions et s'éteint doucement. Je ne pouvais la souhaiter en meilleure disposition pour faire une sainte mort. Toutes les sœurs lui sont dévouées corps et âme. Une princesse ne serait pas si bien soignée. Elle a tout ce qu'il lui faut. Elle est tout à la fois triste et contente de me voir parce qu'elle voudrait me savoir près de toi. Quant à son frère, sa joie de l'avoir est sans mélange ; elle l'envoie chercher et lui donne de fréquentes audiences.

Hier, comme elle ne voulait nous recevoir qu'à onze heures et demie, Joseph m'a emmené au bord de la mer, à trois lieues d'ici, dans un site admirable. Nous avons rapporté des fleurs à Marie et la mer a jeté sur le sable une branche de tamaris que j'ai prise pour t'en faire un appui-main. Maintenant, je ne m'éloignera plus de Sion...

Tu dois bien comprendre, mon cher Claudius, que je ne puis faire de projets pour mon retour. Il nous

faut vivre à l'heure. M. de Dreux-Brézé a donné carte blanche à Joseph. En l'état où est Marie, la moindre secousse peut être funeste. Sa vie est comme une lumière qui va s'éteindre. Patience et courage. Encore bien peu de temps, et nous serons réunis là où nulle séparation ne sera plus à craindre.

Je n'ai le courage d'écrire à personne. Je prie mes enfants et mes amis de me le pardonner.

Dis à Flipote que je compte sur elle pour tout soigner à la maison. Il faudra que Jean continue à porter ses habits d'hiver sans tricot en dessous. Je pense bien à ces petits enfants. Embrasse-les pour leur grand-mère. Sœur Marie-Stella vous envoie à tous ses tendresses.

Onze heures. Je viens de passer un quart d'heure avec elle. Joseph y est encore. Elle est fort calme et cause avec une parfaite liberté d'esprit. Elle est heureuse ! — Si je n'écris pas tantôt, c'est qu'il n'y aura rien de changé. — J'ai fait la sainte communion ce matin.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Sion de Royan, 25 mai au soir 1882.

Mon cher Claudius,

Ta lettre m'a fait bien plaisir et je l'ai donnée à Marie. Rien ne peut te donner l'idée du calme angélique de cette chère fille. Son état est le même. Ni mieux, ni plus mal que lundi. Une petite fièvre lente, une petite toux, beaucoup de faiblesse, rien d'aigu, mais hélas ! rien de bon si ce n'est la disposition d'esprit qui est parfaite, un abandon entier à la volonté de Dieu. Elle me dit plusieurs fois le jour : « Je suis heureuse, je suis en paix ! »

Je ne reste jamais longtemps près d'elle. Elle me

renvoie sous un prétexte ou l'autre. Alors je m'en vais pleurer en cachette. On m'a logée fort loin d'elle. Il y a soixante-quinze pas de ma chambre à la sienne. Je vais souvent écouter dans l'escalier. Tout est silencieux. Le soir les rossignols chantent près de sa chambre. Il y en a neuf nids. Cette nuit ils chantaient malgré la tempête. Ce vent m'effrayait pour elle. Il ne l'a pas trop fatiguée, pourtant. Le beau temps chaud est revenu dès le matin. L'air est embaumé de fleurs. Comment peut-elle languir ainsi sous ce beau ciel, dans ce séjour si doux !

Le calme de la maison est incroyable. Nous y sommes cinquante, dont vingt-sept enfants, et on y entendrait une mouche. Il n'y a pas d'horloge. C'est le château du silence.

Jouidi, 6 heures 1/2 du soir.

Les sœurs disent qu'elle a passé une bonne nuit, qu'elle a *beaucoup* dormi. Je reviens de la messe.

11 heures.

Nous avons passé une demi-heure près d'elle. Elle ne souffre pas du tout, mais elle est somnolente et affaiblie. Elle m'a dit : « Il faut écrire toutes mes tendresses à papa ; je suis contente qu'il ne soit pas ici. »

Elle est dans son fauteuil, bien enveloppée. Pas de fièvre du tout ce matin.

---

A M. Claudius Lavergne.

Sion de Royan, 27 mai 1882.

Mon cher Claudius,

Marie a dormi cette nuit ; elle dort à chaque instant et continue à ne pas souffrir d'autre chose que d'une excessive faiblesse. Mère Alexis vient de lui faire sa toilette. Cette jeune Mère est l'adresse et la

dextérité en personne. Mère Émilie ne voulait qu'elle et l'a tenue à ses côtés vingt jours et vingt nuits. Marie est moins exclusive et se loue également de toutes ses gardes-malades. Mais c'est Mère Alexis qui en fait le plus. Elle a été bien touchée de ta poignée de mains. « Ah ! ce cher M. Lavergne, je l'aime tant ! » disait-elle, en lisant le passage qui la concerne. Marie, hier, désirait du bouillon sans sel. J'ai donné la recette pour faire du très bon bouillon en une heure, avec de la viande coupée en petits dés, et elle l'a eu ; elle ne peut souffrir le sel. Toute la communauté est aux aguets de ce qui peut faire plaisir à la malade.

J'ai fait la sainte communion ce matin et bien prié le bon Dieu de soutenir ton courage, mon cher Claudius et de te conserver la santé. La mienne est excellente. Je passe une grande partie du jour au grand air et cet air de Royan est merveilleusement doux. Les arbres sont droits comme des i et verdoyants jusqu'au bord de la mer.

Si notre pauvre Marie allait mieux, nous serions en paradis ici, mais hélas !... — Elle habite une chambre à boiseries très vaste, haute de cinq mètres, où l'air et le soleil entrent à flots, elle garde sa fenêtre ouverte jusqu'au coucher du soleil, elle a une bonne robe de chambre et tous les petits soins imaginables. Elle me dit tous les jours d'envoyer toutes ses tendresses à papa Claud, à tous, elle n'oublie personne ; mais elle est contente d'être venue ici, et d'éviter toute agitation autour d'elle. Sa piété, son angélique douceur édifient toutes les sœurs. L'aumônier est parfait pour elle, et elle a grande confiance en lui. Enfin la Providence entoure notre épreuve de bien grandes consolations. Tiens-toi donc en paix, mon cher bon père. Le bon Dieu mesurera les forces au fardeau, l'épaule à la croix.



Samedi, 1 heure, à l'hôtel de Paris.

Je viens ici tous les jours. Joseph y a trouvé une très excellente lettre de M. le marquis de Dreux-Brézé. A trois heures et demie, je vois Marie. Après, nous errons dans les champs. Nous rentrons dire bonsoir à Marie, nous soupons ensemble, servis par la bonne petite sœur Persévérande; nous allons voir coucher le soleil, et je rentre au couvent tandis que mon cher Joseph redescend à Royan. — La lettre de Noël m'apprend que tu as dormi. J'en remercie le bon Dieu.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Sion de Royan, dimanche 28 mai 1882.

11 heures du matin.

La nuit a été calme et notre chère fille assure ne pas souffrir. Elle sommeille souvent. Hier elle me disait : *Il faut dire à mon cher père que j'ai toujours sa belle figure devant les yeux, tel qu'il était lorsqu'il me bénit en me quittant à Sion. Oh ! que je l'aime ! Il faut dire toutes mes tendresses à Rose, à tous...* Elle exige que nous sortions et nous dit : « Vous me verrez à telle heure. » Joseph me fait marcher, tantôt au bord de la mer, tantôt à travers champs. Si je ne l'avais pas, je me dévorerais dans l'immobilité.

Je me suis levée avant le soleil pour guetter la première sœur qui passerait et j'ai eu des nouvelles de très bonne heure. Puis je suis allée à la chapelle où j'ai fait la sainte communion. Nous avons vu Marie tout à l'heure, en rentrant. Il a plu ce matin, mais le temps est redevenu splendide et très chaud...

Oh ! que je voudrais avoir près de moi la bonne petite figure de mon André, entendre la voix de mon Jean ! — J'arrête les petits paysans sur les chemins

pour les caresser et leur donner du sucre, et leurs regards innocents me plaisent encore mieux que l'aspect des campagnes et de la mer.

Mon Joseph redouble ses soins pour Marie et pour moi. Tu as ton Noël. Courage, patience. Je vous embrasse tous au nom de la chère souffrante.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Royan, 29 mai 1882.

Mon cher Claud,

La nuit a été bonne, et Marie est évidemment moins souffrante qu'hier. La pluie abondante d'hier soir a rafraîchi le temps et lui permet de mieux respirer. Je n'ose dire qu'elle va mieux, mais enfin elle ne va pas plus mal ; elle se maintient, et je me reprends à espérer. Pour la première fois elle m'a donné une commission et nous avons couru à Royan lui chercher de l'eau de Cologne...

Nous avons, ce matin, été nous promener entre deux averses et allons remonter ensemble au couvent pour voir Marie, puis, selon le temps, nous irons vaguer ou nous lirons les bouquins de M. l'Abbé dans le grand parloir désert.

Les mères et les sœurs sont la bonté, l'attention, le dévouement personnifiés. Mère Alexis a une gaité, un entrain merveilleux. Ce matin, elle pensait une plaie horrible, une plaie de trois ans, infecte et béante, sur la main d'un vieillard de quatre-vingt-trois ans, et elle y mettait cet onguent des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire, dont elle consomme huit cents bâtons par année. C'était un groupe digne du pinceau de Philippe de Champaigne. La tête du pauvre vieux exprimant la douleur, l'espérance, une sorte d'adoration pour la sœur, et celle-ci, maniant délicatement cette main

putréfiée, le sourire aux lèvres et belle comme un ange, me semblait transfigurée.

On lui amène des malades de tous les pays et elle passe pour faire des prodiges. Un pauvre vieux jardinier, à qui on devait couper la jambe, a été si bien guéri par elle en huit jours qu'il vient tous les dimanches à Sion assister à la messe et remercier la bonne Mère qui le suit parce qu'il lui secoue les mains de toutes ses forces...

Adieu et bon courage. Redoublons de prières et de confiance. Je t'embrasse.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Lundi de la Pentecôte, 29 mai 1882.

Mon cher Claudius,

Je viens de recevoir ta lettre à midi et je ne descends pas à Royan parce que le temps orageux qu'il fait fatigue la malade et redouble mes inquiétudes. Je remercie le bon Dieu de maintenir ta santé. M. Aubineau m'écrit qu'il est dans l'admiration de te voir travailler, lui à qui le moindre souci fait tomber la plume des mains. Hélas ! c'est pourtant bien bon de travailler et hier je regrettais que la fête m'ôtât des mains le bonnet que je fais pour les pauvres.

Nous errons dans les champs, regardant les nuages, la mer et les moissons verdoyantes. Aux heures voulues, nous rentrons pour voir la chère crucifiée, douce et souriante toujours.

Elle vient de recevoir une lettre de Georges, d'Assise, qui lui envoie un cordon bénit. Mère Bernardine le lui a mis. Prions et espérons.

J'ai fait vœu à Notre-Dame de Lourdes de lui mener Marie si elle la guérit...

---

A M. Claudius Lavergne.

Sion de Royan, 31 mai 1882.

Mon cher Claudius,

Nuit calme. Toujours de même, notre chère fille assure ne pas souffrir et pourtant le seul fait d'être jour et nuit assise, sans même pencher la tête à droite ou à gauche doit être une souffrance. Elle vit d'un peu de bouillon, de boissons préparées avec le plus grand soin et selon ses désirs. Pas une plainte, des paroles aimables et douces pour se louer de ses gardes-malades et pour remercier Dieu. Nous sommes près d'elle comme je le fus il y a vingt ans près de toi, suspendus entre la mort et la vie, épiant le moindre signe, la moindre lueur. Et il semble que la paix de son cœur s'étend sur tout ici. La prière est incessante et silencieuse et la douleur même s'apaise et se soumet à la volonté de Dieu. Mais j'espère invinciblement...

Hier, après avoir dit bonsoir à Marie, nous sommes allés voir le coucher du soleil. Il avait plu tout le jour et la campagne était splendide de fraîcheur et de lumière. Joseph m'a fait monter au phare Saint-Pierre, notre voisin. Le gardien, grand ami de Sion, nous a fait les honneurs de toutes choses d'une façon très intéressante. Selon l'ordonnance, nous avons mis nos noms sur le registre des visiteurs qui, presque tous, ajoutent quelques mots plus ou moins ingénieux. J'ai mis : *Ave maris Stella* ; Joseph : *Emitte lucem tuam*.

Hier soir, je suis rentrée à huit heures et demie, selon la règle et en ayant soin de me montrer, car jeudi dernier il m'est arrivé d'inquiéter tout le couvent. J'étais rentrée à huit heures dix, la porte était ouverte. Je causai un instant dans la cour avec Joseph, il partit, et, pensant que les sœurs m'avaient vue, je montai me

coucher sans en rencontrer une seule dans les corridors et l'escalier. A neuf heures et demie je dormais, voilà qu'on entre dans ma chambre : c'était Mère Bernardine, une lanterne en main. Elle se confond en excuses et me raconte que l'on me croyait à Royan, que l'on était inquiet, que la sœur portière veillait, etc... Nous nous sommes embrassées, et bonsoir. Mais le lendemain j'ai chapitré la sœur portière de m'avoir crue capable de courir les champs à des heures indues et de veiller si peu à sa porte que si j'eusse été une bande de voleurs j'aurais pu dévaliser la maison ou m'y cacher fort à l'aise. Aussi, depuis, la bonne sœur Elisabeth est-elle devenue très attentive. C'est la personne la plus âgée de la maison. Son nom lui va comme un gant. Nous sommes grandes amies et elle aime Joseph maternellement. Il n'y a pas d'attention, de bontés, que les sœurs n'aient pour nous. Sœur Evangélista nous fait de la musique pendant le souper, et la petite sœur Persévérande, une Lilloise qui a une figure d'enfant, nous sert à table avec une grâce, une amabilité qui me fait songer aux petits anges de la prédelle de Fra Angelico.

A l'hôtel de Paris, 1 heure 1/2.

Marie a eu un fort accès de fièvre ce matin. Il est passé : je l'ai laissée calme, et disant toujours qu'elle ne souffre pas. C'est un cierge qui se consume devant Notre-Dame-de-Sion. Elevons nos cœurs, mon cher Claudius, regardons par delà ce monde.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Sion de Royan, 2 juin 1882.

Mon cher Claudius,

Au point où nous en sommes, il faut prier le bon Dieu d'appeler Marie. Elle n'a plus qu'un souffle et

rève à chaque instant. Elle est persuadée qu'elle a vu Georges, Rose, Adèle, nous tous, et les sœurs de Sion de Paris autour d'elle. Nulle plainte, du reste ; elle s'endort paisible et confiante. Je remercie Dieu de t'épargner une telle vue, cela est dur à supporter. Ce qui me soutient, c'est l'atmosphère de paix que l'on respire ici, l'ineffable bonté des religieuses, et la ferme et active tendresse de notre Joseph. Il semble que Mère Émilie revive en eux tous. — Que nos enfants et nos petits-enfants se serrent autour de toi, pauvre père. Le coup a beau être prévu, il sera bien douloureux. Que ne puis-je le recevoir tout entier et t'en épargner la souffrance !

Hier, cette pauvre Marie disait : « Rose était là, tout à l'heure. Il faut lui dire de retourner vers ses enfants, c'est sa place. Il faut aussi dire à Joseph que notre Père supérieur se fâcherait s'il restait à Sion la nuit. » — La bonne Mère lui a assuré qu'il retournerait tous les soirs à l'hôtel, et cela a tranquilisé Marie. On peut dire qu'elle est servie par des anges. C'est à qui des religieuses la veillera, à qui prévendra ses moindres désirs. Nous nous tenons, Joseph et moi, dans un parloir, afin d'être toujours prêts quand elle nous fait appeler. Elle s'est informée de Georges tout à l'heure. Hier, elle parlait d'Adèle. Elle a demandé si je ne me fatiguais pas. Hélas, je n'ai rien à faire qu'à prier et attendre. Il me semble que je suis ici depuis un mois. Ce qui m'étonne c'est de dormir. Je me couche à neuf heures et me lève à quatre, et je dors bien. Je dois cela à l'air de la mer, qui, malgré tout, me fait un bien incroyable. Il est mitigé ici, et tellement mêlé du parfum des champs et des fleurs, qu'on ne saurait en respirer un plus délicieux. Si quelque chose avait pu guérir notre enfant, c'eût été ce séjour à Royan.

Mais le bon Dieu voulait exaucer Marie. Lorsqu'elle me parla pour la première fois de son désir d'entrer en religion, elle me dit : *Je veux vivre et mourir comme Lucie.*

Heureux ceux qui meurent jeunes ! Le bon Dieu leur épargne bien des larmes.

J'embrasse nos enfants de Paris, et je remercie les bons amis qui nous aident à porter notre croix.

Adieu, mon cher Claudius, soyons prêts à obéir sans faiblesse et sans murmures à la très sainte et très aimable volonté de Dieu.

1 heure.

Mon cher Claudius,

Je viens de recevoir ta lettre. Ta fille crucifiée prie pour toi. Elle t'obtiendra les grâces nécessaires pour porter la croix. — Ne regrette pas d'être resté à Paris. Le croirais-tu ? Elle a regretté que je sois venue. Elle ne voulait pas être amollie par la vue de ceux qu'elle aime avant toute chose.

Tout à l'heure, je l'ai embrassée et bénie. Elle a voulu baiser ma main. Joseph lui a dit : *Benedicamus Domino*, et elle a répondu vaillamment : *Deo gratias*.

Elle s'en va, mais c'est au Ciel.

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Notre-Dame-de-Sion de Royan, 2 juin 1882.

Mon cher Claudius,

Notre chère fille a rejoint sa sœur au Ciel. Pussions-nous mourir comme elle s'est endormie ! C'est à trois heures, aujourd'hui vendredi, qu'elle est partie de ce monde. Un peu avant, dans une rêverie comme elle en avait depuis trois jours, elle croyait faire la sainte communion. Les sœurs ne m'ont pas

appelée. Je la croyais endormie, je m'approchais de sa chambre, la chambre Sainte-Thérèse, au milieu d'un grand silence : Mère Bernardine est venue à moi et m'a dit que c'était fini. Joseph et elle m'ont menée à la chapelle, et nous avons remercié le bon Dieu de l'avoir délivrée.

Ce matin, elle m'avait dit bien des choses confuses et inintelligibles ; Joseph écoutait comme moi. Nous avons saisi ces mots : « Que papa dessine toujours de beaux saints... Adieu... embrassez-moi. » — Elle a répondu *Deo gratias* d'une voix distincte.

Dans ses rêveries, elle se croyait entourée de tous les siens et elle a assuré à Mère Alexis que Georges et Rose étaient à Royan.

Il y a huit jours, elle avait fait à Joseph toutes ses recommandations et lui avait remis des souvenirs à distribuer. Il est impossible d'envisager la mort plus résolument qu'elle ne l'a fait. Sa seule peine, c'était de songer au chagrin de ses parents.

Nous conduirons le peu qui reste d'elle dans le beau cimetière plein de fleurs d'où l'on voit Sion et la mer. Elle reposera près de Mère Emilie, dans ce tombeau de marbre blanc où son nom sera le second inscrit.

Dimanche soir, nous partirons. Marie était tellement en peine de son père qu'elle avait dit à Joseph de me reconduire vers lui dès qu'elle serait morte. Mais nous devons rester.

5 heures.

Mère Alexis vient de me raconter ce qui s'est passé. Marie a cessé de vivre sans secousse, et à l'improviste. Elle venait de parler ; pendant une heure elle n'a cessé de répéter : « Que je suis heureuse ; je vois les anges tout autour de moi. Je vois Lucie, je vois



Mère Émilie, et le petit enfant. » Sœur Alexis n'a pas entendu qu'elle ait nommé ce petit enfant. — Elle pensait à Germaine bien sûr. — Elle disait : « Le bon Dieu me rend bien heureuse. » — Enfin sa dernière heure a été toute joyeuse, et c'est en priant Mère Alexis de la soulever un peu, qu'elle a cessé de respirer, appuyée sur le bras de cette angélique compagne.

Nous venons de l'embrasser, Joseph et moi ; elle a une belle couronne de roses blanches, et semble une statue d'ivoire.

Sœur Persévérante était aussi près d'elle. Elle l'a entendue dire bien des fois : « Je suis contente, ô ma sœur, que je suis contente ! Aimez bien Notre-Seigneur, et vous serez contente comme moi en mourant. » Elle a chanté un cantique : *Venez, Seigneur Jésus, venez.* « Oh ! le voici, disait-elle, ouvrez-lui, qu'il vienne. Venez à moi. » — Enfin toute la communauté admire cette mort si sainte. — Bénissons Dieu !

---

*A M. Claudius Lavergne.*

Sion de Royan, 3 juin 1882.

Mon cher Claudius,

Nous quitterons Royan demain après-midi pour arriver à Paris lundi matin.

Si ce n'était toi, j'y voudrais rester bien des jours encore, tant la paix et la piété de cette maison me font de bien. Marie avait bien raison de l'aimer. On est tout près du Ciel ici.

Nous emmenons une jeune Anglaise qui s'en va au postulat. Marie l'aimait beaucoup et c'est en voyant souffrir et mourir sœur Marie-Stella que la vocation de cette jeune fille s'est affermie. Ainsi germent les fleurs sur les tombeaux.

Je t'embrasse. N'écris plus ici. Bon courage. Encore quelques jours et nous reverrons ceux qui nous ont quittés.

---

*A Mme Louisa Ozaneaux.*

Paris, 9 juin 1882.

Ma chère Louisa,

Nos santés sont bonnes et le bon Dieu nous donne la force de porter notre croix. Mon pauvre mari est admirable de courage, mais quelle épreuve ! Il aimait tant sa fille, son élève, sa belle et douce enfant ! Il me disait avant-hier : « Tu es heureuse de pleurer. J'é-touffe. Les larmes me feraient du bien. » Hier matin, c'était la première communion à Sion. Pour rien au monde je n'aurais voulu y aller ce jour-là et je croyais rejoindre aux Carmes mon pauvre Claud qui s'était hâté de sortir pendant que je m'habillais. Il était à Sion. C'étaient nos filles qui avaient le soin de l'autel et des fleurs. En revoyant le grand escalier, la chapelle pleine de fleurs, le pauvre père a pleuré et pendant des heures ses larmes ont coulé. Quelle rapidité ! Comme la mort a eu vite fait de détruire cette jeunesse, ces grâces ! — Lorsque j'arrivai à Royan, elle s'était encore promenée la veille sur la terrasse. C'était la dernière fois. Je ne l'ai pas revue debout et son visage était méconnaissable. — Enfin, vous avez vu votre sœur Émilie, et son martyre à elle fut cent fois plus cruel puisqu'elle souhaitait vivre pour son mari et ses enfants. Marie n'a pas demandé de répit. Elle a du premier coup accepté la mort et lui a souri, ne songeant qu'au Ciel. Elle a été aussi héroïque que Lucie et encore plus gracieuse et douce, s'il est possible. De telles morts sont faites pour relever notre courage

au lieu de l'abattre, mais enfin il n'y a pas moyen de résister aux larmes.

Mes petits-enfants m'ont fait grande fête. En arrivant, au lieu de me coucher, je les ai peignés, lavés, cajolés tous les quatre, puis j'ai fait reprendre le chemin de l'école à Jean et à Geneviève. Jean était ravi, mais Geneviève a crié, pleuré, deux jours de suite, disant : « Je ne retournerai à Sion que lorsque ma tante Marie-Stella y sera revenue ! »

Enfin j'ai tenu bon. Elle s'est consolée une fois en classe et maintenant elle y va gaiement.

Mes pauvres petites-filles perdent une seconde mère. Leur tante les voyait tous les jours. Elle se réjouissait déjà de leur apprendre le dessin. Enfin, c'est la volonté du bon Dieu. Il n'a besoin de personne et protégera ces pauvres enfants d'une autre manière.

Le Saint-Père, averti par Mgr Mermillod de notre malheur, nous a envoyé sa bénédiction. Je vous adresse le journal qui reproduit cette dépêche.

A Sion, Marie est pleurée par toutes les religieuses et les enfants. Elle était extrêmement aimée de ses élèves, et personne comme elle ne savait charmer les jeunes filles par des récits qu'elle inventait. Pauvre Marie ! qu'elle était heureuse du succès de son cours de dessin !

Hier, le prédicateur de la première communion a parlé d'elle en chaire. Je me ferai donner une copie de ce qu'il a dit, et une aussi de la lettre d'adieu de sœur Marie-Stella à la communauté. On la dit admirable<sup>1</sup>.

1. Voici le texte de cette lettre :

« Notre-Dame-de-Sion.

« Royan, 23 mai 1882.

« Bien-aimées Mères et bien-aimées Sœurs,

« Merci de votre immense charité, elle m'a consolée dans mes souffrances, mais déjà j'étais heureuse de souffrir.

L'affection de nos enfants, de nos parents et de nos amis se montre si vive et si cordiale pour nous qu'à notre douleur se mêlent des actions de grâces. Merci, cher frère et chère sœur, de vos si bonnes paroles. Que Dieu vous conserve vos enfants !

---

*A Mme Bacon de Seigneux.*

Paris, 9 juin 1882.

Oui, chère dame et amie, c'est fait. Cette belle et douce petite religieuse, dont les talents et les vertus charmantes nous rendaient si fiers et si heureux, la voici enlevée dans sa fleur, comme l'a été notre Lucie. En trois mois, forces, fraîcheur, beauté, tout a disparu, et cet angélique visage, devenu d'une pâleur et d'une maigreur effroyables, me déchirait le cœur. — Elle a souri à la mort comme elle souriait à la vie, et

---

« Je voudrais répondre à chacune de vous, mais le bon Dieu m'a pris toute ma force. Vous me pardonnerez donc.

« Pardonnez-moi. Je n'ai pas vécu au milieu de vous comme je l'aurais dû, je vous ai mal édifiées, mais le repentir m'a enveloppée de la miséricorde du bon Dieu, et je vis dans la paix, comblée de toutes ses grâces. Je vous le dois sans doute. Oh ! oui, priez, mes Sœurs, priez pour moi ! Si le bon Dieu fait un miracle, j'espère revenir meilleure au milieu de vous. Mais je crois qu'Il m'appelle, et comment refuser d'aller à Lui ?

« Il est bien doux de mourir à Sion ! Toutes les sœurs l'ont dit, mais je ne savais pas jusqu'à quel point il était doux de le sentir.

« Adieu, mes Sœurs ; moi aussi je vous aime de toute mon âme. Si le bon Dieu me fait miséricorde, je n'oublierai aucune de vous : Mère Marie Paul, Mère Laure, Mère Aimée, Mère Mathilde, Mère Elie, Mère Paula, sœur Fidès, sœur Benjamin, sœur Callista, sœur Bertina, sœur Frida, sœur Raphaëla, et le cher noviciat ; je voudrais les nommer toutes. Souvenez-vous bien de moi. Merci, pardon, adieu encore.

« Sœur Marie STELLA de Sion.

« P.-S. — Ma mère est ici : elle est bien courageuse et bien chrétienne ; mais priez Dieu qu'elle ait le courage de me quitter. »

la souffrance ne lui a pas arraché une seule plainte. Elle a chanté, une demi-heure avant de s'endormir pour toujours, et ses derniers instants ont été consolés par des visions célestes. La sainte Vierge, les anges, sa sœur Lucie, disait-elle, étaient là et venaient la chercher.—J'ai passé douze jours près d'elle, je l'ai conduite au tombeau, et dans ma douleur je sentais un calme surnaturel qui m'assurait de son entrée au Ciel. Mon plus jeune fils, Joseph, qui était son filleul et son frère de prédilection, m'avait accompagnée. Elle lui a confié toutes ses dernières volontés : elle aimait la gaité, qu'il a eu le courage de conserver près d'elle. Sa sœur disait : « Tu sais que je vais mourir, Joseph ? » Et il répondait : « Je suis heureux de te voir mourir bravement. »

Le premier vendredi du mois du Sacré-Cœur, à trois heures, elle a fermé les yeux. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, sauvez Israël. »—C'était mourir en fille de Sion. Elle avait souhaité mourir loin de nous, pour nous épargner la vue de ses souffrances. Mon fils aîné était à Rome, j'ai prié mon mari de rester à l'atelier et de me laisser partir seule avec mon fils, à qui M. de Dreux-Brézé voulut bien donner ce congé. C'est une grande consolation pour moi d'avoir fait ce voyage. Si j'étais une mère tout à fait chrétienne, je me réjouirais. J'ai deux saintes au Ciel. Mais c'est une terrible épreuve ; si, au moins, je pouvais prendre à mon compte la douleur du pauvre père ! Je remercie Dieu qu'il n'ait pas vu sa fille changée comme elle l'était. Marie restera dans son souvenir telle qu'elle était lorsqu'il fit d'après elle à seize ans ses ravissantes figures de sainte Cécile et de sainte Thérèse, telle qu'elle lui souriait lorsqu'il allait à Sion la faire dessiner. Il me semble que c'est une souffrance de moins.

Priez pour nous, chère dame et amie. Je demande grâce pour ma troisième fille. Elle a vingt-six ans, elle

est mère de trois beaux petits enfants. Oh ! celle-là, il ne faut pas que le bon Dieu la prenne !

---

*Au R. P. Babaz.*

Paris, 13 juin 1882.

Mon révérend Père,

Il est bien vrai que le bon Dieu m'a déjà pris cinq enfants, et, chaque fois, le sacrifice fut plus pénible au cœur de leur mère. Le petit Claudius ne vécut que juste assez pour être baptisé. Rose-Marie passa du berceau à la tombe en moins de dix jours. Louis mourut à dix mois, foudroyé par le croup, et si beau, qu'en le couchant dans son petit cercueil, il me semblait voir l'Enfant Jésus endormi dans sa crèche. — Puis vint la grande épreuve. Lucie, à vingt-sept ans, belle et bonne religieuse, heureuse dans sa vocation, et qui avait offert sa vie pour racheter celle de son père. — Je n'étais pas encore consolée ; neuf années n'avaient pas assez raffermi mon cœur pour qu'il me fût possible de relire ses lettres, possible même de m'occuper, étant seule, à des ouvrages manuels qui me laissaient trop penser à elle, et je lisais et j'écrivais toujours. — La vocation de Marie me fit beaucoup pleurer, mais, au bout de quelques mois, j'en louai Dieu en considérant combien elle était heureuse et que cette « âme colombine » aurait eu beaucoup à souffrir dans le monde. Lorsque j'étais accablée de peine et de soucis, chose fréquente, hélas ! j'allais me reposer en esprit ou en réalité près de ma bonne petite religieuse. — J'espérais que cette douce lumière éclairerait mes derniers jours, et je l'ai vue s'éteindre. En trois mois, jeunesse, santé, grâces charmantes, tout s'est effacé de ce cher visage, tout a disparu. L'âme seule restait ferme, sereine, joyeuse, et regardait, en souriant, s'écrouler

sa prison terrestre. Elle est morte en priant à haute voix : elle venait de chanter. Pas une plainte sur elle-même ; une seule fois il lui échappa de dire : « Le martyr de maman est long ! » Enfin, Dieu n'a pris que ce qui était à Lui ; je le sais, je me sou mets, je le remercie du bonheur de mon enfant : l'héroïque courage du pauvre père me montre l'exemple, mais il m'est permis de pleurer. D'abord, je n'ai pas fléchi. Le soldat qui reçoit une balle ne la sent qu'à peine déchirer sa chair, mais après...

Vous m'avez écrit comme me parlait le P. Millériot, mon Père, et, si vous étiez resté à Paris, c'est à vos pieds que j'irais chercher cette soumission joyeuse aux ordres de Notre-Seigneur que sainte Thérèse voulait. — Depuis la mort de ce bon Père qui fut le mien pendant plus de vingt ans, je suis comme une barque sans pilote. Je rencontre aisément la bonté, la science, la piété, mais non point cette ferme impulsion, ce courage communicatif qui rayonnaient autour de lui. Et c'est de la force qu'il faut pour se tenir debout près de la tombe de ses enfants et pour espérer encore être exaucée quand on a vu rester inutiles les plus instantes, les plus ardentes prières. — Je ne voulais pas qu'elle mourût. Elle avait beau me dire : « Je vais au Ciel ! » Je la retenais dans ce misérable monde. Enfin le premier vendredi du mois du Sacré-Cœur, en faisant la sainte communion, je devinai ce que le bon Dieu voulait, je lui dis : « Seigneur, prenez-la, ce soir, à trois heures ! » — Et il le fit, le Seigneur Jésus, bonté infinie. — Je ne puis comprendre comment j'ai eu la force de dire cela. — Vous l'aviez vue, mon révérend Père, dans toute la grâce et l'épanouissement de ses dix-sept ans. Elle est restée belle et souriante jusqu'au moment où la cruelle maladie l'a réduite à l'immobilité et à la pâleur d'une statue. Mais elle souriait encore,

et ne prononçait que des paroles gracieuses. Sa dernière heure fut consolée par des visions du Ciel. Tout Sion la pleure comme nous, mon Père, mais nul ne doute de son bonheur. C'est là ce qu'il faut regarder.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 18 juin 1882.

Mon cher frère,

Claudius a reçu ce matin un bref du Pape le nommant commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. C'a été pour lui une très agréable surprise. Mgr de Dreux-Brézé s'était entendu avec Georges et Joseph pour faire, à notre insu et de concert avec l'Archevêché de Paris, les démarches nécessaires. Contrairement à l'usage de Rome, les choses ont marché comme à la vapeur, si bien qu'à Royan, Joseph, informé par Monseigneur, a pu donner cette joie à Marie. La pauvre chérie, le jour même où elle nous a quittés, lui disait : « Joseph, le bref est-il arrivé ? Papa est-il commandeur ? — C'est tout comme, c'est sûr », lui répondait son frère. Rose était venue déjeuner ici. Joseph attendait ce moment et c'est Jean qu'il a chargé de présenter à son grand-père le parchemin officiel. C'est une très haute distinction et j'en suis très heureuse ; mais comment sentir une vraie joie dans un deuil comme le nôtre ?...

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Le Pouliguen, 1<sup>er</sup> août 1882, 5 heures 1/2 du matin.

Demain il y aura deux mois que j'ai vu mourir ma fille. Il me semble qu'il y a une année. A Paris, les lettres et les visites me tuaient. Il était temps que je



parte. Je n'oublierai jamais, c'est bien sûr, mais la distraction est nécessaire si on veut vivre après de tels coups...

Nos hôtes sont excellents musiciens. Dimanche, Mme Lachèse a chanté à la messe un air de Stradella : elle était cachée derrière l'autel, sa voix remplissait l'église et personne n'aurait pu deviner son âge tant elle a bien chanté. Les chœurs étaient chantés par des amateurs de la meilleure compagnie et le bon M. Lachèse a joué du hautbois avec accompagnement d'orgue. C'était fort joli. Ce grave magistrat de soixante-dix-sept ans est à la joie de son cœur quand il fait de la musique. Le curé de Chaillé l'a supplié de venir chez lui répéter son morceau. Nous l'avons accompagné. Chaillé est à une lieue de Pouliguen, au centre des marais salants. Rien de curieux comme cela. Imagine-toi une immense plaine couverte d'eau et divisée en des centaines de compartiments réguliers par de petites chaussées larges de cinquante centimètres au croisement desquelles sont les œillets, petites plates-formes sur lesquelles on dépose le sel. Sur ces chaussées marchent les paludiers et les paludières, population à costume caractéristique, qui se marie entre elle et ne bouge du pays. Armés de longs outils de bois, ils attirent doucement l'écume rose à odeur de violette qui se forme à la surface de l'eau sous l'action des rayons du soleil, puis, avec des pelles de bois, ils l'entassent sur les œillets en pyramides régulières. Le dessus, la fleur de cette écume, c'est le sel blanc, le dessous, c'est le sel gris. Il sèche au soleil, puis on le porte aux raffineries. Ce sel est parfumé. Je t'en porterai. Il s'en récolte ici pour des millions. Ces marais sont alimentés par la mer, et il y a tout un système de canaux pour cela. Nulle végétation dans cette plaine où l'herbe est courte et sèche. Quand

il pleut, le sel ne monte pas et les paludiers sont tristes.

A Chaillé, l'église était pleine. Les jolis bonnets bretons pullulaient, et les anciens paludiers, revêtus de leurs vestes rouges, de leurs braies à la Henri IV et de leurs trois gilets superposés, étaient curieux à voir. Le hautbois les a ravis. Un abbé, excellent organiste, jouait de l'harmonium, et le silence profond de l'auditoire témoignait de sa satisfaction.

Le bon curé, prêtre fort distingué, qui a longtemps habité Paris, était si content de nous voir qu'il ne savait quelle fête nous faire. Il m'a lui-même apporté un fauteuil dans l'église, et après le salut nous a emmenés goûter au presbytère où il y avait les plus gros figuiers que j'aie jamais vus.

Demain, nos hôtes nous mèneront voir Guérande, petite ville ancienne fort curieuse. Nous sommes à la limite du duché de Bretagne. Les gens du pays disent en passant le pont jeté sur le port du Pouliguen : « Nous allons en France. » On se croirait reporté au seizième siècle. Juge de ce que ce doit être en pleine Bretagne.

Le Pouliguen se remplit de familles où nous avons des connaissances. L'évêque d'Angers, notre voisin, est arrivé d'avant-hier. Je l'ai vu et nous avons bien causé. Mgr Freppel est plein d'esprit et de vivacité. Nous nous sommes un peu pris de bec à propos de Paris qu'il déteste, puis nous avons ensuite été tout à fait d'accord, car il est devenu aussi royaliste que possible.

---

A M. Joseph Lavergne.

Nantes, 6 août 1882.  
Midi 1/2.

Mon cher Joseph,

Nous voici fort bien installés à l'hôtel de la Duchesse Anne qui donne sur le château. Nous avons entendu la messe à neuf heures à la cathédrale, tout près du tombeau de Lamoricière. J'étais à côté du général de Charette, toujours bouillant, qui piétine sur place tout le temps de la messe et se mouche pendant l'élévation ; mais c'est un héros, et j'étais fort contente de prier le bon Dieu à ses côtés. De là nous sommes allés nous promener sur le cours Saint-Pierre où se dresse toujours la statue de Louis XVI, Dieu merci ; puis ton père est allé rue de la Miséricorde pour y assister au banquet royaliste. Je vais mener au Jardin des Plantes mon petit-fils qui ne veut pas écrire.

3 heures 1/2.

Jean a trouvé au Jardin des Plantes des oies et des canards dont la conversation l'a charmé, tandis que je faisais un croquis. Tu ne saurais croire le plaisir que j'ai à dessiner. Cela me rajeunit d'une trentaine d'années. Mes croquis sont affreux. Ton père y trouve trente-six défauts, mais le bon M. Lachèse les admire, et ils me distraient à merveille.

4 heures.

Papa Claud revient enchanté. Ils étaient quinze cents. Charette a parlé à merveille, ainsi qu'Hervé Bazin et M. de Monti. C'était très beau. Ton père a été placé à la table d'honneur et décoré d'une fleur de lis d'argent surmontée d'une couronne dorée et pendue à un ruban vert. Il était voisin de M. Edouard

de Cazenove de Pradines et de M. de Lumeau. Le clairon de la Pénissière a sonné. On a crié « Vive le Roi ! » Dieu sait !

M. de Charette a donné la consigne du silence en ces termes : « En sortant, mes amis, pas de bruit, ôtez vos décorations, et taisez-vous. Vos cœurs doivent être assez grands pour que vous sachiez tout y renfermer... pour le moment. »

Ton père, avec sa croix de commandeur, sa grande fleur de lis et sa barbe de prophète, était resplendissant. Il est très content...

---

A M. Joseph Lavergne.

Château de Piré, 28 août 1882.

Mon cher Joseph,

L'hospitalité, ici, est tout à la fois splendide et cordiale ; on ne peut souhaiter mieux ; Mme Carron est un type de grande dame chrétienne, d'une bonté active et parfaite, sa belle-fille très intelligente, sa compagnie très aimable. Tu t'y plairais bien, et le grand Roger Carron, qui chasse du matin au soir et a, tout à l'heure, tué un lapin et un écureuil, s'entendrait avec toi.

Hier, nous sommes arrivés juste pour voir la cérémonie du battage. Les premières gerbes sont ornées de bouquets, et ce sont les châtelains et leurs hôtes qui doivent les porter à la batteuse. Puis nous sommes allés offrir les bouquets à une petite et très ancienne Madone perchée dans un arbre du parc. Du plus loin que le petit Joseph Carron, qui a trois ans, voit cette sainte Vierge, il se met à courir, et, se jetant à genoux, récite un *Ave*.

Ce pays-ci est comme le Cotentin. Tous les champs

sont bordés de haies, et il y a, de plus, des bois en quantité et des châtaignes d'une taille gigantesque. M. Paul Carron nous mènera, tantôt, voir la Roche-aux-Fées, l'un des plus célèbres monuments druidiques de la Bretagne. Il a déjà montré à ton père ses chevaux, le parc, etc. Le château est magnifique et orné de tableaux de maîtres et de portraits des aïeux peints par Largillière, Rigaud et de Troy. — Sous nos fenêtres fleurissent des orangers et des rosiers et s'étend, à perte de vue, un parc admirable. — Que n'es-tu là, mon dragon ! Je ne puis encore fixer le départ. Je vois à peine ton père, accaparé par les Messieurs Carron, et les dames m'occupent. Elles sont charmantes, du reste, et Noël ne m'avait rien dit de trop sur les merveilles du château de Piré.

Nos huit grandes verrières, dans l'église paroissiale, sont la gloire du pays. Dimanche, après la grand'messe, le curé a fait leur éloge et a enjoint à ses paroissiens de dire un *Pater* et un *Ave* pour M. Claudius Lavergne et Madame sa femme, ici présents, et leurs dignes enfants. C'était assurément la première fois de ma vie que j'étais honorée de prières publiques ! Cela m'a bien amusée et touchée ; ces Bretons sont si bons.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 14 septembre 1882.

Mon cher Joseph,

... J'ai toujours près de moi Jean et André et fort souvent Marguerite. Ces enfants me fatiguent bien un peu, mais ils me distraient et m'empêchent de passer le temps à pleurer. — J'ai si peu de courage ! — Claudius en a bien, lui. Croirais-tu qu'il a pu aller à Sion voir la prise d'habit de la nouvelle sœur Marie-

Stella, cette belle jeune fille que nous avons ramenée de Royan ? Elle est Anglaise et ne connaît personne à Paris : les autres novices avaient beaucoup de visites au parloir. Claudius a été seul à demander cette pauvre Agnès. Elle m'avait écrit. J'étais souffrante : cela m'a servi, mais je ne pouvais me résoudre à aller à Sion.

J'ai passé toute la semaine au coin du feu. Le docteur dit que j'ai de la faiblesse et me fait prendre du *jasmin*. C'est une jolie drogue, au moins. Enfin je n'en suis pas au point de cet infortuné Gambetta qui s'en va tout de bon, à ce qu'on assure. Ce qui est surprenant, c'est qu'il a près de lui deux religieuses, lui qui a fait enterrer civilement sa pauvre bonne femme de mère ! Espérons qu'elles l'enrôleront sous la bannière du bon larron...

## ANNÉE 1883

Mort de Gambetta. — Mort de Louis Veillot. — Mort de Monsieur le comte de Chambord, etc.

A M. Brianchon.

Paris, 10 janvier 1883.

Cher Monsieur,

Je n'ai pas retouché mes *Captifs*. Je n'en suis plus capable ; accablée de soucis et de douloureux souvenirs, je n'ose espérer reprendre le cours de nos études littéraires. — Vaille que vaille, Joseph publiera ce qui me reste, un jour ou l'autre, et ces légers pastels s'effaceront, perdus sous le flot des romans à couleurs violentes et empoisonnées.

Je pense bien souvent à Mme Vasse. Oh ! combien elle doit manquer aux siens, à vous, Monsieur. — Si ce n'était l'espoir de se retrouver près de Dieu, dans une autre vie, qui pourrait consoler les amertumes de celle-ci !

Nous avons aussi, tout récemment, perdu un vieil ami, M. Paul Durand, de Chartres, l'un des plus savants, des plus chrétiens et des plus aimables antiquaires qui fût au monde. Il n'avait jamais été malade de sa vie, mais arrivé à soixante-seize ans, il se fit construire un tombeau et se tint prêt. En trois jours, la mort le prit doucement et paisiblement. Mon mari l'aimait et le vénérât de tout son cœur.

On va donc réparer la chère flèche de Caudebec ! C'est une bonne nouvelle. Puissent les cloches y sonner bientôt pour le retour du descendant de cet Henri qui admirait « la belle chapelle de Caudebec ». Si je voyais cette fête, j'aurais encore sur la terre une immense joie.

*P.-S.* — Tout ce qu'il y a de badauds à Paris vient de défiler devant le catafalque de ce misérable Gambetta. La justice de Dieu l'a fait mourir comme le devait un lâche persécuteur de l'Église, un renégat qui avait fait enterrer sa mère comme un chien. Cet homme, si prodigue du sang des autres et si soigneux de lui-même, ce chef des crocheteurs et des décrocheurs de crucifix, est mort de son propre péché, de sa propre infection. C'est la justice de Dieu qui l'a frappé...

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 20 janvier 1883.

Mon cher Lucien,

... Les espérances du parti royaliste sont plus vives que jamais. Il faut avouer, du reste, qu'on lui fait la partie belle. Quelle stupidité d'avoir peur de Plonplon ! Quelle odieuse bêtise de vouloir exiler les d'Orléans ! Il semble qu'avec Gambetta les républicains aient perdu tout à fait la tramontane. — Le plus étonné de l'affaire, c'est Plonplon. Il avait consulté son avocat, M. Jolibois, pour savoir ce qu'il risquait en affichant sa proclamation idiote. Absolument rien, avait dit M. Jolibois. Alors Plonplon s'est risqué avec la bravoure qu'on lui connaît. Le pauvre homme ! On dit qu'il se fait apporter tous les journaux. Quels compliments il y trouve sur lui ! — Le parti bonapartiste était bien peu redoutable. Le voici aplati sous le pavé que Plonplon s'est jeté à lui-même. Il faut que nos gouvernants soient de fieffés poltrons pour s'être émus à ce point d'un coup d'épée dans l'eau ! Quand donc serons-nous débarrassés de ces gens-là ? S'ils continuent, ils rendront la France inhabitable. S'ils exilent les d'Orléans, si aimés dans le grand monde et dans l'armée, et à qui la République n'a rien à reprocher, ce sera un cri général d'indignation. Les communards ne feraient pas mieux, à moins de les guillotiner uniquement parce qu'ils sont princes.

---



A M. Brianchon.

Paris, 20 avril 1883.

Mon cher Monsieur,

Nous avons perdu, en Louis Veillot, un ancien et fidèle ami, et nous pleurons, en lui, un admirable chrétien et le plus vaillant champion de la cause de l'Église.

La manifestation suscitée par cette mort dépasse tout ce que ses amis pouvaient espérer. C'est un concert d'éloges, qui s'étend partout où l'Église compte des fidèles et d'honnêtes adversaires. Quant au talent de l'écrivain, il est hors de pair et salué comme tel depuis longtemps. Sa mort lui vaut un regain de gloire que la postérité confirmera.

Pauvre Louis ! il a fait un rude purgatoire. Ne pouvoir plus ni parler ni écrire quand l'esprit, resté lucide, frémissait du désir de combattre les ennemis de Dieu, plus puissants, plus actifs, plus perfides que jamais. C'était un supplice. Il souffrait avec cela, et la mort fut une délivrance pour ce lion enchaîné !

Son frère publiera ses lettres : elles ont une très grande valeur littéraire, et le montrent bien tel qu'il était. Personne n'écrivait plus vite ni plus naïvement que lui. Dans l'intimité, Louis Veillot était charmant.

Je comprends bien votre appréhension à l'approche de certains anniversaires. Je vois venir, avec effroi, celui du 2 juin, et les fleurs, que j'aimais tant autrefois, me rappellent, tout d'abord, les derniers bouquets que je donnai à mes filles, et ceux qui ornèrent leur lit de mort.

Enfin Dieu l'a voulu et il faut relire et méditer sans cesse la parole de saint Augustin que j'ai mise en tête de notre *Diane de Marly*, diamant posé sur un tissu frêle pour l'empêcher de s'envoler :

*Pourquoi s'étonner de voir la feuille tomber quand elle est flétrie, la vague succéder à la vague, l'homme mêler sa poussière à celle de ses ancêtres ? C'est l'ordre divin, et l'ordre c'est la paix.*

---

*A Mme de la Corbinière.*

Paris, 30 avril 1883.

Chère Madame,

Je viens d'être fort malade d'une bronchite, et je suis encore obligée à *pantoufler*. Je m'en distrais en écrivant et en compulsant des mémoires sur les honnêtes gens du dix-huitième siècle. Il y a, dans ce chien de siècle, non seulement des saints, mais une foule de caractères admirables, et je suis passionnée de Stanislas Leczinski, de Marie Leczinska, de la Dauphine, etc., etc. Les Mémoires du duc de Luynes m'intéressent beaucoup. Ce n'est rien du tout d'être malade quand on peut lire et que le silence est prescrit. Aussi je n'ai aucune impatience de recommencer à marcher et à bavarder, et je consentirais, bien volontiers, à faire le métier de malade tant que le bon Dieu laisserait la santé à ceux que j'aime.

C'est le métier de garde-malade qui est pénible. Ah ! que je vous plains ! Quelles inquiétudes, quelles angoisses, dont les fatigues physiques distraient seules, mais en détruisant nos forces...

Certes les amis de Louis Veillot le regrettent, mais leur douleur est bien mêlée de joie. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce que sa mémoire reçoit d'hommages. C'est un triomphe, rien n'y manque. Ce matin même mon fils Joseph a eu l'honneur d'être chargé, par M. le marquis de Dreux-Brézé, de porter

à M. Eugène Vuillot une lettre autographe du Roi<sup>1</sup>.

---

A Mme Louisa Ozaneaux.

Paris, 5 mai 1883.

Ma chère belle-sœur,

Quelle admirable siècle que le nôtre si on y considère la fécondité de l'Église ! — Dom Bosco est à Paris et rien ne peut vous donner une idée de l'empressement des Parisiens autour de ce simple prêtre ; il n'a aucune éloquence, aucun prestige, il est d'une simplicité et d'une humilité dignes d'un saint Vincent de Paul. Claudius et Joseph l'ont vu à Saint-Sulpice de très près. On le soutient pour marcher, car il n'a plus de forces. Il doit être à Lille aujourd'hui. A son retour à Paris, il ira à Sion où j'espère lui faire bénir mes petits et grands enfants. Ses miracles seraient innombrables si l'on en croit le bruit public, mais vous savez combien l'Église est sévère sur ce point et il ne faut pas tout accepter de ce qui se dit. Mais, à en rabattre les neuf dixièmes, il en reste assez pour justifier l'enthousiasme qui l'accueille ici.

Quant à moi, j'ai une très grande confiance en ses prières et je les demanderai pour tout ce qui me touche le plus au cœur. Il y avait assez longtemps que j'avais écrit un article sur lui lorsque j'appris son arrivée. Vite j'envoyai mon manuscrit à *l'Univers* et ces messieurs le firent imprimer tout

---

1. Un passage important de cette lettre est cité page 124.

de suite<sup>1</sup>. Enfin, c'est l'événement de la semaine, et jamais on n'a vu pareille foule à Paris autour d'un prêtre depuis que Pie VII y est venu.

---

*A M. Brianchon.*

Paris, 23 mai 1883.

Ma santé est si ennuyeuse, si mauvaise et si souvent absente, que je n'en veux plus parler. Dieu veuille consolider la vôtre, cher Monsieur, et celle de l'excellent M. Andrieu. Il faut que le curé de Caudebec achève ce qu'il a commencé et ne dise son *Nunc dimittis* que lorsque les trois couronnes fleurdelisées seront posées sur la flèche triomphante.

Quant au R. P. Demante, nous sommes *pays*. Vers 1838, M. Claudius Lavergne était commissaire de charité dans le quartier Saint-Etienne-du-Mont, sous le gouvernement du très bon et très honoré M. Demante, professeur à l'École de droit, administrateur du bureau de bienfaisance. Et, moi, un peu plus tard, il m'arriva de danser à la Sorbonne, dans les salons de M. Rousselle, recteur de l'Académie de Paris, avec un jeune M. Demante, qui, s'il n'était pas le futur jésuite, était l'un de ses frères. Ils avaient une sœur qui était l'amie de Mlle Séraphine Rousselle et nous jouions de belles charades avec Louis et André Rousselle, et nous dansions, Dieu sait ! — J'avais une certaine robe de taffetas rose si jolie qu'elle me faisait tout voir en rose, même le dos de M. Villemain, même le nez de M. Naudet. Ces universitaires me trouvaient charmante, et je n'y contredisais point. *O vanitas vani-*

---

1. *L'Univers* du 28 avril 1883.

*tatum* ! Que d'eau a passé sous le Pont-Neuf depuis ce temps-là...

J'aurais le plus grand plaisir du monde à faire un article au Révérend Père, et plutôt à Dieu que j'eusse assez d'esprit pour parler dignement de son livre. Mais il faudrait, pour cela, que le bon Dieu fit le même miracle qu'au temps de Balaam. Nous sommes, au reste, au temps des miracles ; le Révérend Père le sait bien ; qu'il en demande un ! J'offre la bonne volonté, le seul bien que je possède .

---

*A Mme Philippe Serret.*

Paris, 17 juin 1883.

Pour vous remercier dignement, chère Madame, ainsi que votre excellent docteur et la bonne Marie, il faudrait les fleurs les plus charmantes de la rhétorique, et voici que je suis doublement affairée ce matin par la confection de mes confitures de fraises et les soins à donner à une couvée éclore cette nuit. ( Notez que depuis huit jours j'en gouvernais une dont la mère poule est morte). Il s'ensuit que je glousse et caquette comme une poule et que mon style devient poisseux.

Mon encre s'est séchée, je n'ai plus de papier ; il me faut emprunter la plume de l'ami Pierrot, et, pourtant, je veux vous dire combien ces roses et ces cerises ont brillé sur notre table patriarcale hier, à la grande joie de mes petits-enfants ; combien mon armoire est embaumée, la statuette de saint Joseph accostée de jolis bouquets, et la grand'mère conteuse fière d'avoir, grâce à vous, un lecteur tel que M. le docteur Godefroy.

Et ce bon M. Serret ! avec quelle émotion je l'ai vu

à l'église le 2 juin ! Comment l'en remercier assez ? Je vais mieux. Hier, sans aller aussi loin que Versailles, j'ai fait une promenade hors les murs. Cela me paraissait délicieux de revoir les champs...

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 14 juillet 1883.

... J'espère sortir demain et j'ai pu me remettre à travailler un peu. Je supplée Joseph que nous ne voyons plus qu'une demi-heure sur vingt-quatre, car son service chez M. de Dreux-Brézé le tient jour et nuit depuis que Monsieur le comte de Chambord est malade. Dieu veuille que notre Prince guérisse vite. Il va mieux. Le docteur Vulpian est en route pour Frohsdorf. Le malade a consenti à l'appeler pour contenter l'opinion, mais il a une parfaite confiance en ses médecins viennois. Tout le monde crie contre eux ici parce qu'ils n'ont pas su ou voulu dire ce qu'a le Prince. Ils ne sont point droguistes, du reste, et cela est rassurant.

Les journaux ont fait cent mensonges. Avant-hier, Joseph, reprochant à un rédacteur en chef ses correspondances alarmistes, en a obtenu cette réponse typique : « Que voulez-vous ? quand on manque de renseignements, il faut bien en inventer ! »

En somme, il n'y a de sûr que les dépêches de M. de Blacas à M. de Dreux-Brézé. Les autres ne sont que des commérages et quelquefois des faux : témoin la lettre du P. Boll, aumônier de Frohsdorf, à l'abbé Moigno, qu'il n'a jamais écrite !...

---

*A M. Joseph Lavergne.*

Paris, 4 août 1883.

Plus de bulletins ! oh ! la jolie chose ! et comme je jouis d'être sortie de ces angoisses. L'abbé Ludovic Douillard, qui était à Auray l'autre jour à la clôture de la neuvaine pour le Roi, me disait que rien ne pouvait donner l'idée de la ferveur de ces bons Bretons priant pour Henri V. Toutes les châtelaines, à cinq lieues à la ronde, sont venues, la plupart à pied, suivies de leurs voitures. Il pleuvait, et l'église était bien loin de contenir toute la foule. N'importe, on s'agenouillait dans la boue. Henri V a dit : « Il faut, pour que la France soit sauvée, que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi. »

Je crois que le choléra va venir pour faire crier *Misere* et *Parce Domine* à bien des gens. Qu'il soit le bienvenu s'il doit sauver la noble France de la honte et de l'apostasie.

---

*A M. Joseph Lavergne.*

Bagneux, le 22 août 1883.

Mon cher Joseph,

Je suis bien ici, mais il n'y a pas moyen d'être contente dans l'angoisse où nous tient la maladie du Roi. Je ne puis songer à autre chose. — Ce m'est une privation que de ne pas te voir ; à Dieu ne plaise cependant que je te détourne un instant de ton poste. M. de Dreux-Brézé doit être si triste, si accablé, qu'il faut, avant tout, songer à lui être utile.

Je croirai à un si effroyable malheur quand il sera arrivé : pas avant, — et je ne m'y résignerai jamais.

S'il meurt, ce dernier représentant du droit et de

l'honneur, il aura tracé à ses serviteurs le chemin à suivre ; et ils le suivront, comme disaient les chevaliers d'autrefois, de par Dieu !

---

*A M. Brianchon.*

Paris, 12 septembre 1883.

Monsieur,

Vous connaissez trop bien nos sentiments pour douter de la profonde douleur que nous a causé la mort de Monsieur le comte de Chambord.

Deux choses seulement me donnent quelque consolation : d'abord l'immense retentissement de cette mort et l'unanimité des louanges données au plus noble Prince qui fut jamais, puis la pensée que je lui avais offert mon fils Joseph, et, dans mon humble sphère, toujours agi et parlé en faveur de sa cause.

Quant à l'attitude méfiante que certains catholiques prennent vis-à-vis du comte de Paris, elle ne vaut rien, elle est antiroyaliste et aussi agréable aux républicains qu'aux bonapartistes. Permis, tout au plus, à d'anciens royalistes de formuler, tout bas, quelques craintes. Mais de quel droit les « catholiques avant tout » vont-ils exiger des promesses, des garanties, avant de daigner reconnaître que le comte de Paris est notre Roi de par sa naissance ? Vraiment ils font trop les renchérés et le souvenir du 2 décembre devrait les faire tenir cois ! Ils n'eurent pas honte alors d'acclamer le parjure de l'aventurier Louis Bonaparte, et avalèrent comme de l'eau ses promesses hypocrites, tandis qu'ils n'avaient que du mépris et des sarcasmes pour le sang de saint Louis, pour le plus noble exilé...

Quant à moi, je me range, sans hésiter, à la suite du très fidèle, très correct et très irréprochable marquis de Dreux-Brézé. Il répond invariablement aux centaines



de personnes qui le consultent sur la conduite qu'ils doivent tenir : « Depuis 1873 je me suis inscrit chez Mgr le comte de Paris le 1<sup>er</sup> janvier ; il est l'héritier de la couronne d'Henri V. »

Vous ne pouvez vous imaginer quel était le dévouement de M. de Brézé pour le Prince. Tout son temps était consacré au service d'Henri V. Il se privait de campagnes et de voyages pour être toujours à la disposition du Prince à Paris, le tenir au courant de tout, le servir en tout. Du reste cet exilé a eu des amis et des serviteurs plus qu'aucun roi de son temps et vous ne pouvez vous figurer combien ils l'aimaient.

Dieu veuille que Philippe VII s'inspire de l'exemple d'Henri V, reste inflexible, et voie luire de meilleurs jours.

---

A M. l'abbé Andrieu.

Bagneux, le 27 septembre 1883.

Monsieur le Doyen,

C'est avec le plus vif plaisir que nous avons reçu, M. Lavergne et moi, les bonnes nouvelles de la flèche de Caudebec.

Nous avons lu, en famille, et goûté, mot à mot, le joli petit article du *Journal de Bolbec*. Les stalles réservées aux ouvriers nous ont touchés plus particulièrement. Ces pauvres ouvriers, que l'industrie matérialiste assimile aux machines et traite comme s'ils n'avaient pas d'âme, retrouvent, dans le sein maternel de l'Église, la place que leur a conquise le divin Maître : l'atelier de Nazareth leur ouvre le Ciel. Heureux charpentiers, heureux maçons, heureux architectes, qui vont relever la triple couronne de Notre-Dame de Caudebec ! et cela tandis que les

croix abattues, les monastères dévastés, crient vengeance au Ciel.

M. Brianchon m'annonce une photographie signée de vous, Monsieur le doyen. Je vous en remercie mille fois. Elle me sera doublement précieuse en me rappelant un monument admirable et le vigilant pasteur qui, à force de soins, de patience et de prières, a su le sauver de la ruine. Certes l'esprit du moine inconnu qui éleva cette flèche dans un temps où la France se nommait le royaume très chrétien, doit bénir et inspirer votre entreprise, Monsieur le Doyen. Sa réussite tiendra et tient déjà du miracle<sup>1</sup>.

Hélas, j'avais espéré que le roi Henri V viendrait admirer la merveilleuse « chapelle » qui charma Henri IV ! — La justice de Dieu a dû refuser à la France coupable le retour de l'exilé, dont elle peut dire à sa honte : *In propria venit, et sui eum non receperunt*. Puissent venir enfin les jours de miséricorde, puisse Dieu donner à Monsieur le comte de Paris le trône et surtout le cœur d'Henri V.

---

*Au R. P. Perrolaz.*

Paris, 29 novembre 1883.

Mon révérend Père,

Vous êtes bien bon de ne pas m'avoir fait attendre une approbation que je désirais ardemment et qui me semble venir du P. Babaz lui-même, tant il vous considérait comme la moitié de son cœur. Merci donc de votre lettre, et de l'excellent sujet de méditation que

---

1. La curieuse histoire de la restauration de la flèche de Caudebec est racontée dans la *Vie de Madame Julie Lavergne*, p. 196 et suivantes.

me donne cet *aujourd'hui*<sup>1</sup>. Hélas, je suis la personne du monde la moins méditante, et je n'ai jamais bien compris (tout en ne le pratiquant guère) que le livre du P. Caussade sur la bonne volonté que Dieu nous demande, *l'Abandon à la divine Providence*, traduit ainsi : *hier*, à la miséricorde ; *demain*, à la Providence ; *aujourd'hui*, au devoir et à la résignation.

Enfin, voici que, grâce à vous, *aujourd'hui* est, pour votre servante, un jour de contentement. Bien que j'écrive depuis six ans et que mes « enfants de papier » ne m'aient jamais causé l'ombre d'un ennui, je n'en laisse imprimer aucun sans beaucoup d'appréhension. Ai-je bien peint mon très cher et très vénéré P. Babaz ? me demandais-je. Ses amis seront-ils contents ? — Il me tardait de voir des lettres timbrées de Villefranche et d'Aix. Elles ne se sont guère fait attendre, mais il m'en est arrivé une de Lille, et celle-là je ne l'attendais point. Elle était du P. Marquigny, que je ne connais que par ses excellents discours aux congrès catholiques, et si flatteuse, si charmante, que ma modestie s'en effaroucherait. Mais je n'ai point de modestie !

Inventer des histoires et les bien conter sont des dons innés, et il faudrait être bien sotte pour s'en enorgueillir. On a cela comme on a une voix de basse ou de soprano, une vue perçante ou trop courte. Il en

1. *Mon aujourd'hui* (pieux opuscule du R. P. Perrolaz). « Patience *aujourd'hui*, mon âme !.. Demain sera ce que Dieu voudra... En attendant faisons la volonté du Seigneur. — *Hier* est passé... Et de ce que j'ai enduré, *hier*, il ne me reste plus la souffrance. Il m'en resterait le mérite si je l'avais offerte à Dieu. — *Aujourd'hui* je veux souffrir avec mérite, ô mon Dieu ! — *Aujourd'hui* n'est qu'un jour seulement. *Aujourd'hui* est peu de chose... Mon Dieu, puis-je faire moins que de vous offrir les peines, les souffrances, les fatigues d'un seul jour ? — Que celles d'*aujourd'hui*, ô mon divin Maître, soient toutes pour votre amour. »

faut remercier Dieu, s'en servir le mieux possible pour sa gloire, et laisser se glorifier les gens qui suent sang et eau pour écrire selon la grammaire et se creusent la tête à composer des histoires pillées dans les journaux et les bouquins. Ils se donnent tant de peine qu'ils ont droit à leur propre estime...

## ANNÉE 1884

Dernier séjour à Versailles, etc.

A M. Brianchon.

Paris, 3 janvier 1884.

Vous n'en serez pas quitte à si bon marché, méchant Monsieur, et puisque je viens d'atteindre le bel âge... pour plaider, je plaiderai, tredame ! et ne me laisserai point pendre en effigie !

1° Donc, si je l'ai fait court, cet article sur le *Pierre Morlane* du R. P. Demante <sup>1</sup>, c'est que l'espace m'était mesuré. Si je l'eusse fait long, il serait resté à mûrir sur la planche, la *Revue* étant toujours encombrée, si bien qu'elle donne les nouvelles par rang d'ancienneté.

2° Si je ne l'ai point signé, c'est qu'il était plus avantageux et plus honorable au livre d'être recommandé par la *Rédaction* que par une simple femme. D'ailleurs, je croirais faire un acte d'outrecuidance et de « bas-bleuisme » en me vantant de juger un livre de théologien, ignorante comme je suis. J'ai refusé, plus d'une fois, des besognes que je jugeais être trop

1. Paru dans la *Revue littéraire de l'Univers* le 25 janvier 1884.

élevées pour moi, et, si je me suis permis d'apprécier l'ouvrage du R. P. Demante, c'a été sous *triple voile*, comme le disait le P. Babaz.

3° Si l'article n'est pas très bien fait et que vous ne m'y ayez pas devinée, hélas ! cher Monsieur, ce n'est pas ma faute ; je l'ai fait de mon mieux, mais comme dit le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. » Et loin d'être la plus belle, je suis une laide et impotente grand'mère.

Ne prenez exemple sur moi en aucune façon, Monsieur, je ne vais pas mieux. J'ai commencé l'année au lit ; à mes maux s'ajoute une telle *pigrity* que je refuse de me lever, par appréhension des souffrances que me donne le mouvement. Assurément, au marché des esclaves, je vaudrais zéro franc et même zéro centime. Et pourtant, voyez leur bonté ! mari, enfants, amis, me soignent comme si j'étais la personne du monde la plus précieuse. C'est bien le moins que je réponde à cela par un peu de bonne humeur.

Sur ce, je vous pardonne tous vos crimes, cher Monsieur, à condition que vous communiquerez mon plaidoyer au R. P. Demante !

---

A Mlle Jeanne Ozaneaux.

Paris, 4 janvier 1884.

Ma chère Jeanne,

Je te remercie de tout mon cœur de ton aimable lettre du jour de l'an. Grâce à ta bonne mère, je savais le beau succès des chants de la messe de minuit et j'en avais suivi les préparatifs avec grand intérêt. Quel plus bel usage pouviez-vous faire de vos talents, Mesdames et Mesdemoiselles, que de chanter avec les anges autour de la crèche ? Et maintenant chantez encore, égayez la maison, afin que la joie et

l'harmonie règnent autour de vous et que vous soyez les anges du foyer. Sainte Catherine de Sienne qui aurait voulu être tout le jour à l'église, était retenue au logis par une mère exigeante qui l'obligeait à travailler plus que sa servante et aux plus grossières besognes. Elle trouva moyen d'en faire des actes de vertu, non pas en les considérant comme des pénitences, mais en les remplissant avec joie et en les acceptant comme des fonctions sacrées. Elle offrait à Notre-Seigneur tout ce qu'elle faisait pour son père, à la sainte Vierge tout ce qu'elle faisait pour sa mère, et en préparant leurs repas, en nettoyant la maison, elle chantait et remerciait Dieu.

Chante, toi aussi, ma belle petite Jeanne, et remercie joyeusement le bon Dieu qui ne t'en demande pas tant qu'à sainte Catherine, mais veut que tu deviennes un jour une aussi parfaite mère de famille que l'est ta mère...

---

*A Mme Desaint de Marthille.*

Paris, 18 janvier 1884.

Chère Madame,

J'ai grand besoin de distractions intellectuelles et je remercie le bon Dieu qui m'a laissé la tête, les yeux et les mains libres ; depuis le jour où, apprenant la maladie du Roi, je fus prise si violemment moi-même que je faillis mourir je suis restée malade. En fin de compte je suis hydropique. Ça vaut mieux qu'hydrophobe, mais c'est un état peu agréable. Je ne sors plus, je ne descends même pas au jardin. Il y a bien trois mois que je n'ai bu ni eau, ni vin, je ne mange plus ni pain, ni viande, je ne vis que de lait. (Ça, c'est le joli côté de l'affaire : j'ai toujours trouvé très ennuyeux de manger.)

Quant à être malade, moi-même, en personne, c'est une croix de paille auprès de celles que j'ai portées alors que je vis souffrir et mourir mes filles, et je n'en suis point attristée du tout. Que cela dure et me profite pour mon salut, voilà tout ce que je souhaite. Entourée, soignée comme je le suis, le métier d'infirmière est aisé. Mon mari et mes dix-sept enfants et petits-enfants vont bien et m'entourent d'affection. Encore ce matin, j'ai passé plus de deux heures sous la garde de mon petit André, un cher innocent de six ans, si intelligent, si doux, si pieux déjà, qu'il me semblait être près d'un ange.

Quelle charmante chose que d'être grand'mère ! vous verrez, chère Madame, vous verrez !..

Connaissez-vous, à Nancy, un bibliophile ou un bouquiniste qui pourrait me trouver un vieux livre du dix-septième siècle intitulé, je crois, *Vie de Mme de Saint-Balmont* et qui a été fait par un religieux. Si, à tout le moins, j'avais le titre exact de l'ouvrage, je pourrais le faire demander à la bibliothèque par un savant de mes amis. C'est une héroïne lorraine, qui, après avoir guerroyé en compagnie de son mari et fait de vraies prouesses, devint veuve et se fit religieuse. — Je suis aussi à la recherche d'une Vie de la duchesse de Lorraine, sœur du Régent, Charlotte-Elisabeth d'Orléans.

Rien de plus difficile à retrouver et à refaire que la biographie des honnêtes gens. Sur celle des coquins, les documents pleuvent et sont soigneusement recueillis par ces *esprits balais* qui ne savent que ramasser les ordures.

Pardonnez-moi ce griffonnage. Je suis obligée d'écrire sur un carton que je tiens presque vertical de ma main gauche. Je ne quitte le lit que cinq ou six heures par jour et à grand'peine. Je vous envoie un article sur le livre de Tony Lix, *Tout pour la patrie*. Ce

livre vous charmera ainsi que vos enfants, et la Lorraine et l'Alsace aussi.

---

A M. Maurice Sautier-Thyrion.

Paris, 7 février 1884.

Monsieur,

Je viens de lire dans *l'Union savoisienne* votre charmant article sur le cher Père Babaz. M. Lavergne, juge délicat s'il en fût, n'en a pas été moins content que moi. Vous êtes de la bonne école, de celle du Père, et il eût gratifié d'un *satisfecit* les deux tableaux si vivement tracés du maître et des élèves chez les *Petites-Sœurs* et de la caravane des vacances. Avec votre permission, Monsieur, j'en enrichirai la seconde édition de ma plaquette qui aura probablement l'honneur de paraître avec *le Vol des araignées* et *la Cave des apiculteurs* que les amis du bon Père vont faire réimprimer. Dites-moi que je puis espérer recevoir de vous une copie de la lettre que vous reçûtes du Père à l'occasion de votre article sur la *Cave*. Cela me fera tant de plaisir ! Ancecy ne m'envoie que d'agréables choses. La Révérende Mère générale, nièce du P. Babaz, m'a écrit la plus aimable des lettres, et d'un style de famille. Après Rome, le *cher Ancecy*, de saint François de Sales, est le pays du monde que j'ai le plus souhaité visiter. Mais je n'y songe plus : malade depuis sept mois et devenue infirme, je dois

Quitter le long espoir et les vastes pensées.

Si je vis encore quelques semaines je finirai d'ouvrir le reliquaire où j'ai voulu renfermer les souvenirs du bon Père que j'ai tant aimé, comme on aime les saints qui sont au ciel, sans les voir...

---



A M. Brianchon.

Paris, 9 mars 1884.

Je m'occupe, en ce moment, d'une *réédification* qui m'est aussi chère que celle de la flèche de Caudebec. J'ai obtenu de la Compagnie de Jésus l'autorisation de réimprimer les opuscules du P. Babaz, chefs-d'œuvre presque inconnus et qui méritent la célébrité. J'y joins ma notice, fort augmentée. L'incroyable succès de la plaquette a enflammé l'éditeur (Dieu sait pourtant si les éditeurs sont incombustibles!) et il me donne la joie de corriger des épreuves en caractères elzévirien, agencés comme je les veux. Cela m'intéresse et m'occupe beaucoup. Je suis une heureuse malade, je vous assure qu'il ne faut pas me plaindre. On m'apporte Notre-Seigneur tous les huit jours. C'est à qui me témoignera de l'amitié, me donnera des soins. Je suis tout émerveillée de me voir ainsi traitée, connaissant combien peu je le mérite. Croiriez-vous que la Princesse Blanche d'Orléans m'est venue voir à l'improviste, plus charmante que jamais, et voulant absolument que je guérisse? — Elle est si simple et si gracieuse que l'on est parfaitement à l'aise avec elle, et nous avons causé longtemps art et littérature, tout comme si j'eusse été d'aussi bonne maison qu'elle!

On me fait espérer que je serai portée au jardin ce printemps. En attendant, je passe mes journées couchée contre les vitres, à regarder bourgeonner mes lilas et verdoyer mon coin de gazon, et j'attends, parfaitement abandonnée à la volonté de Dieu, ce qu'il jugera bon d'ordonner de moi. Mes petits-enfants font une neuvaine pour ma guérison. Je les laisse prier sans vouloir rien demander : le bon Dieu sait ce qui me sera le meilleur.

*A Mlle Antoinette Lix.*

Paris, 15 avril 1884.

Mon cher lieutenant <sup>1</sup>,

J'attendais pour vous écrire de pouvoir vous annoncer que je m'étais levée. Hier après-midi j'ai fait cette prouesse et vous ne pouvez vous imaginer la joie de mes petits-enfants quand ils ont vu grand'mère sur ses jambes. Ils me mangeaient de caresses et il a fallu danser en rond avec eux. Grand'mère piétinait sur place, les mioches sautaient en chantant *les lauriers sont coupés*, et chacun des cinq, mis au milieu, embrassait grand'mère. Là-dessus, grand'mère essoufflée s'est assise au coin du feu et une heure après s'est recouchée comme elle l'est depuis si longtemps.

J'étais déjà confusionnée de reconnaissance pour les joies dont vous aviez comblé mon infanterie, et voici qu'*Iris*, messagère des dieux, l'a encore accablée de fleurs ajustées avec un goût charmant. Cela vaut, non seulement un grand merci, mais un merci centuplé, un merci suivi de plusieurs zéros.

Si André savait écrire, vous recevriez une épître de remerciements des mieux senties. Son marchand d'œufs l'a enchanté. Il l'a mené promener au Luxembourg, il ne pouvait s'en séparer. Hier, ce pauvre marchand d'œufs s'est égaré. Grand désespoir, désespoir tel qu'André a eu, pour la première fois de sa vie, une pensée de suicide, rien que cela ! Il s'est écrié, en se jetant sur mon lit : « Si on ne me le retrouve pas, je me couperai la tête ! » — Flipoté,

---

1. Mlle Lix fit la campagne de 1870, comme lieutenant de francs-tireurs, sous le nom de Tony Lix. Après la guerre, les dames de Strasbourg lui offrirent, par souscription, une épée d'honneur.

épouvantée, s'est mise en quête et a retrouvé le jouet.

A bientôt, n'est-ce pas, mon cher Tony ? Je vous embrasse.

A M. l'abbé Porée, curé de Bournainville (Eure).

Paris, 15 juin 1884.

Monsieur le Curé,

Votre lettre si gracieuse prêche une convertie. Messire Gabriel Du Moulin est fort de mes amis. Je le rencontrai, pour la première fois, à la bibliothèque de Cherbourg, et j'achetai 40 francs, à Caen, un bel exemplaire de son *Histoire de la Normandie*. Plus d'une fois je regrettai de ne rien savoir de la vie de cet excellent homme, qui aimait tant son pays, et je souhaitai de remettre en lumière sa mémoire effacée. Votre notice, que je viens de lire avec le plus grand plaisir, me permettra de réaliser mon désir et le vôtre, Monsieur le Curé. J'espère, d'ici à peu de temps, vous faire lire dans *l'Univers*, un article sur le savant et sympathique curé de Menneval. Priez pour moi, afin que le bon Dieu continue à m'accorder, au milieu des continuelles souffrances qui me tiennent couchée ou prisonnière depuis près d'un an, la grâce de pouvoir travailler, cette si grande et charmante consolation.

Assurément, mes écrits m'ont valu toutes sortes de joies, mais, entre toutes, avoir contribué à la réédification de la flèche de Caudebec, et réussi à glorifier les vertus et l'admirable talent littéraire du R. P. Babaz, ont été les plus grandes. Si Dieu me prête vie, je me donnerai la satisfaction de rendre bon compte de votre travail sur messire Gabriel Du Moulin, et cela m'adoucirait le regret que j'éprouve parfois en songeant que je ne reverrai sans doute jamais notre belle et chère Normandie...

A M. le Comte de Lansade-Jonquières.

Paris, 16 juin 1884.

Monsieur le Comte,

... Mistral est charmant. Il a beaucoup d'esprit, de cet esprit français, splendeur du bon sens et fleur de courage et de gaieté, dont ni Lamartine, ni Victor Hugo, ni George Sand, ni plusieurs douzaines d'autres, ne possédèrent jamais un grain. Je vous en prie, faites-nous donc une étude sur ce poète ensoleillé. Vous respirez l'air de ces contrées lumineuses où les félibres chantent, vous savez la langue d'oc, et, vraiment, il y aurait bien plus d'intérêt à faire goûter aux Parisiens la musique de *Nerto* qu'à leur parler de ces tonneaux de Zola qui passent sous leurs fenêtres jour et nuit. Pour moi, je vous l'avoue, je suis désolée quand je vois des écrivains chrétiens parler de ces gens-là qui ne sont jamais plus contents que quand les dévots leur font des réclames en leur chantant pouille. Je querelle mon mari quand il signale les vilains tableaux. Mon ancienne voisine, la comtesse Beugnot était anglaise et prononçait fort mal le français, mais elle le lisait aisément et se tenait assez au courant des nouveautés littéraires. Une de ses amies lui vantant quelque roman à la mode qu'elle trouvait charmant, la comtesse lui répondit : « Je l'ai lu, ma chère, l'auteur est un *caochon*. » Cette bonne dame avait conservé son bon sens. Bien d'autres le perdent à lire, par curiosité, ces livres-là.

Chose étrange ! Il est telles personnes qui, en peinture, en musique, en conversation et dans tous les détails de leur existence ne peuvent supporter que ce qui est honnête, correct et gracieux, et, en fait de livres, accueillent indifféremment toutes sortes de

rapsodies impures. — Sur le piano Mozart, sur leur cheminée des roses, entre leurs mains des quintessences d'égout ou de cours d'assises à ne pas toucher avec des pincettes. Souvent, il est vrai, elles regrettent le temps ainsi perdu, et, obsédées de hideuses visions, elles disent : « Je suis fâchée d'avoir lu ce livre ; il ne m'a donné que des impressions de mépris, de haine et de découragement. Mais tout le monde en parlait, j'ai voulu voir... et puis, que lire ? Des romans vertueux, des berquinades de pensionnaires ; c'est à périr d'ennui : qui donc m'indiquera des livres intéressants, bien écrits, que je puisse lire avec mes enfants, sans bâiller ni m'impatiser ? »

Pourquoi ne pas nous appliquer tout d'abord à signaler ce qui est aimable, joyeux, touchant et de bonne compagnie ? Il faut travailler à faire entrer notre poète provençal à l'Académie. Ces vieux immortels disent que non, parce qu'il n'écrit pas en français. Ils ont, pourtant, élu avec enthousiasme M. de X... qui écrit par procuration et M. Z... qui écrit comme une vache espagnole.

Mais cela n'empêche que je lirai vos articles sur cet ignoble Zola et que je ne doute pas qu'il seront bien faits. Je voudrais voir votre nom dans *l'Univers* qui est un peu trop uniforme. Assurément, on dîne bien avec un potage printanier, un turbot sauce hollandaise, un filet au madère, une poularde, etc., mais si ce même menu revenait seulement quinze jours de suite, on crierait pour avoir autre chose. Vos articles réveilleraient ceux qu'a endormis M. de B..., qui a la manie de prêcher les convertis, tout comme ce jeune abbé que j'entendis un jour, devant un auditoire de dix-huit vieilles dévotes, démontrer l'existence de Dieu entre vêpres et salut. Elles s'endormirent et j'allai me promener jusqu'à l'heure de la bénédiction !

*A M. le Comte de Lansade-Jonquières.*

Paris, 19 juillet 1884.

Monsieur le Comte,

M. Léon Aubineau sort d'ici et s'accuse d'être fort en retard avec vous. Il veut que je vous dise qu'il est très occupé, très affairé ; c'est vrai, mais le 14 juillet, savez-vous ce qu'il faisait ? Je lui ai dit que je vous le conteras. Il avait passé la nuit en wagon, par une chaleur épouvantable ; son fils était à la campagne, sa marmite renversée. Il s'est réfugié chez nous et je l'ai gardé toute la journée sous ma tente, le faisant bien déjeuner, bien dîner, et boire, et reboire, et boire encore, comme si nous avions pris trente-six bastilles. Nous avions, à l'ombre, trente-deux degrés ; la musique des pétards couvrait celle de mes oiseaux et le bruit du jet d'eau. Mais : « Nous avons-t'y bu ! » comme dit la chanson. Que de citrons coupés, que de carafes et de carafons mis à sec ! — Enfin, on s'en est bien trouvé et nous avons passé un 14 juillet fort aimable.

J'irai bientôt à Versailles, 5, rue Sainte-Victoire. J'aurai là ma chambre au rez-de-chaussée et un joli jardin où je pourrai me promener sans y être portée, ce qui m'ennuie tant. Si mes forces reviennent, peut-être reverrai-je Trianon. Si elles s'en vont, Versailles est l'endroit du monde où j'aimerais le mieux à mourir. J'y ai passé les jours les plus heureux de ma vie, mon grand-père et une parente qui fut pour moi une sœur, y reposent. Donc je m'y en vais fort contente de la bonté qu'a eue mon mari d'y louer, à mon insu, cette agréable maison où plusieurs de mes enfants nous rejoindront.

---

*A M. le Comte de Lansade-Jonquères.*

Paris, 18 septembre 1884.

Monsieur le Comte,

Me voici revenue de Versailles où j'ai passé près de deux mois, traînée et brouettée, en tous sens, par mon mari et mes fils qui m'ont fait revoir mes belles promenades d'autrefois. Ce séjour m'a été bon. Je marche quatre cents pas de suite, fort lentement et lourdement à la vérité, mais c'est un grand progrès.

L'un des meilleurs souvenirs que j'ai rapportés est notre pèlerinage au logis où Monsieur le comte de Chambord passa treize jours, en 1873, et subit l'amertume du refus de Mac-Mahon. M. et Mme de Vanssay nous ont montré sa chambre et l'oratoire où notre cher Père Savinien venait chaque jour lui dire la messe, et leurs récits et la parfaite cordialité avec laquelle ils nous ont reçus, étaient pour rendre notre émotion bien profonde.

Nous avons supplié M. le comte H. de Vanssay d'écrire les détails de ce voyage du Prince, de son séjour à Bruges, etc., qu'il raconte si parfaitement, non pour publier cela maintenant, à Dieu ne plaise ! mais pour conserver à l'histoire un document précieux et que lui seul peut formuler. J'espère qu'il le fera. Lui et Mme de Vanssay sont deux types admirables de bonté, de loyale fermeté, de distinction et de simplicité. Ils n'ont pas d'enfants ; avec le Roi sont mortes toutes leurs espérances.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 4 octobre 1884.

Mon cher Joseph,

La bonne lettre de M. l'Archiprêtre d'Arcis nous a réjouis et nous sommes contents de savoir que tu dineras lundi avec les abbés qu'il a invités. Mais il ne faudrait pas que cela retardât ton retour. Brûle Troyes (elle en a l'habitude !). Je tiens essentiellement à ce que tu reviennes mardi soir. J'ai besoin d'être secondée. J'ai beau me lever à midi, je suis tellement impotente qu'il me faut dîner au lit, et cela sans avoir rien fait de fatigant. Ton père non plus n'est pas vaillant.

Tante Mariette vient de m'amener son maréchal des logis Noël, toujours couleur de rose. Etienne et compagnie sont rentrés aujourd'hui, Fédérica m'a écrit quatre pages, enthousiasmée par *le Régiment de la Reine*<sup>1</sup>. Mme Louis Favier me l'a rendu avec des compliments.

Demain Flipote ira au Jardin d'acclimatation avec les enfants, voir s'il existe une escouade de perruches qui fasse plus de bruit qu'elle. J'aurai quelques heures de silence, Dieu merci, et j'en profiterai pour finir mon *Pigeon perdu*, nouvelle moderne, d'un bête charmant. Je t'envoie trois plaquettes pour cet aimable abbé Ecalle.

---

1. *Légendes de Trianon* (édition illustrée).



*A Mme Louise Charlotte Bernard de la Grave  
(dame d'honneur de S. A. R. la Princesse Blanche d'Orléans).*

Paris, 15 octobre 1884.

Madame,

Veuillez, je vous en prie, remercier la Princesse pour moi. S. A. R. a été si bonne pour mon fils Joseph ! Et voici qu'elle ajoute encore à ma dette de reconnaissance en m'envoyant un si gracieux billet, et son *Memento* de Monsieur le comte de Chambord, si beau, si touchant que je n'ai pu le regarder sans une profonde émotion. Rien de plus expressif que ces anges en pleurs, ces lis brisés, ce drapeau renversé dont les plis traînent à terre comme ceux d'un linceul, cet écusson royal entouré de la couronne d'épines, diadème prophétique qu'Henri de France alla chercher lui-même au tombeau du Christ. Et ces textes si admirablement choisis, cette parole des disciples d'Emmaüs qui retentit si douloureusement dans tous les cœurs français lorsque l'exilé eut fermé les yeux...

Enfin, c'est parfait, et lorsqu'on retourne cette médaille, le revers, loin d'atténuer l'impression reçue, la fortifie et l'illumine d'une immortelle espérance...

Quel plaisir on aurait à décrire publiquement cette œuvre, à en solliciter la reproduction, à la répandre partout, si le respect n'imposait silence ! — Je suis heureuse que la Princesse Blanche ait lu ma notice sur le bon Père Babaz ; il était aussi royaliste que nous, et, chaque fois qu'il avait l'occasion de lire quelques lignes du comte de Chambord, il en baisait la signature, tant il aimait son Roi.

Et moi, je baise en esprit, ne pouvant mieux faire, la belle et vaillante main de la Princesse Blanche, et je vous prie, Madame, de me croire votre très reconnaissante et affectionnée servante.

A M. Brianchon.

Paris, 19 octobre 1884.

Monsieur,

Je vous rends, avec bien des remerciements, la lettre de l'excellent curé de Caudebec. Que je suis donc heureuse d'avoir pu lui être agréable ! Il m'a écrit à propos de mon *Régiment* les choses les plus gracieuses et m'a annoncé la pose de la première couronne de la flèche. Il me réitère son invitation d'aller à l'inauguration l'année prochaine. Dieu sait si je le voudrais, mais le voudra-t-il, Lui ? Telle est la question. Pour le moment, je ne prends pas le chemin de la Normandie. A peine si je quitte le lit quelques heures par jour, et cela pour me traîner fort péniblement d'un fauteuil à l'autre et souffrant sans relâche. Heureusement, je puis travailler, tantôt à l'aiguille, tantôt de la plume, et, depuis un mois, j'ai écrit une nouvelle assez longue et fait bien des mètres de couture et de dentelle au crochet. Vraiment, vous autres messieurs, vous êtes bien à plaindre de n'avoir pas cette ressource du travail.

Une famille de nos amis est allée tout dernièrement à Caudebec voir le mascaret. Heureux touristes ! ils ont vu les échafaudages, la charmante église, Saint-Wandrille et Jumièges !

*Le Régiment de la Reine* me vaut bien des éloges, et beaucoup de personnes en concluent que l'auteur est guéri. J'avais ce régiment en provision, sur la planche, et j'en ai encore d'autres. J'ai toujours aimé à laisser mûrir les manuscrits ; d'ailleurs c'est une précaution contre la décadence. Au lieu de compter sur les avertissements qu'il est difficile d'obtenir et que notre amour-propre n'écoute guère, il faut avoir ses confi-

tures pour l'hiver, et j'imagine que, si l'archevêque de Grenade avait repris dans ses tiroirs les homélies de son beau temps et les avait récitées à ses ouailles, il ne se fût pas attiré le méchant compliment de Gil Blas.

Adieu, Monsieur, si vous allez à Caudebec, je compte bien que vous y prierez pour moi la Dame du lieu avec le bon curé. Demandez que j'aie la patience et la paix, c'est-à-dire l'abandon parfait à la volonté de Dieu.

---

*A M. Lucien Ozaneaux.*

Paris, 23 octobre 1884.

Mon cher frère,

Je veux te conter une histoire qui, si je l'avais composée, me ferait accuser d'imaginer des choses invraisemblables. La scène se passe à Saint-Valery-en-Caux, en plaine. Deux jeunes Parisiens, fils d'un architecte qui est venu prendre les bains de mer à Saint-Valery avec sa famille, se promènent. Tout à coup, ils aperçoivent un lièvre que des paysans poursuivent. Ils lui barrent le chemin, courent comme lui, et finalement l'infortuné lièvre est pris. Les paysans normands l'offrent aux jeunes Parisiens et se sauvent, car le propriétaire du champ arrivait, furieux, suivi du garde champêtre. Ils arrêtent les délinquants, prennent leurs noms, verbalisent, etc., et ne les quittent qu'en leur promettant un bon procès. Nos preneurs de lièvre reviennent tout penauds, et voilà leur père très ennuyé et qui cherche les moyens d'étouffer l'affaire. Il ne connaissait à Saint-Valery d'autre notable que l'organiste qui donnait des leçons à ses enfants. Il va le trouver et le consulte. L'organiste s'adresse à son tour au curé, le curé fait venir

le propriétaire dont la plainte était déjà faite, et, à force d'instances, obtient qu'il la retirera. On donne vingt francs au garde champêtre et l'affaire est faite. Sur ce, l'architecte va faire une visite de remerciement au curé et lui dit qu'il veut offrir à son église quelque chose de joli, une paire de candélabres ou un vitrail, à son choix. « J'aimerais bien un vitrail, dit le curé, mais ceux que m'a faits M. Claudius Lavergne sont si beaux que je ne puis songer à en mettre de médiocres à côté, et leur prix est tel que ce serait indiscret... — Quel est ce prix ? — 2 500 francs. — Eh bien ! je vais écrire à M. Lavergne. Veuillez choisir le sujet. Je donne le vitrail. » Et ainsi fut fait. C'est donc un lièvre qui a été notre commis voyageur, et si le sujet du vitrail l'eût permis, Claudius aurait mis un petit lièvre dans le paysage. Mais il n'y a pas moyen, malheureusement.

Enfin je fais des vœux pour aller à Saint-Valery l'été prochain voir poser ce vitrail, qui représentera la sainte Vierge donnant le Rosaire à saint Dominique et accosté de Léon XIII tenant sa récente encyclique en l'honneur du Rosaire.

## ANNÉES 1885-1886

Dernières années de Mme Julie Lavergne.

*A Mme Noël Lavergne.*

16 mars 1885.

Bénissons le bon Dieu, ma chère fille. Enfin, après tous les mystères qu'on m'a faits, j'ai fini par savoir que ma Paulinette chérie était sevrée et sa chère maman encore au lit, mais se remettant bien, grâce

à sa raison et sagesse très parfaites et aux bons soins qui l'entourent. Je l'ai vue une fois, cette Pauline, si belle et si vermeille dans un rayon de soleil, que j'en ai gardé une vision du ciel. Ma Germaine au front si blanc, c'est l'aube ; Pauline, vermeille brunette, c'est l'aurore. Ces deux jolies roses précèdent, comme il convient, le petit prince *Jour* qui viendra nous réjouir plus tard, quand ses charmantes sœurs pourront lui donner chacune la main pour faire ses premiers pas. Soigne-toi, fille très chérie, pour l'amour de ton mari et de tes enfants, et sois bien assurée que jamais une mère et une grand'mère ne furent plus contente que moi de leur fille et plus joyeuse d'avoir trois roses à sa couronne d'aïeule et de marraine.

Que Dieu soit mille fois loué, béni et remercié, et que ses anges vous gardent, père, mère, enfants chéris !

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 7 septembre 1885.

Mon cher Joseph,

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir. Je vais *miraculeusement* mieux. Le docteur Benoît Labre est un fameux docteur. Donc, mon très cher enfant, ne t'inquiète pas de moi et fais ce que tu as à faire « tout bellement », comme disait saint François de Sales. La Providence est là : sa main maternelle et toute-puissante mène ta barque. A Dieu ne plaise que je prêche le fatalisme à la façon des mahométans. Non, ce qu'il faut, c'est une libre et cordiale confiance en Dieu, un soin constant à le servir et à faire de notre mieux toutes choses.

Je suis bien touchée de l'accueil que t'a fait M. le marquis de Dreux-Brézé, au Pouliguen, et jete tiens



« tres parfait »  
 « j'ai vue une fois,  
 « elle dans un rayon de  
 « vision du ciel. Ma Cro  
 « st l'a été ; l'âme, ver  
 « n. Ces deux roses que  
 « et le petit prince *Jum* :  
 « plus tard quand ses ch  
 « de la cour, par chacune la n  
 « des roses. Sa rose toi, fille très et  
 « et les enfants, et  
 « sa mère et une grand  
 « que moi de leur fille e  
 « trois roses à sa couronne d'or.

Que Dieu soit mille fois loué, béni  
 et ses anges vous gardent, père, mère

A M. le comte Lavergne.

1857

Monsieur le comte,

Je suis sûr que tout le plus grand p  
 « ment mérité. Le directeur Ber  
 « x docteur. Pour moi non très en  
 « pas de moi et ce que tu as :  
 « toi, comme on sait saint Fran  
 « sence est : sa main matern  
 « et ne se cache. A Dieu ne p  
 « à la façon des mahomé  
 « est une libre et cordiale ce  
 « constant à le servir et à fai  
 « eux choses.

Je suis bien sûr de l'accueil que t  
 « parquis de Droux-Brezé, au Pouliguen, c

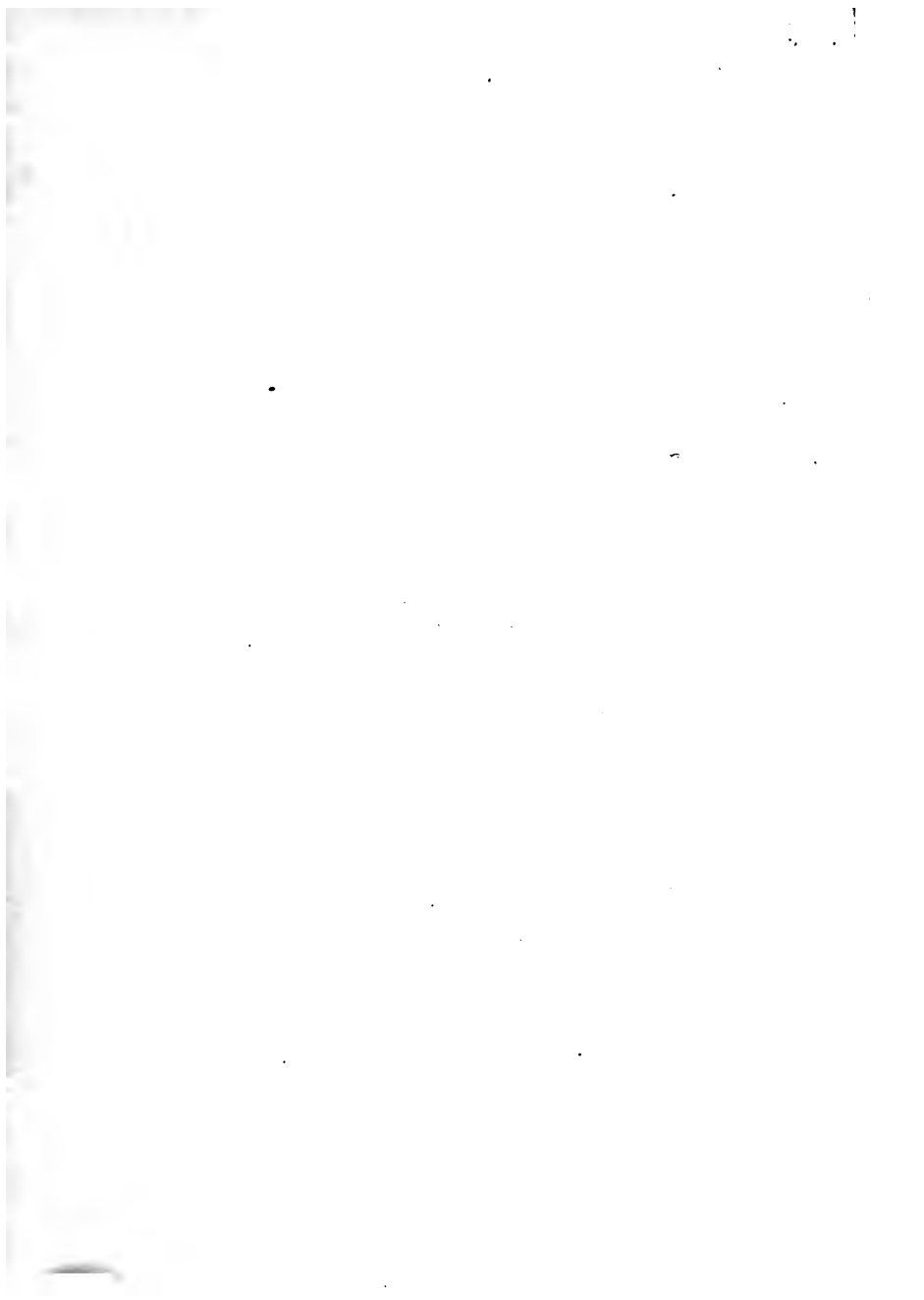


MR & MRS CLAUDIUS LAVERGNE  
(EN 1885)

Belmont, Oregon

Prof. C. W. ...





pour très honoré et mille fois heureux d'avoir passé une partie de tes jeunes années près de ce type admirable d'honneur, de dévouement et de fidélité. N'oublie jamais, mon très cher enfant, cette devise d'une noble famille de France : *Où le devoir finit, l'honneur commence*. Que Dieu te donne, comme je le lui ai toujours demandé pour toi, « cœur de prince et mains d'ouvrier ». Ton saint patron les avait.

Je t'embrasse et te bénis de tout mon cœur.

---

A S. G. Mgr de Dreux-Brézé,  
évêque de Moulins.

Paris, 13 octobre 1885.

Monseigneur,

Joseph a été, ce matin, bien heureux de recevoir la lettre de Votre Grandeur. et, comme il partait pour la journée, il a eu la bonne pensée de me demander de vous écrire. J'ai tant à vous remercier que c'a été une vraie joie pour moi. Depuis que je porte la relique de saint Benoît Labre, je vais étonnamment mieux. Mes docteurs sont émerveillés, mais non surpris, car Jean-Paul Tessier et Jousset père et fils sont bien de ceux qui disent à leurs malades : *Curavi, Deus salvet*. Que la très sainte volonté de Dieu soit bénie, soit qu'il m'appelle demain, soit qu'il me laisse vivre encore assez pour voir la France délivrée, mon cher Joseph établi, et la première communion de Jean et de Lucie, les aînées de ma chère douzaine de petits-enfants. Que voulez-vous, Monseigneur ? Je sais bien qu'il vaudrait mieux, comme cette bonne religieuse de la Visitation, « assister avec joie à la démolition de ma prison terrestre » et n'aspirer qu'au Ciel, mais je suis si heureuse en ce monde, et les grand'mères aiment tant leurs petits-enfants !

J'ai perdu la mémoire sur bien des points, Monseigneur. Ainsi je ne puis me rappeler avoir reçu l'extrême-onction et avoir répondu, fort tranquillement, aux prières des agonisants, qu'un bon Père de Sion récitait près de moi ; mais ce qui est resté vif et ineffaçable dans mon cœur, c'est le souvenir de vos bontés, c'est l'image du cher abbé Gibert qui nous attend au beau pays où il n'y aura plus d'absence ni de larmes. Mon très cher mari se joint à moi pour nous recommander tous aux prières de Votre Grandeur et lui offrir l'expression de notre profond et bien affectueux respect.

---

*A M. Joseph Lavergne.*

Paris, mardi 27 octobre 1885.

J'ai lu ta lettre, mon Dragon,  
 Et j'ai trouvé de fort bon ton,  
 Ton, ton, tontaine, tonton,  
 Ton joli dîner chez Gaston  
 Et ton aventure en wagon,  
 Ton, ton, tontaine, tonton.

Hospitalière garnison,  
 Bons amis, cousins à foison,  
 Ton, ton, tontaine, tonton,  
 Poulets, canards, pâtés, pigeons,  
 Tout vient à point pour mon Dragon !  
 Ton, ton, tontaine, tonton.

Je veux être contente aussi,  
 Je veux chanter d'un joyeux ton,  
 Ton, ton, tontaine, tonton,  
 A maman Vincent grand merci,  
 A Notre-Dame un *Te Deum* !  
 Ton, ton, tontaine, tonton.

Ces méchants couplets, mon Dragon, t'apprendront, du moins, que je vais assez bien pour rimaitter. Nous avons un temps de mars, avec des alternatives de soleil

et de déluge, et un vent qui enlève toutes les feuilles. Ma « nonne de première classe » mérite un avancement et une médaille. Impossible d'être plus attentive et plus charmante que sœur Marcelline.

Je rencontrai, une fois, jadis, dans les bois de Versailles, les dragons qui se promenaient. Il faisait un brouillard tel qu'on ne se voyait pas à vingt pas. Ces grands cavaliers en manteaux blancs apparaissaient et disparaissaient comme des fantômes, marchant au pas dans une de ces allées gazonnées dont l'herbe amortissait le bruit des fers des chevaux. C'était un spectacle merveilleux, une féerie...

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 14 novembre 1885.

Mon cher Dragon,

Je t'approuve de passer le dimanche à Chartres et j'en prends gaîment mon parti, heureuse de penser au plaisir de nos amis et au tien. Hier j'étais moins raisonnable. Je souffrais beaucoup. *La mise en bouteilles*<sup>1</sup> s'est fort bien faite, mais elle a été suivie de vingt-quatre heures fort dures à passer, et ma sœur Marcelline n'en pouvait plus. Mais laissons le passé à la miséricorde de Dieu, l'avenir à sa providence : le présent seul nous regarde. Je vais beaucoup mieux. *Gaudeamus in Domino nunc et semper !* Interrompue par les tonneliers<sup>2</sup>, je n'ai pas achevé la belle pochette pour Mme Vincent, mais elle est si près de l'être que je te l'enverrai demain.

Je t'envoie des couplets. Je souffrais bien quand je les ai faits, mais vive la gaité française. *Je ne veux*

---

1. Ponction. — 2. Chirugiens.

*point obéir à Dieu en rechignant, comme une servante mal payée.* C'est sainte Thérèse qui disait cela et elle disait bien.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 17 novembre 1885.

*Alleluia !*

Sois le bienvenu, mon Dragon chéri. J'ai appris avec plaisir que tu passais la journée à Chartres, et, quel que soit le plaisir que j'aie à te voir, je désirais beaucoup que tu prennes congé de la Dame du lieu et des excellents amis qu'elle t'a donnés là-bas, non pas avec la hâte du voyageur quittant l'hôtel, mais avec la lenteur affectueuse de l'ami accueilli au foyer, qui contemple et remémore tout ce qu'il y reçut de témoignages d'amitié.

Je continue d'aller mieux. J'ai cousu, brodé, fait des vers et encore un couplet sur *Tonton, tontaine*.

Dors bien, et sois content. Je suis heureuse que les vingt-huit jours soient passés, tout de même !

---

A M. Brianchon.

Paris, 28 novembre.

Cher Monsieur,

J'envie votre calligraphie, moi qui ne peux écrire qu'au crayon sous peine de me fatiguer beaucoup. C'est avec une grande joie que j'ai revu votre écriture droite et fine, et je n'aurais jamais deviné qu'elle fût celle d'un homme *hors de combat*. Du reste, vous serez bientôt sur pied, soyez-en certain .

---

1. M. Brianchon mourut le 15 mars suivant, un jour avant Mme Julie Lavergne.

M. le curé de Caudebec m'a envoyé une très belle photographie, souvenir de la visite du Nonce à Notre-Dame de Caudebec ; je la regarde avec délices et elle me rend le charme de ce voyage où je vis votre admirable pays et où les visions du passé m'apparurent aussi lumineuses que les splendeurs désolées de ces ruines toujours vivantes.

Je suis la plus contente et la plus honorée du monde que M. le curé et vous, cher Monsieur, pensiez à réimprimer la légende. En me demandant l'autorisation, vous me demandez ce qui est à Notre-Dame. Je lui ai donné cette humble fleur en toute propriété, bienheureuse de contribuer à une œuvre telle que la vôtre, Messieurs. Réimprimez donc et puisse Notre-Dame faire briller, dans ces pages, tout ce que j'aurais voulu y mettre à sa louange.

Voici deux requêtes que je vous présente. Je voudrais corriger les épreuves de cette édition. Puis je désire que l'on y supprime l'épigraphe qui ne vaut guère, et les deux premiers alinéas qui ont le grave défaut de déterminer l'attention du sujet principal au profit de l'abbaye de Saint-Wandrille...

Vous voyez, cher Monsieur, que, tout infirme et à moitié morte que je suis, je tiens et tiendrai jusqu'au dernier soupir à perfectionner « mes enfants de papier ». Les malveillants diront : « C'est amour-propre », mais je n'accepterai pas ce reproche. C'est amour maternel. Quant au reste, *Non nobis, Domine!*

Je vais tellement mieux que je crois que les prières faites pour moi m'obtiendront une prolongation de bail. Et j'en suis bien contente. Je suis si heureuse en ce monde et j'apprécie si bien la grâce d'y faire mon purgatoire !

Au revoir, guérissez vite et priez pour vos amis de la rue d'Assas.

A M. Joseph Lavergne.

18 décembre 1885.

Mon cher Dragon,

J'ai lu le livre dont tu dois rendre compte et je te félicite du rare bonheur que tu auras de contribuer au succès très certain et très mérité qui attend cet ouvrage. Il marque une réaction qui va s'accroître de plus en plus, contre cet imbécile niveau des révolutionnaires, nains qui croient s'élever en détruisant tout ce qui les dépasse et effacer leur propre honte en salissant la gloire d'autrui. — Je te recommande, en analysant l'histoire de « Condé-Cavalerie<sup>1</sup> », d'insister sur cette idée : *nommer, c'est définir; numéroter, c'est avilir*. Elle prêterait à des développements infinis, qui, bien entendu, ne seraient pas à leur place dans un simple compte rendu, mais qu'il faut indiquer aux grandes allures. Numéroter nos régiments, comme on numérote nos forçats au bagne, a été une insulte à l'histoire, au bon sens, à l'honneur — et à la poésie, chose plus essentielle qu'on ne croit à la vie morale d'une nation. C'a été une dégradation, une marque de mépris, jetée à la face de l'armée, plus dangereuse et encore plus bête que ces ridicules départements substitués à nos provinces. Au lieu de chanter :

Les marins de la République  
Ont tous péri sur le *Vengeur* !

allez donc chanter :

Les marins de la République  
Ont tous péri sur le dix-sept !

---

1. *Historique du 2<sup>e</sup> régiment de dragons, par le commandant Bruyère.*

Quant à la manière excellente dont M. le commandant Bruyère a traité son sujet, il faut la louer pièces en main, avec des citations bien choisies, et, surtout, s'effacer entièrement. Le *je*, le *moi*, le *nous*, sont haïssables et le seront toujours. Le sujet seul doit préoccuper l'écrivain, et la vision qu'il a eue d'une chose belle et vraie n'en passe que mieux dans l'esprit de son lecteur. Le conteur qui dit :

J'ai vu, j'ai vu...

ennuie, fatigue, et se fait dire, après le

Compèr' qu'as-tu vu ?

l'inévitable refrain :

Compèr' vous mentez !

Et là-dessus, mon Dragon, lance-toi hardiment. Réfléchir d'abord, écrire vite, et relire lentement — c'est la bonne recette. Et que ta devise de critique soit toujours : *Sponte favos — Ægre spicula*.

---

A M. Joseph Lavergne.

Paris, 14 février 1886.

*Benedicamus Domino*, mon cher Joseph. Ton télégramme m'a comblée de joie. Puisses-tu avoir le même temps qu'il fait ici. Nous jouissons d'un soleil de mai.

Je suis venue jusqu'à mon fauteuil *pedibus cum jam-bis* sans aucune fatigue.

Quant à guérir, à languir ou à mourir, je me tiens dans un parfait abandon à la volonté de Dieu et ne veux rien refuser ni rien demander. Fais donc tes affaires comme un « ancien » sans aucune inquiétude.

Adieu, dragon chéri, sois mon interprète auprès de ces bonnes dames qui veulent bien prier pour moi. Qu'elles demandent, pour moi, l'entier abandon à la



très adorable volonté de Dieu, et un abandon de première qualité, sans *si*, ni *mais*, ni réserve aucune, avec accompagnement de gaieté française. Mon bon Père Millériot disait : « Un saint triste est un triste saint. »

*Gaudeamus semper in Domino !*

---

A M. H. A. Martin,

rédacteur de « *l'Espérance du peuple* », à Nantes.

Paris, 17 février 1886.

Monsieur,

En lisant, hier, dans mon cher journal *l'Espérance du peuple*, l'appel fait en faveur de la vente de charité qui a eu lieu à Nantes, j'ai été bien déçue. Comment faire pour envoyer à temps un ouvrage de mes mains à cette vente ? Et je voulais pourtant le faire et je l'ai fait, le plus vite et le mieux que j'ai pu. Je vous l'envoie, Monsieur, et je compte sur votre protection pour faire admettre le sachet que je vous adresse au nombre des objets mis en vente et cela malgré son retard. Mlle Lix, mon amie, l'héroïne alsacienne, a voulu savoir, ce matin, pour qui je travaillais si activement et elle m'a dit qu'elle allait vous envoyer aussi quelque chose de bien joli pour la vente en question. C'est, je crois, un presse-papiers Louis XIII.

Que ne puis-je envoyer des trésors aux écoles congréganistes ! Parmi les crimes de la République, le plus satanique de tous, pour moi, c'est cette rage de vouloir prendre l'âme des enfants pour en chasser Dieu. O pauvre France, *tradita bestiis*, quand te verrons-nous délivrée ?

Encore et toujours merci, Monsieur, pour les bonnes heures que je dois, chaque jour, à votre journal. Il est

tout imprégné de cette vertu d'espérance, que négligent tant de chrétiens, et vous me semblez avoir pris pour devise : *Dum spiro, spero*.

Je prie le bon Dieu de vous soutenir et de vous bénir de plus en plus dans votre œuvre si chrétienne et si française, et je me plais à être, Monsieur, votre admiratrice et servante en Notre-Seigneur.

Julie LAVERGNE.

---

Ainsi finit la *Correspondance* de Mme Julie Lavergne, qui mourut saintement, après une très longue et douloureuse maladie, le 16 mars 1886. — Le récit de ses derniers jours est contenu dans le chapitre de sa *Vie* intitulé : « EXCELSIOR ».

Joseph LAVERGNE.



## INDEX DE NOMS CITÉS

- ABOVILLE** (Vicomte d'), député du Loiret, 122.  
**ACCOILAS**, 151.  
**ANDRIEUX**, préfet de police, 255.  
**AOSTE** (Le duc d'), 185.  
**ANTIOCHE** (M. d'), 239.  
**ARAGO** (Emmanuel), 244.  
**AUBINEAU** (Léon), 290, 333.
- BABAZ** (Le R. P.), jésuite, 10, 321, 327, 328, 330, 336.  
**BARRAIL** (Général du), 133.  
**BARBIER** (Auguste), le poète, 131.  
**BARODET**, député, 87, 92, 95, 96.  
**BAUDELAIRE**, 221.  
**BAUDRY D'ASSON** (M. de), député de la Vendée, 238.  
**BAUME** (M. de la), 242.  
**BAZAINE**, 106, 131.  
**BAZE**, député, 236.  
**BAZIN** (Hervé), 306.  
**BELCASTEL** (M. de), député, 122.  
**BERTAUD** (Mgr), évêque de Tulle, 109, 266.  
**BERTRAND-MILCENT**, député de Cambrai, 139, 193.  
**BISACCIA** (Le duc de), député de la Sarthe, 46, 122.  
**BISMARCK**, 47, 133, 135, 139, 276.  
**BLACAS** (Le comte de), 317.  
**BLANCHE D'ORLÉANS** (Princesse), 223, 328, 336.  
**BUNTOUX** (de l'*Union générale*), 278.  
**Bosco** (Dom), salésien, 314.  
**BOURBAKI** (Le général), 113.
- BROGLIE** (Le duc de), 78, 79, 105, 132, 134.  
**BUFFET** (M.), député, président de l'Assemblée nationale, 116, 152.
- CARPEAUX**, le sculpteur, 138.  
**CARRON** (Famille), 307.  
**CARTIER** (Etienne), 122, 225.  
**CAZENOVE DE PRADINES** (Ed.), député de la Loire-Inférieure, 307.  
**CASSAGNAC** (Paul de) 92, 184, 246.  
**CHAMBORD** (Monsieur le comte de), 9, 19, 107, 110, 113, 124, 143, 157, 182, 196, 197, 226, 253, 257, 258, 317, 318, 319, 321, 324, 836.  
**CHAMBORD** (Madame la comtesse de), 182.  
**CHARLOTTE CORDAY**, 154.  
**CHARMETANT** (Le R. P.), 277.  
**CHARETTE** (Le général baron de), 306.  
**CHESNELONG** (M.), 105, 114.  
**CHIOI** (Le cardinal), nonce apostolique, 132.  
**CHIVRÉ** (Comtesse de), douairière, 206.  
**COCHIN** (Augustin), 44, 46, 78.  
**COMBALOT** (L'abbé), prédicateur, 57.  
**CORBINIÈRE** (Mme de la), 240.  
**CORNULIER-LUCINIÈRE** (Comte de), député, 122.  
**COSSÉ-BRISSAC** (Comtesse de), 185.  
**COURTADE** (Le R. P.), de Notre-Dame-de-Sion, 25, 31, 37, 45, 47, 48.

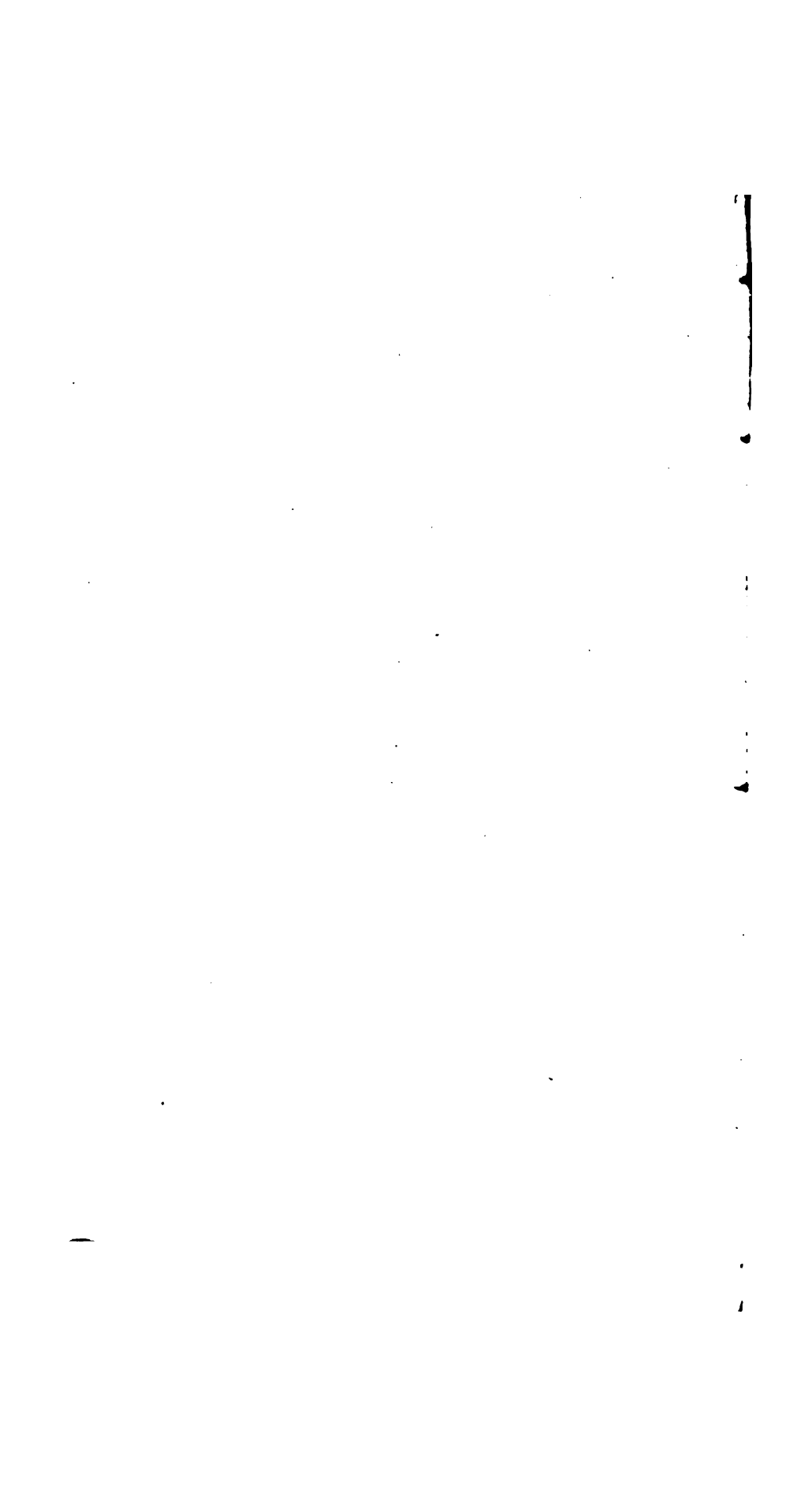
- DARBOY (Mgr), archevêque de Paris, 34.
- DAVASSE (Le docteur Jules), 104.
- DELACROIX (Eugène), 92.
- DEMANTE (Le R. P.), jésuite, 315, 323.
- DENFERT-ROCHEREAU (Le colonel), 152.
- DESAINT DE MARTHILE (Mme la générale), 158.
- DESGENETTES (M. l'abbé), curé de N.-D. des Victoires, 238.
- DÉZANNEAU (M.), député, 122.
- DIARD (Famille), 44.
- DICKENS (Le romancier anglais), 235.
- DOUILLARD (Abbé Ludovic), 318.
- DREUX-BRÉZÉ (Mgr de), évêque de Moulins, 65, 303.
- DREUX-BRÉZÉ (Le marquis de), 105, 285, 288, 300, 313, 317, 318, 319, 320, 340.
- DUFRESNE (Le docteur), de Genève, 78.
- DUFRESNE (Abbé Xavier), 275.
- DU LAC (Melchior), journaliste, 167.
- DU LAC (Le R. P.), jésuite, 236.
- DUMAS (Alexandre) père, 220.
- DUMAS (Alexandre) fils, 137.
- DUMAS (Michel), peintre d'histoire, 257.
- DURAND (Paul), archéologue, 230, 310.
- DURUY (M.), 149, 245.
- DUVERGIER DE HAURANNE, député, 18.
- ECALLE (L'abbé), vicaire général de Troyes, 335.
- EGGER (Emile), helléniste, 218, 268.
- ESPÉE (Le colonel de L') 244, 246.
- ESPÉE (M. de L'), préfet de la Loire, 244.
- FALLOUX (Le comte de), 105.
- FAVIER (Mme Louis), 335.
- FAVRE (Jules), 28.
- FEDER (M.), directeur de *l'Union générale*, 278.
- FÉNELON, 183.
- FERRY (Jules), 218, 263.
- FLANDRIN (Hippolyte), 237.
- FLANDRIN (Paul), 92.
- FOISSET (Théophile), 78.
- FORESTA (Le marquis de), 125.
- FOURTOU (M. de), 194.
- FRANCLIEU (Le marquis de), député, 122.
- FREPPÉL (Mgr), évêque d'Angers, 305.
- GABALDA (Le docteur), 237.
- GALLES (Le prince de), 204.
- GAMBETTA, 113, 114, 143, 156, 238, 261, 276, 309, 310.
- GARIBALDI (Giuseppe), 10, 152, 157.
- GEORGE SAND, 169, 172, 182, 211, 231, 331.
- GIBERT (L'abbé), vicaire général de Moulins, 223, 237, 242.
- GOURAUD (Mlle Julie), 163.
- GONTAUT-BIRON (Le vicomte de), député, 122.
- GRAMONT (La duchesse de), 206.
- GRÉVY (Jules), 87, 214, 226, 243.
- GUÉROULT (Ernest), archéologue, 243, 245.
- GUIBERT (Mgr), archevêque de Paris, 117, 132.
- HAMON (L'abbé), curé de Saint-Sulpice, 25, 30, 92.
- HANIN (L'abbé), curé de Rouen, 247.
- HARREWYN (Mme), 254.
- HÉLOT (Le docteur), de Rouen, 237.
- HERRISSON, député de Paris, 265.
- HERVÉ (M.), directeur du journal *le Soleil*, 246.

- HUTT (M. Charles), 266.  
 HULST (L'abbé d'), 271.  
 HUMBERT I<sup>er</sup>, roi d'Italie, 199.  
 ICART (L'abbé), supérieur de Saint-Sulpice, 25.
- INGRES (M.), 92.
- JOUSSET (Le docteur Pierre), 7, 59, 104, 279, 341.
- KELLER (Emile), député du Haut-Rhin, 255, 265.  
 KELLER (Jean), 242.
- LABOULAYE (M. de), député, 119.  
 LACHÈSE (M. et Mme), d'Angers, 304.  
 LACORDAIRE (Le R. P.), 78, 237, 244, 271.  
 LA FOULHOUZE (L'abbé de), 24, 58.  
 LAGARDE (L'abbé de), directeur du collège Stanislas, 87.  
 LAMARTINE, 227, 331.  
 LAMBERT (Le colonel), 269.  
 LANGLADE DE MONTGROS (M.), 152.  
 LA ROCHEFOUCAULD (Mlle Yolande de), duchesse de Luyne, 46.  
 LAVERGNE (Marin), peintre d'histoire héraldique, 257, 258.  
 LA VILLETTE (Mme Elodie), artiste peintre, 268.  
 LISBONNE (Maxime), insurgé, 50.  
 LIX (Mlle Tony), héroïne alsacienne, 326, 329, 348.  
 LOYSON (L'ex-Père Hyacinthe), 63, 135, 218.  
 LOTH (Arthur), journaliste, 21.  
 LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE, 113, 167, 319.  
 LOUIS-PHILIPPE, 167.  
 LULLI, 172.  
 LUYNES (Le duc de), 46, 157.
- MAC-MAHON (Le maréchal de), 100, 105, 108, 113, 114, 117, 118, 119, 121, 125, 132, 134, 144, 152, 186, 194, 196, 197, 334.  
 MAGGIOLO (M.), journaliste, 92.  
 MAILLÉ (Le comte de), député, 122.  
 MAINTENON (Mme de), 179.  
 MAISTRE (Joseph de), 169.  
 MAISTRE (Xavier de), 227.  
 MARIE-ANTOINETTE (La Reine), 65.  
 MARQUIGNY (Le R. P.), jésuite, 322.  
 MATHON (Famille), de Roubaix, 194.  
 MAURETTE (Henri), 264.  
 MEAUX (Le vicomte de), député, 122.  
 MÉRIMÉE, 239.  
 MERMILLOD (Mgr), 134, 135, 182, 298.  
 MESNARD (Comtesse de), 141.  
 MICHEL (Le docteur Paul), 94.  
 MILCENT (Famille), 5, 103, 161, 162, 175, 205, 237, 260.  
 MILLÉRIOT (Le R. P.), jésuite, 23, 25, 32, 37, 88, 242, 302, 348.  
 MISTRAL, le poète, 331.  
 MONTALEMBERT, 78, 229.  
 MONTALEMBERT (Mme de), 253.  
 MONTFORT (Le P. de), 213.  
 MONTI DE RÉZÉ (Le comte de), 182, 306.  
 MOREAU (Joseph), inspecteur des finances, 272.  
 MUN (Le comte Albert de), 135, 184, 206.  
 MUSSET (Alfred de), 193.  
 NAPOLÉON (Le Prince), 311.
- NAUDET (M.), 315.  
 NÉBRIDE (Frère), des Écoles chrétiennes, 12.
- OLLIVIER (Le R. P.), des Frères prêcheurs, 23.  
 ORSEL (Victor), 87.

- OZANAM (Frédéric), 78, 237.  
 OZANAM (Mme Frédéric), 168, 185.  
 OZANAM (Le docteur Ch.) 61.  
 OZANEUX (Georges), 231.
- PARIS (Le comte de), 238, 319, 320, 321.  
 PARME (Le duc de), Robert, 206.  
 PELLETAN (Camille), 242.  
 PÉRIN (ALPHONSE), peintre d'histoire, 33, 86, 103.  
 PERROLAZ (Le R. P.), jésuite, 322.  
 PHILIPPE-ÉGALITÉ, 107.  
 PICHON (M.), peintre d'histoire, 92.  
 PIE IX, 47, 89, 184, 185, 199, 201, 206.  
 PRÉVOISIN (Mme de), 253.  
 PORÉE (M. le chanoine), 251.  
 POUBELLE (Mme), 253.  
 PRINCE IMPÉRIAL (Le), 223.
- RATISBONNE (Le R. P. Théodore), 12, 74, 102, 129, 255, 274.  
 RATISBONNE (Le P. Marie), 45.  
 RÉCAMIER (M.), 242.  
 RÉGNIER (Le cardinal), 132.  
 RÉMUSAT (M. de), 87, 92, 95, 96.  
 RENAN, 222.  
 RICHARD (Mgr), archevêque de Paris, 207, 243.  
 RONDELET (M.), 259.  
 ROUGÉ (Le comte Arthur de), 265.  
 ROUHER (M.), 114.  
 ROUSSELLE (M.), universitaire, 315.
- SALAIQNAC (Melchior de), 98.  
 SAUVAGE (L'abbé), archéologue, 233.  
 SAVINIEN (Le R. P.), capucin, 267, 334.  
 SELMERSHEIM (M.), architecte, 263.
- SCUDÉRY (Georges de), 224, 273.  
 SÉGUR (Mgr de), 65, 133.  
 SERRET (Philippe), 316.  
 SÉVIGNÉ (Mme de), 173, 179, 182, 186, 210, 235.  
 SHEPHERD (Dom Laurent), bénédictin anglais, 213.  
 SIMON (Jules), 87, 121.  
 SIXTE-QUINT (Le Pape), 220.  
 STOFFEL (Le colonel), 92, 95, 96.  
 STRICKLAND (Miss Agnès), 189.
- TAINE (M.), l'historien, 208.  
 TEISSERENC DE BORT (M.), ministre, 204.  
 TEMPLE (M. F. du), député, 122.  
 TESSIER (Le docteur J.-P.) père, 133, 190, 237.  
 TESSIER (Le docteur J.-P.) fils, 61, 272, 341.  
 THIERS (M.), 44, 46, 56, 60, 79, 96, 106, 107, 113, 114, 117, 121, 131, 134, 144.  
 THIERS (Mme), 93.  
 THUREAU-DANGIN (M.), 35.  
 TOULON (M. Paul), 259.  
 TRAYER (M.), peintre de genre, 156.  
 TRÉCESSON (Le marquis de), 45.  
 TRÉVILLE (Le comte de) député, 122.  
 TROCHU (Le général), 6.  
 TUGNY (Henry de), le président, 98.  
 TUGNY (Le colonel de), 217, 220.
- VANSAY (Le comte Henry de), 117, 334.  
 VASSE (Mme), 310.  
 VERDIÈRES (M. de), 152.  
 VEUILLOT (Louis), 31, 33, 39, 47, 64, 77, 79, 124, 312, 313.  
 VEUILLOT (Eugène), 31, 314.  
 VEUILLOT (Pierre), 242.

- |   |   |
|---|---|
| VICTOR-EMMANUEL I <sup>er</sup> , 11, 51,<br>139, 185, 199. | VULPIAN (Le docteur), 317.                        |
| VICTOR HUGO, 228, 241, 270,<br>331.                         | WALLON (M. Henri), 19, 22,<br>142, 219, 232, 282. |
| VIGNY (Alfred de), 221.                                     | WALTER-SCOTT, 181, 189, 190.                      |
| VILLEMMAIN (M.), 315.                                       | WARENGHIEN (Mme et M. de),<br>240, 265.           |
| VILLEMESSANT (M. de), journa-<br>liste, 117.                | ZOLA (Emile), 240, 331, 332.                      |
| VILLIERS (Mme de), 49.                                      |   |
| VOLTAIRE, 204.  |   |
-





## TABLE DES MATIÈRES

---

ANNÉE 1871. — Commune de Paris. — Premiers essais littéraires de Mme Julie Lavergne, etc. . . . . 5

ANNÉE 1872. — Conseils sur l'éducation des enfants. — M. Thiers à Trianon. — Les prophéties. — Pèlerinages à Lourdes. — Maladie de sœur Marie-Stella. — Histoire de Netta, la petite négresse, etc. . . . . 54

ANNÉE 1873. — Mort de sœur Marie-Stella. — Conseils à un jeune soldat. — Entrée en religion de Mlle Marie Lavergne. — Le procès Bazaine. — La question du drapeau blanc ou tricolore. — Echech de la restauration monarchique. — Vote du septennat. — Prise de voile de sœur Marie-Stella II, etc. . . . 72

ANNÉE 1874. — Opinion sur le théâtre. — Les catholiques libéraux. — La société des bains de mer. — Soirées dansantes en famille. — De la production littéraire, etc. . . . 131

ANNÉE 1875. — Les catholiques libéraux et la République. — Description d'une chambre idéale, etc. . . . . 142

ANNÉE 1876. — Considérations sur l'histoire de France. — Premières publications, etc. . . . . 148

ANNÉE 1877. — Questions littéraires et politiques. — Dialogue entre l'auteur des *Neiges d'antan* et sa plume. — Démission du maréchal de Mac-Mahon, etc. . . . . 166

ANNÉE 1878. — Mort du Pape Pie IX. — L'Exposition universelle, etc. . . . . 198

ANNÉE 1879. — Questions politiques et littéraires. — Mort du Prince impérial. — Lamartine et *Graziella*. — La flèche de Caudebec, etc. . . . . 215

ANNÉE 1880. — Expulsions de religieux, etc. . . . . 233

ANNÉE 1881. — Vacances au Val de Brix, etc. . . . .	256
ANNÉE 1882. — Ruine de <i>l'Union générale</i> . — Dernière maladie et mort de sœur Marie-Stella II, etc. . . . .	275
ANNÉE 1883. — Mort de Gambetta. — Mort de Louis Veillot. — Mort de Monsieur le comte de Chambord, etc. . . . .	309
ANNÉE 1884. — Dernier séjour à Versailles, etc. . . . .	323
ANNÉES 1885 et 1886. — Dernières années de Mme Julie Lavergne . . . . .	
Index de noms cités. . . . .	351

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME

**TAFFIN-LEFORT, ÉDITEUR A LILLE**

*Même maison à Paris, rue des Saints-Pères, 30*

**Madame Julie Lavergne, sa vie et son œuvre**, par Joseph Lavergne. (Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Juteau-Duvigneaux) et par la Société d'encouragement au bien (médaille d'honneur.) Edition d'amateur, in-8 écu, orné d'un portrait en taille-douce, par Claudius Lavergne.  
Prix. . . . . 3 fr. 50

**OUVRAGES DE MADAME JULIE LAVERGNE**

**Les Neiges d'antan.** Nouvelle édition illustrée. 2 volumes grand in-8.

**TOME I.** Préface de Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins. Portrait de l'auteur, par Claudius Lavergne. Prix : broché, 4 fr.; relié. . . . . 6 fr. »

**TOME II.** Préface de S. Ém. le cardinal Mermillod. Prix : broché, 4 fr.; relié. . . . . 6 fr. »

**Chroniques parisiennes** (Œuvre posthume). 1 volume grand in-8, illustré. Prix : broché, 4 fr.; relié. . . . . 6 fr. »

**Légendes de Trianon, Versailles et Saint-Germain.** 1 volume in-8 raisin, illustré par l'héliogravure d'un portrait de Louis XIII, œuvre de S. A. R. la Princesse Blanche d'Orléans, et par des reproductions d'anciennes estampes. Préface de M. le comte Henry de Vanssay. Prix : broché, 3 fr. 50; relié . . . . . 5 fr. 50

**Le Chevalier de Trélon et les Stuarts en France** (Œuvre posthume). Roman historique, illustré par des reproductions d'anciennes estampes. 1 volume in-8 raisin. Prix : broché, 3 fr. 50; relié . . . . . 5 fr. 50

**Les Étincelles.** 1 volume in-12, contenant douze Nouvelles. Prix : broché . . . . . 2 fr. »

*Ouvrages épuisés devant être réimprimés :*

**Les Chroniques de Montbriant.** — **Les Jours de cristal.**  
— **Légendes de Fontainebleau.** — **Le R. P. Babaz.** —  
**La Flèche de Caudebec, etc.**

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, rue des Grands-Augustins. 5

